IMAGES ET CONNAISSANCE DE LA LICORNE

(FIN DU MOYEN - AGE - XIXEME SIECLE)

TOME 2

THESE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITE PARIS XII

(SCIENCES LITTERAIRES ET HUMAINES)

PRESENTEE PAR BRUNO FAIDUTTI

JURY :

LUCIEN BELY

DENIS CROUZET

FRANK LESTRINGANT

MICHEL PASTOUREAU

30 NOVEMBRE 1996

2. QUELQUES POINTS DE VUE AU TOURNANT DES XVIEME ET XVIIEME SIECLES

2.1 - ANDRE THEVET, COSMOGRAPHE, LES LICORNES ET LES UNICORNES

André Thevet n'avait qu'assez peu voyagé, et son abondante œuvre de cosmographe attira sur lui les sarcasmes. Au hasard des pages d'une œuvre abondante, description baroque du monde connu et inconnu, on découvre des créatures étonnantes, licorne amphibie, licorne à deux cornes, et un gentil traité de la licorne.

La Pampa du Brésil abonde en rhinocéros, animaux que l'on peut aisément imaginer si l'on a déjà vu des licornes.

Jean Paulhan,
citation apocryphe d'André Thevet

…mais cet auteur est fort suspect, aussi bien qu'André Thevet, qui écrit que le Roy de Monomotapa le mena à la chasse de la licorne, qui est fréquente, dit-il, en son royaume; & qu'il luy fit présent de deux cornes de licornes, qu'il rapporta en France, dont il en donna une au Roy, qui est celle qu'on voit à présent au Trésor de saint Denis, & il croit qu'elle vient des dents d'éléphant travaillées par les ouvriers.

Dictionnaire d'Antoine Furetière, article licorne

Les récits de voyage sont l'une des bases de l'histoire, et de l'histoire naturelle, de la licorne. Dès l'Antiquité, ce fut sur le rapport du médecin et voyageur Ctésias de Cnide qu'Aristote affirma que l'âne des Indes portait une corne au front. Le Moyen-Âge, qui s'intéressa surtout aux mœurs de l'animal et aux allégories et moralités que l'on pouvait y découvrir, ne ressentit nul besoin de faire appel à cette source. Elle reprit son importance à partir de la Renaissance, lorsque tant les amateurs de «raretés et curiosités» que les savants désireux de comprendre et de classer, allèrent chercher des supports, classiques ou modernes, à leurs considérations sur le sujet. Ils citèrent d'abord les auteurs de l'antiquité grecque et romaine, avec une prédilection pour Pline, puis des voyageurs plus récents, comme Marco Polo, et bientôt leurs contemporains. Et, des missionnaires portugais en Éthiopie au XVIème siècle aux lieutenants de l'armée des Indes au XIXème, la liste de tous ceux qui ont vu des licornes est plus longue qu'on ne l'imagine.

Nous pourrions l'allonger encore: il suffirait pour cela de compulser plus systématiquement les récits de voyages, tant réels qu'imaginaires, en Afrique ou en Asie. La recherche y perdrait vite de son charme, sans ajouter beaucoup à notre connaissance. Nous avons donc préféré étudier de près quelques témoignages. Celui d'André Thevet, qui écrivit ses divers ouvrages cosmographiques dans la seconde moitié du XVIème siècle, présente plusieurs caractéristiques qui le rendent particulièrement intéressant. Il est multiforme, puisque Thevet aborde à plusieurs reprises la question de la licorne - des animaux unicornes devrions-nous dire, car lui-même établit cette distinction avec soin. L'œuvre de Thevet prétendant à l'universalité, elle nous fera aborder, à la recherche de ces précieux unicornes, toutes les terres alors connues. Enfin, dans la polémique qui opposa André Thevet (1516-1592) à son concurrent cosmographe François de Belleforest (1530-1583), nous verrons surgir nombre des arguments apportés, au XVIème siècle, par ceux qui croyaient à la licorne comme par ceux qui n'y croyaient pas.

André Thevet, cosmographe du Roi

Comme Ambroise Paré et Bernard Palissy, André Thevet était un autodidacte[1]. Fort d'une expérience personnelle réelle mais somme toute limitée à quelques années passées au Proche Orient et quelques mois avec une expédition française au Brésil, et de quelques soutiens parisiens, dont celui de Catherine de Médicis, cet ancien cordelier fut vers le milieu du XVIème siècle nommé «cosmographe du Roi», charge vague et plus honorifique que rémunératrice. Devenu durablement sédentaire, il publia des ouvrages de plus en plus longs et épais, jusqu'à la *Cosmographie universelle* de 1575. Comme Ambroise Paré, il dut, pour s'affranchir de la tutelle des doctes et des lettrés, se consacrer à une nouvelle science: ce fut la chirurgie pour Paré, la cosmographie pour Thevet. Cette géographie universelle, rendue totalitaire par l'affirmation répétée par Thevet du primat de son expérience sur toutes les affirmations antérieures, avait vocation a décrire l'univers entier par accumulation de singularités à peine classées. Comme l'illustre chirurgien, plus ouvertement même, le cosmographe fit de l'expérience souveraine l'ultime et seule référence possible de la connaissance, l'argument suprême lui permettant de s'affranchir de la connaissance des classiques, qu'il ne se privait d'ailleurs pas de brocarder dans ses ouvrages. Mais, contrairement à celle d'Ambroise Paré, l'expérience de Thevet était largement imaginaire, l'obligeant à inventer, dans chacun de ses ouvrages, de nouveaux voyages au cours desquels il aurait vu toutes les «singularités» qu'il décrivait, et qu'il empruntait en fait, lorsqu'il ne les créait pas de toutes pièces, à des ouvrages préexistants. Bien sûr, Thevet donnait par là même à ses doctes adversaires tous les arguments nécessaires pour critiquer sa méthode, en faisant de lui le mythomane qu'il était peut-être quelque peu. En ce qui concerne la licorne, c'est bien sûr par le truchement d'Ambroise Paré, qui semblait, lui, faire une grande confiance aux travaux du cosmographe, que les textes de Thevet sont passés à la postérité.

---

[1] Dans *André Thevet, cosmographe des derniers Valois,* Genève , Droz, 1991, Frank Lestringant reprend les passages de sa thèse spécifiquement consacrés à la biographie du cosmographe. On trouvera aussi des éléments complémentaires, permettant de mieux situer Thevet dans le débat intellectuel et scientifique de la Renaissance finissante, dans *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Albin Michel, 1992, du même auteur.

Les textes

La licorne, les unicornes devrions-nous dire pour bien respecter la pensée de Thevet, revient fréquemment dans les œuvres du cosmographe. Deux de ses occurrences dans la *Cosmographie universelle* de 1575, citées quelques années plus tard par Ambroise Paré dans son *Traité des monstres et prodiges*, ont connu une certaine postérité. Il faut dire qu'elles sont toutes deux illustrées de gravures originales, et décrivent d'étranges animaux, le Camphur et le Pirassoipi, qui, s'écartant de la classique licorne chevaline tout en conservant avec elle des similarités notables, étaient bien aptes à exciter la curiosité des naturalistes comme celle des bibliophiles. Ce sont ces deux passages qui sont régulièrement cités dans les monographies sur la licorne, par exemple celle d'Odell Shepard[2].

Si une lecture systématique des ouvrages cosmographiques de Thevet ne permet malheureusement de retrouver - à vrai dire, nous nous en doutions quelque peu - ni l'extraordinaire phrase sur les rhinocéros du Brésil que lui attribuait Jean Paulhan[3], ni le récit de chasse à la licorne rapporté dans le dictionnaire de Furetière[4], elle n'en révèle pas moins quatre autres brefs passages touchant à notre sujet, sans compter une rapide allusion à «ces cornes qu'on dit de licorne[5]», et une autre à ces «princes, ducs, marquis, comtes, barons, gentilshommes et autres qui prennent en leurs armoiries et cachets les uns des dragons, les autres des griffons, chevaux, licornes, bœufs volants… salamandre, porc-épic, colonnes, pyramides, obélisques et autres choses semblables, sans toutefois supposer qu'elles soient en nature[6]». Une lecture des nombreux autres textes, restés manuscrits, du prolifique Thevet y ajouterait peut-être encore. Cinq textes sur la

---

2 Odell Shepard, *The Lore of the Unicorn,* Boston, 1930, pp.196-197.

3 Un autre voyageur, Nicolo de Conti, en 1444, décrivait quant à lui le rhinocéros comme «un animal qui une tête de porc, une queue de bœuf et une corne sur le front, comme celle de la licorne mais plus courte d'un coude». Cité in Wilma George, *Animals and Maps,* 1969, p.147.

4 Les affirmations attribuées à Thevet par le dictionnaire de Furetière sont, on l'aura remarqué, contradictoires. Même si Thevet n'était pas toujours clair et logique, il semble excessif de lui faire dire successivement qu'il a lui même offert au roi la corne exposée à Saint-Denis, offerte par le roi de Monomotapa à l'issue d'une chasse à la licorne, puis que cette corne est un faux réalisé à partir d'une défense d'éléphant. De fait, seule cette seconde affirmation se trouve effectivement dans les œuvres du cosmographe, qui n'écrit nulle part avoir chassé la licorne dans le nouveau monde. La réputation de vantardise de Thevet était telle qu'on lui a parfois attribué plus de mensonges qu'il n'en avait réellement écrit.

5 André Thevet, *Cosmographie Universelle,* t.I, fol.124.

6 ibid., t.I, fol.79 v°.

licorne de la part d'un auteur qui affirme par ailleurs son scepticisme, voila qui est déjà intéressant, surtout lorsqu'on y ajoute le passage, très polémique, que consacre à la licorne François de Belleforest dans sa *Cosmographie universelle,* parue quelques mois après celle de son concurrent.

Les Singularités de la France antarctique *autrement nommée Amérique et de plusieurs terres et îles découvertes de notre temps,* par F. André Thevet, natif d'Angoulême, Paris, 1557.

Chapitre XXII : Du Promontoire de Bonne Espérance

…Il s'y trouve aussi grande quantité d'ânes sauvages, et une autre espèce portant une corne entre les deux yeux , longue de deux pieds. J'en vis une étant en la ville d'Alexandrie, qui est en Égypte, qu'un seigneur turc apportait de Mecha, laquelle il disait avoir même vertu contre le venin, comme celle d'une licorne. Aristote appelle cette espèce d'âne à corne, âne des Indes.

Chapitre XXIII : De l'Île de Madagascar

De bêtes il y a l'éléphant en grand nombre, deux sortes de bêtes unicornes, dont l'une est l'âne indique, n'ayant le pied fourché, comme ceux qui se trouvent au pays de Perse, l'autre est ce que l'on appelle Oryx ou pied fourchu. Il ne s'y trouve point d'ânes sauvages, sinon en terre ferme. Qu'il y ait des licornes, je n'en ai eu aucune connaissance. Vrai est qu'étant aux Indes Amériques quelques sauvages nous vinrent voir de bien soixante ou quatre vingt lieues, lesquels comme nous les interrogions de plusieurs choses nous récitèrent qu'il y avait grand nombre de certaines bêtes, grandes comme une espèce de vaches sauvages qu'ils ont, portant une seule corne au front, longue d'une brasse ou environ. Mais que ce soient licornes ou onagres[7], je n'en puis rien assurer, n'en ayant eu autre connaissance.

---

[7] L'animal unicorne dont Ctésias rapporte la présence en Inde étant décrit comme

La Cosmographie universelle *d'André Thevet, cosmographe du Roi, illustrée de diverses figures des choses plus remarquables vues par l'auteur et inconnues de nos anciens et modernes ,* Paris, 1575.

Tome I, Livre III, chapitre 16, fol.95: De l'Île de Triste, du Basilic, Naharaph, bête farouche, et rêveries des anciens.

Davantage, entre ce promontoire et celui des Courantes, ainsi appelé à cause que la mer est si courante, que vous jugeriez à la voir que ce fut une rivière… Là se trouvent plusieurs sortes d'animaux, différents en espèce de ceux de la Basse Afrique, entre autres un que ceux du pays nomment Naharaph, et d'autres Monocéros, ayant la tête et crin d'un cheval. Or quoique cette bête se plaise et aime près de la mer et autres lieux marécageux, si n'est-ce pourtant le cheval marin [hippopotame], et moins ce qu'on estime la licorne. Car si on veut dire que sa corne ait les mêmes propriétés et vertus contre le venin, aussi bien a celle du rhinocéros. Et qui plus est le monocéros fait la guerre contre l'éléphant et autres bêtes farouches. Mais j'estime plutôt que les licornes, qu'on appelle et que j'ai vues ès maisons des princes et grands seigneurs gardées comme choses très exquises et précieuses, sont du monocéros et non d'un autre animal.

Tome I, Livre V, Chapitre 5, fol.128-131: De l'Île de Cadamoth, avec un gentil traité de la licorne.

Au désembarquement de ces indiens y avait un grand seigneur de Turquie, de ceux qui portent le titre de sangeaz, qui sont comme sous-gouverneurs des provinces & grands capitaines, les plus favoris après les Bachas en la maison du Grand Turc. Lequel venait d'Éthiopie, des royaumes d'Adel et d'Obas, ou le grand seigneur l'avait envoyé en ambassade pour traiter alliance avec les étrangers, qui couraient jusqu'à la Mer Rouge et avaient pillé tout plein d'îles aux entours du

---

un âne sauvage, il a été parfois assimilé à l'onagre.

Golfe, sans épargner même les îles de terre ferme. Ce Turc nous fit assez bon visage et s'accosta fort privément des chrétiens, grecs et maronites avec lesquels j'étais. Même durant notre séjour en l'île, après nous avoir montré plusieurs singularités, il fit apporter une corne qui avait été sciée et néanmoins encore longue d'un pied et demi, de la partie la plus proche de la tête (vu qu'encore il y tenait du poil de la bête, d'une couleur cendrée et grisâtre) dont il faisait fort grand estime, comme de chose rare et précieuse. Auquel comme un de notre compagnie riche marchand Candiot, curieux de savoir toutes choses, demanda si ce n'était pas de la bête que les chrétiens et autres nations appellent licorne, tant chantée par nos ancêtres et jamais vue de pas un. Le Turc, homme de peu de parole, répondit que non et que nous nous abusions de penser et croire qu'il y eut de telles bêtes comme nous les peignions. Ne niant pas de ma part que toute ma vie n'eusse été de cette opinion. Et afin que vous ne pensiez désormais, disait-il, que la licorne soit telle qu'on vous la figure, la bête qui porte cette corne est grande comme un taureau de cinq à six mois (affirmant l'avoir vue en vie) & porte une seule corne droite tout au sommet de la tête et non au front ainsi que l'on feint de l'autre. Oyant ce discours il me vint en mémoire une corne que j'avais vue quatre ans auparavant en la ville de Venise, et en ma grande jeunesse une autre en l'abbaye de Saint-Denis en France, peu différentes en grosseur. Combien que de la longueur je n'eusse pu juger, n'ayant de cette-ci que la partie la plus proche de la chair. En outre il décrivit la bête en cette façon, disant qu'elle avait les pieds et les jambes peu différents des ânes de notre Europe, mais les poils plus longs et les oreilles semblables à celles du rangifère, animal assez connu de la part de la terre qui est sous les deux pôles. Et jaçoit qu'il ne contestât cette corne être de licorne, s'il lui attribuait-il les propriétés que nos bailleurs de bayes lui donnent, de quoi il voulait faire l'expérience devant nous, comme depuis je vis quatre ou cinq mois après étant en Égypte en la ville d'Alexandrie, à laquelle j'ai demeuré deux ans et neuf mois. Mais afin que je dise ce mot de la folle croyance de ceux qui pensent qu'il y ait des licornes, que quoiqu'elles soient bêtes farouches, si s'amourachent-elles pourtant des filles, et se plaisent tellement à les contempler qu'elles sont prises par ce moyen. Quand, dis-je, l'on ouit faire ces beaux contes, ne vous semble-t-il pas ouïr les vieilles auprès du feu avec leurs discours de Mélusine? Pour cette cause ne se faut arrêter à l'opinion de Pline, Munster, Solin, Strabo et quelques modernes qui célèbrent tant la licorne, vu que quelques excellents et savant hommes qu'ils aient été, si ce n'est pas cette ci la première, ni la seule, non la centième de leurs fautes et mensonges. M'assurant que si eux et d'autres qui ont écrit devant

eussent eu la connaissance des choses comme moi, et vu les pays et régions que j'ai traversés, à grand peine se fussent oubliés jusques à là, que de faire croire à la postérité ce qu'ils avaient songé, sans s'enquérir plus avant de la certitude des choses. Qui est celui qui ajoutera foi audit Pline, disant que près le fleuve Gange et au pays voisins se trouvent des griffons, oiseaux de si grande force qu'ils portent un homme armé, et icelui tout à cheval, en l'air, et en vont prendre curée ? Qui pourra croire ce qu'il affirme des Sirènes en mer, suivant comme vérité les fables d'Homère à la navigation d'Ulysse? Qu'il y a une région d'hommes qui ont la tête comme un chien, et de ceux qui n'ont qu'un pied…… Ne voila pas de beaux contes, et aussi plaisants que pouvaient être ce qu'aucun assurent avoir vu des satyres, pour ce qu'il y a une île qui en porte le nom. Quant à Louis Barthème, je sais qu'il se fait accroire d'avoir vu des licornes à La Mecque, mais c'est une chose avancée par lui. Pour autant que s'il y en avait en l'Arabie heureuse, où est bâtie cette ville, je les eusse aussi bien vues, ayant passé les trois Arabies, et peut être plus diligemment visitées qu'il le fit oncques. Au reste, quoique je n'ai voyagé jusques au fleuve Gange, si n'en ai pas été trop loin, et ai si curieusement fait enquête et recherche de toute chose, que mon plus grand plaisir et soin a toujours été de savoir la vérité de ceux même du pays, tant seigneurs, marchands qu'esclaves, m'étant adressé jusques aux plus notables de ceux qui avaient visité de plus près les montagnes de Comul, Naugracot, Ussonte, Carazan, Ceila, Garmi, Macha, Suza et autres pays voisins de cette grande rivière. Desquels toutefois je n'ai pu onc tirer, pour quelque peine que j'y ai mise, ce que le vulgaire croit sur ceci: qui tous généralement ne savent que c'est. Je demanderais donc volontiers, si les étrangers en sont plus assurés que ceux du pays, qui sont aussi curieux que nous, de choses tant rares. Et à vous dire la vérité, ces cornes que l'on nous fait voir en France ou ailleurs sous le nom de licorne sont d'autres bêtes que celles qu'on nous représente en peinture. Et ne faut s'arrêter simplement sur ce mot latin Unicorne, nom général à toute bête n'ayant qu'une corne, comme aussi le psalmiste en parlant ne la spécifie point, vu qu'il ne décrit rien que la fureur d'icelle. Étant ébahis, d'où vient que nous voulons prendre appui sur l'antiquité touchant la preuve de ceci, encore que pas un des anciens n'en ait eu connaissance. Joint, que si les Romains eussent oui parler de chose si exquise, ils en eussent aussi bien recouvert et mis en leurs monnaies et médailles qu'ils ont fait des crocodiles, éléphants, aigles, panthères, lions, tigres et autres bêtes étrangères et monstrueuses. Les anciens simplicistes ont bien connu la corne indique, mais encore est elle toute différente à celle dont nous parlons. Qui me fait penser que ce soit quelque dent d'éléphant ainsi crénelée

et mise en œuvre. Que si l'on trouve mauvais cet avis, qu'ils regardent comme les déniaiseurs, qui se trouvent en Levant, vendent les rouelles de dents de Rohart pour licornes (ce que j'ai vu faire) et qu'ils les creusent et allongent tout à leur aise, et lors ils confesseront que ce que je dis est véritable. Ou bien que ce soit l'âne indique, le monocéros ou rhinocéros, desquels cette corne nous est élargie, sans s'amuser à la couleur, d'autant que celles que nous voyons par deçà sont envieillies et par ainsi se blanchissent par l'injure du temps, là où naturellement le dehors est rougeâtre, le dessous blanc et le dedans tirant sur le noir. Que si l'on veut prendre argument sur sa vertu et propriété, que l'on dit être fort singulière contre tout venin et poison, encore ai-je ma cause gagnée: pource que ce n'est pas celle de l'âne indique seule qui attire à soi le venin, mais plusieurs autres ont ces mêmes effets… J'ai vu une tête de rhinocéros à un charlatan au Grand Caire, qu'il estimait beaucoup, avec plusieurs autres singularités, et qui faisait preuve de la vertu de ces cornes. Mais quand tout est dit, il ne se trouve guère bête en ces quartiers là dont la corne n'ait quelque merveilleux effet pour la santé des hommes. Que l'on applique donc celle d'une Alce ou âne sauvage, qui est une espèce de ce qu'on appelle onagre, des Rangifères (comme si l'on voulait dire bête portant trois rameaux de cornes) ou des girafes et vous verrez si tout cela n'a pas effort et vrai effet contre le venin. Et afin de n'aller si loin prenez simplement de la corne de cerf et la faites brûler et mettez les cendres où les serpents vont, vous connaîtrez par expérience qu'il n'y en demeurera pas un. En la province qui est le long de la rivière de Plate se trouve une bête que les sauvages appellent Pirassouppi, grande comme un mulet, et sa tête quasi semblable, velue en forme d'un ours, un peu plus colorée, tirant sur le fauve et ayant les pieds fendus comme un cerf. Ce Pirassouppi a deux cornes fort longues, sans ramures, fort élevées et qui approchent de ces licornes tant estimées et desquelles se servent les sauvages lorsqu'ils sont blessés et mordus de bêtes ou poissons portant venins, les mettant dans de l'eau par l'espace de six ou sept heures et puis la faisant boire au patient, qui s'en trouve incontinent tout allégé. Le roi sauvage nommé Coniambec qui se tenait de mon temps à la rivière des Vases apporta à notre capitaine une de ces peaux conroyée, avec la moitié de la corne, laquelle il prisait beaucoup, et m'ayant été baillée en possession pour la garder, la vermine du pays me la gâta toute, quatre ou cinq mois après. Le portrait de laquelle je vous ai bien voulu représenter ici au naturel, et la manière dont usent ces barbares pour la tuer, savoir avec grosses boules de fer, pesant dix à douze livres, attachées avec des nerfs d'autres

bêtes sauvages par un bout et l'autre à leur bras. Dont aussi ils mangent la chair qui est merveilleusement bonne.

Le Pirassouppi, gravure illustrant ce passage, au folio 130 de la *Cosmographie universelle.* Cette gravure est reprise dans le *Livre des monstres* d'Ambroise Paré (1582).

Ne voulant oublier en passant que ledit roi sauvage portait à son cou une certaine pierre, faite en ovale, de la grosseur d'un œuf, qu'il disait avoir été trouvée dans la tête de ce gentil animal, ayant une merveilleuse force contre le Haut mal et le flux de sang[8]. En l'Antarctique nos sauvages avaient certaines autres cornes desquelles ils touchaient leurs enfants, lorsqu'ils leur pertuisaient les lèvres, pour leur mettre ces pierres vertes que tous y portent, comme chose belle et ceci disent-ils afin que la plaie ne s'envenime, usant avec cela de fumigation de ces cornes pour chasser les bêtes venimeuses et portant poison. Puis donc que le rhinocéros et monocéros sont tant estimés pour cette grande propriété, que le

[8] Cette pierre fait penser tout à la fois au bézoard, calcul stomacal des chèvres d'Orient, et à la crapaudine, pierre censée se trouver dans le crâne de certains crapauds. Ces deux curiosités passaient pour de précieuses et efficaces médecines.

Pirassouppi montre ces effets en choses pareilles, et que l'âne indique a force contre le venin, que sert-il de chercher ce qui n'est point et de quoi nos pères n'eurent jamais connaissance qu'en peinture. C'est abuser trop évidemment à quelques allemands et italiens d'ordonner et faire croire en leurs préceptes je ne sais combien de dragmes de licorne, comme s'ils étaient en quelque pays où cette bête fût aussi connue et facile à recouvrer, comme sont les chèvres en Limousin ou les moutons en Berry. Suffise vous que tous ces monstres et miracles sont aussi véritables comme le lieu où ils se trouvent est connu par les anciens et les modernes: Encore que Paul Jove nous l'ait voulu faire accroire par ses écrits, aussi bien que le bon père Laurent Surius allemand, en son histoire des choses mémorables advenues de notre temps, lequel n'a aucune raison ni preuve de son dire, sinon qu'il nous amène en jeu la corne de licorne que le pape Clément donna au roi François Premier[9]. Je ne fais point de doute sur leur vertu, quoique les fins drogueurs du Levant les accoutrent ainsi de quelque dent d'éléphant, et les rendent pour vraies, attendu que je sais qu'il n'est chose sous le ciel, soit entre les animaux, soit entre les plantes et minéraux, à qui la nature n'ait donné quelque force. Voilà donc ce que j'avais de longtemps envie d'avertir le lecteur, pour ôter l'opinion mal fondée de plusieurs hommes doctes, tant grecs que latins, même des rois, princes et monarques, pour le fait de la licorne…

Livre XI, chapitre 19, fol.403-404 (Après une assez bonne description du rhinocéros, et le récit de son combat contre l'éléphant):

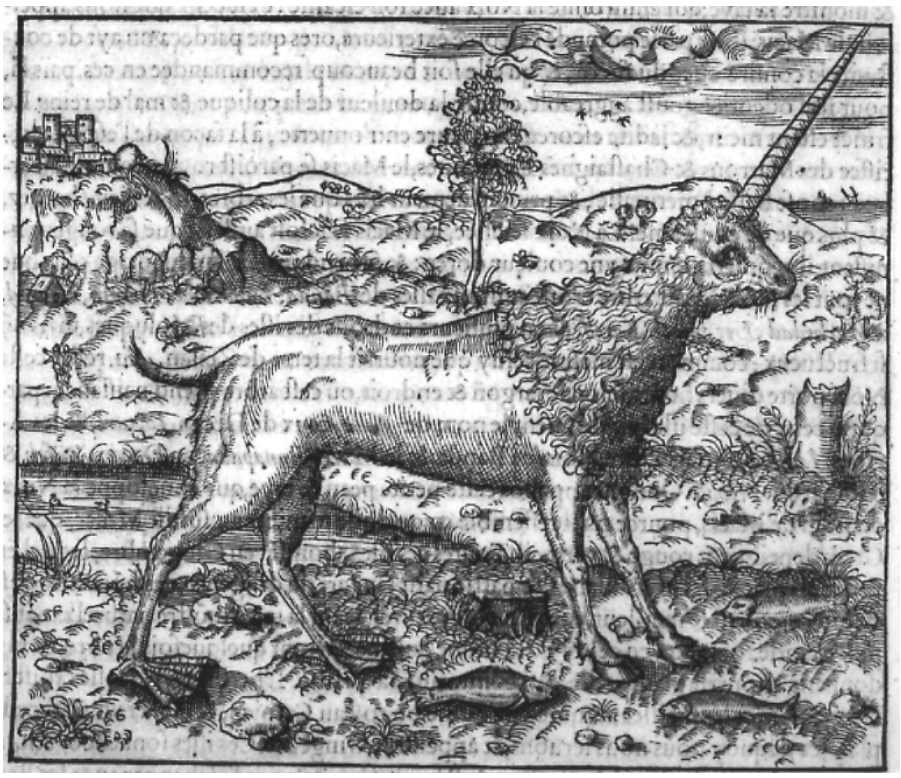
Quant au monocéros, c'est une autre beste, laquelle jamais je ne vis. mais me suis laissé dire à quelques éthiopiens y en avoir en leur pays dans trois forêts qu'ils appellent en leur langage *Corborbach, Egillard* et *Arade*, ainsi nommées à cause des biches qui y fourmillent. De la corne [du rhinocéros], ils s'en servent à diverses choses. Premièrement, elle est bonne et profitable contre tout le venin, si que les Indiens étant morts et blessés de quelque serpent ou bête venimeuse, ils ont leur recours à cette corne. Qui me fait penser que ce qu'on attribue à la licorne soit la propriété de celui-ci, ou que ces morceaux de licorne qu'on nous montre soit de la corne du rhinocéros. Car de la licorne ne peuvent-elles être, vu que, ainsi que

[9] Voir t.I, p.330, les récits par Paolo Giovio et Laurent Surius de la visite rendue par le pape Clément VII à François Ier.

j'ai dit ailleurs, il y a autant de licornes telles que nous les décrivent Pline, Solin et Munster , comme de Phénix ou de griffons.»

Livre XII, Chapitre 5, fol.431-432:

Le Roy de Moluque, nommé camphruch, vit comme un pourceau sans connaissance de religion, que par fantaisie: et lequel, outre sa femme, tient deux ou trois cent jeunes filles desquelles on lui a fait présent, et de plusieurs en a des enfants. Ce nom de Camphruch est le nom d'une bête amphibie, qui participe de l'eau et de la terre, comme le crocodile. Or cette bête est de la grandeur d'une biche, ayant une corne au front, mobile, comme pourrait être la crête d'un coq d'Inde, et est de longueur de trois pieds et demi et la plus ronde grosseur est comme le bras d'un homme, pleine de poil autour du col, qui est tirant à la couleur grisâtre. Elle a deux pattes qui lui servent de nager dans l'eau douce et salée, faites comme celles d'une oie, et vit la plupart de poisson, et les autres deux pieds de devant faits comme ceux d'un cerf ou biche. Il y a quelques uns qui sont persuadés que c'est une espèce de licorne, et que sa corne, qui est rare et riche, est très excellente contre le venin. Le Roi de l'île porte volontiers son nom…



Le Camphruch, gravure illustrant ce passage de la *Cosmographie universelle.*

Le point de vue des adversaires

La Cosmographie universelle *de tout le Monde, auteur en partie Munster mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie, par François de Belleforest, Comingeois…*Paris 1575.

colonnes 287-288

Au dessus de la chasse de saint Louis Roi de France est le crucifix d'or qui est une pièce belle et riche à merveille, et au dessous dudit crucifix on voit un caveau ou Dagobert fit mettre les corps saints des martyrs, jusqu'à ce que l'abbé Suger les mit où ils sont à présent, et en un coin de ce caveau est cette licorne qu'on estime la plus belle pièce qui se voie guère en Europe, comme celle qui a six pieds et demi de longueur, et laquelle Thevet dit n'être point corne de licorne, mais plutôt une dent d'éléphant, à cause qu'il nie (contre l'opinion de tous, et sans raison de son côté qui vaille) qu'il y ait de telles bêtes au monde, comme s'il avait

vu la centième partie de ce qui est contenu en l'univers, ou lu la millième des bons auteurs qui le convainquent d'imposture et de mensonge.

colonnes 1590-1591

Et quant aux bêtes que produit le pays indien, Solin qui suit son Pline nous en allègue plusieurs, tel que celui que les Grecs appellent monoceros et les latins unicornium et nous licorne, lequel il décrit être un animal farouche, mugissant hideusement, ayant le corps et habitude comme un cheval, les pieds d'Éléphant, la queue à la façon de celle d'un porc, et la tête semblable à celle d'un cerf, au milieu de laquelle il a une corne resplendissante et précieuse, longue de quatre pieds et si aiguë qu'il n'y a chose qu'avec icelle il ne puisse oultrepercer: il dit qu'on ne peut le prendre en vie, trop bien le tuer, vu sa grande légèreté. Je suis marri que contre l'autorité de tous les anciens et l'expérience même des choses, il y ait des hommes de notre temps si adversaires de la vérité et ayant un tel et si farouche esprit de contradiction, et l'âme tant capricieuse, que sans autre raison que de dire il n'en est rien, ils sont si fols que de nier qu'il y ait des licornes en nature. Puis ne pouvant se défendre de ce que les écrits de plusieurs en récitent, ils s'arment d'une froide raison, ou plutôt se couvrent d'un sac mouillé, disant que c'est le rhinocéros qu'on prend pour la licorne. Mais s'ils n'étaient du tout ignorants de grec et de latin, je leur dirais que autre cas est rhinocéros et autre monocéros, en tant que le mot de rhinocéros montre que la corne de cette bête lui est posée sur le mufle et narines, pour lui servir de contre-armes au combat qu'il a contre la proboscide de l'éléphant, là où le monocéros entend une bête n'ayant qu'une corne, et telle que la description ne peut convenir au rhinocéros. Au reste, dire que ce soit l'âne sauvage, c'est mal parler, vu que celui-ci est autrement ramé que la licorne, ainsi que l'avez pu lire au premier volume, d'autant que notre Europe abonde en telles bêtes, et que ni ses cornes ni ses ongles n'ont la force expulsive du poison que la pratique nous a fait sentir être en celle du monocéros. Car je n'ignore pas que les ongles des alces[10] n'aient effort contre le haut-mal, que la corne du cerf même ne soit adaptée en médecine, que la dent des éléphants n'aie quelque vigueur, mais de chasser le poison, soulager un atteint du venin, le rechasser et invalider, vous ne trouvez point que la dent éléphantine puisse le faire. Je dis ceci à cause qu'il y a un nouveau philosophe, lequel sans jamais avoir goûté la moindre raison qui soit

[10] Élans.

des livres des naturalistes a bien été si présomptueux que de dire que ce que nous appelons cornes de licorne sont dents d'éléphant ainsi accoutrées à la main et artifice des hommes. Sur ceci je me rapporte au jugement de tous les plus subtils sophistiqueurs de drogues qui vivent à présent, qu'ils disent s'il se peut faire que de la dent d'éléphant on fasse pâte pour la former en la façon de cette corne monocérale que nous avons vue en l'église de Saint-Denis en France. Et quand bien même cela se pourrait faire qu'ils me disent qui est l'homme qui saurait lui donner la vigueur contre le poison, puisque cette dent ne la porte point de soi-même? Et en somme je m'arrête plus sur les paroles de tant de savants hommes qui ont parlé de la licorne et de ses vertus, et à l'effet que nous en voyons ordinairement devant nos yeux qu'aux fantaisies d'un écervelé qui veut que ses fantaisies nous servent de loi et que ses paroles soient l'arrêt de Pythagore. Lequel s'il avait lu ce qu'Albert le Grand écrit lorsqu'il fait la licorne et le rhinocéros semblables, encore ne nierait-il du tout cette bête, mais la description trompe Albert qui n'a égard qu'à la seule corne sans considérer et la figure, et le poil, et la condition de la bête. Je me suis arrêté ici plus longuement que je ne pensais, d'autant qu'il me semble qu'étant sur le propos de La Mecque, je vous ai dit que Louis de Barthème, homme qui de la mémoire de nos pères a plus voyagé qu'autre qui se soit mis sur mer il y a deux cent ans, confesse avoir vu étant à La Mecque deux licornes, les paroles duquel je suis content encore de vous répéter ici, puisque nous somme si avant en propos. Il décrit le temple des mahométans: De l'autre côté, dit-il, dudit temple y a une cour murée et close au dedans de laquelle nous vîmes deux licornes lesquelles on montrait pour chose rare et merveilleuse, et sans faillir elle est pour donner admiration, et sont de telle figure: le plus grand était de la grandeur d'un cheval de deux ans et demi, ayant une seule corne au front de longueur d'environ trois coudées. L'autre licorne était plus petite, comme serait un poulain d'un an, ayant la corne d'environ deux pieds. La couleur de cet animal est comme d'un cheval bai obscur, ayant la tête comme un cerf, le col non guère long, avec des crins courts et rares d'un côté, les jambes subtiles, sèches et longues comme un chevreuil, le pied un peu fendu devant et les ongles semblables à ceux d'une chèvre, et ès paturons il est fort velu. Vous oyez un qui a vu des licornes, vous lisez les bons, et anciens et modernes, auteurs qui la témoignent, vous oyez l'Écriture Sainte qui l'autorise, vous en avez les cornes et sentez l'expérience de la vertu que Dieu y a mise, et cependant un seul homme vous détournera seul avec ses folles persuasions de croire ce que vous voyez, et le tout contre la vérité même que vous touchez de vos mains…

Singularités africaines

Écrit par André Thevet de retour d'un bref séjour au Brésil, la *Description de la France Antarctique* est l'un des rares témoignages de l'éphémère tentative de colonisation française dans cette partie du monde[11]. C'est aussi le plus original, le plus honnête des ouvrages d'André Thevet puisqu'il est fondé sur une expérience réelle. On y trouve, avant Nicot, la première description du tabac ainsi que du «nanas», fruit du Brésil. Et c'est en vain que l'on cherche dans la centaine de pages consacrées à cette frange du nouveau monde aussi bien la classique licorne que les rhinocéros de la pampa. A l'exception d'un passage, au demeurant très prudent, sur les féroces Amazones, ce que Thevet nous dit du Brésil est essentiellement vrai.

Mais ce récit de première main est encadré, au début et à la fin de l'ouvrage, par la relation du voyage maritime d'Europe en Amérique, en longeant la côte Africaine, et du voyage de retour par le Nord. Pour nous mener à la vérité d'outre Atlantique, Thevet passe d'abord par quelques-unes des traditionnelles merveilles de l'Afrique. Entre les lions et les tortues géantes, sur le dos desquelles le marin imprudemment endormi peut parcourir des lieues et des lieues, la licorne a bien sûr sa place. C'est donc dans des récits de seconde main qu'apparaît l'«âne à corne». Thevet joue d'ailleurs sur les mots en distinguant l'animal unicorne qu'il décrit et la licorne classique, et c'est déjà là une manière de se singulariser et de jeter, discrètement, le discrédit sur tous ceux qui ont vu des «licornes». En effet, l'âne unicorne de Thevet dont la corne aurait «même vertu contre le venin, comme celle d'une licorne» est, il nous le dit bien, l'âne des Indes d'Aristote, que les naturalistes de l'époque, comme Conrad Gesner ou Ulysse Aldrovandi, assimilaient sans trop d'hésitations à la licorne. Quant à la corne que Thevet aurait vue à Alexandrie, et dont il reparle d'ailleurs beaucoup plus en détail dans la *Cosmographie universelle,* rien ne nous interdit de le croire à ce sujet.

---

[11] Voir sur ce point, outre *Les Singularités de la France antarctique* et les ouvrages, déjà cités, de Frank Lestringant, un récit concurrent de celui d'André Thevet et rapportant les mêmes événements, celui de Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil,* Genève, 1578, dont il existe une édition récente par Frank Lestringant en Livre de poche, Bibliothèque classique, 1994.

L'Afrique du Sud était à cette époque, avec l'Éthiopie, l'un des habitats de prédilection de la licorne. La source de Thevet est ici peut-être le navigateur italien Alvise de Cadamosto (1432-1480) qui, un siècle plus tôt, avait déjà signalé dans ces régions des licornes, qu'il n'avait cependant pas vues lui même. Quant à Madagascar tout proche, où nul auparavant ne semblait avoir vu d'animaux unicornes, c'est sans doute la proximité géographique qui y a amené les étranges antilopes, à corne unique et frontale, du cap de Bonne Espérance. Néanmoins, le passage sur Madagascar est intéressant par les distinctions soigneuses, gages de sérieux pour le lecteur, que fait Thevet entre l'«âne indique» à sabot entier et l'«oryx ou pied fourchu», puis entre ces deux animaux, bien réels selon lui, et l'imaginaire licorne. On notera cependant que cette dernière nuance est d'autant plus spécieuse qu'aucun animal ne ressemble plus à la licorne de l'iconographie que l'oryx blanc d'Afrique.

Thevet nous parle ensuite de très hypothétiques vaches unicornes du Brésil, qu'il reconnaît ne pas avoir vues de ses propres yeux. Ce bref et prudent passage n'est sans doute pas original. Même lorsqu'il s'agit du Nouveau Monde, il arrive à Thevet de tricher quelque peu. Quelques années plus tôt en effet, avait été publié le récit du religieux espagnol Marcos de Niza, parti vainement à la recherche des sept cités de Cibola. Les Mexicains, racontait-il, lui avaient montré «une peau aussi grande que celle d'un bœuf, dont ils affirmèrent qu'elle appartenait à un animal portant une corne unique au milieu du front[12].» Il reste que c'est peut-être ce texte bref et prudent qui, presque vingt ans plus tard, servirait de base ou de prétexte à l'invention de l'étonnant Pirassoipi.

Du même type est la première apparition d'un animal unicorne dans la *Cosmographie universelle.* Dans le livre traitant de l'Afrique, continent sur lequel Thevet n'a semble-t-il jamais posé le pied, le cosmographe confirme la présence d'un animal unicorne près du cap de Bonne Espérance. Mais l'«espèce d'âne sauvage portant une corne entre les deux yeux» dont il était question dans les singularités a maintenant un nom à consonance exotique, le *Naharaph*, et sa description a gagné en précision: il vit «près de la mer et autres lieux marécageux», et a «la tête et le crin d'un cheval». Quand il écrit que cet animal, qui n'est pourtant point la licorne, est appelé monoceros, Thevet ne joue pas

---

[12] Fr. Marcos de Niza, *Relation de Cibola,* in Ternaux-Compans, *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles de l'Amérique.* Paris, 1840, pp.266-267.

seulement sur les mots. C'est à l'ennemi de l'éléphant décrit sous ce dernier nom par Pline, ici encore soigneusement distingué de la belle licorne blanche, qu'il est fait allusion. La même astuce est utilisée de nouveau, quelques feuillets plus loin, lorsqu'une digression dans le chapitre consacré au rhinocéros permet à Thevet de nous assurer que des monocéros, vivent en Éthiopie, et dix lignes plus bas qu'il n'y a pas plus de licornes «que Phénix ou de griffons». L'*Histoire naturelle* de Pline, toute emplie de merveilles, restait en effet une référence incontournable de la géographie de la Renaissance. Si la plupart des auteurs identifiaient, que ce soit pour y croire ou en douter, *monoceros* et *unicornis*, l'idée selon laquelle il pourrait s'agir d'animaux différents revenait de temps à autre pour expliquer la diversité de leurs descriptions; de là à présenter l'un comme réel et l'autre comme imaginaire, il n'y avait qu'un pas. Une autre source probable de Thevet est l'*Histoire des drogues simples* du voyageur et médecin portugais Garcia da Orta (appelé Garcias ab Horto, voire… Garcie du Jardin dans les textes de cette époque). Nous y lisons en effet que, dans cette région, vivrait «une espèce d'animal terrestre» qui «se plaît aussi fort en la mer» et a «la tête et le crin d'un cheval», arborant sur son front «une corne de deux empans de long, mobile[13]». La description du cosmographe ressemble fort à celle du médecin voyageur, et si la traduction française citée ci-dessus ne parut qu'en 1602, il existait depuis 1567 de nombreuses éditions latines de l'*Historia Aromatum*. On remarquera que Thevet, s'il a repris l'essentiel de la description de Garcia da Orta, l'a enrichie d'un nom exotique de son cru. Quant à la surprenante mention d'une corne mobile, elle a sans doute inspiré au cosmographe un autre animal, l'une de ses créations les plus originales, le Camphur.

Mais quand on parlait alors de licorne, c'est d'abord à sa corne à la merveilleuse réputation que l'on pensait, et Thevet en cela ne se distingue pas de ses contemporains. La plupart des témoignages et discussions sur la licorne consacraient autant de place à la nature de la corne et à ses usages qu'à l'animal proprement dit. Et nier l'existence de la licorne n'empêchait pas de croire aux propriétés de sa corne, ou de celle du monocéros, s'il était supposé différent. Nous reviendrons plus en détail, avec Thevet, sur ce point.

---

[13] Garcias ab Horto, *Histoire des drogues, espiceries et de certains médicamens simples qui naissent ès Indes et en l'Amérique* , Lyon, 1602 (1563), p.77.

Le Camphruch, licorne amphibie

Déjà, en étudiant les diverses descriptions de la licorne, nous avons été amené à parler de quelques cousins de notre animal. Le Camphruch ou Camphur et le Pirassouppi ou Pirassoipi apparurent tous deux pour la première fois dans les œuvres d'André Thevet. Le simple fait qu'ils aient un nom spécifique, bien éloigné des unicornes et autres monocéros, montre bien que ce ne sont pas à proprement parler des licornes; ils sont pourtant inséparables du mythe qui, d'une certaine manière, leur a donné naissance.

On sait que Thevet n'a jamais parcouru l'Océan Indien, mais son camphruch, dont le nom était jusque là inconnu, ne semble avoir été emprunté tel quel à aucun récit antérieur. Comment donc expliquer la présence dans les îles Moluques de cet animal étrange et doublement original, par sa corne bien sûr, mais aussi par son caractère amphibie ou plus exactement mi-terrestre, mi-aquatique, comme l'indiquent ses pattes munies de sabots à l'avant et de palmes à l'arrière? Comme les auteurs du Moyen-Âge, ceux de la Renaissance concevaient le monde, surtout lointain et exotique, comme un ensemble de «singularités», échappant de par sa nature même à toute vision analytique. Le catalogue encyclopédique, qui est ordonné géographiquement dans les cosmographies mais peut l'être différemment, thématiquement ou même alphabétiquement, était donc la seule manière cohérente d'en rendre compte. Les animaux originaux, et parmi eux les plus rares et les plus merveilleux, étaient parmi les plus séduisantes de ces singularités, de celles qui étaient propres à fixer l'attention du lecteur, de celles aussi qui en révélaient le plus sur un monde dont la réalité était tenue pour essentiellement occulte. Ce camphruch était en outre pour Thevet, conduit par sa volonté d'afficher modernisme et esprit critique à nier l'existence de la licorne classique, un moyen de la réintroduire dans son œuvre, par une voie dérobée. Un autre procédé, plus classique et présent dans toute la littérature de cette époque, était la prétérition, consistant à affirmer son scepticisme, voire même sa franche incrédulité, avant de décrire avec un grand réalisme la vie quotidienne des amazones aux mamelles brûlées, ou le combat des grues contre des pygmées montés sur des chèvres.

S'il est vraisemblablement pour l'essentiel, en l'occurrence son habitat et ses pattes arrière palmées, une création de l'imagination féconde du cosmographe, le camphruch a cependant quelques ancêtres. Ainsi peut-on voir sinon une source

directe, du moins une inspiration, dans le récit du voyageur et naturaliste portugais Garcia da Orta, déjà cité plus haut. Certes, l'animal décrit par le médecin lusitanien ne portait pas encore de nom, et vivait dans le sud de l'Afrique, mais on y reconnaît déjà quelques unes des caractéristiques que Thevet attribuerait à son camphruch: la corne unique de cet animal est «orientable à souhait», et cet unicorne terrestre «se plaît aussi fort en la mer[14]».

Une autre source probable de ce passage se trouve dans le *Cinquième livre* de Rabelais, texte peut-être apocryphe paru après la mort de son auteur présumé, en 1564, soit à peu de choses près à la même date que l'*Historia Aromatum* de Garcia da Orta. Au pays de Satin, Pantagruel et ses compagnons voient «trente deux unicornes». La description moqueuse de cet animal suit fidèlement le puzzle anatomique de l'*Histoire naturelle* de Pline, du moins jusqu'à ce qu'il soit question de sa corne «aiguë, noire et longue de six ou sept pieds, laquelle, ordinairement, lui pend en bas comme la crête d'un coq d'Inde». Lorsque cette licorne «veut combattre ou autrement s'en aider, [elle] la lève raide et droite[15].» La suite du texte montre bien pourquoi l'auteur a dû ajouter ce détail: si la corne de la licorne est ici mobile et susceptible d'érection, c'est pour permettre un long développement sur les similitudes entre cet étrange attribut et le sexe de Panurge. La comparaison avec la crête du «coq d'Inde» est moins obscène, et d'autant plus intéressante que le dindon, car c'est de lui qu'il s'agit, n'avait été que récemment introduit en Europe[16]. Il est donc peu probable que le *Cinquième livre* et la *Cosmographie universelle* aient puisé à une source commune plus ancienne. Certes, Thevet glane plus souvent ses singularités dans les récits de voyages et les cosmographies antérieures que dans des textes littéraires, mais ce n'est pas là la seule fois qu'il s'inspire nettement de Rabelais[17].

Il reste que si l'emprunt à Garcia da Orta est probable, et celui à l'auteur du *Cinquième Livre* très vraisemblable, la description de Thevet était nouvelle par bien des aspects. Le lieu où vit le camphruch, les îles Moluques, en plein océan Indien, est des plus exotiques, tout comme son nom qui n'évoque rien de connu. Terrestre par ses pattes avant, aux sabots fendus, et par son aspect général, celui d'une

---

[14] Garcias ab Horto, *Histoire des drogues, espiceries, et de certains médicamens…,* Lyon, 1602 (1563), p.77.

[15] *Le cinquième Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel*, ch.XXIX, «comment nous visitâmes le pays de satin».

[16] Paul J. Smith, "Rabelais et la licorne", in *Études rabelaisiennes,* t.XIX, Genève, Droz, 1987, p.154.

[17] Sur les liens entre Thevet et Rabelais, voir Frank Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois,* Genève, Droz, 1991, pp.49-56.

biche; aquatique par sa nourriture - il vit de poisson - et ses pattes arrières palmées; il est plus mixte qu'amphibie. Thevet ne dit rien de son museau qui, sur la gravure, tient du phoque et du chat, ce qui convient fort bien à un amateur de poisson. Quant à sa corne, elle nous est décrite mobile comme la crête d'un dindon, mais toutes les gravures la montrent érigée, spiralée comme une défense de narval. Et c'est par cette corne unique que nous revenons à la licorne, puisque, nous dit Thevet, qui ne croyait pas à la licorne, «il y a quelques uns qui sont persuadés que c'est une espèce de licorne, et que sa corne, qui est rare et riche, est très excellente contre le venin». Et, s'il était besoin, la noblesse de l'animal, qui l'assimile aussi à la licorne, est renforcée par l'affirmation que «le Roi de l'île porte volontiers son nom» (et non l'inverse).

Si Thevet fut le premier à décrire cet animal en 1575 dans sa *Cosmographie universelle*, c'est le plus souvent dans le *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré que les auteurs postérieurs allaient le découvrir. Cela valut sans doute mieux pour la notoriété du camphruch, simplifié en camphur par Paré, les ouvrages du chirurgien ayant une bien meilleure réputation que ceux du cosmographe.

La première ébauche du *Discours de la licorne*, parue en 1579 en annexe du *Livre des monstres,* comprenait déjà ce passage sur le camphur, que l'on retrouve dans l'édition complète du Discours, en 1582, illustré d'une gravure empruntée, comme quelques autres d'ailleurs, à la *Cosmographie universelle*: «Garcias ab Horto, médecin fort célèbre du vice-roi d'Inde, dit qu'au promontoire du cap de Bonne-Espérance, l'on a vu un animal terrestre lequel aussi se plaisait d'être dans la mer, ayant la tête et la perruque d'un cheval, et une corne longue de deux palmes… André Thevet, en sa *Cosmographie*, dit qu'il s'en trouve un autre [animal unicorne amphibie] en Éthiopie, presque semblable, nommé Camphur, en l'île de Moluque, qui est amphibie, c'est à dire vivant en l'eau et en la terre, comme le crocodile…[18]» Suit, mot pour mot, la description de Thevet, les seuls passages omis concernant le roi de l'île de Moluque, son nom et ses femmes. Ambroise Paré, contrairement à ses doctes contemporains et peut-être par réaction contre eux, cite fréquemment Thevet, et c'est au *Discours de la licorne* plus qu'à la *Cosmographie universelle* que le camphur doit d'avoir survécu à son découvreur et d'apparaître encore, ici et là, dans des textes postérieurs, sous le nom légèrement simplifié que lui avait attribué Paré. Le chirurgien, peu au fait de la géographie, situait cependant les Moluques en Éthiopie. C'était là, même pour l'époque, une

---

[18] Ambroise Paré, *Discours de la licorne* (1585), in *Œuvres complètes*, éd. Malgaigne, Genève, Slatkine, 1970, p.497.

audacieuse approximation, mais elle permettait de ramener le camphur dans une traditionnelle terre d'élection des licornes.

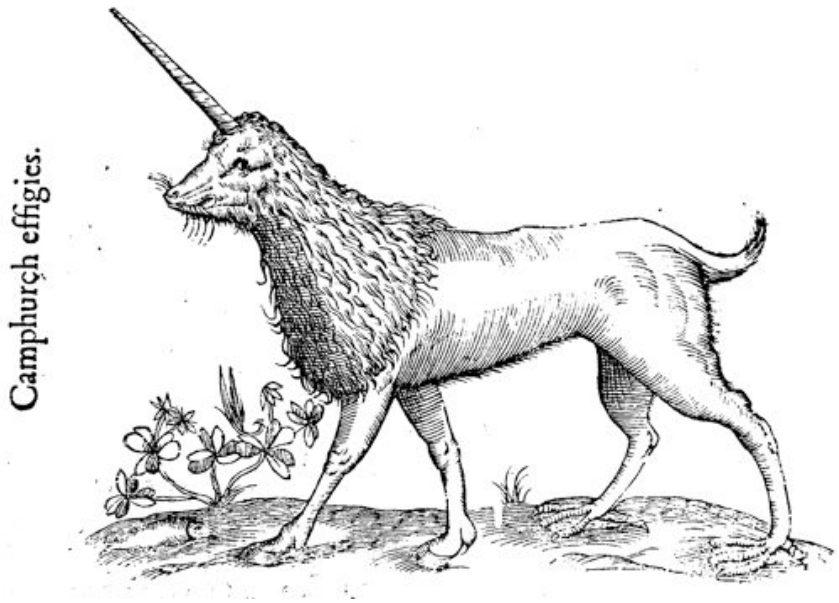
L'*Historia Animalium* de Conrad Gesner, parue quelques années avant la Cosmographie de Thevet, ne citait bien sûr pas le camphur. La vaste encyclopédie animale d'Ulysse Aldrovandi, au début du XVIIème siècle, ignorait également les animaux «découverts» par Thevet, dont les ouvrages avaient déjà, il faut le dire, une assez mauvaise réputation. Par contre, un ouvrage farouchement favorable à l'existence de la licorne, comme celui de l'apothicaire montpelliérain Laurent Catelan, ne manque pas de nous signaler que «Thevet, et après lui Paré en ses œuvres, nous représentent un animal amphibie, appelé Camphurc, ayant quelque rapport aux chevaux ordinaires, hormis que les pieds du derrière sont faits comme ceux d'une oie, qui est au reste armé d'une très belle et seule corne sur la tête[19].»

[19] Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertu, proprietez et usages de la lycorne*, Montpellier ,1624, p.8.

Gravure d'Antonio Tempesta, pour le recueil *La curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi*, 1636. On distingue au second plan, à droite, l'un de ces unicornes de mer poursuivant, à la nage, deux gros poissons.

En 1636, le graveur italien Antonio Tempesta représentait cet animal dans son recueil de quadrupèdes[20]. L'image est cette fois originale, et l'auteur de ce recueil ne semble pas avoir eu sous les yeux les textes de Thevet ou Paré, puisqu'il ignorait le nom alors attribué à cet animal, qu'il rebaptisa assez élégamment «capricorne de mer». Cela semblerait indiquer que la rumeur de l'existence d'un quadrupède unicorne aux pattes antérieures palmées s'était, au début du XVIIème siècle, répandue jusqu'en Italie.

[20] Antonio Tempesta, *La curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi,* Rome, 1636.



Le Camphurch des *Paralipomènes* de Bartolomeo Ambrosino (vers 1590-1657). C'est une inversion assez fidèle de la gravure de la *Cosmographie universelle.* Sans doute pour des raisons esthétiques, les poissons qui figuraient sur le dessin original ont disparu, mais le texte, qui cite Thevet, précise bien que «piscibus victitat».

Lorsque Bartholomé Ambrosino réédita, en 1642, la *Monstrorum Historia* d'Ulysse Aldrovandi, il enrichit l'œuvre de son maître d'abondants *Paralipomènes* glanés dans la littérature scientifique et de voyages, prétendant élargir ainsi à la totalité des animaux connus un catalogue laissé inachevé. Thevet fut cette fois mis à contribution, et le camphur des îles Moluques fit son apparition sous la forme d'une gravure inspirée de celle de la *Cosmographie*[21].

En 1667, le naturaliste anglo-polonais Jan Jonston consacra quelques pages de son *Histoire naturelle* à la licorne[22]. Si, dans son texte, il n'entre pas dans le détail des différentes espèces de licornes, il en va bien différemment dans les planches qui accompagnent l'ouvrage, puisque trois d'entre elles sont consacrées à des animaux unicornes, baptisés de noms latins à l'aspect et à la consonance très scientifiques. Jonston ne cite ni Thevet, ni Paré, et n'emploie pas le nom de camphur, mais deux figures sont clairement inspirées de cet animal. Le *monoceros*

---

[21] Bartolomeo Ambrosino, *Paralipomena Acuratissima Historiæ omnium Animalium quæ in Voluminibus Aldrovandi Desiderantur,* Bologne, 1642, p.64.
[22] Jan Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus,* Amsterdam, 1657 (1652), ch.VI, pp.37-41.

seu unicornu jubatus de la planche XI est visiblement repris de la gravure, antérieure de quelques années, figurant le camphur dans l'ouvrage de Bartolomeo Ambrosino. Seules différences, le museau de chat-phoque est devenu une plus classique tête de mouton, et les pattes arrière ne sont qu'à demi palmées, montrant ainsi une tentative pour réintégrer cette licorne dans la norme des quadrupèdes terrestres, tentative aboutie avec la gravure suivante, *monoceros seu unicornu aliud,* où l'animal a légèrement évolué, prenant une silhouette franchement chevaline et perdant totalement ses palmes. Tandis que le camphur redevenait, de gravure en gravure, une licorne classique, l'idée thevétienne d'une licorne amphibie persistait néanmoins, comme en témoignent deux autres gravures du livre de Jonston. Le *capricornus marinus* de la planche X, emprunté à *La curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi* d'Antonio Tempesta, s'il a une tête de licorne classique, avec une petite barbiche et une corne fort courte, a également, et très nettement cette fois, les pattes arrière palmées caractéristiques du camphur. On trouve aussi, sur la planche XII, un hippopotame unicorne assez laid, curieusement baptisé *lupus marinus*, et que l'on serait bien en peine d'assimiler à la belle licorne s'il n'était le seul des huit animaux unicornes présentés dans ces planches à être montré, en arrière plan, trempant sa corne dans l'eau pour faire fuir les serpents. Tous ces animaux étant classés parmi les licornes, celle-ci était donc devenue, dans l'ouvrage de Jonston, un véritable animal marin.

Pharmaciens et médecins, souvent lecteurs de Paré, firent également assez bon accueil au camphur. Selon le médecin allemand Johann Schenck, en 1600, sa corne est aussi efficace contre le poison que celle du véritable monoceros[23]. En 1624, pour l'apothicaire montpelliérain Laurent Catelan, le «Camphurc» est l'une des huit variétés de quadrupèdes unicornes[24]. Après l'oryx unicorne et avant l'«unicorne des mers boréales», médiocre description du narval, le camphur est le deuxième des six animaux unicornes énumérés par Caspar Bartholin dans son court traité sur la licorne[25].

Le Camphur fait partie, avec le pirassoipi également d'origine thevétienne, des cinq espèces de licornes représentées, en 1694, dans *L'Histoire générale des*

---

[23] Johann Schenck, *Observationum Medicarum, Rararum, Novarum, Admirabilium et Monstrosarum,* Francfort, 1600, tome II, liv.VII, p.865.
[24] Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la lycorne,* Montpellier 1624, p.6.
[25] Caspar Bartholin, *De Unicornu ejusque Affinibus et Succedaneis,* La Haye, 1628, pp.7-8.

drogues du pharmacien parisien Pierre Pomet. Très sceptique quant à l'existence réelle de cette famille de quadrupèdes, Pomet cite cependant, de manière assez confuse, le *Discours de la licorne*: «Ambroise Paré, dans un petit traité qu'il a composé de la licorne dit que dans l'Arabie déserte, il s'y trouve des ânes sauvages, qu'ils appellent camphurs, portant une corne au front, avec laquelle ils combattent contre les taureaux, et dont les indiens se servent pour se garantir de plusieurs maladies, particulièrement des vénéneuses…[26]» Ce passage mélange en fait des données glanées en divers endroits du texte de Paré, et à voir ainsi chevaucher, en plein désert d'Arabie, des licornes aux pattes palmées pour combattre les taureaux, on se prend à penser que les sceptiques étaient moins sérieux encore que tous ceux qui croyaient à la réalité de la licorne. C'est là, si l'on excepte des travaux récents qui, ésotériques ou historiques, n'ont que peu à voir avec l'histoire naturelle, la dernière apparition que nous connaissions du camphur dans la littérature.

La licorne à deux cornes

Nous avons déjà quelque peu parlé du Pirassouppi thevétien, dont le nom fut modifié en Pirassoipi par Ambroise Paré, lorsqu'il fut question de l'aspect et de l'habitat des licornes. Comme son lointain cousin le camphur, la licorne à deux cornes apparut pour la première fois dans la *Cosmographie universelle* de 1575, et son portrait ne semble repris sur aucun ouvrage plus ancien. La description de cet animal américain «grand comme un mulet, la tête velue en forme d'un ours, tirant sur le fauve et ayant les pieds fendus comme un cerf» pourrait peut-être s'appliquer au lama, n'étaient justement ces deux cornes si particulières. En outre, Thevet situe son pirassouppi au Brésil et non dans la cordillère des Andes. Il reste que la licorne biscornue peut bien avoir été à l'origine un lama dont un observateur inattentif aura pris les longues oreilles dressées pour des cornes, la suite de l'histoire, et notamment la corne trempée dans l'eau, ayant été forgée par le cosmographe pour rendre son récit plus attrayant. Si Thevet n'affirme avoir vu lui-même ni camphruch, ni pirassouppi, il nous dit cependant avoir été en possession

[26] Pierre Pomet, *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des minéraux et des animaux,* Paris, 1696, pp.9-10 .

d'une peau de ce dernier, et même d'un morceau de corne. Le cosmographe avait effectivement séjourné au Brésil, mais son récit concernant le pirassouppi doit pourtant ici être considéré comme imaginé, car il ne figure pas dans les *Singularités de la France antarctique*. En effet, ce livre publié par Thevet en 1557, peu après son voyage outre Atlantique, rapportait encore des observations réelles, avec notamment des descriptions du paresseux ou du tapir, alors que les ouvrages ultérieurs du cosmographe devenu sédentaire ne font plus guère appel qu'à la compilation et l'imagination. S'il avait effectivement connu, ou cru connaître, un tel animal au Brésil, nul doute que Thevet n'aurait pas attendu la *Cosmographie* de 1575 pour en informer ses lecteurs.

Le pirassouppi remplit dans le texte du cosmographe une fonction proche de celle du camphur. Le *Gentil Traité de la licorne* de Thevet, dont l'argumentation est en partie à la base du *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, n'occupe pas moins de quatre feuillets de la *Cosmographie universelle*. La licorne était un sujet «porteur», comme on le dirait aujourd'hui, et Thevet ne pouvait l'ignorer. Pourtant, voulant afficher son modernisme, son originalité et son scepticisme, il était amené à nier l'existence de l'animal. L'invention du Pirassouppi lui permettait donc d'enrichir son traité d'un récit prétendument «vécu», ce qui était la base de sa méthode cosmographique, et surtout d'insérer dans l'ouvrage une gravure faisant penser à la licorne[27]. D'ailleurs le pirassouppi bicorne est bien à sa manière, plus peut-être que le camphruch unicorne, une licorne. Il en a l'aspect général et sa corne, identique en tous points aux cornes de licorne connues en Europe, a bien sûr les mêmes propriétés alexitères.

Les cosmographies d'André Thevet ne sont pas toujours bien structurées. Souvent, elles ne sont qu'une suite de digressions plus ou moins originales sur une trame, un voyage mi vécu, mi-imaginé, qui n'est plus que prétexte. C'est dans sa *Description de la France antarctique,* récit d'un voyage aux Amériques, que Thevet avait parlé des unicornes de Madagascar et d'Afrique du Sud, et c'est dans la *Cosmographie universelle,* au chapitre consacré aux îles de la Mer Rouge, qu'il décrit le pirassouppi du Brésil.

---

[27] Et cela fonctionne fort bien puisque, la toute première fois que j'ai feuilleté à la Bibliothèque Nationale un exemplaire de la *Cosmographie Universelle,* c'est la gravure du Pirassouppi, où j'ai d'abord cru voir une licorne, qui m'a fait m'arrêter à cette page et découvrir cette licorne bicorne.

Ambroise Paré, tout comme il l'a fait avec le camphruch, reprit la gravure et la description du Pirassouppi de Thevet dans son *Livre des monstres,* puis dans le *Discours de la licorne*: «Allant le long de la côte d'Arabie sur la mer Rouge, se découvre l'île nommée des Arabes Cademothe, en laquelle vers le quartier qui est le long de la rivière de Plate, se trouve une bête que les sauvages appellent Pirassoipi, grande comme un mulet, et sa tête quasi semblable, tout son corps velu en forme d'un ours, un peu plus coloré, tirant sur le fauve, ayant les pieds fendus comme un cerf. Cet animal a deux cornes à la tête, fort longues, sans ramures, haut élevées, qui approchent des licornes: desquelles se servent les sauvages lorsqu'ils sont blessés ou mordus des bêtes portant venins… et voici le portrait, tiré du cinquième livre de la *Cosmographie* d'André Thevet[28].» Le chirurgien situait donc le Rio de la Plata en Arabie, mais on peut d'autant moins reprocher à Paré de n'être guère géographe que le texte de Thevet, au cœur d'un chapitre consacré à l'Orient, incitait à la confusion. La gravure accentue encore la confusion, puisqu'elle porte comme légende *Figure du Pirassoipi, espèce de licorne d'Italie*, mais cette dernière précision est vraisemblablement due à une erreur de l'imprimeur de Paré, qui eût sans doute dû écrire *d'Éthiopie.* En 1582, lorsque Paré reprit ce passage dans son *Discours de la licorne,* le Pirassoipi vivait toujours en Arabie, mais la mention de la «rivière de la Plate» avait disparu. Le *Discours* d'Ambroise Paré étant une référence incontournable pour les auteurs qui traitèrent par la suite de la licorne, tous situèrent comme lui, en Arabie, ce Pirassouppi devenu Pirassoipi, et bien peu s'intéressèrent aux écrits de Thevet.

Le Pirassoipi n'eut pas le même succès que le camphur, puisqu'on ne le retrouve à notre connaissance dans aucun des ouvrages que les naturalistes des XVIème et XVIIème siècles consacrèrent aux quadrupèdes. Nulle trace de licorne à deux cornes dans les livres de Bartolomeo Ambrosino ou de Jan Jonston, qui connaissaient pourtant l'unicorne aux pattes palmées.

La curieuse créature apparaît cependant, de temps à autre, dans la littérature médicale. Parmi les sept animaux dont la corne, selon l'*Observationum Medicarum* de l'allemand Johann Schenck, paru à Francfort en 1600, est efficace contre le poison se trouvent le camphur et le pirassoipi[29]. Schenck cite Thevet et, curieusement, il semble qu'il n'ait pas lu l'ouvrage de Paré. Un siècle plus tard,

---

[28] Ambroise Paré, *Discours de la licorne,* Paris, 1582, fol.26.
[29] Johann Schenck, *Observationum Medicarum, Rararum, Novarum, Admirabilium et Monstrosarum,* Francfort, 1600, tome II, liv.VII, p.865.

l'apothicaire parisien Pierre Pomet, en 1696, donne dans son *Histoire des drogues* deux gravures figurant le Pirassoipi et le camphur, et sa source est, cette fois sans conteste, le *Discours de la Licorne.* D'ailleurs, Pomet cite ces animaux pour mémoire, puisqu'il ne croit guère en l'existence d'aucun. Il y a pourtant une différence notable entre le pirassoipi décrit par Thevet et Paré et celui dont la figure illustre l'ouvrage de Pierre Pomet. Une lecture attentive de la description d'André Thevet, reprise sans modifications notables par Ambroise Paré, montre que cet animal a bien deux cornes, dont on nous dit seulement qu'elles «ressemblent aux licornes [ici au sens de cornes de licorne] tant estimées». Sur la gravure de la *Cosmographie universelle*, ces deux cornes sont représentées très rapprochées, sans doute pour accentuer encore la similitude avec la licorne; un observateur inattentif peut croire qu'elles ont une base commune et surtout qu'elles se situent l'une derrière l'autre et non côte à côte, faisant ainsi de l'animal une véritable «licorne à deux cornes» plus improbable encore que l'unicorne classique. Pierre Pomet, dont nous avons déjà vu plus haut que la lecture de Paré était très rapide, commit cette erreur, et nous donna ainsi une représentation de pirassoipi ayant nettement les deux cornes l'une derrière l'autre[30]. Le pirassoipi disparut ensuite des ouvrages scientifiques comme de la littérature de voyage[31].

Un gentil traité de la licorne

Attribut essentiel de la licorne, et dotée de plus, de l'avis général, de propriétés notables, la corne unique ornant le front de notre animal est l'objet sur lequel les naturalistes traitant de la licorne s'attardèrent le plus volontiers. Souvent d'ailleurs, c'est cette seule corne qui est le prétexte à de longs développements sur l'animal censé la porter. Alors même qu'il décrit ailleurs dans sa cosmographie des

---

30 Pierre Pomet, *Histoire générale des drogues,* Paris, 1696.

31 Il réapparut au XXème siècle dans le *Bestiaire du Christ* de Louis Charbonneau-Lassay, avec ses deux cornes l'une derrière l'autre. Le symboliste fascisant, un temps acolyte de René Guénon, est allé jusqu'à «retoucher» la gravure du *Discours de la licorne* pour les besoins de son *Bestiaire.* La double corne du Pirassoipi lui permit alors d'expliquer le singulier pluriel de la Vulgate, au psaume XXII «Libera me ab ore leonis et a cornibus unicornium humilitatem meam». Charbonneau-Lassay attribue l'invention du Pirassoipi à des symbolistes, qui jusqu'à lui s'en étaient désintéressés. Thevet était sans doute quelque peu mythomane, mais n'avait rien d'un mystique.

animaux unicornes, de l'invraisemblable camphur au très réel rhinocéros, c'est la simple présentation d'une corne, d'un morceau de corne même, qui permet à Thevet de nous livrer son «gentil traité de la licorne».

Peu nous importe où se trouve l'île de Cadamoth: elle est en Orient, comme l'hypothétique licorne, et c'est un Turc de retour d'Éthiopie, région de prédilection de notre animal, qui présenta à Thevet et ses compagnons une corne longue d'un pied et demi, soit bien plus courte que les dents de narval exposées ici ou là en Europe, à laquelle tenaient encore des poils gris cendré. Pour Thevet, cette corne provenait d'un animal unicorne, qu'il nous décrit comme un petit taureau portant une corne droite au sommet de la tête. Nous sommes bien loin de la belle licorne des légendes et des tapisseries, et cela permet au cosmographe de revenir sur un thème habituel: il existe bien de nombreux animaux unicornes, parmi lesquels l'«âne indique» d'Aristote et notre curieux taurillon, mais les licornes «telles que nous les peignons», qui s'amourachent des jeunes filles, ne sont que «discours de Mélusine». Affirmer ne pas croire à la licorne était ici, de la part de Thevet, une prise de position moderniste que renforce d'ailleurs sa volonté affichée de «ne pas s'arrêter à l'opinion de Pline, Munster, Solin et Strabo». Munster est le seul moderne de la liste, mais comme cosmographe un concurrent de Thevet; Solin et Strabon sont des compilateurs de Pline. Thevet avait pourtant en partie emprunté au dernier, peut-être sans le savoir, la description du Naharaph-Monoceros. A la limite, le refus du nom générique «licorne» pour le camphruch, le pirassouppi et les divers unicornes qui parcourent son œuvre est pour Thevet un choix idéologique, ou simplement esthétique, de rupture avec la tradition précédente. On en trouverait le pendant traditionaliste au XIXème siècle, quand certains voulurent à tout prix baptiser «licornes» les très hypothétiques antilopes unicornes d'Afrique du Sud ou du Tibet. La position inverse peut avoir la même fonction, lorsque Thevet écrit que le basilic, serpent monstrueux tuant les êtres vivants par son seul regard, et auquel on croyait alors bien moins qu'à la licorne, existe réellement mais n'est qu'un petit serpent inoffensif[32]. La science moderne a préféré depuis, avec plus d'à propos, donner le nom du monstre médiéval à un grand lézard américain.

L'argumentation de Thevet pour nier l'existence de «la licorne» est, nous l'avons vu, relativement simple. Pline, qui était encore à l'époque tenu pour une source généralement fiable concernant l'Orient, est accusé de raconter des sornettes sur les griffons, les sirènes et les curieuses peuplades, sciapodes ou cynocéphales, censées habiter l'Orient lointain. Pourquoi alors le croire quand il

[32] André Thevet, *Cosmographie Universelle,* liv.III, ch.VII, fol.95.

décrit la licorne? Thevet connaissait pourtant mal son Pline, qui ne parle pas d'unicornis mais de monoceros. Cet animal à corne noire et pattes d'éléphant, s'il est régulièrement cité par les défenseurs de la licorne, est en effet aussi éloigné de la belle licorne des «discours de Mélusine» que peuvent l'être le pirassouppi ou le camphruch.

On sent bien l'hésitation de Thevet à remettre en cause l'autre preuve fréquemment alléguée de l'existence de la licorne, les quelques occurrences, sept en tout, d'«unicornis» dans les bibles latines de l'époque[33]. C'est au passage le plus connu, le Psaume 22, «libera me ab ore leonis et a cornibus unicornium humilitatem meam» que pense Thevet lorsqu'il nous dit avec raison que le psalmiste ne nous parle guère que de la fureur de l'animal, sans le décrire en rien.

Nous touchons ici à l'ambiguïté de bien des discours sur la licorne. S'il ne se trouvait sans doute plus grand monde au XVIème siècle pour croire à une fine cavale se laissant attendrir par les jeunes vierges, la légende de la licorne avait pris une forme atténuée à travers la croyance assez fréquente, et plus compatible à vrai dire avec les très rares témoignages de l'Antiquité sur le sujet, en l'existence d'ânes ou d'antilopes unicornes en Orient. Même Barthema, l'auteur, après Pline, dont le témoignage était le plus souvent cité, ne faisait que décrire un animal proche de la licorne de l'iconographie mais sans y ajouter le moindre élément de merveilleux ou de fantastique. En instillant le doute sur son témoignage, alors même que le récit du voyageur italien resterait encore longtemps le plus fiable et le plus complet concernant la cité de La Mecque, Thevet, dont les périples doivent bien plus à l'imagination, était un peu ridicule. François de Belleforest ne put que revenir sur le sérieux et crédible témoignage de Barthema, discréditant ainsi son rival en cosmographie. La violence de la critique par Thevet des classiques et des modernes croyant en la licorne semble, avec le recul, d'autant plus excessive que la différence essentielle, entre Thevet et Belleforest par exemple, concerne l'attribution ou non du nom générique de licorne à tous les quadrupèdes unicornes, ou à un seul d'entre eux. C'est pour cela que l'argumentaire de Thevet, mais aussi celui de son contempteur Belleforest, est biaisé: ils se croyaient, ou se voulaient, scientifiquement opposés, et c'est surtout une querelle de mots qui les opposait. Le premier témoignage cité par Belleforest pour discréditer Thevet est celui de Pline et Solin, «un animal farouche, mugissant hideusement, ayant le corps et habitude

---

[33] Nombres, XXIII, 22 ; Deutéronome, XXXIII, 17 ; Psaumes, XXII, 21 ; Psaumes, XXIX, 6 ; Psaume, XCII, 10 ; Isaïe, XXXIV, 7 ; Job, XXXIX, 9-12. Voir supra, t.I, p.155.

comme un cheval, les pieds d'éléphant, la queue à la façon d'un porc, & la tête semblable à celle d'un cerf…», créature bien éloignée de la gentille licorne dont Thevet niait l'existence. Lorsqu'il accuse son concurrent cosmographe de prendre le rhinocéros pour la licorne, François de Belleforest est visiblement de mauvaise foi, André Thevet ayant tout au plus, et à une seule reprise, appelé le rhinocéros monoceros, mais sans jamais laisser entendre qu'il pourrait s'agir là de la licorne[34]. Depuis Isidore de Séville et Albert le Grand, qui mêlaient allègrement les légendes courant de leur temps sur deux animaux dont ils ignoraient tout, la thèse selon laquelle le rhinocéros serait la «véritable» licorne resurgissait parfois, mais elle ne se trouve point dans la *Cosmographie universelle*[35].

Si Thevet n'eut pas toujours bonne presse, il fut quand même lu et parfois cité, et son *Gentil Traité de la licorne* était ainsi, dix ans plus tard, la source essentielle de Guillaume Bouchet, dans un savoureux passage des *Sérées*: «… si je dois être cornu, j'aimerais mieux avoir une corne de licorne, que les Grecs nomment *monoceros* et les Latins *unicornis*, pour ce que c'est la plus digne, riche, précieuse et de plus grand prix: et aussi je ne serais bête qu'à une corne, et ainsi à demi cocu. Il lui fut répondu qu'il n'y avait point de petits cocus, et de demi cocus, et que la maison de celui qui se marie est toute entière… et aussi que la plupart tient qu'il n'y eut jamais de licorne, ni bête qui n'eût qu'une corne, et que c'est une chose imaginée, car il ne se trouve homme, tant ait-il voyagé, qui en ait vu. Si bien que Thevet dit que les cornes qu'on assure être de licornes, se contrefont par ceux du Levant et ne sont autre chose que cornes d'éléphant, creusées et allongées. Et à la vérité, ajoutait-il, quand on brûle une de ces cornes, qu'on dit être de licorne, elle rend semblable odeur que l'ivoire. Et quand tu ne serais qu'à demi cocu, lui fut-il répondu, penses-tu que ta corne soit de telle vertu contre les venins et poisons…[36]»

---

[34] Curieusement, on remarquera que Jules-César Scaliger avait déjà avancé à tort, avec la même mauvaise foi, cet argument dans sa critique de Jérôme Cardan. Voir infra, p.233.

[35] Voir la gravure représentant le combat du rhinocéros et de l'éléphant, p.227.

[36] Guillaume Bouchet, *Les Sérées,* Paris, 1873 (1584), tome II, pp.85-86.

Corne et cornes

Peut-être sommes-nous allés un peu loin en ramenant le débat sur les quadrupèdes unicornes à des rivalités de personnes et des controverses sémantiques. Il restait encore, en cette fin de XVIème siècle, un point de discussion scientifique concernant la licorne. Sa corne éponyme a, en effet, fait couler autant d'encre que l'animal lui-même, et les vraies questions concernaient alors non pas l'existence d'animaux unicornes, généralement admise, mais l'origine et les propriétés médicales de ces belles ivoires torsadées qui ornaient depuis longtemps les palais des princes, et depuis peu les cabinets des curieux et les échoppes des apothicaires. Affirmant d'emblée qu'il ne saurait s'agir là de cornes de licorne, puisque la vraie licorne n'existe pas, et que «ces cornes que l'on nous fait voir sous le nom de licorne sont d'autres bêtes que celle que l'on nous représente en peinture», Thevet se pose, une fois encore, en moderne. Il aurait pu s'arrêter là, attribuant ces longues défenses spiralées au monocéros ou à l'«âne indique» unicorne. Si, comme tout le laisse à penser, la «corne indique» bien connue des anciens guérisseurs n'est autre que celle du rhinocéros, tout distingue cette agglomération de poils grisâtres de la belle dent ivoirine du narval, qui passait alors pour corne de licorne. Au chapitre sur le rhinocéros, le cosmographe avait certes laissé entendre que «ces morceaux de licorne qu'on nous montre [sont] de la corne du rhinocéros», mais l'explication ne valait que pour des pièces de taille réduite. Thevet avance donc, prudemment, l'idée que les belles et longues cornes de licorne pourraient être non pas, comme nous le savons aujourd'hui, des dents de narval, animal alors inconnu et qui ne serait vraiment décrit qu'un demi siècle plus tard[37], mais des créations artisanales fabriquées en Orient par d'habiles faussaires à seule fin de les vendre, cher, aux naïfs princes d'Europe. L'une des sources de Thevet est ici sans doute, l'*Histoire d'Écosse* d'Hector Boethius. Ce dernier, après un récit de pêche au morse du plus haut comique, dans lequel les chasseurs patients attendent qu'un morse fatigué d'avoir trop nagé s'endorme à l'ombre d'un buisson pour le ligoter et lui scier les canines, avant de le libérer pour que ces dents puissent repousser, assurait en effet que ces défenses étaient artificiellement travaillées avant d'être vendues comme cornes de licorne[38].

---

[37] Isaac de la Peyrère, *Relation du Groenland,* Paris, 1647, pp.62 à 94.

[38] Hector Boethius, *Scotorum Historiæ,* Paris, 1526. Après l'avoir découvert une fois, je ne suis pas parvenu à retrouver dans ce volumineux ouvrage le passage dans lequel Boethius faisait ce récit. Il existe pourtant, et une amie travaillant sur l'historiographie de l'Écosse l'y a également lu. Le chapitre XI du Discours *de la*

Boethius avait sans doute vu des cornes de licorne / défenses de narval dans des régions ou se pratiquait la chasse au morse, et l'explication qu'il en donne dénote une louable curiosité intellectuelle. Le terme Rohart désignant dans le français d'alors les mammifères marins, et principalement le morse, le récit de Boethius est sans doute la seule explication possible à la surprenante présence de ces dents d'un mammifère arctique dans l'Orient imaginaire de Thevet. Le cosmographe du roi avait certainement également lu le petit livre de Pierre Belon, *Les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables,* paru en 1553. Dans cet ouvrage sérieux et documenté, ce médecin et naturaliste, qui croyait par ailleurs en l'existence d'une licorne, qui pour porter une corne comme celle de Saint-Denis ne devait pas être «de moindre corsage qu'un grand bœuf[39]», affirme cependant que les morceaux de moindre taille vendus par les apothicaires ne sont que «rouelles de dents de rohart», les termes mêmes employés par Thevet. De toutes les cornes et dents du règne animal, les défenses d'éléphant auraient été les seules assez longues pour permettre la fabrication de cornes de licorne comme celle de Saint-Denis. Thevet n'était pas le premier à avancer l'idée que l'ivoire puisse être travaillée jusqu'à donner ces belles cornes droites et spiralées, puisque vingt ans plus tôt, Jérôme Cardan mettait déjà en garde ses lecteurs contre les cornes de licornes ainsi falsifiées, et leur enseignait quelques tests permettant de distinguer la véritable corne de celle en ivoire travaillée[40]. Conrad Gesner était plus précis quand il écrivait, en 1559, que l'ivoire peut être bouillie dans quelque mystérieuse décoction afin de la ramollir pour lui donner l'apparence de la corne de licorne[41]. En 1645, Thomas Bartholin écrirait encore, une centaine de pages après une description très exacte du narval[42], que les «dents de baleine du Groenland» étaient artificiellement creusées et sculptées pour leur donner l'apparence de cornes de licorne[43].

---

licorne d'Ambroise Paré reprend les considérations de Boethius sur le morse et la licorne.

[39] Pierre Belon, *Les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables…*, Paris,1553, liv.I, ch.14.

[40] Jérôme Cardan, *De Rerum Varietate,* Bâle, 1557, liv.XVII, ch.97, p.1163.

[41] Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551), p.693.

[42] Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ,* Padoue, 1645, pp.99-103.

[43] ibid., p.200.

On sait que la corne de licorne passait alors pour un puissant remède, voire, selon certains, pour un contrepoison universel. Dès les premiers doutes sur l'existence réelle de l'animal, le débat sur l'authenticité des cornes et celui sur leurs propriétés médicinales furent le plus souvent soigneusement distingués, et le fait que ces cornes aient été, pour notre cosmographe, des faux, et que «les fins drogueurs du Levant les accoutrent ainsi de quelque dent d'éléphant» ne suffisait pas à prouver qu'elles n'avaient point d'usage en médecine.

Le procédé utilisé par Thevet pour remettre en cause le caractère spécifique et merveilleux de cette corne peut d'abord sembler surprenant. En effet, il écrit que «ce n'est pas celle de l'âne indique seule qui attire à soi le venin, mais plusieurs autres ont ces mêmes effets» et un peu plus loin que «quand tout est dit, il ne se trouve guère bête en ces quartiers là dont la corne n'ait quelque merveilleux effet pour la santé des hommes». Ainsi les cornes de rhinocéros, de girafe, d'élan et même de «rangifère», le renne à trois cornes, seraient aussi souveraines contre poisons et venins que la corne de licorne, et même la corne de cerf aurait une certaine efficacité[44].

La thèse n'avait rien de bien original, et se rencontrait alors dans de très nombreux ouvrages de médecine et de pharmacie, que leurs auteurs aient cru ou non à l'existence de la licorne et de sa corne. Il était couramment admis que, comme l'écrivait le médecin italien Pier Andrea Mattioli en 1544, «le parfum de corne de cerf crue fait fuir les serpents[45]». En 1630, un demi-siècle après le *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, le médecin lyonnais Jean de Renou écrivait encore que la corne de licorne «est de merveilleuse efficace à l'encontre de toute sorte de venins et poisons, et du tout admirable pour fortifier les parties nobles et réjouir les esprits vitaux et animaux. Voila pourquoi aussi on s'en sert fort

---

[44] Cela peut sembler quelque peu contradictoire avec les affirmations précédentes de Thevet, quand il affirmait que les cornes de licorne ne sont souvent que des défenses d'éléphant, mais la nature exacte, dent ou corne, des défenses d'éléphant était encore discutée à cette époque. En 1554, dans sa *Cosmographie de Levant,* Thevet s'était prononcé en faveur des cornes, comme le ferait encore Jean Bodin en 1596, dans *Le Théâtre de la nature universelle*, écrivant que les défenses «sortent du cerveau, comme les cornes, et non de la mandibule, comme les dents» (Lyon, 1597, p.508). «Aucuns tiennent que les éléphants n'ont point de cornes, mais des dents», lit-on dans les *Sérées* de Guillaume Bouchet, parues en 1584 (tome 2, p.85 dans l'édition de 1873) . «Beaucoup classent les dents d'éléphant parmi les cornes» écrirait à l'inverse le jésuite espagnol Jean-Eusèbe de Nieremberg dans son *Historia Naturæ, Maxime Peregrinæ,* Anvers 1635, liv.VII, p.110. On trouverait sans peine d'autres références sur cette question classique.

[45] *Commentaires de M. P. André Matthiolus, médecin siennois, sur les six livres de Dioscoride de la matière médicinale.,* Lyon, 1572, p.151.

heureusement contre la peste, contre toutes maladies contagieuses, et contre toute sorte de poisons et venins. Mais d'autant que plusieurs de ceux qui pourraient avoir besoin de ce remède n'ont pas de quoi l'avoir, ni le payer comme il faut à cause de sa rareté, c'est pourquoi je suis d'avis qu'il n'y ait que ceux qui sont bien riches qui le recherchent à quel prix que ce soit et conseille aux autres qui sont pauvres qu'ils se servent du rhinocérot, ou de celle du cerf (principalement de la plus tendre) au lieu et place de la corne de licorne, et ils trouveront qu'elle n'est de guère moins efficacieuse, ainsi que je l'ai souvent expérimenté[46]». Cette idée nous semble d'autant plus étrange que les propriétés de la corne de cerf étaient plus faciles à vérifier que celles de la corne de licorne, mais Paré fut le premier, à la fin du XVIème siècle, à appliquer la méthode expérimentale à la corne de licorne. Et puis, Renou ne nous assure-t-il pas avoir lui-même «souvent expérimenté» la corne de cerf…

Modernité du cosmographe

L'œuvre foisonnante d'André Thevet présente, pour l'histoire du mythe de la licorne, un double intérêt.

La belle cavale blanche à la corne spiralée était à la fin du XVIème siècle, tout comme les féroces Amazones, l'hôte obligé de bien des compilations savantes, et pas seulement de trop ambitieuses cosmographies. Le modernisme de la Renaissance finissante se traduisait en effet, non par un renoncement à traiter des peuples ou créatures à l'existence pour le moins problématique, mais simplement par l'ouverture claire d'un débat quant à leur réalité géographique et historique. Nul besoin de croire à la licorne pour parler de cet animal dans une cosmographie, un traité d'histoire naturelle ou un ouvrage de médecine, et si la plupart des auteurs exprimaient leurs doutes, bien peu allaient jusqu'à ignorer totalement l'animal. Tout au contraire, cette incertitude affichée était une sorte d'excuse scientifique permettant d'aborder, par prétérition, les thèmes les plus extraordinaires, les plus farfelus, les plus «curieux», pour employer la langue d'alors. De ce point de vue, l'œuvre de Thevet est assez représentative de la littérature érudite de la Renaissance finissante. Ses positions, tant sur l'existence

---

46 *Les Œuvres pharmaceutiques du Sieur Jean de Renou,* Lyon, 1636, ch.XXI, p.450.

de la licorne que sur les propriétés médicales des cornes, sont indiscutablement modernes, mais elles ne sont pas révolutionnaires. A une époque où la connaissance s'embrouillait encore souvent dans de vains et sophistiques débats sur le «vrai nom» des choses, la thèse selon laquelle il existait des quadrupèdes unicornes, âne indique, monocéros et quelques autres, dont aucun n'était cependant «la vraie licorne des anciens» était une réponse élégante, synthétique et érudite, mais assez répandue, à la question de l'existence de la licorne. Il en allait de même de l'opinion selon laquelle les propriétés pharmaceutiques attribuées à la corne de licorne seraient en fait partagées par celles du cerf, du rhinocéros et de quelques autres animaux.

La riche imagination du cosmographe contribua par ailleurs à apporter du sang neuf aux descriptions d'animaux unicornes. Si Thevet ne voulait pas croire à la licorne, il n'en décrivit pas moins nombre de quadrupèdes qui lui ressemblent plus ou moins. Nous devons à sa fantaisie d'auteur deux créatures, le camphruch amphibie et le Pirassouppi bicorne, que l'on retrouverait dès lors dans de nombreuses discussions sur une licorne qui ne parvint décidément jamais à ressembler tout à fait à la haquenée blanche de nos rêves.

2.2 - AMBROISE PARE, POURFENDEUR DE LICORNES

Le pratique Paré ne croyait guère à la licorne, mais la crainte d'encourir les foudres de l'église lui ait finalement écrire le contraire. Il n'hésita guère, en revanche, à affronter médecins et apothicaires en condamnant l'usage de sa corne comme «alexitère». Le chirurgien vieillissant ne pouvait plus guère sa faire de nouveaux ennemis, mais la controverse ne manqua pas de réveiller les anciens.

Paré croit fermement que cil qui fait traffique
De Licorne & Mumie, & tels autres fatras,
S'il sçavoit bien que c'est, il n'en feroit un pas,
Et se garderoit bien d'en remplir sa boutique.
Moins encor' voudroit il, comme bon politique,
Abuser ses voisins, qui en font si grand cas,
Que si un leur amy tombe du haut en bas,
Soudain ils ont recours à la Mumie unique.
Et s'ils sentent en l'air quelque malignité,
La licorne est en bruit, nonobstant sa cherté:
Tant le peuple est aisé à tromper & séduire.
Voila pourquoi Paré met ce livre en avant,
Pour exciter quelqu'un, qui sera plus sçavant,
S'il en sçait plus ou mieux, à le vouloir escrire.

Poème liminaire au Discours de la momie, de la licorne, des venins et de la peste *d'Ambroise Paré.*

Le *Discours de la Licorne* d'Ambroise Paré, dont la première édition parut en 1582, occupe une place à part dans la littérature sur le sujet. Si l'on excepte le *Discorso contro la falsa opinione dell'Alicorno* du médecin Andrea Marini, publié 16 ans plus tôt à Venise, c'est le premier ouvrage entièrement consacré à une discussion de l'existence de la licorne et des propriétés de sa corne, avec des arguments scientifiques, tant rationnels qu'expérimentaux. Bien vite, des contradicteurs aussi nombreux qu'érudits prirent la défense de l'animal outragé, mais leurs textes n'ont ni le modernisme, ni la clarté de celui d'Ambroise Paré.

Provincial autodidacte, comme le cosmographe voyageur André Thevet, Paré ignorait le latin. Pour trouver une place dans une science balisée par les académismes, tous deux se spécialisèrent dans des domaines ignorés de l'université, la cosmographie et la chirurgie, et revendiquèrent haut et fort le primat de l'expérience sur la tradition. Face à l'hostilité d'humanistes cultivés, ils recherchèrent la protection des puissants, et s'efforcèrent de la justifier par des écrits abondants. Si leurs parcours se ressemblent, les œuvres de Thevet et de Paré laissent cependant apparaître des personnalités bien différentes. La très pratique *Méthode de traicter les playes faictes par hacquebutes et autres bastons à feu* d'Ambroise Paré et la délirante *Cosmographie universelle* n'ont en commun que d'être écrites en français, avec un style relativement simple.

Paré avait près de soixante dix ans lorsque parut, en 1582, le *Discours de la licorne.* Protégé du roi et de Catherine de Médicis, il ne craignait plus guère les rivaux et les jaloux, même si l'anonyme *Réponse au discours de la licorne* montre qu'il encourait encore la haine tenace de beaucoup de médecins parisiens. La faculté reprochait, depuis longtemps déjà, au chirurgien de traiter de sujets, médecine et pharmacie, qui n'auraient pas été de sa compétence. Or dissertant sur la licorne, Paré écrivait pour moitié en naturaliste, quand il discutait l'existence de

l'animal, pour moitié en médecin, quand il rejetait l'usage qui était fait de sa corne[1].

Afin que le monde n'en fût plus trompé

En 1580, Ambroise Paré avait soigné le chevalier Christofle des Ursins des suites d'une violente chute de cheval. Tout au long de sa convalescence, son patient s'intéressa aux remèdes qui lui étaient administrés. Lorsqu'il s'étonna qu'on ne lui ait pas donné à boire de momie, Paré répondit «qu'elle pouvait beaucoup plus nuire qu'aider, à cause que c'est de la chair des corps puants et cadavéreux, et que jamais n'avais vu que ceux auxquels on en avait donné à boire, ou à manger, qu'ils ne vomissent tôt après en avoir pris, avec grande douleur d'estomac», ajoutant plus loin que «les anciens Juifs, Arabes, Chaldéens, Égyptiens n'ont jamais pensé faire embaumer leurs corps pour être mangés des Chrétiens». Son noble patient, interrogeant ensuite Paré sur la corne de licorne, se vit répondre là encore que «tout ce que l'on dit des licornes est chose controuvée à plaisir par les peintres et les historiographes». Le chevalier des Ursins pria alors son chirurgien de mettre cela par écrit «afin d'envoyer ces abus à vau-l'eau, & que le monde n'en fut plus trompé», et Paré lui dédia fort logiquement cet ouvrage.

En fait, le livre *Des venins,* publié dès 1579, se terminait par un chapitre intitulé *Discours de la Licorne*, dont on retrouve le texte éparpillé dans divers chapitres du *Discours* de 1582, et qui était déjà comme une première ébauche de celui-ci. Les *Discours de la mumie, de la licorne, des venins et de la peste* furent publiés en 1582, en un volume unique. Le style en est léger, aussi peu technique que possible, parfois étonnamment sensible. Lecture facile, au ton souvent polémique, les *Discours* s'adressaient peut-être moins aux médecins qu'à leurs patients, à leurs victimes serait-on tenté de dire en entrant dans la logique de Paré. La numérotation des chapitres est commune au *Discours de la licorne* et à celui *des*

---

[1] Curieusement, les travaux les plus importants sur Ambroise Paré sont l'œuvre d'auteurs anglo-saxons. La meilleure biographie du chirurgien reste celle de F.P. Packard, *Life and Times of Ambroise Paré,* New York, 1926. En français, faute de travaux historiques de fond sur le personnage, on pourra lire une biographie romancée mais fort bien documentée, par Paule Dumaître, *Ambroise Paré, Chirurgien de quatre rois de France,* Paris, Perrin, 1986.

venins, et il est clair que ces deux textes, qui ont une introduction et une conclusion communes, étaient conçus par leur auteur comme un tout. Les quatorze premiers chapitres sont consacrés à une discussion de l'existence de la licorne, les douze suivants aux propriétés médicales de la corne, les huit derniers constituant le *Discours des venins*[2], repris sans grandes modifications sur celui de 1579.

Il faut donc croire qu'il est des licornes

Si Ambroise Paré consacre les premières pages de son traité à recenser les témoignages de voyageurs et les descriptions de savants, ce n'est pas pour appeler ces autorités au secours de la licorne, mais au contraire pour montrer que «la description de ladite licorne porte avec soi un doute manifeste, vu que les uns disent que c'est une bête inconnue et étrange, et qu'elle naît aux Indes, les autres en Éthiopie, d'autres ès terres neuves, les autres ès déserts… Qui démontre assez, que ces gens-là n'en savent rien au vrai, et qu'ils ne parlent que par opinion et par ouï-dire[3].»

Paré n'omet pas de citer tous les auteurs habituellement appelés à témoigner en faveur de la licorne, et quelques autres. Ctésias, Aristote, Élien, Pline, Æneas Sylvius Piccolomini[4], Marco Polo, Alvise de Cadamosto, Munster («lequel n'a jamais vu de licornes qu'en peinture»), Barthema, Garcias ab Horto, Thevet sont au rendez-vous. Ambroise Paré apporte même un témoignage original, celui d'un de ses amis chirurgiens: «Or pour le désir que j'ai toujours eu de savoir la vérité touchant ce que l'on pourrait souhaiter de la licorne, sachant que Louis Paradis, chirurgien natif de Vitry en Artois, à présent demeurant en cette ville de Paris, avait longtemps voyagé, je le priai de me dire s'il n'avait point vu de licornes. Il me dit

---

[2] Le *Discours de la licorne* a été étudié ici sur le texte de la première édition, datée de 1582, qui diffère sur certains points tant du *Livre des venins* de 1579 que de l'édition des *Œuvres complètes* de 1585. Lorsque aucune indication supplémentaire n'est donnée, c'est donc au texte de 1582 qu'il est fait référence.

[3] D.L., ch.1, fol.14-15.

[4] Le futur Pie II, dans son *Asiæ Europæque Elegantissima Descriptio,* publiée en 1503 mais écrite dans la seconde moitié du XVème siècle, avait écrit, se fondant sans doute à la fois sur Pline, Solin et Marco Polo: «Il naît dans cette région [en Inde] un animal à tête de porc et corps de bœuf, qui porte au front une corne unique d'un coude de longueur. Il a la couleur et la taille de l'éléphant, avec lequel il est en guerre perpétuelle. Sa corne combat le venin.» Æneas Sylvius Piccolomini, *Cosmographia Pape Pii,* Venise,1503, fol.Cv°.

qu'il en avait vu une en Alexandrie d'Égypte, et un éléphant au logis du gouverneur de la ville, que prêtre Jehan envoyait au grand seigneur, de grandeur d'un lévrier d'attache, non si grêle par le corps. Son poil était de couleur de castor… Son manger était de lentilles, pois, fèves, mais principalement de cannes à sucre. Ce fut au mois d'avril mil cinq cent soixante treize. Il s'enquit par un truchement de ceux qui avaient amené ladite licorne, s'il y avait beaucoup de pareils animaux en cette province. On lui fit répondre qu'oui, et que c'était un animal fort furieux et très difficile à prendre, principalement lorsqu'ils sont en rut, et que les habitants du pays les craignent plus que nul autre animal féroce[5].» Bien que Louis Paradis ait été une de ses relations, Paré restait extrêmement sceptique quant à l'existence de la licorne, surtout parce que les descriptions en étaient contradictoires: «Tous les auteurs qui en ont écrit jusqu'à présent en ont tous parlé diversement. De fait, que comme ils sont différents en la description des lieux, ou naît ladite licorne, ainsi sont-ils de la forme d'icelle. Les uns disent qu'elle ressemble à un cheval, les autres à un âne, les autres à un cerf, les autres à un éléphant, autres à un rhinocéros, autres à un lévrier d'attache. Bref, chacun en dit ce qu'il en a ouï dire, ou ce qu'il lui plaît de controuver. Les uns en font deux espèces, d'autres trois. Il y en a qui disent qu'elle a la corne du pied entière comme celle d'un cheval, autres fendue comme celle d'une chèvre, autres comme d'un éléphant, comme Pline et Élien. Or lesdits auteurs ne discordent pas seulement pour le regard des lieux de la naissance ni de la forme de ladite licorne, mais aussi en la description de la forme d'icelle. Car les uns la figurent noire, les autres bai obscur, et qu'elle est blanche en bas, et noire en haut. Un autre dit, que vers le haut elle tire vers le pourpre, un autre qu'elle est polie, et d'autres que depuis le haut jusques en bas elle est rayée tout à l'entour, comme une coquille de limaçon, par un artifice très beau[6].» Après avoir expliqué que, pour lui, la licorne ne pouvait être identifiée au rhinocéros, Paré conclut qu'«il semble, à voir cette variété d'opinion entre les auteurs qui en ont écrit, que ce soit une chose fabuleuse».

Dans le chapitre du *Livre des venins* de 1579, première ébauche du futur *Discours de la licorne,* Paré développait quelque peu la contradiction des auteurs concernant le tempérament - le naturel - de l'animal. Ainsi, après avoir indiqué que Pline «la dit être la plus furieuse de toutes les bêtes», il décrivait le combat de la licorne et du lion tel qu'il apparaît dans l'«Épître hébraïque du roy d'Éthiopie au

---

5 D.L., ch.IV, fol.18-19.
6 D.L., ch.II, fol.15-16.

Pontife de Rome» (la fameuse lettre du Prêtre Jean), et précisait que: «Autres au contraire la disent être fort douce et bénigne, et d'une mignotise la plus grande du monde, pourvu que malicieusement on ne l'offense. Car ils disent comme ainsi qu'elle ne pâture en terre, étant la longueur de la corne qu'elle porte au front, force est qu'elle pâture ès arbres fruitiers et ès râteliers, ou en main mangeant toute sorte de fruits qu'on lui offre, comme herbes, gerbes, pommes, poires, oranges, touzelle et toute sorte de légumage, jusque là qu'ils feignent icelle s'amouracher des filles, prenant tel plaisir à les contempler qu'elle est souvent prise par ce moyen[7].» Paré n'indiquait pas sa source, et cette omission se comprend: le *Quart Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel* ne constituait pas un témoignage scientifique de grand poids[8]. Quel que put être le plaisir de Paré à citer un médecin passé par l'université de Montpellier dans un texte en partie dirigé contre la faculté de Paris, il jugea plus prudent de retirer ce passage des éditions ultérieures. Le seul témoin qui lui restait alors en faveur de la douceur, la bénignité et la «mignotise» de l'animal était celui, bien peu consistant sur ce point, de Luigi Barthema décrivant les licornes de La Mecque.

Même les cornes de licorne des trésors royaux ne parvinrent pas à vaincre le scepticisme de Paré. Les dimensions de la corne décrite par Albert le Grand lui font écrire que «si nous considérons la grandeur de la tête qui doit produire et soutenir une si démesurée corne, et venant par là à conjecturer quel doit être tous le corps, nous serons contraints de confesser que cet animal doit être aussi grand qu'un grand navire, et non comme un éléphant. Quant à moi, je crois que cette corne doit être quelque corne, os ou arête de quelque monstre marin merveilleusement grand.[9]» Au sujet des plus modestes cornes du trésor des papes, de la cathédrale

---

7 Ambroise Paré *complètes*, éd. Malgaigne, t.III, pp.498-499.

8 Le *Quart Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel ,* ch.IV: «Je vous envoie pareillement trois jeunes unicornes, plus domestiques et apprivoisés que ne seraient petits chatons. J'ai conféré avec l'écuyer, et dit la manière de les traiter. Elles ne pâturent en terre, obstant leur longue corne au front. Force est que pâture elles prennent es arbres fruitiers, ou en râteliers idoines, ou en main, leur offrant herbes, gerbes, pommes, poires, orge, touzelle, bref, toutes espèces de fruits et légumes. Je m'ébahis comment nos écrivains antiques les disent tant farouches, féroces et dangereuses, et oncques vives n'avoir été vues. Si bon vous semble, ferez épreuve du contraire, et trouverez qu'en elles consiste une mignotise la plus grande du monde, pourvu que malicieusement on ne les offense.» La liste de fruits et céréales en tous points identiques, et l'utilisation du mot languedocien «touzelle», désignant une variété de blé, suffit sans doute à prouver que Paré recopie ici Rabelais.

9 D.L., ch.III, fol.19.

de Venise, de l'abbaye de Saint-Denis et enfin de la cathédrale de Strasbourg, Paré cite Cardan et Thevet, pour qui il pouvait s'agir de défenses d'éléphant habilement travaillées.

Le chirurgien des derniers Valois profita de la publication du *Discours* pour reprendre quelques gravures et textes du livre *Des Monstres* de 1579. Parmi ces animaux plus ou moins cousins de la licorne, ou dont la corne a pu passer pour corne de licorne, on trouve bien sûr le rhinocéros et l'éléphant, mais aussi le morse, le poisson-scie ou le bison, et même le Pirassoipi aux deux cornes de licorne que Thevet situait en Amérique du Sud, et Paré «en Arabie près de la mer rouge».

Notre chirurgien à l'esprit pratique consacre donc de longues pages à montrer l'incohérence et la légèreté des témoignages de l'existence de la licorne. Il écrit qu'«elle porte avec soi un doute manifeste[10]», que c'est «une chose fabuleuse[11]», que «quelqu'un peut en avoir écrit, soit par simplicité, ou délectation, voulant emplir les livres de choses merveilleuses et extravagantes, se souciant bien peu si elles étaient vraies ou fausses[12]». Mais c'est en vain, peut-il sembler, qu'Ambroise Paré a donné toutes les raisons qu'il avait de ne pas croire à l'existence de la licorne. Sa longue discussion se clôt en effet par un bref paragraphe qui cite quelques passages de la Bible dans lesquels, selon la traduction alors en usage, apparaissent des licornes, et écrit «certes, n'était l'autorité de l'Écriture Sainte, à laquelle nous sommes tenus d'ajouter foi, je ne croirais pas qu'il fût des licornes», avant de conclure très abruptement «il faut donc croire qu'il est des licornes[13]».

Si Paré fit montre à l'occasion d'une grande indépendance d'esprit, on le voit ici reculer devant la conclusion qui s'impose. Il le fait cependant de manière à laisser clairement deviner le fond de sa pensée: la licorne n'existe pas. En 1579, dans la première édition du livre *Des Venins,* le chirurgien royal affirmait d'ailleurs plus franchement «Il me semble, sauf meilleur jugement, que la licorne est plutôt chose imaginée que vraie et naturelle[14]». Paré ne manquait pas d'ennemis; on le

---

[10] D.L., ch.I, fol.16.
[11] D.L., ch.III, fol.18.
[12] D.L., ch.I, fol.15.
[13] Dans l'édition de 1585, Paré précisera sa pensée en ajoutant «mais elles n'ont les vertus qu'on leur attribue».
[14] Ambroise Paré *complètes*, éd. Malgaigne, t.III, p.492.

soupçonnait peut-être déjà, comme on le fit plus tard, d'être secrètement protestant, et cela explique sa prudence grandissante.

Si le chirurgien du roi préféra ne pas s'aventurer plus loin sur un terrain dangereux, ses lecteurs ne furent guère dupes. L'auteur anonyme de la *Réponse au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de la licorne* écrivit ainsi contre Paré que «S'il y a des licornes… ce n'est pas pour ce que l'Écriture Sainte le dit, mais pour ce que réellement et de fait il y en a, l'Écriture Sainte le dit[15]».

Preuve par expérience

La Bible, en revanche, ne disait rien des propriétés médicinales de la corne de licorne, ce qui laissait au chirurgien toute liberté de discuter de ce sujet sans craindre les foudres de l'Église. Il risquait seulement de se heurter à l'hostilité, moins dangereuse, de la faculté voyant, une fois de plus, ce chirurgien trop bien en cour discourir de médecine.

La parole divine n'étant plus en jeu, Paré n'hésite plus à annoncer clairement son opinion: «Cela supposé, et qu'il se trouve quantité de cornes de licornes, et que chacun en ait, à savoir si elles ont telles vertus et efficaces contre les venins et poisons, qu'on leur attribue: je dis que non». Il entreprend de prouver sa thèse par les trois procédés de la dissertation classique: autorité, raison et expérience. Remarquons au passage que, chez Paré, c'est à l'expérience et non à l'autorité, que revient l'honneur d'ouvrir le débat.

Le médecin vénitien Andrea Bacci, dans son *Discorso della natura dell'alicorno,* paru en 1566, citait de nombreux tests permettant, non de confirmer les propriétés médicinales de la licorne - celles-ci lui semblaient suffisamment validées par l'autorité -, mais de distinguer la vraie corne de la fausse. Il convoquait sur ce point de nombreux auteurs, mais l'idée d'effectuer ses expériences sur la corne des Médicis, ses employeurs, ne semble pas l'avoir effleuré[16]. C'est sans doute ici que Paré est le plus novateur, puisqu'il affirme avoir personnellement effectué la batterie de tests régulièrement invoqués pour prouver

---

[15] *Réponse au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de la licorne,* Paris, 1583, fol.BII.

[16] Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu, ejusque Admirandis Viribus et Usu Tractatus,* Stuttgart, 1598 (1566), pp.102-119.

que la corne de licorne combat le poison. En effet, si la science du Moyen-Âge et des débuts de la Renaissance reconnaissait la valeur de l'expérience, elle ne jugeait pas utile de vérifier ou reproduire ce qui était affirmé par les autorités. Paré estimait, lui, nécessaire de «l'éprouver plusieurs fois», et c'est donc, d'une certaine manière, aux balbutiements, tant pratiques que théoriques, de la méthode expérimentale que nous assistons ici.

«Je puis assurer, écrit-il, après l'avoir éprouvé plusieurs fois, n'avoir jamais connu aucun effet en la corne prétendue de licorne.» Ambroise Paré a ainsi tracé un cercle sur une table avec de l'eau dans laquelle une corne de licorne avait trempé des heures durant, et constaté qu'araignées, scorpions et crapauds ne s'effondraient pas à l'intérieur du cercle, comme ils l'auraient dû, mais «passaient et repassaient hors du circuit du cercle, et ne mouraient point[17]». Il mit même un crapaud, animal tenu alors pour violemment venimeux[18], dans «un vaisseau plein d'eau ou la corne de licorne avait trempé», et l'y retrouva trois jours plus tard «aussi gaillard que lorsque je l'y mis[19]». Il fait peu de cas de la théorie selon laquelle «la vraie licorne, mise en l'eau, se prend à bouillonner, faisant s'élever petites bulles d'eau comme perles», affirmant avec raison que «cela se fait aussi bien avec cornes de bœuf, de chèvre, de mouton, ou autres animaux, avec dents d'éléphant, restes de pots, tuiles, bois, et pour le dire en un mot avec tous autres corps poreux». De même, il réfute la thèse selon laquelle la corne de licorne «sue en présence du venin», affirmant que «si on l'a vu suer, cela a été par accident, vu que toutes choses polies, comme le verre, les miroirs, le marbre, pour quelque peu d'humidité qu'ils reçoivent même de l'air excessivement froid et humide, apparaissent suer[20].»

---

[17] D.L., ch.XV, fol.31.

[18] Voici ce qu'en dit l'*Histoire des poissons* de Guillaume Rondelet (1507-1566), l'ouvrage de cette époque et sur ce sujet qui s'éloigne le plus des légendes médiévales: «Peu souvent il mord, mais il jette une haleine fort venimeuse de sorte que si elle touche seulement ceux qui sont près, elle blesse. Ceux qui en sont blessés deviennent enflés par tout le corps, et meurent tôt… On peut en faire des poisons, qu'il vaut mieux ignorer, et savoir les remèdes contre iceux, comme boire du jus de Betoine, de plantain et d'armoise, aussi le sang de tortue gardé avec farine et réduit en pilules, puis détrempé avec vin quand besoin est… L'opinion du vulgaire est fausse, pensant qu'on trouve dedans un crapaud une pierre nommée crapaudine, bonne contre le venin.»

[19] D.L., ch.XV, fol.32.

[20] D.L., ch.XV, fol.33.

Enfin, Paré attribue certains des effets attendus de l'eau de licorne, non pas à la licorne, mais tout simplement à l'eau, comme en témoigne cette «histoire gentille et bien à propos»: «Il y a une honnête dame, marchande de cornes de licorne en cette ville, demeurant sur le pont au Change, qui en a bonne quantité de grosses et de menues, de jeunes et de vieilles. Elle en tient toujours un assez gros morceau, attaché à une chaîne d'argent, qui trempe ordinairement en une aiguière pleine d'eau, de laquelle elle donne assez volontiers à tous ceux qui lui en demandent. Or naguère une pauvre femme lui demanda de son eau de licorne. Advint qu'elle l'avait toute distribuée, et ne voulant renvoyer cette pauvre femme, laquelle à mains jointes lui priait de lui en donner pour éteindre le feu volage [herpès] qu'avait un sien petit enfant, qui occupait tout son visage, en lieu de l'eau de licorne, elle lui donna de l'eau de rivière, en laquelle nullement n'avait trempé la corne de licorne. Et néanmoins ladite eau de rivière ne laissa pas de guérir le mal de l'enfant. Quoi voyant, cette pauvre femme dix ou douze jours après vint remercier madame la marchande de son eau de licorne, lui disant que son enfant était du tout guéri. Ainsi, voila comme l'eau de rivière fut aussi bonne que l'eau de sa licorne[21].» On peut se plaire à penser que Paré a peut-être pressenti l'effet placebo, mais il explique plus classiquement la guérison de l'enfant par la seule vertu de l'eau, «qui est froide et humide, contraire au mal qui est chaud et sec», et conseille donc de traiter l'herpès par des applications d'eau froide.

Preuve par autorité

Le chirurgien s'efforce ensuite de retourner contre les propriétés médicinales de la corne de licorne l'argument de l'«autorité», habituellement utilisé en leur faveur. Convoquant tout d'abord les classiques références de la science universitaire, il remarque qu'Hippocrate, Galien et Aristote - il eût pu ajouter Dioscoride - n'en font jamais mention, «qui toutefois se sont servis de la corne de cerf et de l'ivoire[22]».

Mais c'est surtout les médecins de son temps qu'il appelle en renfort, des personnages reconnus de préférence, comme s'il voulait par avance prévenir une réponse de la faculté. Christofle Landré, le moins connu du lot, expérimenta la

---

[21] D.L., ch.XV, fol.33.
[22] D.L., ch.XVI, fol.34.

licorne «au temps de pestilence», mais «n'y trouva oncques effet louable[23]». Le montpelliérain Guillaume Rondelet, quant à lui, écrit «je ne suis point ignorant que ceux qui tiennent telles cornes pour leur profit, ne donnent à entendre au peuple qu'icelles ont grandes et inestimables vertus par antipathie de chasser les serpents et les vers, et de résister aux venins. Mais je crois que la corne de licorne n'a point plus grande efficace, ni force plus assurée, que la corne de cerf, ou que l'ivoire[24]». La prétendue panacée n'a, selon Jean Duret «aucune vertu contre les venins». le chirurgien nous conte ensuite une petite histoire montrant «quelle opinion feu monsieur Chappelain, premier médecin du roi Charles IX, avait de la licorne»:

«Un jour, lui parlant du grand abus qui se commettait en usant de la corne de licorne, je le priai (vu l'autorité qu'il avait à l'endroit de la personne du roi notre maître pour son grand savoir et expérience) d'en vouloir ôter l'usage, et principalement d'abolir cette coutume qu'on avait de laisser tremper un morceau de licorne dans la coupe où le roi buvait, craignant le poison. Il me fit réponse que quant à lui, véritablement il ne connaissait aucune vertu en la corne de licorne, mais qu'il voyait l'opinion qu'on avait d'icelle être tant invétérée et enracinée au cerveau des princes et du peuple, qu'ores qu'il l'eut volontiers ôtée, il croyait bien que par raison n'en pourrait être maître. Joint, disait-il, que si cette superstition ne profite, pour le moins elle ne nuit point, sinon à la bourse de ceux qui l'achètent beaucoup plus qu'au poids de l'or… Lors je lui répliquai que pour le moins il en voulut donc écrire, afin d'effacer la fausse opinion de la vertu qu'on croyait être en icelle. A quoi il répondit que tout homme qui entreprend d'écrire de chose d'importance, et notamment de refuser quelque opinion reçue de longtemps, ressemble au hibou ou chat-huant, lequel se montrant en quelque lieu éminent, se

---

[23] D.L., ch.XVI, fol.34-35, d'après Christofle Landré, *Œccoïatrie*, Paris, 1573, pp.899-900: «Nos modernes docteurs font un grand cas de la corne d'une bête, nommée Monoceros, que nous appelons vulgairement licorne. Car, comme ils disent, elle garantit du venin, tant prise par le dedans que appliquée par le dehors. Ils ordonnent contrepoison contre la peste, voire désiacrée au corps de l'homme. Et pour bref parler, ils en font comme un alexitère et garantissement de tous maux. Toutefois étant studieux de si grandes propriétés, lesquelles ils attribuent à la dite licorne, l'ai bien voulu expérimenter en plus de dix, au temps de pestilence, mais n'en trouvait oncques effet louable, et plutôt me reposerai sur la corne de cerf, ou de chèvre, que sur celle de licorne, car elles ont une force commune d'absterger et mondifier. Tellement que par l'autorité des anciens elles sont adaptées à blanchir les dents, à resserrer les gencives flétries et molles. Davantage lesdites cornes brûlées et données à boire apportent merveilleux réconfort à ceux qui sont tourmentés de flux dysenterie et de cruente execration.»

[24] D.L., ch.XVI, fol.34. Je n'ai pas retrouvé dans les œuvres de Rondelet la source de Paré.

met en butte à tous les autres oiseaux… mais quand ledit hibou est mort, ils ne s'en soucient aucunement. Ainsi… il me dit que de son vivant il ne se mettrait jamais en butte pour se faire becqueter des envieux et des médisants, qui entretenaient le monde en opinion si fausses et mensongères, mais il espérait qu'après sa mort on trouverait ce qu'il en avait laissé par écrit. Considérant donc cette réponse qu'il me fit lors, joint aussi qu'on n'a rien aperçu de ses écrits depuis sa mort, qui fut environ il y a onze ans, je m'expose maintenant à la butte qu'il refusa pour lors[25].» L'historiette permet certes à Paré de se vanter quelque peu; elle n'en est pas moins vraisemblable, et notre chirurgien conclut en affirmant que si des médecins réputés, qui «savent bien, et publient eux mêmes, que ce n'est qu'un abus de cette corne de licorne», continuent à la prescrire, «c'est que le monde veut être trompé» et que «s'il advenait que les patients, qui en demandent, mourussent sans en avoir pris, les parents donneraient tous la chasse auxdits médecins, et les décrieraient comme vieille monnaie[26]».

Preuve par raison

Le chirurgien des derniers Valois en vient enfin à l'argumentation rationnelle, expliquant pourquoi, selon lui, la corne de licorne ne peut être un contrepoison universel.

Ambroise Paré nie qu'elle puisse fortifier le cœur - on pensait alors que tous les poisons affectaient le cœur[27] - car «rien n'est propre à corroborer le cœur sinon le bon air et le bon sang, pour autant que ces deux choses seulement sont familières au cœur, comme étant l'officine du sang artériel et des esprits vitaux[28]». Or la corne de licorne, selon la théorie galénique des éléments et des humeurs, est à l'opposé de l'air et du sang. Elle est froide et sèche, alors que l'air et le sang sont chauds et humides; elle ne peut se convertir en sang car «elle n'a ni chair, ni suc en soi», ne dégageant aucune odeur. Elle ne peut donc avoir aucun effet sur le cœur. Et notre chirurgien d'assimiler la précieuse corne à d'autres remèdes

---

25 D.L., ch.XVI, fol.35.
26 D.L., ch.XVI, fol.36.
27 Ce n'était cependant pas l'avis de Paré qui écrit plus loin «tous les venins ne cherchent pas premièrement le cœur pour lui nuire, mais autres certains membres, comme on voit les cantharides, qui offensent la vessie, la ciguë le cerveau, le lièvre marin les poumons, la torpille stupéfie et engourdit les mains et autres membres qu'elle touche…», *Des Venins,* ch.XX, fol.38.
28 D.L., ch.XVII, fol.36.

miracles, pierres précieuses ou sabot d'élan[29], «vu que cela semble superstitieux et mensonger d'assurer qu'il y a une vertu incroyable et secrète en elles, soit qu'on les porte entières sur soi ou que l'on use de la poudre d'icelles[30]». C'est là classer rapidement parmi les «superstitions» toutes les idées héritées du Moyen-Âge, mais encore très répandues, sur les propriétés cachées des choses. Notons cependant que, quelques pages plus loin, Ambroise Paré semble admettre que certains simples aient un pouvoir «occulte».

Dans le *Discours des venins,* qui suit immédiatement celui *de la licorne*, Paré développe en effet son argumentation en expliquant qu'il ne peut exister de contrepoison universel. Pour la médecine de la Renaissance, un médicament pouvait agir par ses propriétés «manifestes», c'est à dire par l'effet des humeurs sèche, humide, froide ou chaude qu'il contient, selon la théorie des éléments, à un certain degré, ou par des propriétés occultes, correspondances précises et inexplicables révélées par l'expérience et l'observation minutieuse. «Or posons, écrit Paré, que la corne de licorne résiste à quelque espèce de venin, pour le moins me confessera-t-on qu'elle ne peut résister à toutes les sortes. Car elle ferait son opération par ses qualités manifestes, ou par ses propriétés occultes. Si par ses qualités manifestes, si elles sont chaudes, elles serviront contre le venin froid seulement, et non contre le chaud, et ainsi des autres qualités. Et si elle opérait par vertu spécifique, ce serait par occulte convenance qu'elle aurait avec une sorte de venin, laquelle toutefois elle n'aurait avec l'autre. Or il y en a de diverses sortes, à savoir de l'air corrompu, de foudres, tonnerres, éclairs, ou de bêtes, plantes et minéraux, ou par artifice et sublimations des méchants traîtres, empoisonneurs et parfumeurs… car tous venins ne font pas leurs effets d'une même sorte, et ne procèdent lesdits effets d'une même cause[31].»

La raison s'opposant à l'existence d'un contrepoison universel, Paré conclut avec un certain bon sens que «le vrai alexitère de ces parfums envenimés est de ne les fleurer ni odorer, et fuir tels parfumeurs comme la peste, et les chasser du royaume de France, et les envoyer avec les Turcs et autres infidèles, ou aux

---

29 Longtemps tenu pour un remède souverain contre l'épilepsie.
30 D.L., ch.XVIII, fol.37.
31 Ambroise Paré, *Des Venins,* ch.XX, fol.37.

déserts inaccessibles avec les licornes[32]», suggestion particulièrement savoureuse venant du chirurgien personnel de Catherine de Médicis.

Les différences entre le *Livre des venins* de 1579 et le *Discours de la licorne* de 1582 permettent de se faire une idée des contraintes auxquelles se heurtait Paré. En 1579, la licorne était «plutôt chose imaginée que vraie et naturelle», mais en 1582, peut-être rappelé à la prudence par ses protecteurs, Paré ne voulait pas risquer de voir son orthodoxie mise en doute et écrivait que «n'était l'autorité de l'Écriture Sainte, à laquelle nous sommes tenus d'ajouter foi, je ne croirais pas qu'il fut des licornes[33]». Le chirurgien a aussi voulu, ou dû, ménager la faculté de médecine en supprimant la virulente conclusion rédigée en 1579, qui sonnait comme une attaque frontale contre le corps médical et les apothicaires: «Et quiconque avec moi s'arrêtera à ces expériences et autorités, quiconque examinera dignement ces raisons, il condamnera comme moi la corne de licorne, et la superstition des marchands qui vendent si cher la corne de licorne, et la superstition des cérémonieux médecins qui l'ordonnent, et la folle opinion du peuple qui la requiert et désire[34].»

La controverse

Paré termine l'épître dédicatoire du *Discours de la licorne* en en appelant à la protection du seigneur des Ursins «car lorsque ce petit livre sera en lumière, je ressemblerai au hibou, et crois qu'il y aura quelque gai ou méchant corbeau ennemi de la vérité et de la république qui me cajoleront et me becquetteront. Mais je leur tendrai bien volontiers mes épaules… et s'ils me peuvent assaillir de quelque bon trait de raison ou d'expérience, tant s'en faut que je m'en trouve offensé qu'au contraire je leur en saurai fort bon gré de m'avoir montré ce qu'oncques je n'ai pu apprendre des plus doctes et signalés personnages qui furent et sont encore en estime[35]».

---

32 Ambroise Paré, *Des Venins,* ch.XXVIII, fol.43.
33 D.L., ch.XIV, fol.31 v°.
34 Ambroise Paré *complètes*, éd. Malgaigne, t.III, p.511.
35 Ambroise Paré, Épître dédicatoire au *Discours de la mumie, de la licorne, des venins et de la peste,* Paris, 1582. «Modestie de l'auteur!», lit-on dans la marge, et cette note malencontreuse nuit fortement à l'effet de la tirade.

Il se trouva en effet un champion anonyme de la licorne pour publier, un an plus tard, une haineuse et virulente *Réponse au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de la licorne*. Paré y est accusé, «ne pouvant être juge, d'acheter à prix d'argent l'avis d'autrui» et comparé à Lucifer qui, «pour se méconnaître et trop présumer de soi, voulut s'égaler à Dieu[36]». La riposte de Paré, sous la forme d'une *Réplique d'Ambroise Paré à la réponse faite contre son discours de la licorne* est, par comparaison, d'une urbanité parfaite. Le chirurgien du roi «laissant à part les animosités, lesquelles j'estime lui être échappée, plus pour zèle qu'il porte à la vérité, que pour opinion qu'il puisse avoir de moi[37]» prie son adversaire, «s'il a envie d'opposer quelques contredits à ma réplique, qu'il quitte les animosités et qu'il traite plus doucement le bon vieillard[38]».

Si l'argumentation du *Discours de la licorne* était globalement solide et rationnelle, son plan n'en était pas moins confus. De fréquentes digressions permettaient ainsi à Paré d'introduire dans le texte des gravures, souvent reprises de ses précédents ouvrages, qui n'étaient pas nécessaires à son propos. Dans la *Réplique à la réponse au discours de la licorne,* ce n'est plus un auteur qui se fait plaisir, ni un chirurgien désireux de faire bénéficier la médecine de son savoir, que nous découvrons; c'est un homme attaqué, piqué au vif, qui défend son œuvre. La discussion est plus serrée, plus rapide, plus claire. Chacun des arguments adverses est repris, méthodiquement examiné, et finalement détruit, tout cela avec une honnêteté intellectuelle qui tranche sur les insultes de la *Réponse au discours de la licorne.*

Notons que c'est au *Discours de la licorne*, et non à ceux *de la momie*, *des venins* ou *de la peste*, que s'attaque le contradicteur d'Ambroise Paré. C'est sur ce point que la position du chirurgien, même si elle n'était pas vraiment révolutionnaire, était la plus provocante. Et nier l'efficacité de la poudre de licorne, c'était aussi, surtout sous la plume du chirurgien autodidacte, une manière de discréditer les apothicaires qui la vendaient et les médecins qui la prescrivaient. La réponse est particulièrement violente, mais elle était prévisible.

---

36 *Réponse au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de la licorne ,* Paris, 1583, pp.2-3.
37 *Réplique d'Ambroise Paré à la réponse faicte contre son discours de la licorne,* Paris, 1584, p.fol.2, 2v°.
38 *Réplique…*, fol.6v°, 7.

La *Réponse au discours de la licorne,* qui parut avec le visa de M. Grangier, doyen des écoles de médecine, fut l'un des derniers épisodes de la controverse récurrente entre Ambroise Paré et la faculté de médecine de Paris. Son auteur est anonyme, mais nous le connaissons fort bien; son vrai nom est Légion, qui croit toujours que l'ancienneté d'une erreur suffit à la convertir en vérité, et préfère «faillir avec les sages que bien opiner contre leur opinion[39]».

Sutor, ne supra crepidam, commence par écrire l'adversaire de Paré, reprenant une fois de plus l'argument par lequel la faculté de médecine condamnait les ouvrages médicaux du chirurgien de la cour. «Paré mon ami, quand vous exercez la chirurgie, le peuple fait cas de vous, mais sortant de votre profession pour censurer les médecins et apothicaires, les petits enfants s'en moquent». Suivent quelques attaques *ad hominem*, qui, pour violentes qu'elles soient, ne constituent pas le cœur du texte.

Le contradicteur anonyme de Paré défend avec acharnement l'autorité et la tradition. Les «auteurs de la pharmacie, avec leur conseil et longue expérience» ont trouvé que la corne de licorne était «un bon et singulier cardiaque» et, puisqu'«il ne doit être permis à un chacun de médire des choses reçues par tant d'hommes doctes[40]», tous les médecins se doivent de suivre leur avis. Paré rétorque que des hommes «sages et clairvoyants en médecine» ne font pas grand cas de la corne de licorne. Il cite uniquement des contemporains: Rondelet, Chapelain et Duret, qui figuraient déjà dans le discours de la licorne, auxquels il ajoute l'Affilé et Cappel, «docteur régent en la faculté de médecine, très savant et homme de bien, [qui] avait déjà commencé en faire un discours pour ôter l'abus qui y était, mais voyant le mien déjà imprimé, il désista le sien». À la très significative remarque de son adversaire, selon lequel, pour ne pas rendre «l'art suspect et l'artisan ridicule,…il vaut mieux faillir avec les sages que bien opiner contre leur opinion[41]», le moderne chirurgien réplique «que j'aimerais mieux faire bien tout seul, que de faillir non seulement avec les sages mais avec tout le reste du monde[42]».

---

39 *Réponse* , p.6.
40 *Réponse,* pp.6-7.
41 *Réponse,* pp.5-6.
42 *Réplique*, fol.2v°.

Après l'autorité vient, argument proche mais distinct, la tradition. Ainsi, écrit l'adversaire de Paré, «La licorne a prescrit contre ton livre, non pour avoir été en usage seulement trente ou quarante ans, mais douze ou quinze siècles, pendant lesquels il n'est pas croyable qu'elle ait eu si grand vogue… sans y avoir connu de grands effets[43]». A quoi le chirurgien rétorque que «le long temps n'est pas suffisant pour prouver la corne de licorne avoir des vertus qu'on lui attribue, car telle vogue n'est fondée qu'en opinion et la vérité dépend de la chose et non des opinions[44]».

Cherchant peut-être à attirer le royal courroux sur le chirurgien des Valois et des Médicis, l'adversaire de Paré l'accuse de «faire tort à leurs majestés, donnant à entendre au peuple qu'ils gardent précieusement une corne de néant» et affirme que le roi de France aurait refusé cent mille écus de la corne de Saint-Denis. Le chirurgien royal réplique à cela qu'«il est bien possible que pour sa grandeur et sa magnificence il en ait autant refusé», mais que «si elle avait telle vertu qu'on lui attribue, elle ne fût pas entière, et crois qu'elle eût été limée et râpée pour subvenir à la nécessité des maladies de tant de rois qui ont tenu le sceptre de France[45]». «Par quoi rien ne sert, affirme Paré, de m'alléguer les papes, empereurs, rois et potentats qui ont mis la corne de licorne en leurs trésors, car ils ne sont d'eux-mêmes juges compétents de la propriété des choses naturelles[46].» Sans doute cette phrase a-t-elle été un peu vite écrite, mais à lire sous la plume de Paré que le pape n'est pas un juge compétent de toutes choses en ce monde, on pense à la rumeur, aujourd'hui tenue pour infondée, selon laquelle il aurait été secrètement protestant.

Quoi qu'il en soit, catholique ou protestant, il accepte et revendique l'autorité de la Bible. Lorsque son adversaire, plus fin lecteur qu'écrivain, lui objecte «qu'il y en a [des licornes] et n'y en a pas pour ce que l'Écriture Sainte le dit, mais pour ce que réellement et de fait il y en a, l'Écriture le dit[47]», Paré, dont nous avons vu qu'il s'était peut-être déjà autocensuré sur ce point, perd un peu de son calme et rétorque: «Quiconque pense alléguer cela contre moi, montre qu'il a

---

43 *Réponse,* p.7.
44 *Réplique,* fol.2v°, 3.
45 *Réplique,* fol.5, 5v°.
46 *Réplique,* fol.3.
47 *Réponse,* p.9.

grande envie de quereller. Car qui est-ce qui croit cela mieux que moi?… j'en cite cinq passages de la Sainte Écriture dans mon *Discours de la licorne*[48].»

Plus difficiles d'abord pour le lecteur contemporain sont les parties strictement médicales de la *Réponse* et de la *Réplique*. C'est en vain, et Ambroise Paré ne daigne même pas répondre sur ce point, que son contradicteur tente de prouver que, en niant les propriétés médicales de la licorne, l'orgueilleux chirurgien récuse toute la science médicale académique. En réalité Paré, tout comme son adversaire, s'en tient strictement au canon de la médecine galénique. Lorsqu'il lui est reproché de nier les propriétés de la corne de licorne alors qu'il accepte celles de la corne de cerf ou des os, Paré rétorque que la licorne a certes les mêmes propriétés «manifestes», dues à sa nature élémentaire froide et sèche, que tous les autres os et cornes, mais que pour en espérer un effet, il faudrait l'ordonner dans les mêmes quantités, «par onces et quarterons», ce que son prix interdit[49]. Quand son contradicteur en appelle aux principes de la physique aristotélicienne pour écrire qu'en chaque corps, et donc dans la corne de licorne, on trouve les quatre éléments[50], Paré réplique avec bon sens que «les choses en médecine ne se mesurent que par les sens et effets» et que «quiconque trouvera de l'air en la corne de licorne, il tirera de l'huile d'un mur[51].»

Le prix de la licorne

L'animosité de la *Réponse au discours de la licorne* s'explique sans doute par l'hostilité permanente d'une grande partie du corps médical envers Ambroise Paré, à laquelle s'ajoutent peut-être quelques problèmes personnels que l'anonymat de l'auteur ne permet pas de connaître. Mais cette violence est d'autant plus forte que la querelle n'était pas sans conséquences pratiques, et pécuniaires.

En effet, le chirurgien de la cour s'était livré dans son *Discours* à un petit calcul d'où il ressort que la corne de licorne valait en 1582, huit fois son poids en or[52], et ce commerce était si rentable que Paré en était venu à soupçonner que

---

48 *Réplique,* fol.3.
49 *Réponse,* pp.12-13 ; *Réplique,* fol.3v°.
50 *Réponse,* pp.18-19.
51 *Réplique*, fol.5.
52 Voir supra, t.I, p.342.

certaines cornes aient été des faux[53]. La faculté de médecine n'aimait déjà guère Paré, voici qu'il se mettait à dos les apothicaires en voulant les priver du fructueux commerce de la poudre de licorne, qui était fréquemment ordonnée aux plus riches patients. «Si tu veux fermer leur bourse malgré eux, tu travailles ton esprit de ce que tu n'as que faire[54]», lui reprocha son adversaire, prenant clairement la défense des intérêts économiques des médecins et des apothicaires. Revoyant en 1585 le texte du *Discours de la licorne* pour l'insérer dans ses *Œuvres complètes*, Ambroise Paré dut avoir un sentiment d'échec lorsqu'il corrigea son estimation de 1582, révélant que la corne de licorne valait désormais dix fois son poids en or.

La licorne et les licornes

Peut-être y avait-il moins d'hypocrisie qu'il n'y paraît dans le souhait exprimé par Ambroise Paré, à la fin de l'épître dédicatoire du *Discours de la licorne,* de voir apparaître un contradicteur à qui «je saurai fort bon gré de m'avoir montré ce qu'oncques je n'ai pu apprendre des plus doctes et signalés personnages[55]». En 1585, Paré relut la plus grande partie de ses œuvres antérieures pour la première édition de ses *Œuvres complètes*. Une citation erronée d'Andrea Bacci fut attribuée, correctement cette fois, à Andrea Marini; il est difficile de savoir si Paré avait en 1582 confondu deux auteurs vénitiens portant le même prénom, où s'il n'avait alors de leurs thèses qu'une connaissance très superficielle.

Surtout, un paragraphe entier fut ajouté à la suite de la description du camphur: «Or il y a plusieurs autres animaux marins qui n'ont qu'une seule corne, et beaucoup d'autres animaux terrestres. Car on a vu des chevaux, chèvres et daims, pareillement des taureaux, vaches et ânes, avoir une seule corne. Par quoi monocéros ou unicorne est un nom qui convient à tout animal qui n'a qu'une seule corne. Or considérant la variété des écrivains, et des cornes qui sont toutes différentes les unes des autres, l'on peut croire véritablement qu'elles sont de diverses bêtes engendrées en la mer et en diverses contrées de la terre. Et pour la renommée des vertus qu'on attribue à la licorne, chacune nation se plaît à lui

---

53 D.L., fol.22v°, 27v°; *Réplique,* fol.5v°.
54 *Réponse,* p.10.
55 *Épître dédicatoire au Discours de la licorne,* 1582.

donner le nom de licorne[56].» L'argumentation a profondément changé puisqu'en 1582, dans un passage cependant conservé pour l'édition de 1585, Paré considérait que la discordance des descriptions de la licorne «démontre assez que ces gens-là n'en savent rien au vrai, et qu'ils n'en parlent que par oui dire[57]». L'idée que cette variété signifie non point un manque de crédibilité des descriptions, mais plutôt l'existence de multiples espèces d'unicornes, devint vite un lieu commun des ouvrages défendant l'existence de la licorne. Il reste que Paré a sans doute emprunté cette hypothèse, qui n'apparaît nulle part dans le texte de 1582, soit au *Traité de la licorne* d'Andrea Bacci, soit à l'anonyme auteur de la *Réponse au discours de la licorne*, pour qui: «la cause de si grande variété n'est pas difficile à deviner… car s'il y a des animaux différents d'espèces qui n'ayent qu'une corne, dois-tu trouver étrange si les auteurs ne s'accordent en sa description, puisque l'un dit en avoir d'une sorte, l'autre d'une autre[58]?»

---

[56] Ambroise Paré, *Discours de la licorne,* 1585, in *Œuvres complètes,* éd. Malgaigne, t.III, p.97.
[57] D.L., ch.1, fol.15v°.
[58] *Réponse,* p.8.

2.3 - LAURENT CATELAN, APOTHICAIRE, ET LA LICORNE

Dans le cabinet de curiosités d'un apothicaire montpelliérain, la mandragore côtoie le bézoard et la corne de licorne. Dans l'ouvrage du pharmacien, on en apprend un peu plus sur les nombreuses espèces d'unicornes, sur l'art de distinguer vraies et fausses cornes de licorne, et sur les incomparables propriétés médicinales de la corne authentique. Il est aussi question de la médecine de Paracelse, et de licornes fossiles.

.

Quand on a à faire l'histoire d'un animal, inutile et impossible de choisir entre le métier de naturaliste et celui de compilateur; il faut recueillir dans une seule et même forme du savoir tout ce qui a été vu et entendu, tout ce qui a été raconté par la nature ou les hommes, par le langage du monde, des traditions ou des poètes.

Michel Foucault, Les Mots et les choses.

Il vit des peaux de lézard séchées au soleil, des noyaux de fruits à l'identité perdue, des pierres de couleurs variées, des galets polis par la mer, des fragments de corail, des insectes percés d'une épingle sur une planchette, une mouche et une araignée dans un morceau d'ambre, un caméléon tout sec, des récipients de verre pleins de liquide ou flottaient des serpenteaux ou des petites anguilles, des arêtes énormes, qu'il crut de baleine, l'épée qui devait orner le museau d'un poisson, et une longue corne, qui, pour Roberto, était de licorne, mais je pense que c'était celle d'un narval.

Umberto Eco, L'Île du jour d'avant.

On est facilement surpris, puis débordé, par la part qu'occupent les ouvrages de médecine et de pharmacie dans la littérature savante du XVIème et de la première moitié du XVIIème siècle. Les médecins connus, et quelques autres, ont rédigé de longues pharmacopées à vocation encyclopédique, et il n'est guère de philosophe, naturaliste ou polygraphe foisonnant qui n'ait été quelque peu versé en science médicale et n'ait éprouvé le besoin de publier ses *secrets de médecine*. Des controverses tantôt feutrées, tantôt véhémentes, y opposent les tenants de la médecine traditionnelle, humorale ou galéniste, avec sa pharmacopée à base de plantes et de simples, aux partisans de Paracelse (1493-1541) et de la médecine spagyrique ou chimique. Une vie entière ne suffirait pas à seulement feuilleter ces ouvrages, et nous avons dû nous contenter de sondages au hasard des catalogues. Tous les traités consultés ne célèbrent pas la licorne avec le même enthousiasme, mais il en est fort peu, qu'ils soient galénistes ou paracelsiens, qui l'ignorent. Même les auteurs qui jugent la belle corne blanche des trésors royaux trop déconsidérée ne dédaignent pas de s'intéresser aux «licornes fossiles» d'Europe centrale.

Néanmoins, la corne de licorne n'est dans la plupart des traités de médecine qu'un remède parmi d'autres. L'auteur y consacre rarement plus de quelques lignes, et lorsqu'il le fait, ce n'est que pour s'engager dans une brève digression sur l'existence de l'animal et l'authenticité de telle ou telle corne. Quelques médecins cependant ont consacré sinon un ouvrage entier, du moins un long chapitre à la licorne et aux propriétés alexitères, pour employer le vocabulaire d'alors, de sa corne. A quelques années de distance, le *Discours contre la fausse opinion de la licorne* du médecin florentin Andrea Marini[1], le *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré[2], le *Traité sur la licorne, la pierre bézoard, l'émeraude, les perles et leur usage contre les fièvres pestilentielles*[3] de Giovanni Baptista Silvatico, se sont attaqués à l'usage médical de la poudre de corne de licorne. D'autres traités, tout aussi

---

1 *Discorso d'Andrea Marini, medico, contro la falsa opinione dell'alicorno,* Venise, 1566.

2 *Discours d'Ambroise Paré, conseiller, et premier chirurgien du Roy. Asçavoir de la Mumie, des venins, de la licorne et de la peste,* Paris, 1582.

3 Johannes Baptista Silvaticus, *De Unicornu, Lapide Bezaar, Smaragdo & Margaritis, eorumque in Febribus Pestilentibus Usu Tractatio,* Bergame, 1605.

savants, ont pris la défense du précieux remède et du noble animal outragé. Le *Traité de la licorne, de ses admirables propriétés et de son usage* d'Andrea Bacci[4], compatriote et contemporain d'Andrea Marini, fut largement mis à contribution par l'apothicaire montpelliérain Laurent Catelan dans son *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la lycorne*[5], parue en 1624. Entre les deux, se situe le bref opuscule du médecin danois Caspar Bartholin, qui croyait fermement à l'existence de l'animal mais restait sceptique sur les propriétés médicinales de sa corne, *La licorne, ses affinités et ses succédanés*[6], ce dernier terme s'appliquant aux «licornes fossiles» découvertes dans des mines. Sans doute existe-t-il encore d'autres ouvrages de ce type que ces recherches n'ont pu exhumer.

Étudier tous ces ouvrages avec le même soin était impossible, et un choix s'imposait. Plus concis, les livres de Silvatico et Bartholin n'étaient pas consacrés entièrement à la licorne. Restaient ceux d'Andrea Bacci et de Laurent Catelan, assez comparables dans leur structure et dans les arguments qu'ils avancent pour défendre l'animal et sa corne. Au traité du médecin vénitien, contemporain d'Ambroise Paré, nous avons préféré le discours, plus tardif et rédigé en français, du pharmacien montpelliérain, qui emprunte beaucoup à Bacci, mais apporte aussi nombre d'opinions et d'arguments personnels.

Laurent Catelan, apothicaire de Montpellier

Les ancêtres de Laurent Catelan, venus, comme leur nom l'indique, de Catalogne, s'étaient établis à Montpellier au début du XVème siècle. La vie de cette famille marrane[7] fut décrite en détail, dans leurs relations de voyage, par les

---

4 Andrea Bacci, *Discorso … nel quale si tratta della natura dell alicorno e delle sue virtu eccelentissimme…,* Venise, 1566. J'ai surtout consulté la traduction latine *De Monocerote seu Unicornu, ejusque Admirandis Viribus et Usu, Tractatus,* Stuttgart, 1598.

5 Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la lycorne,* Montpellier, 1624.

6 Caspar Bartholin, *De Unicornu ejusque Affinibus et Succedaneis,* in *Opuscula Quatuor Singularia,* La Haye, 1628.

7 «Après souper, quand nous nous chauffions près de l'âtre, M. Catalan me donnait une vieille bible latine ou manquait le Nouveau Testament. Je lui faisais une lecture accompagnée parfois de commentaires. Quand je lui lisais le prophète Baruch, qui s'élève contre les images et les idoles, il était dans l'enchantement. En sa qualité de marrane, il ne les aimait pas plus que ne font les juifs, mais il n'osait le déclarer ouvertement…» Félix Platter, 1553, in *Félix et Thomas Platter à*

étudiants bâlois Félix et Thomas Platter, qui furent hébergés au logis des Catelan, le premier de 1552 à 1559, le second en 1595 et 1596. Chez les Catelan, on était apothicaire de père en fils, et la boutique avait déjà, au milieu du XVIème siècle, une certaine importance[8]. Laurent, dont le père s'était converti au protestantisme, était naturellement destiné à la pharmacie. «Dès mes plus tendres années, marchant sur les pas de mes ancêtres, je me suis voué à l'étude de la pharmacie, me trouvant le quatrième des miens qui, de père en fils, en cette ville en fait profession; et désireux de pouvoir profiter au public en une vocation si importante, j'ai employé le meilleur de mes jours à courir les royaumes étrangers et faire des voyages vers les nations les plus éloignées, pour en acquérir l'intelligence sous les plus grands médecins de ce siècle», écrit-il lui même dans sa préface aux *Œuvres pharmaceutiques* du médecin montpelliérain François Ranchin, chancelier de l'université[9]. Thomas Platter nous dit avoir assisté, en 1597, à sa réception comme Docteur en pharmacie.

Laurent Catelan était un apothicaire installé et estimé, puisqu'il fut le premier invité à présenter, devant la faculté de médecine de Montpellier, la confection de la thériaque. Les thèses qu'il défendait dans ses ouvrages étaient, nous le verrons, assez peu académiques, mais une certaine excentricité en matière scientifique était sans doute plus aisée à vivre à Montpellier qu'à Paris. En effet, l'université de Montpellier était alors la seule, hors du monde germanique, à ne pas exclure formellement les partisans de la médecine spagyrique, initiée un siècle plus tôt par Paracelse. Les ouvrages de Laurent Catelan étant largement influencés par les théories nouvelles, on imagine mal la publication à Paris d'un texte comme l'*Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de la lycorne*[10]. Curieusement, notre apothicaire, qui semble avoir été bien vu de la faculté de médecine, avait avec celle de pharmacie des relations orageuses et procédurières, qui dénotent un caractère difficile[11]. Ce n'est pas à cette facette du personnage que

---

Montpellier, notes de voyage de deux étudiants Bâlois, Marseille, Laffitte reprints, 1979, p.34.

8 «J'avais d'ailleurs l'avantage de loger dans la boutique de mon maître, qui était considérable, et exigeait quatre ou cinq aides-apothicaires; j'y voyais chaque jour du nouveau.» Félix Platter, *ibid.*

9 François Ranchin, *Œuvres pharmaceutiques,* Lyon, 1624, p.IX.

10 Sur les différences théoriques entre la faculté de Paris et celle de Montpellier, voir l'ouvrage, factuel et daté mais assez complet, de J. Levy-Valensi, *La médecine et les médecins français au XVIIème siècle*, Paris, 1933.

11 On trouvera une relation détaillée des procédures ayant opposé Laurent Catelan aux doyens de la faculté de Pharmacie dans F. Gay, *Une Lignée d'apothicaires,*

nous nous intéresserons, mais il importe de savoir que si la compétence du pharmacien était reconnue, le personnage n'en passait pas moins pour assez original.

Le cabinet de curiosités

Laurent Catelan, comme beaucoup d'érudits de ce temps, était fasciné par les «singularités» et «raretés» de la nature, héritières isolées et exotiques des innombrables «merveilles» médiévales. Dans son cabinet de curiosités, selon la description d'un voyageur anonyme, «il y a un ciel de papier à quoi sont attachés quatre globes de verre et une terre, qui représentent les quatre éléments. Il y a deux enfants sans pieds mais un autre qui en a trois, un caméléon qui change de couleur autant de fois qu'on change d'objet, un crocodile bien grand qui a toujours des vers dans les dents, et il y a un petit oiseau qui sans aucune appréhension vient les manger… Une petite coupe d'une corne de rhinocéros, une lampe qui, étant mise devant une chandelle, vous éclaire à cinquante pas, une fontaine qui n'a qu'un trou par où l'eau doit et peut entrer, et étant tourné, le robinet jette l'eau plus haut de trois pieds…[12]» et il y avait bien sûr, mais peut-être pas à cette date, la corne de licorne dont parle Thomas Bartholin[13], et «mille et plus de raretés de très grande importance que j'ai dans mon cabinet rangées suivant l'ordre de leur origine et génération, en expliquant par icelles les anneaux de Platon, l'échelle de Jacob, et la quasi divine chaîne d'or d'Homère. Ayant eu l'honneur de les avoir fait voir aux plus grands princes de la France et aux plus doctes et curieux du Royaume, tant prélats que magistrats, lorsque le roi entra avec joie et applaudissements de ses fidèles sujets dans cette ville, et lesquelles j'eusse infailliblement présentées à sa Majesté, si l'excessive quantité de poudres de Chypre, de Violette, de chaînes de musc, de peaux de senteur, de cassolettes et

---

Montpellier, 1896.

[12] M. Marty, *La pharmacie à Montpellier,* Montpellier, 1889, pp.41-42, cité in F. Gay, *ibid.* Marty donne de ce texte une référence inexacte, et ni F. Gay, ni plus récemment Antoine Schnapper dans son étude sur les collectionneurs du XVIIème siècle, *Le Géant, la licorne, la tulipe*, n'ont pu retrouver la source exacte.

[13] Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ,* Padoue, 1645, p.198. Caspar Bartholin, le père de Thomas, nous apprend dans son *De Unicornu ejusque Affinibus et Succedaneis*, La Haye, 1628, que le musée de Laurent Catelan contenait également des insectes unicornes.

semblables… n'eussent donné des appréhensions à messieurs les médecins… que l'excès de telles odeurs eussent pu ébranler en quelque façon sa santé[14].» Si Catelan fut quelque peu déçu de ne pas avoir l'honneur d'une visite royale, son cabinet de curiosités semble avoir bénéficié d'une certaine notoriété puisque, dès 1609, Nicolas Fabri de Peiresc, le plus renommé des collectionneurs de cette époque, recommandait à son ami Denis Guillemin, partant pour Montpellier, de «voir le sr Catalan, apothicaire, et son cabinet de choses naturelles[15]». En 1609 également, dans son *Jardin et cabinet poétique,* le botaniste et collectionneur poitevin Paul Contant ne tarit pas d'éloges sur le pharmacien montpelliérain, qui lui avait offert un superbe oiseau rare - un «phoenicoptère» - naturalisé[16].

En 1623, ayant acquis «un des plus beaux, plus rares et plus extraordinaires bézoards qui se puisse peut-être jamais rencontrer, qui est véritablement oriental, de grosseur d'un œuf de poule, et de poids de deux onces ou peu s'en faut, au lieu que les ordinaires et communs n'excèdent pas les olives ou les fèves en grosseur, et de poids d'une dragme ou environ, entrouvert au reste d'un côté tout exprès pour y voir et remarquer la délicatesse, la beauté, la polissure et la multitude des ses pellicules proprement entassées les unes sur les autres», Laurent Catelan l'avait exposé en bonne place dans son musée et y avait trouvé matière et prétexte à un *Traité de l'origine, vertus, proprietez et usage de la pierre Bezoar*, d'une cinquantaine de pages. Un an plus tard, «Ayant par un soin extraordinaire recouvré du plus profond de l'Éthiopie une corne de licorne entière, répondant à la description que lui donnent Pline, Élien et autres auteurs, et laquelle est très belle à voir[17]», notre apothicaire ne pouvait faire moins. *L'Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la lycorne*, avec ses quatre-vingt-dix-neuf pages, est presque deux fois plus longue que le petit traité du bézoard. Pour épargner le lecteur, nous ne l'appellerons plus désormais que l'*Histoire de…la lycorne,* sans avoir eu le cœur pourtant de lui ôter cette étrange voyelle dont nous aurons peut-être l'explication.

Au XVIIème siècle, de tels «cabinets de curiosités», marque d'une sorte d'érudition non livresque, n'étaient pas vraiment rares. A Montpellier même, celui

---

[14] Laurent Catelan, *Histoire de la lycorne,* préface. Il est question ici de la visite de Louis XIII à Montpellier en 1622, qui suivit de peu le rétablissement de l'autorité royale dans cette ville.

[15] Nicolas Fabri de Peiresc, *Lettres,* éd. Ph. Tamizey de Larroque, Paris, 1888, t.V, p.243 .

[16] Paul Contant, *Le Jardin et cabinet poétique,* Poitiers, 1609, p.85.

[17] *ibid.*

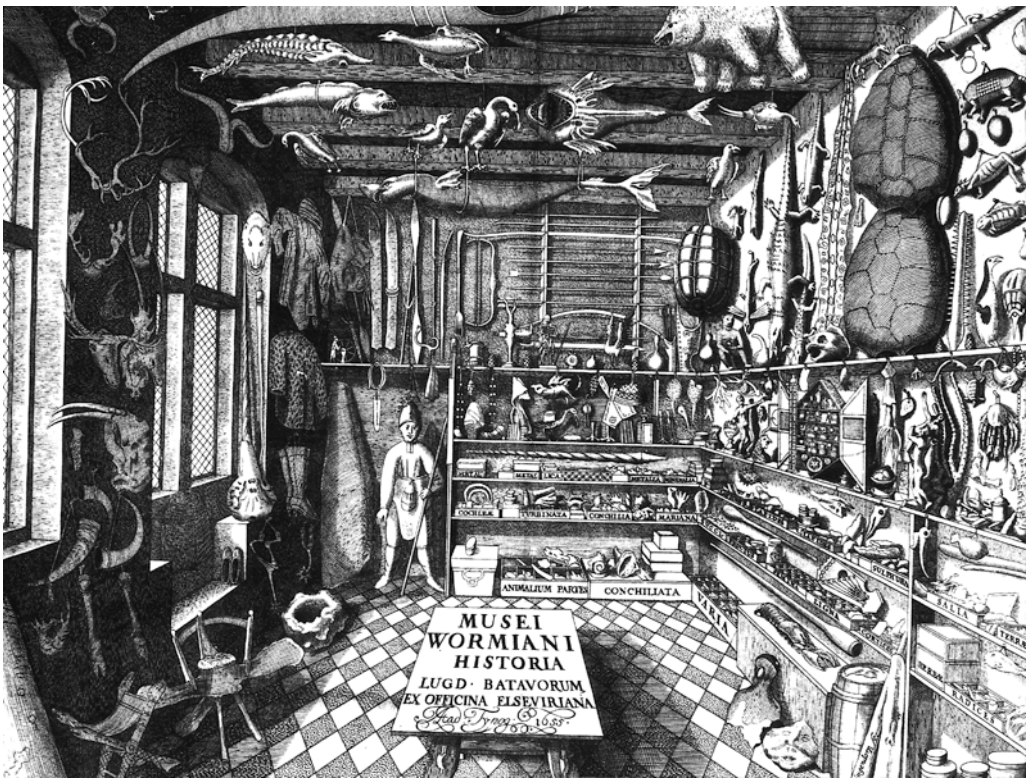
constitué dans les dernières années du XVIème siècle par le médecin Laurent Joubert (1529-1582), dont on trouve une longue description dans le récit de Thomas Platter[18], semble avoir été plus fourni et plus renommé que les collections de Laurent Catelan. A en lire les catalogues, tous ces petits musées, ces «théâtres de la nature» devaient beaucoup se ressembler, et nous trouvons par exemple en 1649 dans les collections de Pierre Borel (1620-1689), médecin de Castres, les mêmes prodiges de la nature que chez Laurent Catelan, parmi lesquels «une pièce de vraie corne de licorne» et «des pierres de Bézoard[19]».

---

[18] *Félix et Thomas Platter à Montpellier, notes de voyage de deux étudiants bâlois,* Marseille, 1979, pp.288-292. Voir aussi Louis Irissou, "Quelques Montpelliérains collectionneurs de curiosités", in *Revue d'histoire de la pharmacie,* déc.1947, pp.232-234.

[19] *Catalogue des choses rares de maistre Pierre Borel* in *Les antiquités de Castres*, Paris, 1878, p.148. On trouve également deux cornes de licorne dans le catalogue du cabinet d'un curieux italien, Francesco Calzolari. *Museum Calceolarianum,* 1622, pp.687-691. L'origine et l'usage de ces cornes sont décrits d'une manière assez similaire à celle de Catelan. Thomas Platter cite bien «une queue de licorne», parmi les curiosités présentées en 1599 par Sir Walter Cope dans son château de Kensington, mais la corne de l'animal, son attribut spécifique, sa «nature» auriat-on pu dire au Moyen-Âge, est la seule partie de l'animal figurant très régulièrement dans les collections.

Sur les cabinets de curiosités, voir: Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux,* Paris, Gallimard,1987; Antoine Schnapper, *Le Géant, la licorne et la tulipe,* Paris, Flammarion, 1988; Patricia Giudicelli-Falguière, *Invention et mémoire. Aux origines de l'institution muséographique, les collections encyclopédiques et les cabinets de merveilles dans l'Italie du XVIème siècle,* thèse, Paris I, 1988. On pourra également lire le curieux opuscule que Lawrence Weschler a consacré au *Cabinet des Merveilles de Monsieur Wilson* (Paris, Le Promeneur, 1998).



Un cabinet de curiosités du XVIIème siècle, celui de l'historien danois Ole Worm (1588-1654). Au fond de la pièce, accrochée au mur au dessus de la seconde étagère, on reconnaît une défense de narval. Frontispice du *Museum Wormianum,* Leyde, 1655.

Une curieuse bibliographie

Dans l'épître dédicatoire de son *Discours sur les vertus et les proprietez de la thériaque,* son avant-dernier ouvrage, Catelan a lui même dressé la liste de «ses autres petits ouvrages qui ont été aussitôt translatés à Francfort en latin et en la langue allemande, consistant en sept pièces. Primo le *Discours sur les ingrédiens de la thériaque.* Secundo sur la *Confection Alkermès.* Tertio sur la *Confection de hyacinthe.* Quarto sur les *Eaux distillées servant à la médecine.* Quinto l'*Histoire de…la lycorne.* Sexto celle de la *Pierre de bézoard* et la dernière le *Moyen de se préserver des maladies contagieuses,* en suivant les ordonnances de Messieurs les Professeurs de Médecine de cette ville[20].»

[20] Laurent Catelan, *Rare et curieux Discours sur les vertus et propriétés de la Thériaque, publiquement dispensée et faite en la présence de messieurs les Très-illustres professeurs en l'Université de Médecine de Montpellier…,* Montpellier, 1629.

Catelan se trompait quelque peu dans l'ordre chronologique de ses publications puisque, comme nous l'avons écrit plus haut, le *Traité de la pierre bézoar* est antérieur d'un an à l'*Histoire de…la lycorne.* En outre, notre apothicaire se vante un peu trop, puisqu'aucun de ses livres ne semble avoir été traduit en latin, et que seule *l'Histoire de… la lycorne* fut effectivement publiée en allemand[21]. A cette liste d'ouvrages, il convient d'ajouter le *Discours de la plante appelée mandragore,* qui est postérieur, et les *Œuvres pharmaceutiques de M. François Ranchin,* que Catelan semble avoir aidé à rédiger, et dont il signa la préface.

Le goût de Laurent Catelan pour les légendes et les singularités exotiques ne s'exprimait donc pas seulement dans son cabinet de curiosités, puisque les thèmes de ses principaux ouvrages montrent la même fascination pour l'Orient lointain, les légendes, les remèdes aux propriétés miraculeuses ou occultes. L'Alkermès et la Thériaque, les préparations qu'il présenta publiquement à l'université, sont les plus renommées, mais surtout les plus complexes et les plus mystérieuses, avec leur centaine d'ingrédients. Et lorsqu'il s'intéressait à des simples, c'étaient la pierre de Bézoard, la corne de licorne et la Mandragore, trois panacées aux propriétés légendaires. Dans la préface au *Traité du bézoar,* il assurait n'avoir rédigé cet ouvrage qu'«en attendant de mieux faire, Dieu aidant, sur la Licorne, l'ongle de l'élan[22], les vases de porcelaine[23], les pierres crapaudines[24], d'arondeles, les oiseaux de Paradis, la remore, la salamandre, les pourpres, la mandragore, le caméléon, le pélican, l'asbestos[25], le byssus[26], la momie, et sur telles autres singularités que j'ai et que je prétends expliquer au premier jour…[27]»

---

[21] Laurentius Catelanus, *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschafften und Gebrauch des Einhorns,* Francfort sur le Main, 1625.
[22] L'ongle du sabot avant gauche de l'élan, appliqué contre l'oreille, était tenu pour souverain contre l'épilepsie.
[23] qui, si la porcelaine est pure, se fendent lorsque l'on y verse du poison.
[24] Le crapaud était encore au XVIème siècle tenu pour puissamment vénéneux, et la crapaudine, pierre censée se trouver dans son crâne, passait pour un puissant contrepoison. Voir aussi supra, p.50.
[25] Amiante.
[26] Graines de lin.
[27] *Traité du bézoard,* p.11.

On connaît encore de nos jours la mandragore, cette plante à la racine anthropomorphe née, dit-on, du sperme des pendus[28]. Entérinant à demi cette légende, Laurent Catelan distingue deux sortes de mandragore: «L'une qui est rare et qui provient d'une production extraordinaire, naissant en lieux écartés de la société humaine, et l'autre qui se trouve à la campagne… et qui est produite par la voie de semence en la même forme que les autres sortes de plantes.» La première provient «du sperme des hommes pendus ès gibets, ou écrasés sur les roues… qui se liquéfiant et coulant avec la graisse, et tombant goutte à goutte dans la terre… produit ainsi cette plante de Mandragore, le sperme d'un homme faisant en ce rencontre, pour produire cette plante, l'office et l'effet de graine.» Quant à ses propriétés, elles ne peuvent être dues qu'au «diable qui s'est fourré» dans cette plante, puisqu'elle procure richesse, gloire, valeur guerrière et, bien sûr, puissance sexuelle. Pour autant, il n'y a pas de mal à rechercher la plante «tant pour admirer sagement les merveilleuses productions de la Nature, que pour se servir des rares qualités, vertus et propriétés légitimes que Dieu lui a attribuées».

Oubliée aujourd'hui, alors que beaucoup connaissent encore la corne de licorne, la pierre de bézoard avait pourtant dans la pharmacopée de la Renaissance un rôle très similaire. Ambroise Paré en avait critiqué l'usage au même titre que celui de la licorne, contant qu'un cuisinier de Charles IX, condamné à mort pour avoir dérobé des plats en argent, accepta «très volontiers» d'être empoisonné plutôt que pendu quand on s'engagea à lui administrer aussitôt après le poison quelques grains de pierre de «Bezahar». Le condamné mourut dans d'atroces souffrances et «ainsi la pierre d'Espagne, comme l'expérience le montra, n'eut aucune vertu. A cette cause le roi commanda qu'on la jeta au feu, ce qui fut fait[29].»

Laurent Catelan, qui s'enorgueillissait de posséder «un des plus beaux, plus rares et plus extraordinaires Bezoars» avait dans les propriétés de ce dernier la même confiance qu'en celles de la corne de licorne, mais distinguait soigneusement deux variétés de la précieuse pierre. Le bézoard des anciens, le plus rare, est constitué des larmes pierreuses des vieux cerfs mourants. Le bézoard des modernes, formé «de petites pierres de diverse couleur et forme qu'on tire de certains animaux comme chèvres et chevreuils en Asie, ou comme moutons et

---

[28] On pourra lire sur ce sujet la brève et étonnante monographie consacrée à la mandragore, en 1911, par Gustave Le Rouge, plus connu pour les aventures du *Mystérieux Docteur Cornelius*.

[29] Ambroise Paré, *Le livre des venins,* in *Œuvres complètes,* éd. Malgaigne, t.III, pp.339-342.

brebis en Amérique», a été utilisé par les médecins de Montpellier, mêlé à l'Alkermès, «pour préserver et guérir les maladies contagieuses qui ont grandement ravagé cette province ès derniers troubles.» Il s'agit en fait d'une sécrétion calcaire que l'on retrouve effectivement parfois dans l'estomac de certains animaux, notamment les caprins[30].

Le traité de la licorne

«La sage nature souveraine de l'univers, après avoir comme par testament disposé de ses biens en faveur des créatures d'ici-bas, et fourni le monde de ce qu'elle jugea lui être précisément nécessaire pour son entretenement, elle lui tira sagement hors de la presse et loin des yeux les autres choses esquelles il y avait plus de majesté, d'excellence et de valeur, pour autant qu'elle ne veut pas être forcée à profaner à tous moments, et à étaler tous les jours dans le marché de ce monde les chefs d'œuvre et les merveilles qui sont par dessus le commun doués de non pareilles propriétés, de peur que par une trop familière accoutumance elles ne fussent mises au rabais et à quelques fâcheux mépris[31].» C'est ainsi que commence l'*Histoire de…la lycorne*, et cette élégante accroche, justification philosophique de l'amour des «curiosités et singularités», pourrait tout aussi bien introduire les dissertations de Catelan sur le bézoard ou la mandragore.

Ce que la nature offre de plus beau est nécessairement caché, dit en substance Catelan, et il n'y a pas bien loin de cette idée aux théories occultistes qui avaient alors une certaine vogue. Les textes de l'apothicaire montpelliérain sont, en effet, plus proches des idées médicales néoplatoniciennes de Paracelse que de la thérapeutique galéniste classique d'inspiration aristotélicienne, mais il peut citer à quelques lignes d'intervalle Ambroise Paré et Marsile Ficin. Exceptées quelques considérations sur les signatures dans le *Discours sur la mandragore* - avec sa forme humanoïde le sujet s'y prête particulièrement[32] - on ne trouve cependant rien dans les ouvrages de Catelan qui puisse le faire qualifier d'hermétiste[33]. Il

---

30 On pourrait s'étonner que personne n'ait jamais trouvé de bézoard de licorne, ni vanté les mérites de cette merveille, dont on n'ose imaginer les propriétés.
31 H.L., p.1.
32 *Discours sur la mandragore,* p.37.
33 Comme le fait la *Nouvelle biographie générale* de Hœfer.

n'est alchimiste que si l'on donne très largement ce nom à tous les médecins, et ils étaient alors légion, notamment à Montpellier, qui s'inspiraient des théories médicales essentialistes de Paracelse.

L'*Histoire de…la lycorne,* le *Traité du bézoard* et le *Discours sur la mandragore* sont des ouvrages similaires, mais le premier est sensiblement plus long et détaillé. Les deux derniers opuscules traitent presqu'uniquement des hypothétiques propriétés médicinales de ces rares et merveilleux produits; la licorne posait à Catelan, comme aux autres auteurs de son époque, une question préalable, celle de sa réalité, qui occupe près la moitié du traité qu'il lui a consacré.

Le frontispice porte comme titre *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de la lycorne*, mais le texte débute après celui, plus sobre, de *Traité de la lycorne*. C'est effectivement de tous les aspects de la licorne qu'il est question dans ce petit in quarto dont voici le plan tel qu'il nous est donné par l'auteur:

«Mais parce que plusieurs se persuadent en considération d'une rareté si étrange que cette sorte de quadrupède, Monocérot ou Unicorne, n'a jamais été en la nature, et que ce que le vulgaire en récite ne sont que pures imaginations, j'ai cru pour soudre toutes sortes de difficultés et donner l'intelligence de la vérité au public, devoir diviser ce discours en quatre points ou articles principaux, espérant que par mon moyen demeurera ci-après satisfait de l'histoire de ce rare et précieux animal, m'y voulant d'autant plus affectionner, puisque seul d'entre les Français, au moins que nous sachions, je me trouverai seul avoir entrepris ce récit rare et si excellent[34].

«Par le premier article, je vous dirai qu'est-ce qu'il faut entendre par licorne, Unicorne et Monocérot.

«Au second, vous aurez la figure de la bête appelée licorne, en quel pays on la trouve, comment on la prend à la chasse, quelles sont les preuves pour reconnaître la corne d'icelle, les vertus qui lui sont attribuées et comment on la doit employer au fait de la médecine.

«Tertio je vous rapporterai dix-huit notables objections en apparence assez pressantes de ceux qui veulent soutenir et dire que la licorne est purement

---

[34] C'est tenir pour négligeable le *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, qui soutenait sur le sujet des positions radicalement opposées à celles de Catelan. Catelan cite pourtant fréquemment Paré, sans jamais pourtant signaler au lecteur que le chirurgien des derniers Valois ne croyait guère à l'existence de la licorne, et point du tout aux propriétés médicinales de sa corne.

imaginaire et fabuleuse, et que les propriétés qu'on récite de sa corne sont entièrement ridicules.

«Mais au contraire par le dernier article je ferai voir, confesser et dire à tous ceux qui voudront me prêter audience, que les susdites objections sont abusives et insoutenables, pour conclure que l'animal licorne est, et que grandes et merveilleuses sont les vertus de sa corne, pourvu qu'elle soit de la vraie et légitime[35].»

Les unicornes et la licorne

«Vous disant donc, pour commencer à l'étymologie et aux espèces, qu'il ne faut pas entendre par les susdites appellations une même et semblable bête: d'autant que le nom de monocérot en grec et unicorne en latin est véritablement un nom de genre comprenant quatre diverses sortes de bêtes armées d'une seule corne, au lieu que la licorne est d'entre les unicornes une espèce particulière…

«… La première forme de monocérot ou unicorne est un oiseau…

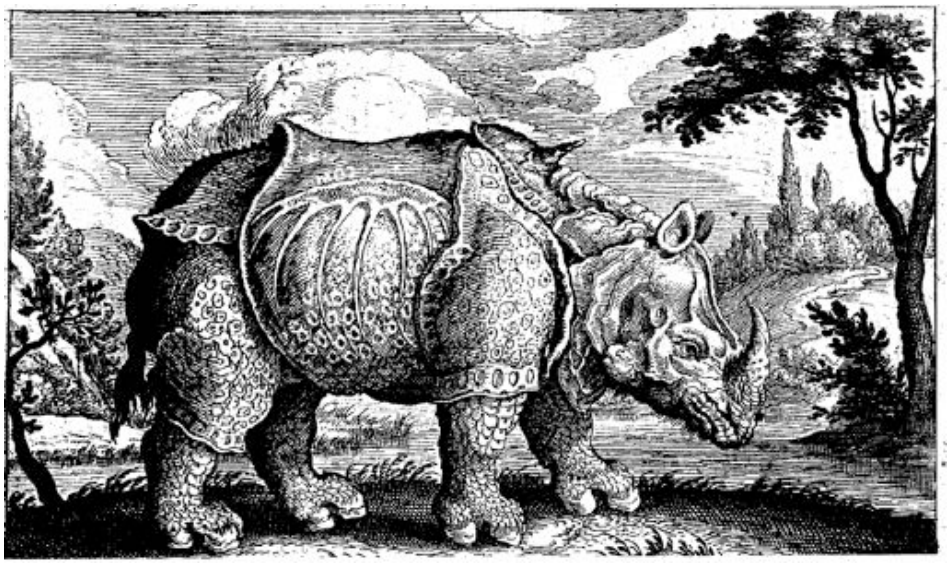
«Secundo Paré après Olaus Magnus récite qu'ès régions septentrionales, il s'y trouve un monocérot ou unicorne marin…

«Tertio, il y a en la nature une sorte d'escargot… qui porte sur sa tête une corne…

«Finalement la dernière espèce de Monocerotes ou unicornes sont certains quadrupèdes, huit en nombre, toutes ne portant qu'une seule corne, dont la première est cette sorte de bête qui porte sur ses narines une corne, en ayant moi une tout entière dans mon cabinet qui est massive, fort grosse et belle, et que j'estime précieuse et rare, lequel animal en cette considération est appelé rhynocéros ou naricornis, bien qu'en effet il semble en porter une seconde, mais beaucoup moindre, sur le dos et de couleur verdâtre… laquelle on estime autant que la première pour être un souverain antidote contre les venins ou semblables choses qui tuent, d'où les habitants des Indes, où on la trouve, ont pris occasion de croire que ce soit la vraie et tant renommée unicorne, chose néanmoins absurde au rapport de ceux qui s'y entendent [Catelan cite ici Garcia da Orta]…

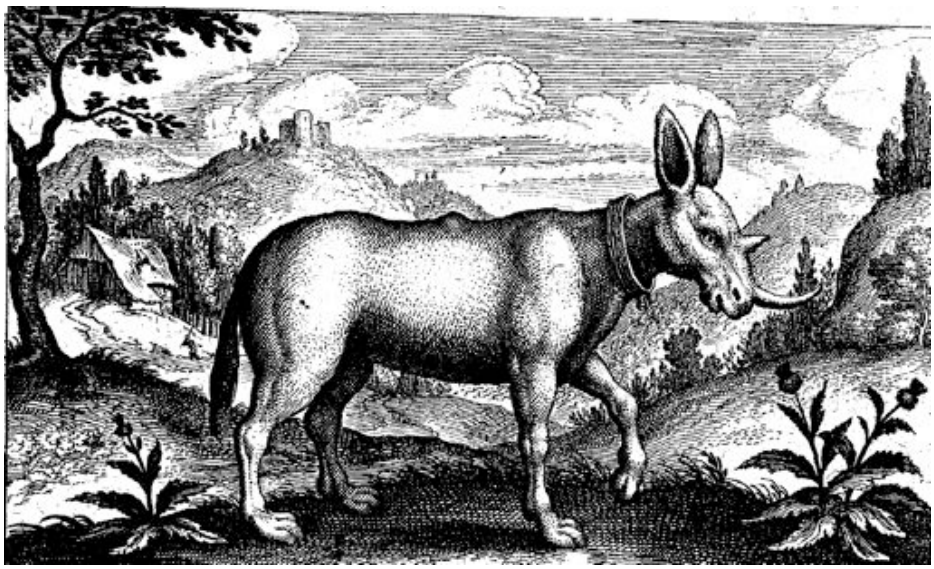
---

[35] H.L., pp.3-4.



Le Rhinocéros, gravure de l'édition allemande de l'*Histoire de…la lycorne,* copiée sur la fameuse gravure du rhinocéros par Dürer.

«La seconde sont les Onagres, c'est à dire les ânes sauvages de la grandeur des chevaux ordinaires qu'on dit se trouver… ès déserts d'Éthiopie et ès environs du fleuve Hypasis aux Indes, comme aussi en Lycaonie, qui ont le corps blanc et la tête rouge, lesquels sont accusés d'une abominable jalousie envers leurs faons propres, en ce que soudain qu'ils naissent, si la mère n'est diligente de les cacher pour quelques jours loin de la vue du père, il leur arrache à belles dents leurs pauvres petits génitoires, d'appréhension que devenus grands ils ne viennent à couvrir leur propre mère… lesquels au reste ont une seule corne au front, grande d'une coudée et demie, blanche vers la racine, vers la pointe de couleur de pourpre et vers le milieu entremêlée de couleur noire… De laquelle les Indiens ont accoutumé de faire des tasses réservées pour les seuls rois de telles contrées, affirmant que qui y boit ne sentira de tout ce jour là aucun mal, voire aucune douleur de ces blessures. Et qui plus est par ce moyen on est préservé des maladies incurables et de l'épilepsie, à ce qu'ils disent…



L'onagre ou âne des Indes, gravure de l'édition allemande de l'*Histoire de…la lycorne*, copiée sur celle figurant dans l'*Histoire des animaux* de Conrad Gesner. On y reconnaît la silhouette de l'âne et quelques caractéristiques (double corne, aspect trapu) du rhinocéros. Comme le précédent, cet animal est «mis en situation» dans un paysage très européen.

«Tertio, il y a des bœufs, ce dit Pline, et des vaches selon Cardan en Éthiopie, qui sont unicornes, portant une corne longue d'un pan ou davantage, et courbée sur le derrière.

«Quarto, Élien rapporte qu'ès Indes il y a des chevaux armés d'une seule corne, de laquelle faisant des tasses à boire ceux qui s'en servent sont garantis de toutes sorts de poisons et venins, quand même on en aurait jeté dans lesdites coupes.

«Quarto (sic), Thevet et après lui Paré en ses œuvres nous représentent un animal amphibie, appelé camphurc, ayant quelque rapport aux chevaux ordinaires, hormis que les pieds du derrière sont faits comme ceux d'une oie, qui est au reste armé d'une très belle et seule corne sur la tête.

«Sexto, il y a des chevreuils et des chèvres qui portent une seule corne. Car l'oryx d'Égypte, espèce de chèvre, est une espèce de monocérot ou unicorne, et le chevreuil gadderin des Indes de même, selon Aristote, Mathiole et autres.

«Septimo Thevet en sa cosmographie récite qu'en Finlande il y a une sorte de rangifer demi cerf et demi cheval qui est pareillement unicorne, et qui est une bête forte et grandement puissante, d'où vient qu'on l'emploie à l'attelage des chariots…

«Finalement la huitième et dernière bête quadrupède monocérot ou unicorne est celles qu'Élien rapporte s'appeler aux Indes Cartazonum et par le vulgaire en France, en Italie et en Espagne Lycorne, à l'endroit de laquelle seule privativement à toutes les susmentionnées, l'usage a prévalu en telle sorte qu'on n'entend à présent pour Monocéros ou Unicorne qu'icelle seule en considération des grandes, rares et extraordinaires propriétés qui sont attribuées à sa corne. A l'histoire de laquelle particulière, il faut que maintenant je m'arrête, délaissant à une autre occasion les susmentionnées[36].»

Ce chapitre plus érudit que le reste de l'ouvrage permet de citer bon nombre d'auteurs, alors même que leurs descriptions ne coïncident pas avec l'idée que notre apothicaire se fait de la licorne, mais Catelan n'a pas en ce domaine la virtuosité d'un Gesner ou d'un Bartholin. Confronté à la diversité des descriptions données de la licorne tant par les anciens (Pline, Ctésias et Élien), que par les modernes (Marco Polo, Barthema et quelques autres), certains ont pu douter de l'existence réelle de l'animal. Catelan, comme d'autres auteurs avant lui, conclut plutôt à l'existence de plusieurs animaux unicornes qu'il prend soin de distinguer. Pour autant, s'il fait des quadrupèdes unicornes une large famille comprenant aussi bien l'âne des Indes que le rhinocéros, il se refuse à leur attribuer indistinctement le nom de monocéros ou de licorne, qu'il réserve à une espèce particulière. La distinction soigneuse entre licorne et rhinocéros n'est guère originale; les auteurs du XVIème siècle se sont volontiers reprochés les uns les autres de confondre les deux animaux. Une typologie aussi détaillée est en revanche moins usuelle, seul Thomas Bartholin ira plus loin en ce sens.

Cela frappe d'autant plus que cette classification des quadrupèdes unicornes est bien étrangement construite. On comprend aisément que bœufs, vaches, rhinocéros, camphur et rangifer soient distingués de la licorne. La corpulence des trois premiers interdit de les assimiler à l'animal représenté sur l'unique gravure de l'ouvrage. Les pattes palmées du camphur en font une espèce bien à part, et l'habitat septentrional du rangifer, proche cousin du renne, le distingue d'une licorne dont il était admis qu'elle vivait dans les pays d'Orient. On est d'autant plus surpris de voir l'appellation de «vraie licorne» refusée aux ânes sylvestres de Ctésias, aux chevaux unicornes d'Élien, à l'oryx d'Aristote, alors que, leur description ne différant guère de l'image habituelle de la licorne, de nombreux auteurs les considéraient comme tels. Notant que la corne de certains d'entre eux,

[36] H.L., pp.4-9.

l'onagre ou âne sylvestre et le cheval des Indes, est utilisée comme contrepoison, Catelan semble détruire à l'avance les arguments qui lui font distinguer la licorne d'entre tous les quadrupèdes unicornes «en raison des grandes, rares et extraordinaires propriétés qui sont attribuées à sa corne». Certes, il n'était pas seul à procéder à une telle distinction, que nous trouvons par exemple, quelques années plus tôt, dans un traité de médecine allemand, qui distinguait parmi les animaux dont la corne est un contrepoison efficace l'âne des Indes, le cheval des Indes, le rhinocéros, le monocéros, le camphur, le pirassouppi, tous décrits comme unicornes, et le cerf[37]. Laurent Catelan a vraisemblablement emprunté l'essentiel de cette classification au traité sur la licorne d'Andrea Bacci[38], dont on retrouve la trace en plusieurs points de l'*Histoire de…la lycorne.*

Quoi qu'il en soit, ce classement pointilleux a la même fonction dans les deux ouvrages. Les animaux unicornes sont déjà fort rares, le lecteur qui n'en a jamais vu le sait fort bien, or voilà qu'on lui apprend que tous ceux-ci ne sont pas, loin de là, d'authentiques licornes. C'est rendre plus rare encore le bel animal, et plus précieuse sa corne, cette corne que Laurent Catelan montrait fièrement dans son cabinet, et que possédaient les Médicis employeurs de Bacci. Comment expliquer autrement que des descriptions comme celles d'Élien, de Ctésias ou d'Aristote, qui ne contredisent en rien la description habituelle de la licorne, soient réfutées, tandis qu'est accepté plus loin le témoignage de Marco Polo, décrivant de gros animaux patauds et gris se vautrant dans la boue. Compliquant encore les choses, Catelan revient plus loin sur les évidentes contradictions entre les descriptions de la licorne, arguant cette fois-ci que «Les chiens de Pologne et d'Angleterre ne sont-ils pas du tout dissemblables avec les mêmes de leur espèce? Les vieux boucs ne sont-ils pas différents des jeunes chevreaux?…[39]». Pour décrire le monocéros, il fait même appel à l'occasion à des témoignages d'abord réfutés, comme celui de Ctésias[40].

---

[37] Johann Schenck, *Observationum Medicarum Rararum, Novarum, Admirabilium et Monstrosarum,* Francfort, 1600, t.II, pp.864-866.
[38] Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu Tractatus,* Stuttgart, 1598, pp.41-54.
[39] H.L., p.51.
[40] H.L., p.10, par exemple.

«De forme et figure fort diverse»

La seconde partie de cette dissertation aurait pu à elle seule porter son titre, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de la lycorne*. Laurent Catelan y décrit tout d'abord la licorne «authentique». Abordant les mœurs de l'animal, il s'attarde longuement sur les moyens de le chasser afin de se procurer la précieuse corne. Il en vient enfin à son domaine de prédilection, la pharmacie, convoquant d'innombrables autorités pour confirmer les propriétés merveilleuses de la corne solitaire.

«Pour représenter et dire, satisfaisant au second article, que cette rare et admirable bête, selon Pline après Ctésias, est de forme et figure fort diverse et étrange. Car de corpulence elle est comme un cheval, de crin comme un lion, de la tête comme un cerf, des pieds comme les éléphants et de la queue comme les sangliers ordinaires, portant au beau milieu du front une corne de forme diverse, à savoir selon quelques uns de couleur baie obscure, ou de couleur d'ivoire et lyonnée, ou selon d'autres de couleur noire et contournée en quelque manière, finissant néanmoins en pointe aiguë. *Inter supercilia cornu uno eodemque nigro, non levi quidem sed versuras quasdam naturales habente, atque in acutissimum mucronem desinente (Élien)*[41]. S'accordant néanmoins tous en cela que les cornes de licorne sont presque toujours longues d'environ deux coudées, droites en haut élevées en telle sorte que cette bête semble en être grandement superbe et belle[42].»

On reconnaît sans difficulté dans la licorne de Catelan le monocéros de Pline, qui est d'ailleurs cité en marge de ce passage. Le procédé, pratique mais imprécis, consistant, pour décrire un animal inconnu, à le ramener à ses différentes parties pour en faire une sorte de puzzle naturalistique était passé de l'Antiquité au Moyen-Âge. Le développement de la gravure a permis de décrire autrement, et plus précisément, les nouveaux animaux découverts ou redécouverts au XVIème siècle, tatou ou rhinocéros, mais faute de modèle réel, les représentations de la licorne sont restées tributaires des descriptions antérieures, et notamment du texte de Pline. Seul ajout de Catelan, le crin de lion ne se trouve ni chez Pline ni chez aucun

---

[41] Elle a entre les sourcils une corne noire, non pas lisse mais annelée (ou spiralée), et finissant en une pointe très aiguë. Élien, *Histoire des animaux,* XVI, 20.

[42] H.L., p.10.

des deux autres auteurs cités en marge de ce passage, Élien et Paul Jouve[43], qui semblent là uniquement pour faire bonne mesure car leurs descriptions de l'animal sont assez éloignées de celle de Catelan. La source pourrait être la gravure de l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner, qui a servi de modèle à la gravure de l'*Histoire de…la licorne* et représente un monocéros à la crinière assez abondante, mais sans que ce point ne soit confirmé par le texte[44]. L'unique gravure du texte français, suivie en cela par les sept illustrations de l'édition allemande, reproduit consciencieusement ce détail en dotant le monocéros d'une flamboyante crinière.

La licorne, unique gravure de l'*Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de a lycorne.* Cette œuvre médiocre est inspirée de celle, bien plus fine, qui illustrait l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner.

---

43 *Histoires de Paolo Iovio, Comois, Évêque de Nocera, sur les choses faites et advenues de son temps en toutes les parties du monde,* Lyon, 1552, liv.XVIII, pp.298-299. Voir le texte supra, t.I, p.214.

44 Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis,* Turin, 1559, p.780.

Gravure de l'édition allemande de l'*Histoire de…la lycorne.* On remarquera la queue porcine du monocéros de Pline, la lourde crinière autour du cou, ainsi que les pattes arrières légèrement palmées, qui montrent que le graveur a peut-être eu sous les yeux la représentation du Camphur dans la *Cosmographie universelle* d'André Thevet.

Les références se multiplient pour décrire la corne de l'animal: Boethius de Boodt, Paul Jouve, Andrea Bacci, Pline, Munster et de nouveau Élien. Ces sources sont loin d'être concordantes, et un auteur comme Andrea Bacci consacrait déjà plusieurs dizaines de pages à discuter de l'apparence, de la forme et de la nature de cette corne. Catelan s'en tire ici par une pirouette: la corne de la licorne est… «de forme diverse», ce qui lui permettra plus loin de revendiquer l'authenticité de sa petite corne noire de deux coudées de long, tout en acceptant celle de la grande ivoire blanche du roi de France, conservée à Saint Denis.

le Prophète David en ses Psaumes

La Bible grecque des Septante parlait à plusieurs reprises du monocéros, rendu par unicornis dans la Vulgate, puis par licorne ou ses équivalents dans la quasi totalité des traductions jusqu'à la fin du XVIIème siècle. Généralement admise, la présence de la licorne et de sa corne dans les Écritures Saintes était alors l'argument le plus solide ou en tout cas le plus difficilement contestable en

faveur de l'existence réelle de l'animal. La description de la corne de l'animal est l'occasion pour Catelan de rappeler certains de ces passages.

«…Et ainsi Louis Barthème et Cadamoste[45] récitent en avoir vu deux vivantes, l'une chez le grand seigneur en La Mecque, et une autre au palais du grand Cham de Tartarie qui à raison de leur corne ne pouvaient pas paître à Terre, mais tiraient le foin des râteliers, parce que leur corne les empêchait d'incliner la tête dans les crèches comme étant fort longues et droites[46]. Voila pourquoi le Prophète Royal David en ses Psaumes, à propos de la beauté de la corne de la licorne droite et haut élevée, espérait que Dieu relèverait sa dignité royale comme à la licorne, sa corne usurpant en cet endroit l'appellation de corne pour couronne. *Et exaltabitur sicut Unicornis cornu meum.*[47]».

Vient ensuite la description par Marco Polo des licornes «desquelles au reste on récite qu'elles se vautrent ordinairement de même que les pourceaux dans la fange et vilenie, qu'elles hurlent hideusement[48], et qu'elles sont de même que les lions des plus fortes, sauvages et furieuses bêtes qui soient au monde, aiguisant leur corne… pour la rendre plus perçante… d'où le Prophète David prit occasion de prier Dieu qu'il le garantit de la gueule des lions et de la force des licornes. *Salvum me fac ex ore leonis, et a cornibus unicornium humilitatem meam*[49].» Catelan cite encore de la même manière Isaïe menaçant les ennemis d'Israël de la colère divine, «et les licornes descendront avec lui, et les féroces taureaux[50]», puis Job, «Te fieras-tu en la licorne, pour autant que sa force est grande[51]». Quelques pages plus loin, le même prophète est invoqué pour illustrer la puissance de l'animal, «disant en propres termes, la lycorne te voudra-t-elle servir, ou demeurera-t-elle

---

45 L'érudition de Catelan est parfois approximative, et cette dernière source est inexacte. Cadamosto écrit seulement qu'un noir ramené par ses soins au Portugal affirma que dans son pays d'origine vivaient des licornes. C'est d'ailleurs ce qu'écrira Catelan deux pages plus loin. *Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique d'Alvise de Ca'da Mosto,* éd. Scheffer, Paris, 1895.

Quant à Ludovico Barthema, nous avons vu que c'est deux licornes, dont un poulain il est vrai, et non une qu'il dit avoir vu à La Mecque.

46 Ces deux derniers détails - la licorne du khan de Tartarie et les difficultés d'alimentation de l'animal - ne se trouvent ni chez Barthema ni chez Cadamosto.

47 Et ma corne sera exaltée comme celle de la licorne, Psaume 92; H.L., pp.10-11.

48 Ce dernier trait vient de Pline et non de Marco Polo.

49 Sauve moi de la gueule du lion et protège mon humilité des cornes des licornes, Psaume 22.

50 Isaïe, 34.

51 Job 39.

auprès de ta crèche? Pourras-tu lier la licorne de ton lien pour labourer tes sillons? Rompra-t-elle les mottes de terre après toi?[52]»

La licorne acceptera-t-elle de te servir? La référence est erronée, ce passage provenant du livre de Job (39,10) et non de celui d'Isaïe. Gravure de l'édition allemande de l'*Histoire de…la lycorne.*

Ces références bibliques ne sont pas originales. On les trouvait déjà chez Conrad Gesner, en 1551[53], et ce sont elles qui avaient fini par «convaincre» Ambroise Paré de l'existence réelle de la licorne[54]. Le fait que Catelan soit tout à la fois marrane et protestant n'est cependant peut-être pas étranger à son insistance sur ce point.

De la licorne à la lycorne

En avançant dans la lecture de l'*Histoire de…la lycorne*, on se fait une image de plus en plus précise de l'animal que Laurent Catelan imagine, animal qui se

---

52 Job 39, H.L. pp.17-18.
53 Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1625 (1551), p.690.
54 Ambroise Paré, *Discours de la licorne,* Paris, 1582, fol.31-32.

rapproche bien plus du sauvage monocéros des Indes que de la licorne des artistes. Le massif monocéros à la voix grave de Pline, l'unicornis de la Vulgate décrit comme un taureau dévastateur et indomptable, l'unicorne de Marco Polo, «très vilaine bête à voir[55]» sont bien différents de la belle licorne blanche de l'iconographie de la Renaissance. Certes, la force invincible de la licorne n'est pas une idée originale, on la trouvait déjà chez Isidore de Séville et dans les bestiaires médiévaux confondant unicorne et rhinocéros. Mais s'ils y font allusion, rares sont les auteurs de la Renaissance et des débuts de l'époque moderne qui insistent aussi nettement sur cet aspect.

Empruntée au *Discorso dell'alicorno* d'Andrea Bacci[56], l'étymologie du mot lycorne qui nous est proposée renforce encore cette impression. «On a appelé cet animal en France et en Italie Lycorne, car ça a été comme pour dire Lion-corne, non pas pour avoir le crin semblable à celui des lions ordinaires…mais bien d'autant que cette bête est fort sauvage et furieuse de même que les lions, comme j'ai déjà dit, auxquels pour ce regard elle se rapporte[57].» Bacci ignorait que la férocité de la licorne devait plus au pataud rhinocéros qu'au fier lion[58].

Sauvage, féroce, indomptable, la lycorne de Laurent Catelan n'est pas une haquenée. C'est peut-être ce qui lui fait refuser l'appellation de licorne à l'oryx unicorne d'Aristote, ou à l'âne des Indes de Ctésias, trop modestes pour soutenir la comparaison avec les effrayants monocéros qui «se retirent aux déserts dans de profondes, obscures et plus inaccessibles tanières des montagnes parmi les crapauds et autres insectes vilains et sales[59].» De sa retraite, la licorne ne ressort que «très rarement… et nullement pour s'associer avec d'autres bêtes, non pas même avec celles de sa propre espèce. Car hors de la copulation que Dieu a ordonnée pour la propagation de celles de sa sorte, lesdites licornes sont furieusement enragées les unes contre les autres[60].» On voit plus loin Catelan se

---

55 Marco Polo, *Le Devisement du Monde,* éd. Hambis, p.243.
56 Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu Tractatus,* Stuttgart, 1598, p.56. Si la forme lioncorne ne se rencontre jamais dans les textes français, on trouve effectivement parfois lioncorno en Italien.
57 H.L., p.12.
58 S'il avait eu d'autres lectures, Andrea Bacci aurait pu trouver une étymologie plus séduisante, mais convenant peut-être moins à son propos, dans un poème de Guido Cavalcanti, maître et ami de Dante: lunicornio, corne de lune. Voir t.I, p. 48.
59 H.L., p.13.
60 H.L., p.15.

demander très sérieusement pourquoi la licorne, irrésistiblement attirée par les jeunes pucelles, s'endort dans leur giron au lieu de les violer sur place comme son tempérament le laisserait présager[61]. Gêné peut-être par l'insistance avec laquelle l'auteur décrivait la force et la sauvagerie de l'animal, le graveur chargé d'illustrer la traduction allemande de l'ouvrage se sentit obligé de rappeler la vision classique de la jolie bête. La première gravure nous montre donc une licorne symbole de l'Innocence et la Foi (Candor et Fides), devant une église, prête à affronter les forces du mal, figurées par un démon dont l'aspect évoque plutôt la gravure romantique du XIXème siècle que les naturalistes de la Renaissance.

La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée aux usages médicaux de la corne de licorne. Nous verrons que l'argumentation médicale de Laurent Catelan est largement tributaire des théories de Marsile Ficin et Paracelse, selon lesquelles le semblable se guérit par le semblable. Désireux d'expliquer comment la corne de licorne peut être un puissant antidote contre tous les poisons, il va jusqu'à supposer que la corne elle-même est «virtuellement» vénéneuse[62], qu'une vraie corne doit être «fétide et puante[63]», et que «les douleurs et la rage continuelle qui rend [les licornes] extraordinairement sauvages, errantes et furieuses ne procèdent que de la virulence et qualité corrompue des humeurs qui leur causent telle rage, et qui les occasionnent à rechercher l'eau infecte…». La licorne, Pline l'écrivait déjà de son monocéros, ne peut être capturée vivante. Signe d'une sauvagerie extrême, mais aussi d'une certaine noblesse, l'animal, s'il vient à être pris, se laisse dépérir, écrit Catelan citant Albert le Grand[64].

Un animal aussi redoutable ne pouvait se rencontrer qu'en des lieux reculés, sauvages et à peine fréquentés par l'homme. Aussi peu géographe que Paré, Catelan ne s'attarde guère sur le sujet. Sa lycorne se «trouve en trois parties du monde. A savoir au pays des Nègres, en Éthiopie, selon Cadamoste, disant qu'un esclave de ses côtes l'avait assuré au Roi de Portugal, en la présence de Pierre de Syntre. Secundo, selon Bartheme, en quelque endroit du nouveau monde, à savoir à Caraian, Basman et Lambry, Îles de Java, ès Indes Orientales selon Paul de Venise… ». Très approximatives, même pour l'époque, les références

---

61 H.L., p.16; pp.38-40.
62 H.L., pp.82-88.
63 H.L., p.84.
64 H.L., p.17.

géographiques de Catelan laissent deviner qu'il manquait un globe terrestre à son cabinet de curiosités. Le navigateur italien Alvise de Cadamosto n'a visité que l'Afrique de l'Ouest alors que le terme d'Éthiopie désignait déjà plutôt l'Afrique Orientale, et même en incluant dans le Nouveau Monde l'ensemble des Indes orientales récemment explorées, il est difficile d'y situer La Mecque, ou Luigi Barthema vit deux licornes. Quant aux royaumes de Caraian, Basman et Lambry, effectivement cités par Marco Polo, du moins pour les deux premiers d'entre eux, ils ne disaient sans doute guère plus à Catelan qu'à ses lecteurs. Reste que la fonction essentielle de ce bref passage n'est pas de nous dire précisément où trouver des licornes, mais simplement de renforcer encore l'exotisme de l'animal, et donc la rareté de la corne que l'apothicaire s'enorgueillissait de posséder.

On sait que, depuis le roman d'Alexandre, la licorne fut souvent associée au grand conquérant et Catelan voit dans une monnaie possédée par le Duc de Ferrare une preuve supplémentaire de la présence de l'animal dans l'Orient lointain. Cette médaille, tout comme quelques autres où figuraient des licornes, était considérée comme l'une des preuves sinon de l'existence de l'animal, du moins de l'ancienneté du mythe. Andréa Bacci, repris sur ce point par Catelan, croyait que cette médaille, «chose fort antique et remarquable», «sur laquelle il y avait une licorne, qui s'inclinait tout doucement, buvait du vin dans un vase et au revers était écrit en lettres grecques, à savoir au langage dudit Alexandre, Nyzeon» avait été frappée par Alexandre le Grand «pour montrer qu'il avait acquis les régions où se trouvaient les tant rares et merveilleuses licornes[65]». Plus précis que Catelan, Bacci affirmait que cette médaille célébrait la conquête par Alexandre de la région du mont Nysa, lieu de la naissance de Bacchus[66]. Loin de douter de l'authenticité de la médaille, Thomas Bartholin, qui ne l'avait pas plus vue que Catelan, se demandait seulement si elle concernait le mont Nysa ou Nicée en Bithynie…

---

65 H.L., pp.13-14.

66 Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu Tractatus,* Stuttgart, 1598, pp.1-63.

La médaille d'Alexandre, gravure de l'édition allemande de l'*Histoire de…la lycorne* et un camée antique à la licorne présenté dans l'*Antiquité expliquée* de Bernard de Montfaucon, Paris, 1724.

L'image de la licorne trempant sa corne dans une fontaine n'apparaissant pas dans l'iconographie avant le XVème siècle, cette médaille est sans doute, comme la plupart des «camées antiques» exhumés de temps à autre par les chasseurs de licorne[67], une imitation plus récente, peut-être italienne. On sait que la mode des collections de camées, médailles et monnaies antiques donna lieu à cette époque à bien des contrefaçons. La licorne passant alors pour un animal de l'Orient, ou à tout le moins pour un mythe hérité de l'Antiquité, il n'y avait rien d'étonnant à ce que son effigie figurât sur de telles pièces.

Et plus ou moins la femme est toujours Dalila

«Et voila ce qui concerne le naturel de cet animal tant rare, afin de passer outre et parler de sa chasse, sur quoi je trouve trois opinions aucunement

[67] Voir par exemple: Augustin Belley, "Observations sur un camée antique du cabinet de M. le duc d'Orléans", in *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres,* vol. 26, pp.485-488, Paris, 1755 ou Bernard de Montfaucon, *Supplément à l'antiquité expliquée,* Paris, 1724, t.III, ch.9, pp.36-37.

différentes. La première, d'un roi d'Éthiopie, la seconde d'Isidore, et l'autre de Tzetzès, qui vivait en l'an de notre seigneur 1176.»

Si les deux premières de ces sources sont assez classiques, la troisième l'est moins mais nous verrons qu'elle a son utilité dans la logique de l'ouvrage.

«Primo, un roi d'Éthiopie, en l'épître hébraïque qu'il a écrite au Pontife de Rome, dit que le lion craint grandement la licorne, et quand il la voit, il se retire vers quelque grand arbre, et se cache derrière. Lors la licorne le voulant poursuivre, fiche sa corne bien avant dans l'arbre et demeure là prise, et lors le lion la tue, puis on la trouve ainsi morte[68].» La lettre envoyée au pape par le Prêtre Jean, premier texte contant l'affrontement du lion et de la licorne, avait connu un grand succès dans les premiers temps de l'imprimerie. Le texte de Catelan reprend ici presque mot pour mot celui d'Ambroise Paré dans son *Discours de la licorne.* Ce procédé n'était cependant pas le plus connu, ni celui sur lequel Catelan s'attarde le plus. Sans doute était-il plus facile au chasseur de licorne de se procurer une jeune vierge que de capturer un lion.

«Secundo les deux autres auteurs disent qu'on prend et attrape les licornes par l'aide et industrie d'une jeune fille pucelle qu'on appose séante au pied des montagnes où on pense que telles bêtes se retirent: là où il advient, ce dit l'histoire, que la licorne flairant de loin cette fille et prenant la course d'une furie apparente vers cette vierge, soudain qu'elle l'aborde, au lieu que cette bête doive mal faire, attaquer et déchirer cruellement cette fille suivant sa rage naturelle, au contraire ladite pucelle, avec les bras étendus la recevant amoureusement pour lui faire caresses. Cette pauvre bête incline tout doucement la tête, et se couchant en terre pose son chef sur le giron de cette fille, et prend un singulier plaisir qu'elle lui frotte tout doucement le crin et la tête avec des huiles, onguents ou eaux bonnes et soufflairantes comme si elle le faisait par amourettes. Sur quoi cette misérable bête s'endort, et se trouve saisie d'un si profond somme que les chasseurs là prêts au guet, épiant le signal que leur donnera la fille, ont force loisir de s'approcher avec liens et cordages pour la saisir et prendre. Mais s'éveillant par la douleur des bandages et se voyant ainsi prise, alors d'une furie incroyable, comme si elle voulait accuser la trahison de cette vierge, elle hurle si piteusement et de telle rage qu'on ne la peut pas longuement entretenir en vie… Ainsi cet animal, *furore, se videns vinci, se ipsum occidit.*

---

[68] H.L., p.16.

«Que si par quelque grande diligence on l'en empêche pour l'heure, ce néanmoins pendant ce peu de temps qu'on la peut conserver en vie, elle reste tellement farouche et indomptable, que jamais on n'en a pu apprivoiser aucune…[69]»

La capture de la licorne, gravure de l'édition allemande de l'*Histoire de…la lycorne.* La jeune fille habillée à l'orientale verse un fluide sur la tête de la licorne pour l'endormir, pendant qu'à l'arrière-plan les chasseurs s'apprêtent à capturer l'animal.

La légende de la capture de la licorne à l'aide d'une jeune vierge servant d'appât et dans le giron de laquelle le féroce animal vient s'endormir est très ancienne, mais elle prend chez Catelan une forme originale. Nulle part, ni dans les bestiaires médiévaux, ni dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville dont se réclame pourtant Catelan, ni dans l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner qui est citée en marge en cet endroit, on ne lit que la jeune fille, pour faciliter l'endormissement de la licorne, doive masser le crâne de l'animal avec des huiles et des onguents.

Laurent Catelan, on retrouve ce parti-pris dans l'ensemble de son œuvre, tenait pour fondées la plupart des légendes que l'on racontait sur la licorne. Il n'y était pas obligé: à la même date, d'autres auteurs comme Caspar et Thomas Bartholin croyaient à l'existence de la licorne mais n'en jugeaient pas moins ces récits fabuleux; André Thevet n'y voyait que «Discours de Mélusine». Que la cavale

[69] H.L., p.16-18.

blanche trempât sa corne dans l'eau pour la laver de tout poison, ou qu'elle s'endormît sur les genoux d'une jeune vierge, notre apothicaire acceptait cela comme un phénomène réel, naturel. Dans la description comme dans l'explication, il lui fallait donc réduire autant que faire se pouvait la part du merveilleux. Ce stratagème employé pour endormir la bête suffit à faire d'un récit fabuleux une description crédible, presque technique, de la chasse à la licorne, impression encore renforcée dans l'édition allemande par une gravure montrant la jeune fille versant une huile sur l'épaisse crinière de l'animal. La suite du texte renforce encore cette impression.

«Mais Tzetzès contre cette procédure assure qu'au lieu d'une fille vierge, on peut supposer un jeune garçon, pourvu qu'il soit habillé en fille, et qu'ainsi la chasse et la prise se succèdent de même[70].»

Rien n'obligeait Catelan à emprunter à Conrad Gesner cette surprenante citation d'un grammairien grec du XIIème siècle, que l'on ne trouve à ma connaissance dans aucun autre ouvrage de son temps sur la licorne. Si le récit de Tzetzès intéresse ainsi notre apothicaire, c'est qu'il montre bien qu'il n'y a rien de magique dans la chasse à la licorne, quand l'animal peut se laisser prendre à un assez grossier subterfuge. C'est bien à une démythification de la légende que se livre ici Catelan, non pour la nier comme le font d'autres à la même époque, mais pour la ramener à une simple réalité naturelle et explicable. Nous ne sommes plus à l'âge des merveilles mais à celui des raretés.

Au risque de contredire la citation de Tzetzès, Catelan revient plus loin sur cette chasse à la licorne. «Ne savons-nous pas, et les médecins avec les sages femmes, que [la virginité d'une fille] est une chose non seulement malaisée, mais impossible de reconnaître? N'est-il pas écrit aux saintes lettres qu'entre quatre choses inconnues à l'homme, c'est de juger si une fille est vierge?[71]». Là encore, l'apothicaire trouve une explication «naturelle», rationnelle, car «les animaux irraisonnables ont leurs facultés sensibles, hormis la raison, plus exquises que les personnes, pouvant parvenir à cette connaissance par l'odorat qu'elles ont grandement bon, parfait et exact… et ainsi je dis que par l'odorat la licorne reconnaît fort bien la fille vierge d'avec une déflorée, car soudain qu'une fille a

---

[70] H.L., p.18, citant Johannes Tzetzès, *Chiliad V*, in *Variarum Historiarum Liber,* Bâle, 1546, p.86.
[71] H.L., p.38.

perdu son pucelage elle perd cette bonne senteur de son corps…[72]». Et Catelan de nous signaler plus loin, à l'appui de sa démonstration, qu'un dragon qui terrorisait une ville d'Italie et auquel on avait coutume d'offrir de temps à autre une jeune fille en sacrifice «recevait l'offrande des vierges seules, rejetant celles des autres d'où on prenait occasion d'en punir souvent quelques-unes comme impudiques…[73]».

L'explication n'est pas neuve. Les textes médiévaux, comme le *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival, suggéraient parfois que l'odorat était pour quelque chose dans l'attirance de la licorne pour les jeunes vierges: «Et je fus pris également par l'odorat, tout comme la licorne qui s'endort au doux parfum de la virginité de la demoiselle… Car lorsque son flair lui en fait découvrir une, elle va s'agenouiller devant elle et la salue humblement et avec douceur comme si elle se mettait à son service[74].» Tzetzès, qui commençait sa description du monocéros en précisant que «cet animal féroce aime les bonnes odeurs» écrivait quelques lignes plus bas que le jeune homme qui sert d'appât doit être «parfumé avec des arômes très odorants[75]». Jamais cependant les spéculations sur l'*odor castitatis* n'avaient été poussées aussi loin. Là encore, comme lorsqu'il reprend le récit de Tzetzès, Catelan veut rendre la licorne plus crédible sans pour autant abandonner les légendes qui la font merveilleuse. Le moins que l'on puisse dire est qu'en gagnant du flair, elle perd aussi du charme.

Catelan ne pense pas qu'il soit absolument nécessaire de chasser la licorne pour se procurer sa corne, puisque «on en rencontre par hasard sous terre enterrées sous le sable, qu'on présuppose avoir été des licornes mortes, et desquelles les corps et carcasses par trait de temps ont été consommées, si ce n'est que telles cornes encore se trouvent en chemin comme tombées des têtes des licornes en certains âges, comme il advient aux cerfs et aux éléphants[76]».

---

72 H.L., pp.71-72.
73 H.L., p.72.
74 Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour,* in G. Bianciotto, *Bestiaires du Moyen-Âge,* Paris, 1980. Voir aussi supra, t.I, p.47.
75 Conrad Gesner, *Historia Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1625 (1551), p.692.
Johannes Tzetzès, *Chiliad V*, in *Variarum Historiarum Liber,* Bâle, 1546, p.86.
76 H.L., pp.18-19.

La corne de monsieur Catelan

Toutes les dix pages environ, Laurent Catelan nous rappelle qu'il a en sa possession une corne de licorne «toute entière, de longueur de cinq pans ou peu s'en manque, sinon de la grandeur de celles des Seigneurs et Monarques, qui sont de couleur d'ivoire, à tout le moins qui répond à la vraie description, attribuée à la vraie licorne par Pline, Élien, Paul de Venise [ici Marco Polo] et autres. A savoir d'être droite, de couleur noire, contournée jusques au milieu et à la cime fort pointue, ayant au dedans une moelle qui ressemble à l'ivoire, couverte d'une écorce semblable au lard[77].» L'insistance du pharmacien pourrait laisser penser, ce n'est pas totalement à exclure, qu'il cherchait en publiant son ouvrage à convaincre un éventuel acquéreur. A tout le moins escomptait-il quelques clients pour la poudre qu'il ne manquait pas de tirer de la précieuse corne, puisque sous couvert de répondre aux objections des détracteurs de la licorne, il consacre une bonne moitié de son ouvrage aux propriétés médicinales de ce produit.

Mais avant d'en arriver là, pour bien convaincre le lecteur de l'authenticité de la corne, il fallait lui expliquer comment distinguer la vraie de la fausse, comment échapper aux imposteurs si nombreux parmi les trafiquants de corne de licorne. Laurent Catelan se trouvait ici face à un problème apparemment insoluble. La corne qu'il possédait, et il croyait vraisemblablement en son authenticité, provenait sans doute, d'après la description qu'il nous en fait, d'une antilope. Elle était certes spiralée mais elle différait grandement, par sa taille, sa couleur et sa substance, des défenses de narval qui ornaient les trésors royaux et dont il ne pouvait être question de nier l'authenticité. L'apothicaire nous assure donc que «les diversités de couleur et de grandeur aux cornes des licornes proviennent de la diversité des régions où on les trouve, ou de divers âges des bêtes licornes qui les portent…[78]». D'ailleurs, insiste-t-il, «je soutiens et crois quant à moi pour chose certaine, que celle qui appartient à notre roi à Saint-Denis en France, qui est belle et longue, de couleur d'ivoire ou lyonnée, peut avoir été d'une belle et grande licorne en son âge parfait trouvée dans les régions orientales, là où la chaleur du soleil ne noircit point les habitants, ni les cornes des bêtes. Au contraire, celle que j'ai et qui répond à la couleur que Pline, Paul de Venise et Élien attribuent à la licorne, à savoir être parfaitement noire et non si longue que la précédente, est ou

---

[77] H.L., p.20.
[78] H.L., p.20.

peut avoir été de quelque jeune licorne d'Éthiopie, puisque le soleil y noircit non seulement les cornes des bêtes, mais aussi les personnes, qui sont les vrais Maures Abyssins, sujets du grand Prêtre Jean roi d'Éthiopie…[79]».

Sans doute était-elle de même nature que la «grande corne noire, ridée et un peu courbée, longue de quatre pans, que les uns disent être du Pacos, animal qui porte le bézoard, les autres de gazelle, et les autres de licorne éthiopique[80]» qui se trouvait à Castres dans le cabinet du collectionneur Pierre Borel. Laurent Catelan pouvait bien affirmer que la corne noire fièrement exhibée dans son cabinet de curiosités était d'une licorne d'Éthiopie, cela ne suffisait pas à lui donner la même valeur marchande qu'aux «vraies licornes», les belles défenses de narval. A la mort de l'apothicaire, en 1647, sa collection «consistant en toutes et chacunes les drogues, coquilles, poissons, statues, médailles, livres, curiosités, raretés, ensemble les étages, bêtes, tableaux, garde-robes, bois et autres choses qui sont dans ledit cabinet» fut en effet vendue en bloc pour 300 modestes livres[81], alors qu'une seule défense de narval se négociait encore jusqu'à dix fois ce prix.

Une rumeur, que nous avons déjà croisée, voulait que les belles cornes de licorne des trésors royaux n'aient été en fait que des défenses d'éléphant habilement travaillées, «façonnées par artifice de quelques habiles hommes qui savent ramollir et allonger les dents des éléphants, les cornes de rhinocéros, de cheval marin, de Rohart qui est l'ivoire de mer» en «faisant bouillir l'ivoire dans une décoction de soufre et de cendres et de coquilles», ou dans «une décoction de racine de mandragore[82]». Mais, nous assure Catelan, «que les belles cornes de licornes que les rois et les monarques ont dans leur trésor soient factices, cela est absurde de l'alléguer. Car que tous les drogueurs du monde s'assemblent pour allonger et façonner l'ivoire ou autres telles cornes, je soutiens que cela leur sera éternellement impossible, quelque diligence ou secret qu'ils y apportent. Car ores on puisse ramollir un peu les cornes dans l'eau bouillante ou par autres artifices sus allégués, ce n'est pas à dire pourtant qu'on les puisse allonger et façonner pour faire de pièces si belles comme est celle qui est à saint Denis…[83]»

---

79 H.L., pp.54-55.

80 *Catalogue des choses rares de maistre Pierre Borel* in *Les antiquités de Castres*, Paris, 1878, p.148.

81 Arch. Munic. de Montpellier; notaires du Consulat, BB 147, n° 13, Marye, fol.478 et 480, cité in Louis Irissou, "Quelques Montpelliérains collectionneurs de curiosités", in *Revue d'histoire de la pharmacie,* déc.1947, pp.232-234.

82 H.L., pp.42-43.

83 H.L., pp.80-81.

Néanmoins, Catelan laisse entendre que des pièces de moindre taille ou beauté peuvent fort bien être fausses, et cela imposait le recours à quelques tests permettant de distinguer la «vraie et légitime» corne de licorne.

La vraie et légitime corne de licorne

«…car il faut en premier lieu que jetée dans l'eau, que d'icelle s'élèvent de petites vessies luisantes et belles comme fines perles. Secundo, que l'eau bouille visiblement et qu'approchant l'oreille contre le verre plein d'eau dans lequel sera ladite corne que l'on entende l'eau bruire et grignoter dans le verre. Tertio, on dit que la bonne et récentement arrachée de la bête doit… avoir sur le feu quelque odeur musquée contre l'ordre de toutes les cornes du monde qui sont en les brûlant fétides et puantes. Quarto, quelques uns assurent que si on approche de la licorne quelque poison, une araignée, un crapaud, une vipère ou autre semblable bête venimeuse, que la bête crève et meurt, et ladite corne se rend moite et sue comme si elle avait été mouillée[84].» Rappelons, une fois encore, que le crapaud passait alors pour porteur d'un venin mortel.

La batterie de tests que suggère Catelan pour distinguer la vraie corne de la fausse n'a rien d'original, puisqu'on la retrouve à peu près à l'identique dans tous les ouvrages des XVIème et XVIIème siècles sur le sujet, parfois pour la défendre (Bacci, Bartholin), parfois pour la ridiculiser (Marini, Paré). Les premières recherches expérimentales effectuées sur les cornes de licorne ne visaient donc ni à savoir si la licorne existait, ni même à vérifier les propriétés presque magiques attribuées à sa corne, mais plus modestement à distinguer les vraies cornes des fausses. Ces tests, totalement absents de la littérature médiévale, même tardive, étaient apparus vers le milieu du XVIème siècle, qui fut aussi l'époque où le trafic de corne de licorne était le plus florissant. C'est donc, à travers un exemple certes paradoxal, aux débuts de la méthode expérimentale que nous assistons ici.

Les deux premiers tests présentés par Laurent Catelan sont relativement efficaces. La plupart des cornes de licorne tenues pour authentiques étaient des défenses de narval, donc des dents, dont la nature biologique est bien différente de

[84] H.L., pp.23-24.

celle des cornes. Microporeuse, donc susceptible de produire un bouillonnement assez intense lorsqu'elle est plongée dans l'eau, une dent contient peu de matière organique et brûle difficilement, sans odeur forte. A l'opposé, les cornes ont une faible porosité et dégagent en brûlant une épaisse puanteur. Quant aux os fossiles qui ont pu également passer pour cornes de licornes, ils sont lisses mais ne brûlent pas. Du tableau suivant, qui résume le résultat que l'on serait en droit d'attendre de ces expériences, on peut déduire que la défense de narval est sans aucun doute la plus authentique des cornes de licorne.

	Test «des bulles»	Test «du feu»
Défense de narval	Positif	Positif
Corne	Ambigu	Négatif
Os fossile	Négatif	Positif

La licorne de Laurent Catelan, s'il s'agissait comme nous le pensons d'une corne d'antilope, n'aurait pas passé le test du feu. Mais là n'est sans doute pas l'essentiel, car l'apothicaire montpelliérain ne pouvait que reprendre les expériences qui figuraient depuis le milieu du XVIème siècle dans la plupart des textes sur la corne de licorne. Dès 1557, Jérôme Cardan soucieux de distinguer les vraies licornes des fausses, suggérait de tremper la corne suspecte dans l'eau fraîche, qui devait alors bouillonner si la corne était authentique. Il reste que si la fausse corne était, comme le pensait Cardan, faite d'ivoire taillée, le bouillonnement produit n'était pas moindre qu'avec une «authentique» défense de narval[85].

Le troisième test semble encore plus déterminant, puisqu'il est le seul fondé sur les effets thérapeutiques de la poudre de licorne. C'est un pas de plus vers la recherche expérimentale, puisque même si son objectif affiché était simplement de vérifier l'authenticité de la corne, ses propriétés médicinales étaient en même temps mises à l'essai. Un animal venimeux maintenu à côté d'une authentique corne de licorne serait censé mourir tandis que la corne se mettrait à suinter. Prudent, l'apothicaire, dont la corne avait peut être quelque difficulté à passer cet examen, précise plus loin que «souvent les cornes de licorne que nous avons ne font pas telles choses, et ne font crever ni crapauds ni araignées, ni ne donnent aucune sueur apparente comme a été dit et allégué. Il faut dire d'icelles, ce que

[85] Jérôme Cardan, *De Rerum Varietate,* Bâle, 1557, liv.XVII, ch.97, p.1164.

Galien rapporte aux vieux métaux longuement gardés et comme Amatus Lusitanus l'a remarqué, disant sur le sujet de la corne de licorne que *senio confectum, vires suas amittit*[86].» Même authentique, une corne de licorne qui aurait perdu ses propriétés médicinales n'aurait plus été d'une grande valeur, aussi l'apothicaire s'empresse-t-il de préciser «J'entends en sa superficie, car le dedans peut conserver une telle vertu et propriété[87].»

Là encore, c'est dans la première moitié du XVIème siècle qu'était apparue cette technique. En 1587, David Pomis recommandait pour distinguer la vraie corne de la fausse de «mettre trois ou quatre grands scorpions dans un récipient fermé avec un fragment de corne. Si trois ou quatre heures plus tard les scorpions sont morts, la licorne est authentique[88].» Quelques années avant Catelan, le naturaliste bolonais Ulysse Aldrovandi nous contait par le menu comment, à Venise, un juif s'y prit pour démontrer l'authenticité de la corne de licorne qu'il cherchait à vendre: il traça avec la pointe de la corne un cercle sur une table, puis mit dans le cercle d'abord un scorpion, ensuite une araignée; ne pouvant franchir le cercle, les animaux se traînèrent pendant un quart d'heure avant de mourir d'épuisement[89].

A peu près à la même date, Rodrigo de Castro (1547-1627) rapportait une expérience similaire effectuée cette fois à Florence par un noble portugais; il mit une araignée à l'intérieur de la corne, qui devait donc être creuse, et l'animal mourut sans avoir pu parvenir à s'échapper[90].

Les traités alchimiques écrits sous le pseudonyme de Basile Valentin datent vraisemblablement de la fin du XVIème siècle et dans l'un d'eux, *Le chariot triomphal de l'Antimoine,* se trouve la description d'une expérience identique: «Observe donc, ami lecteur, comment la vraie et sincère corne de licorne rejette loin d'elle tous les poisons: trace de cette corne un cercle autour d'une araignée vivante, l'araignée ne sortira jamais de ce cercle car elle fuit ce qui est contraire à sa nature[91].»

Ces quelques exemples montrent que les expériences permettant de reconnaître la vraie corne de licorne étaient sinon pratiquées, du moins fréquemment conseillées depuis environ un siècle lorsque Catelan publia son

---

86 Vieille, elle perd ses vertus.
87 H.L., p.83.
88 David Pomis, *Dittionario novo hebraïco, molto copioso, dechirato in tre lingue,* Venise, 1587, fol.238f.
89 Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus ,* Bologne, 1616, p.385.
90 Esteban Rodrigo a Castro, *De Meteoris Microcosmi,* Florence, 1621, pp.163-164.
91 Basile Valentin, *Currus Triumphalis Antimonii*, Toulouse, 1646, pp.51-52.

ouvrage. Il reste qu'aucun des auteurs cités plus haut, Cardan, Aldrovandi, Pomis, Rodrigo a Castro ou même Basile Valentin ne figurent parmi les sources du pharmacien montpelliérain qui, pour ce qui concerne ces tests, semble surtout tributaire… d'Ambroise Paré qui, dans son *Discours de la licorne*[92]*,* s'était échiné à les disqualifier. Resurgit ici un soupçon qui effleure parfois le lecteur de l'*Histoire de…la lycorne*, et l'on se demande si l'ouvrage est globalement de bonne foi. Catelan voulait-il vraiment défendre la licorne contre ses tristes détracteurs? Ne faisait-il pas plutôt la réclame de son officine où l'on trouvait, à des prix certainement très élevés, thériaque, bézoard, racine de mandragore et poudre de licorne?

En 1556, Conrad Gesner, l'une des sources de Catelan, citait dans un paragraphe assez confus deux autres procédés permettant de reconnaître la vraie corne de licorne. Le premier, dont on ne trouve trace nulle part ailleurs, est assez curieux. Il consiste à placer un petit animal sur des charbons ardents, puis à placer au dessus de celui-ci la corne de licorne. Si elle est authentique, l'animal ne se brûle pas.

Plus classique était le procédé consistant à donner du poison à deux pigeons (deux chiots, chez certains auteurs), puis à faire avaler à l'un d'entre eux un peu de la corne suspecte, réduite en poudre[93]. Si la corne est authentique, l'animal qui en a consommé doit survivre tandis que l'autre meurt. Le naturaliste français Geoffroy Linocier nous apprend que vers 1560 la licorne du maréchal de Brissac passa cet examen avec succès[94]. Le marrane portugais Amatus Lusitanus, l'un des pionniers de l'anatomie moderne, raconte une expérience similaire effectuée à Venise par un marchand avec une corne dont il demandait deux mille ducats. Il donna de l'arsenic à deux pigeons. L'un d'entre eux mourut dans l'heure, tandis que l'autre auquel on avait fait avalé un peu de râpure de corne lui survécut cinq heures. Amatus en concluait qu'étant donné la virulence de l'arsenic, contre lequel il n'y a pas de contrepoison efficace, l'expérience pouvait être considérée comme un succès[95].

---

92 Ambroise Paré, *Discours de la licorne,* Paris, 1582, pp.33 sq.

93 Conrad Gesner, *Historiæ Animalium., de Quadrupedibus Viviparis.,* Francfort, 1603, p.693.

94 Geoffroy Linocier, *Histoire des plantes avec leurs pourtraictz, à laquelle sont adjoutées celles des simples, aromatiques, animaux à quatre pieds, oiseaux, serpens et autres bêtes venimeuses,* Paris, 1584, p.716.

95 Amatus Lusitanus, *in Dioscoridis de Materia Medica Enarrationes,* Strasbourg, 1554, p. 206.

Il y a alchimiste et alchimiste

Revenons un instant sur le *Chariot triomphal de l'antimoine,* traité de médecine spagyrique attribué à Basile Valentin. Nous y avons lu qu'une araignée peut se retrouver prisonnière d'un cercle tracé avec une corne de licorne. Rien n'étant plus pur que la corne de licorne, l'alchimiste explique cela par la théorie paracelsienne selon laquelle les contraires se repoussent. De même, les semblables s'attirent, ce qui lui donne la matière d'un second test: «Si vous jetez un petit morceau de pain pur, sans aucun mélange, dans un vaisseau rempli d'eau jusqu'au bord, et vous tenez la vraie licorne auprès de l'eau, sans la toucher, vous verrez que la licorne attirera petit à petit le pain à elle. Il est merveilleux que dans la nature une chose attire ce qui lui est similaire et repousse, fasse fuir, ce qui lui est contraire[96].» Plus qu'un simple contrepoison, la licorne devient ici un véritable apotropaïque.

Toute l'argumentation médicale de Laurent Catelan est fondée sur cette même théorie selon laquelle les semblables s'attirent, mais l'eût-il connu qu'il n'aurait cependant pas proposé ce test. En effet, à l'inverse de son collègue spagyriste, Catelan soutenait que la corne de licorne était extrêmement vénéneuse, ce qui lui permettait d'attirer à elle et d'absorber toujours plus de poison.

De tous ces tests, qui nous donnent une image vivante des premières «expériences» médico-chimiques, il ne resterait bientôt plus grand chose. Voici ce qu'en dit, en 1689, l'édition française augmentée par le médecin Jean de Rostagny du très populaire *Traité sur les erreurs vulgaires de la médecine* de Jacob Primerose:

«Je dis donc en terminant ce chapitre que comme l'expérience seule nous manifeste les propriétés de ces sortes de médicaments, il est bien aisé à ceux qui en ont quelque pièce, ou qui désirent en faire l'essai, de donner du poison à un petit chien, ou à quelque poulet, après quoi leur faire prendre de la corne en poudre, et s'ils ne meurent point il n'en faut pas davantage pour croire qu'elle est

---

[96] Basile Valentin, *Currus Triumphalis Antimonii ,* Toulouse, 1646, p.52.
On trouvera une description plus détaillée de cette expérience in Théodore Kerckring, *Commentarius in Currum Triumphalem Antimonii Basilii Valentini,* Amsterdam, 1671, p.81.

un véritable antidote. Et encore qu'on ignore les animaux desquels ces cornes proviennent, on ne doit pas leur dénier la vertu qu'elles ont… "N'écoutez pas, dit Aimé de Portugal, ceux qui tâchent de vous prouver la corne de licorne en jetant de sa raclure ou de sa limure dans de l'eau qui, à leur dire, sue et bouillonne, puisqu'on peut apercevoir la même chose dans toute sorte de raclure de quelque os que ce soit, infusée dans de l'eau, comme il paraît dans l'ivoire[97]." On ne doit pas non plus se fier aux autres épreuves de cette nature dont usent quelques-uns pour voir si la corne de licorne est bonne, car à leur dire elle sue étant mise auprès du poison, ou de quelque animal empoisonné, comme si elle souffrait à la vue du venin. Ils disent ensuite de faire comme un cercle de la même poudre, au milieu de laquelle, ou bien dans le creux de la corne, ils mettent une araignée laquelle sautant par dessus est une marque qu'elle est contrefaite. Si au contraire elle crève et qu'elle meure, c'est une marque qu'elle est vraiment légitime. Mais toutes ces épreuves ne sont pas recevables.[98]»

Le bon usage de la corne de licorne

«Laquelle [corne] se peut employer et mettre en usage de trois manières. 1. Prise en substance par la bouche. 2. En amulettes, et finalement en infusion dans quelque liqueur à ce propre. Quant à la procédure des amulettes, on dit qu'une pierre attachée à un ruban, en sorte qu'elle touche la poitrine, ou tenue à la bouche, que l'effet en est merveilleux et utile. *Unicornu suspende collo, ut pectus tangat et etiam in ore tene (Marsil.)*

Secundo on la peut prendre par la bouche en poudre jusques à une dragme. *Monocerotis unicornisve frontis os, cornuve, singula die sumptum pondere 3 I pestes refrenat contagia.*

Après encore parlant de la même procédure. *Cornu unicornu ramenta ex vino pota valet ad venena pestilentiamque abigendam (Andernacus)* et à suite Holier disait: *Bibatur ramentum monocerotis, ex aqua baglossioxalydis et arbuti,* ou

---

[97] D'après Amatus Lusitanus, *in Dioscoridis de Materia Medica Enarrationes,* Strasbourg, 1554, p.206.

[98] Jacob Primerose, *Traité sur les erreurs vulgaires de la médecine,* Lyon, 1689. Le traducteur a beaucoup ajouté et n'a pas craint de "mettre à jour" les arguments de Jacob Primerose développés par Primerose dans *De Vulgi Erroribus in Medicina,* Amsterdam, 1639.

bien dans des eaux cordiales, *in aqua nenupharis, acetosæ vel quavis alia frigida exhibetur contra pestem (Amatus Lusitanus)*.

Mais la plus commune usance est de la faire tremper dans de l'eau commune, et en boire d'ordinaire, lorsque l'occasion se présente. *Unicornu intingatur in aquis quando debet sumi, quoniam deffendit cor a veneno et a vaporibus venenosis(Valesius).* Que si on la fait infuser dans l'eau commune j'avertis ceux qui prêtent courtoisement leurs fragments de licornes pour en tirer l'infusion à boire comme à Paris cela est d'ordinaire, ainsi que Paré le remarque. Qu'on se garde de la faire bouillir, ou de la laisser infuser dans l'eau chaude, car par le moyen d'une telle chaleur on lui emporte aisément la propriété et la vertu que peut contenir sa substance, et ainsi elle est par après aucunement inutile, au contraire si on se contente que l'eau soit froide, elle sera ainsi de longue durée[99].»

Dès qu'il aborde la question des propriétés médicinales de la corne de licorne, notre apothicaire est en un territoire plus connu, mais moins balisé. La poudre et l'eau de licorne n'ayant plus véritablement bonne presse au début du XVIIème siècle, il s'empresse d'accumuler quelques citations de médecins connus à l'appui de sa thèse. Marsile Ficin (1433-1499) préconise de porter un fragment de licorne en pendentif, sur la poitrine, ou de le tenir dans la bouche. Fumannelli nous apprend que, prise à raison de trois grains par jour, la poudre de corne de licorne (ou de monocéros) protège de la peste. Andernacus nous assure que «La râpure de corne de licorne bue dans du vin repousse venin et maladies contagieuses.» Holier et Amatus Lusitanus suggèrent de la dissoudre dans une eau d'arbouse, de nénuphar ou dans quelque autre décoction assez mystérieuse, tandis que pour Valesius l'eau dans laquelle a seule trempé la corne de licorne suffit à protéger le cœur des venins. A la fin du XVIIème siècle, les mêmes procédés étaient encore employés puisque Pierre Pomet, qui ne croyait guère en la licorne, écrivait dans son *Histoire générale des drogues*: «on attribue à l'une ou l'autre de ces cornes [de licorne ou de rhinocéros] des vertus égales, soit en donnant la raclure en substance ou en infusion, depuis un scrupule jusqu'à deux ou trois, soit en en faisant des tasses pour y laisser reposer le vin avant que de le boire, ou pour s'en servir à l'ordinaire comme d'un verre à boire, dans la pensée que l'on a que ces tasses empêchent l'effet de toutes sortes de poison[100].»

---

[99] H.L., p.22.
[100] Pierre Pomet, *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des minéraux et des animaux,* Paris, 1696, t.II, p.26.

Nous trouverions sans grande peine d'autres médecins et pharmaciens du XVIème siècle pour proposer de telles recettes, mais ajouter encore à la déjà longue liste avancée par Laurent Catelan n'apporterait pas grand chose à son propos, ni au nôtre. Remarquons plutôt que d'autres encore, et pas seulement les plus académiques, ceux qui ne signalent que les remèdes déjà préconisés par les sources universitaires classiques, Galien et Dioscoride, ignoraient la corne de licorne, et ce même dans des ouvrages spécifiquement consacrés aux poisons et contrepoisons. En 1567 le médecin Jacques Grévin se fondait sur la théorie aristotélicienne des quatre humeurs (chaude, froide, sèche et humide) pour démontrer qu'il ne peut y avoir de contrepoison universel, chaque poison étant caractérisé par un excès d'humeur et ne pouvant être combattu que par un contrepoison d'humeur contraire; on ne s'étonnera donc pas que la corne de licorne ne figure pas parmi les remèdes qu'il préconisait[101].

Certains, parce que Dioscoride signalait que la corne de cerf faisait fuir les serpents, recommandent cette dernière et semblent ignorer jusqu'à l'existence de la licorne, comme le célèbre médecin siennois Pier Andrea Mattioli (1500-1577); Ses *Commentaires sur les six livres de la matière médicale de Dioscoride* furent le plus grand succès de l'édition médicale de la Renaissance, puisque leur éditeur vénitien en vendit plus de 30.000 exemplaires; ils ne mentionnent nulle part licorne ou corne de licorne[102]. Cependant, d'autres médecins se livrant à cet exercice obligé qu'était le commentaire de Dioscoride profitèrent du passage sur la corne de cerf pour aborder celle de la licorne. Sous le titre trompeur *De Cornu Cervi,* Amatus Lusitanus, l'une des sources de Catelan, consacre onze lignes aux propriétés de la corne de cerf et quatre-vingt à celles de la corne du monocéros[103].

Même les traités médicaux inspirés par la pensée alchimique ignoraient parfois la licorne. Écrit dès les dernières années du XIIIème siècle, le *Traité des remèdes à tous les venins* de Pierre d'Abban (Petrus de Abbano, 1246-1320), médecin et philosophe farfelu, grand voyageur, vaguement sorcier, soupçonné d'athéisme et récupéré par l'alchimie de la Renaissance, énumère longuement les différents types de venins et leurs contrepoisons, parmi lesquels reviennent

---

[101] Jacques Grévin, *Deux Livres des venins,* Anvers, 1568, pp.187-201.
[102] *Commentaires de M. P. André Matthiolus, médecin siennois, sur les six livres de Dioscoride de la matière médicinale,* Lyon, 1572, p.151.
[103] Amatus Lusitanus, *In Dioscoridis de Materia Medica Enarrationes,* Strasbourg, 1554, pp. 204-206.

fréquemment ces autres panacées que sont le bézoard, la thériaque ou la terre scellée, mais ne cite jamais la licorne[104].

L'année même où paraissait à Stuttgart la traduction allemande de l'*Histoire de la lycorne,* un médecin de Francfort, Rudolph Goclenius, publiait son *Livre des merveilles de la nature et des choses qui s'attirent et se repoussent*. Si les pouvoirs du sang de basilic ou de l'œil de dragon y sont traités comme des superstitions[105], l'auteur de ce traité éminemment paracelsien préconise en revanche l'usage de presque toutes les parties de presque tous les animaux connus, et l'on s'étonne de le voir délaisser la licorne.

Des vertus incomparables

«Auxquelles cornes au reste les médecins attribuent des vertus et des perfections incomparables, tant contre les venins que contre la peste et les maladies contagieuses. Voila pourquoi Paul Jouve disait en propres termes, louant la licorne: *Ad obtudenda hebetandaque venena mirificam habet potestatem*[106]à suite duquel ce grand Fernel a écrit *Cornu unicornis omnium præstantissimum creditur cor tueri veneni vim obtundere et pestilentium morborum sevitiam lenire*[107] et Johannes Crato…et Henricus Dobbinus *Unicornu est cornu de monocerotis animalibus contra quodvis venenum efficax antidotum, ideoque in febribus pestilentialibus datur, quia venenum a corde per sudorem extrudit et corroborat.*[108] Joubert parlant de la peste écrit d'icelle en ces termes. La vertu de la Lycorne n'a point été connue des anciens médecins d'autant peut-être qu'ils ne l'avaient pas expérimentée, ainsi les médecins plus récents l'ont trouvée fort cordiale, même on assure qu'elle résiste à tous venins indifféremment. Mais elle se peut employer les riches (sic), comme remarque Gesner[109].»

---

[104] Petrus de Abbano, *Tractatus Aureus et Naturæ Humanæ Perutilis de Remediis Omnium Venenorum,* Paris, 1533.
[105] Rudolph Goclenius, *Mirabilium Naturæ Liber Concordias et Repugnantias Rerum,* Francfort, 1625, p.111.
[106] Elle a l'extraordinaire pouvoir d'affaiblir et diminuer le poison.
[107] On pense que la corne de licorne protège le cœur, affaiblit les poisons et calme les maladies contagieuses.
[108] La licorne est la corne des animaux unicornes; c'est un antidote efficace contre n'importe quel venin et pour cette raison on la donne en cas de fièvre pestilentielle parce qu'elle expulse le venin du cœur et fortifie [le malade].
[109] H.L., p. 21.

Si ses citations sont exactes, Catelan n'en force pas moins quelque peu des sources qui ne font pas toutes grand cas de la corne de licorne, s'abritant qui derrière les formulations impersonnelles permises par le passif latin, qui derrière un simple «on dit que…». Jean Fernel (1497-1558), le plus célèbre des médecins cités ici, était de ceux qui prenaient quelque distance avec les textes de Galien. Mais dans les huit cents pages de sa thérapeutique, la corne de licorne n'apparaît qu'une seule fois, au chapitre XXI du cinquième livre, traitant des *médicaments cardiaques*, et c'est le passage cité par Catelan[110]. Les contrepoisons sont traités plus loin, au livre VII qui traite *des antidotes solides qui fortifient particulièrement les parties nobles*, et la licorne n'y figure point.

La même remarque peut être faite à propos de Laurent Joubert (1529-1582), médecin montpelliérain, personnage que son bon sens et son tempérament peuvent faire comparer à son contemporain plus connu Ambroise Paré. Dans son long traité de la peste, après avoir assuré que «le premier remède et le principal est de prier Dieu» mais que «le plus expédient et le plus prompt est la fuite[111]», il énumère avec une grande prudence les médications utilisées de son temps, et là encore la licorne n'apparaît qu'une fois en plus de deux cents pages, bien moins souvent que le bol d'Arménie, la thériaque ou la terre scellée. Du paragraphe duquel Laurent Catelan a extrait sa citation, il ressort que Joubert croyait certes fermement à l'existence de la licorne, mais restait assez prudent quant à ses propriétés médicinales: «Or est-il que toutes ces pierres [topaze et agate] se portent enchâssées dans des anneaux, on les porte pendantes au col jusques à la région du cœur, ou on les tient en bouche pour les sucer, ou bien on les mêle parmi les viandes de manière que l'on croit (quoi que ce soit vain, à mon avis) que le venin s'évanouit ou s'amortit par ce moyen là. A cette même intention on s'aide de la vraie corne, et non feinte, de cet animal, lequel à ces fins a été dit des Latins unicornis. Pline l'appelle en grec monocerota. Le commun la nomme licorne. Sa

---

[110] Signalons cependant, pour être complet, que, dans ce même livre V, la corne de licorne apparaît aussi incidemment dans une recette de poudre médicinale:

«Prenez corne de cerf et de licorne, perles luisantes, limaille d'ivoire de chacun six grains, soit faite poudre fort déliée pour prendre avec la cuillère, étant délayée dans eau de buglose et vin blanc. Avec deux dragmes de cette poudre que l'on met dans trois onces de sucre blanc délayé dans l'eau de rose, on forme les tablettes qu'on appelle *Manus Christi*; on y met aussi quelquefois un peu d'ambre. Il s'en fait contre la pestilence en cette manière.»

Les sept Livres de la thérapeutique médicale de Messire Jean Fernel, premier médecin de Henry II, Paris, 1548, p.425.

[111] Laurent Joubert, *Traité de la peste*, Toulouse, 1581, p.66.

vertu n'a point été connue des anciens médecins (d'autant peut-être qu'ils ne l'avaient point expérimentée) mais les modernes et plus récents l'ont trouvée fort cordiale, même qu'on assure qu'elle résiste à tous venins indifféremment. Aux défauts de laquelle ceux qui seront plus pauvres pourront se servir de la corne de cerf, qui n'est de guère moindre à l'autre quant aux effets et propriétés[112].»

Nous pouvons, sans même avoir lu tous les auteurs cités, supposer qu'il en va de même avec les autres autorités médicales avancées par Laurent Catelan. Le chroniqueur Paul Jouve (Paolo Giovio, 1483-1552), qui figure dans la même liste, n'a quant à lui rien d'un médecin.

Quelques sondages dans l'abondante littérature médicale du XVIème et du début du XVIIème siècle montrent que la licorne y est fréquemment citée, mais presque toujours avec la plus grande prudence. Elle était plus populaire chez les auteurs influencés par les théories alchimistes ou néoplatoniciennes que chez les galénistes orthodoxes, pour qui un contrepoison universel ne pouvait exister. Néanmoins, lorsqu'elle apparaît c'est presque toujours au détour d'une liste de cardiaques, d'«alexitères» ou de «préservatifs contre la peste», parmi d'autres remèdes donc, et sans qu'un livre ou même un chapitre lui soit intégralement consacré.

La licorne et ses semblables

Sur tout ce qui concerne l'animal, son aspect, ses mœurs et même sa corne, l'ouvrage de Laurent Catelan n'est guère original. Ses sources principales sont le *Traité de la licorne* du médecin vénitien Andrea Bacci (1566), l'article *Monoceros* de l'*Histoire des animaux* de Conrad Gesner et même le *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, qui défend pourtant, quant au fond de l'affaire, des thèses opposées. Catelan fait par contre œuvre plus personnelle lorsque, dans les quinze dernières pages de son livre, il s'efforce, d'expliquer rationnellement les propriétés de la corne de licorne. Deux extraits, un peu longs peut-être, vont nous permettre de suivre son raisonnement:

---

[112] ibid., p.138.

«Afin de passer outre à la dix-septième objection sur ce qui a été dit que la vraie corne de licorne sue près des venins et poisons, et que les crapauds, araignées et serpents crèvent et meurent si on les en approche; sur quoi je dis que cela peut être vrai et on le peut soutenir par plusieurs valables raisons prises de la vraie sympathie, convenance, rapport et similitude[113] qu'ont la licorne, les venins et les bêtes virulentes ensemble, en ce que les esprits virulents imbibés dans la propre substance de cette corne, appétant de se joindre avec les esprits vénéneux des poisons ou des animaux virulents, semblent sortir et quitter la corne. Lesquels par l'air ambiant qui condense les vapeurs contre ladite corne fait que la corne apparaît moite et aucunement suante… Si que par même raison les animaux ou insectes virulents peuvent crever à proches de la corne de licorne, parce que les esprits virulents de ces bêtes, pour s'aller unir et joindre avec ceux de la corne, sortant en trop grande abondance et par précipitation ce semble, attirés qu'ils sont de ceux de ladite corne, en sortant étouffent et étranglent ces bêtes, jetant par ce moyen quelque sorte de bave qui les étouffe et les étrangle[114].»

«Mais j'entends ce me semble quelqu'un qui me dira que, ores ces raisons puissent être admises, que ce néanmoins il reste à prouver que dans la propre substance des cornes licornes il y ait de la virulence, pour faire voir la sympathie et convenance d'icelle avec tels animaux. A quoi je réponds que cela est hors de doute, car les douleurs et la rage continuelle qui les rend extraordinairement sauvages, errantes et furieuses, ne procèdent que de la virulence et qualité corrompue des humeurs qui leur causent telle rage et qui les occasionnent à rechercher l'eau infecte pour remède à leur douleur. Or les plus aérés, plus imperceptibles et plus subtils esprits de telles virulences, procédant des humeurs qui les tourmentent et de l'eau qu'elles boivent qui est envenimée comme dit est, s'élèvent en haut comme c'est leur propre, s'imbibent dans la substance de la corne et là s'incorporent et se digèrent en sorte que ladite corne contient par après telles qualités virulentes, et de là vient que tant s'en faut que telles cornes possèdent d'odeurs musquées comme quelques uns ont pensé, car au contraire elles doivent être comme elles sont fétides et puantes, n'étant pas besoin qu'elles soient d'autre condition et nature, et ainsi concluons que ladite corne peut suer, et

---

[113] Les savantes nuances entre sympathie, convenance et similitude ont été explicitées par Michel Foucault in *Les Mots et les choses,* ch. II, p.32-45.
[114] H.L., pp.82-83.

les animaux crever étant approchés l'un de l'autre si par une extraordinaire vieillesse sa vertu n'est en quelque façon affaiblie[115].»

Le grand débat intellectuel de la Renaissance, opposant l'académisme aristotélicien à un modernisme néoplatonicien pouvant aller jusqu'à l'hermétisme, traversait bien sûr aussi la science médicale. La médecine universitaire revendiquait sa fidélité aux textes de Galien et Dioscoride. Pour ses partisans, toute maladie relève d'un excès de l'une des quatre humeurs (chaude, froide, sèche et humide) associées aux quatre éléments, et doit être combattue par un apport de l'humeur contraire; elle reconnaît cependant à certains simples des propriétés «occultes», inexpliquées et inexplicables, révélées par l'expérience. Sa rivale, la médecine spagyrique, prend sa source dans l'Allemagne de Luther, avec Paracelse, et dans l'Italie redécouvrant Platon avec Marsile Ficin. Pour ses adeptes, maladies et remèdes ont des essences, des «esprits» divers, qui se répondent à travers un complexe réseau de correspondances, auxquelles sont aussi parfois rattachées étoiles, planètes et pierres précieuses[116]. A la médecine médiévale, la première emprunte ses bases aristotéliciennes, tandis que la seconde développe, formalise et explique les «propriétés occultes» des simples[117]. Pour les galénistes, les contraires

---

[115] H.L., pp.84-85.

[116] Voici par exemple une explication typiquement néoplatonicienne, par Marsile Ficin, des propriétés de la corne de licorne:

«Toutefois nous ne disons pas que notre esprit soit préparé aux influences célestes seulement par les qualités des choses connues aux sens, mais encore beaucoup davantage par certaines propriétés du ciel, entées aux choses, et cachées à nos sens voire à grand peine connues à la raison. Car autant que telles propriétés et leurs effets ne peuvent consister de vertu élémentaire, il s'ensuit qu'elles procèdent singulièrement de la vie et de l'esprit du monde par les mêmes rayons des étoiles, et pourtant que l'esprit est beaucoup et bien touché et affecté par icelles, et grandement exposé aux célestes influences. En cette sorte l'Émeraude, l'Hyacinthe, le Saphir, le Rubis, la corne de l'unicorne et principalement la pierre que les Arabes appellent Bezaar, sont douées des secrètes propriétés des Grâces. Et pourtant non seulement étant prises par dedans, mais encore si elles touchent la chair, et qu'échauffées elles y découvrent leur vertu, et de là entent et insinuent une force céleste aux esprits, par laquelle ils se conservent et contregardent de la peste et des venins. Or que telles choses et semblables produisent leurs effets par la vertu céleste, cela en fait foi qu'étant prises en petit poids elles ne produisent pas action de petite importance.»

Marsile Ficin, *Les trois Livres de la vie, traduits en français par Guy Le Fèvre de la Boderie,* Paris, 1586, livre III, "Pour acquérir la vie du ciel", p.210.

[117] Sur ce sujet, on pourra se référer à deux recueils d'articles de Walter Pagel:
The Smiling Spleen, Paracelsianism in Storm and Stress, Bâle, 1984.
Religion and Neo-Platonism in Renaissance Medicine, Londres, 1985.
ou, pour avoir un jugement d'époque de cette controverse médicale, au compte

se combattent par les contraires, pour les spagyristes, les maladies se guérissent par les «semblables», c'est à dire les remèdes présentant avec elles des correspondances exprimées par un rapport de similitude.

Dans ce débat théorique, les praticiens avaient rarement des positions bien tranchées. A feuilleter les traités de médecine du XVIème siècle, on voit souvent alterner dans le même livre, selon qu'il est question d'une maladie ou d'une autre, humeurs et essences, contraires et semblables. Il est bien peu de ces volumineux ouvrages dont on puisse sans la moindre ambiguïté classer l'auteur parmi les galénistes ou les spagyristes. Laurent Catelan pourtant appartient sans nul doute aux seconds.

Le raisonnement par lequel l'apothicaire montpelliérain explique les propriétés de contrepoison de la corne de licorne est basé sur deux postulats. Tout d'abord, il suppose l'existence d'une virulence essentielle, indépendante des quatre humeurs dont il n'est même pas question ici. D'autre part, Catelan admet la théorie paracelsienne selon laquelle «les semblables s'attirent». Ces deux hypothèses scientifiques clairement affirmées suffisent à rattacher sans la moindre équivoque Laurent Catelan à l'école spagyrique, et ce d'autant plus que le nom de Galien n'apparaît pas une seule fois dans l'*Histoire de…la lycorne,* alors que le petit traité de médecine du philosophe néoplatonicien Marsile Ficin y est cité à plusieurs reprises. Une seule fois dans tous le cours de l'ouvrage, Catelan a recours au raisonnement humoral («le venin que peuvent avoir jeté les dragons et couleuvres dans l'eau susmentionnée ne peut être que d'une qualité chaude et brûlante, et la corne comme fétide n'est que chaude et sèche, si que ce ne sont pas de qualités contraires…[118]»), mais c'est pour laisser la parole à ses contradicteurs, et leur répondre en arguant de la «virulence» de la corne.

Un an plus tôt, dans le *Traité de l'origine, vertus, propriétés et usage de la Pierre Bezoar,* Catelan avait tenu exactement le même discours pour justifier l'usage du Bézoard comme contrepoison. Mais autant le caractère «virulent» et «infect» des calculs rénaux ou stomacaux de divers animaux était aisé à mettre en avant, autant la tâche était ardue s'agissant de la longue corne de l'amie des jeunes vierges. Il devenait en effet nécessaire de faire de la licorne une créature

---

rendu du débat tenu le 17 septembre 1640 au Bureau d'Adresse de Théophraste Renaudot, "Si les maladies se guérissent par leurs contraires ou par leurs semblables", in *Quatriesme Centurie des conférences tenues au Bureau d'adresse,* Paris, 1641, pp.313-316.

[118] H.L., p.36.

peu sympathique, bien éloignée de la belle cavale blanche de l'iconographie. Les témoignages sur cet animal étaient heureusement suffisamment nombreux et variés pour permettre une sélection. Catelan privilégie donc ceux qui mettent en avant la force et la violence de l'animal, tels les récits bibliques ou la description par Marco Polo de cette bête «très vilaine à voir, et dégoûtante» qui «demeure volontiers dans la boue et la fange[119]». La répétition incessante des termes «vilainie», «infection», «virulence», «corruption», «venin» et de leurs dérivés met ainsi en place, peu à peu, une terrible image de la licorne, peu compatible avec la «noblesse» de l'animal pourtant affirmée en introduction et rappelée dans la dernière phrase du livre. C'est donc parce qu'elle se nourrit de vermine, parce qu'elle boit des eaux infectées, parce qu'elle vit dans des marécages malsains, que la licorne acquiert cette «virulence» dont Catelan nous explique ensuite pourquoi elle se concentre dans la corne.

A défaut de licorne…

« … que les cornes dussent contenir et avoir de propriétés au fait de la médecine, attendu que toutes semblent être infectes, fétides et puantes, pourquoi non pas aussi excellemment les cornes des autres animaux sauvages, ou les cornes des animaux domestiques aussi bien que l'imaginaire licorne, et pourquoi encore non pas plutôt les cornes des animaux qui en portent deux, trois et quatre comme animaux plus parfaits plutôt que la corne qui se trouve seule et unique. A quoi je réponds qu'à mesure que quelque partie du corps soit des personnes ou des bêtes est plus employée et exercée, que c'est vers icelle que la nature envoie ses esprits en plus grande abondance. D'où s'ensuit que telles parties sont plus fortes et deviennent plus vigoureuses, et en tout préférables aux restantes…. Voila pourquoi les animaux cornigères exerçant et employant leur corne pour leur défense, les sangliers leurs dents, les élans leurs ongles, les oiseaux leurs griffes, et ainsi les autres, telles parties reçoivent les esprits les plus importants de tout le corps de la bête. Et d'autant que toute l'excellence de la corne de la licorne procède de la virulence qu'elle contient, provenue infailliblement du plus subtil des insectes, des charognes et des plantes et eaux venimeuses qu'elle boit et mange, voire du virus des corruptions infectes de son corps, comme se vautrant d'ordinaire dans la boue

[119] Marco Polo, *Le Devisement du Monde,* ch.CLXVII.

et dans la fange et vilainie parmi les crapauds et autre vermine virulente. Ainsi les cornes des autres bêtes tant sauvages que domestiques, et moins encore les dernières, parce qu'elles ne sont nourries que de bonnes eaux et plantes saines ne peuvent être alexitères, que si d'entre les sauvages il y en a quelques uns qui mangent parfois des insectes et des herbes venimeuses.

«Il est certain en ce cas que leurs cornes sont très bonnes pour servir d'antidotes alexitères contre les poisons, venins et maladies contagieuses. mais plus excellemment les cornes qui sont unicornes, parce que *virtus unita fortior est dispersa…* ainsi les pommes sont meilleures se trouvant en petit nombre sur l'arbre, que s'il y en a multitude, car toute la vertu de la bête ou de l'arbre, s'accumulant en une seule partie se trouve plus puissante, que non pas si elle est éparpillée en plusieurs autres, voila pourquoi pour y bien voir de loin on cligne volontiers un œil, pour faire que les esprits vifs s'accumulant à l'autre rendent la vue meilleure. Or parce qu'entre tous les animaux unicornes et sauvages il ne se trouve pas que outre les insectes et vilainies qu'elles mangent, qu'elles boivent de l'eau virulente et infecte, qu'aucun autre se vautre parmi la boue et la fange et qui soient si fréquemment tourmenté de virulences enragées comme la seule licorne, il est tout certain, apparent et manifeste que sa corne en emporte en cette considération le prix, par dessus toutes les autres de quelles qualité et condition qu'elles puissent être, soutenant que pour ce sujet elle est douée de vertus et propriétés incomparables, et que non sans grande connaissance de cause elle en a de tous temps emporté le prix et l'avantage par dessus tout autre chose qui soit au monde, bien est vrai toutefois qu'à défaut de pouvoir recouvrer de ladite corne de licorne, qu'on peut avoir recours aux autres cornes qui de plus près s'en approchent. C'est à dire qui soient tirées des animaux unicornes et outre cela fort sauvages, telles sont les cornes de l'âne sauvage, du cheval indique, du rhinocérot et semblables. Et en défaut de toutes lesdites cornes, on pourra en une nécessité employer les cornes des taureaux sauvages comme bisons, buffles et autres. Voila pourquoi les anciens monarques avaient accoutumé de boire dans de semblables cornes…[120]»

Toutes les râpures de cornes étaient alors employées en médecine, et nous avons vu de nombreux médecins du XVIème siècle prescrire, à défaut de cornes de licorne, «la corne de cerf, qui n'est de guère moindre à l'autre quant aux effets et

[120] H.L., pp.85-88.

propriétés[121]». C'était aussi l'opinion de Jean de Renou, médecin parisien contemporain de Catelan, qui réservait la corne de licorne aux plus riches de ses patients et conseillait aux autres celles du rhinocéros ou du cerf, qu'il affirmait avoir souvent utilisé et trouvé «guère moins efficacieuse[122]».

Ne voulant pas nier toute efficacité aux autres cornes, plus fréquemment employées que celle de licorne, et peut-être parfois avec succès du simple fait de leur porosité, Laurent Catelan affirme quant à lui que l'authentique corne de licorne est bien plus efficace que ses succédanés. Encore parmi ceux-ci privilégie-t-il les cornes d'autres animaux unicornes, le rhinocéros, l'âne indique d'Aristote, le cheval sauvage d'Élien, moins répandues encore que celles des authentiques licornes. Conséquence logique du raisonnement de l'apothicaire, cette position s'explique aussi sans doute par des raisons commerciales; on peut vendre plus cher la poudre de corne de rhinocéros que celle de corne de cerf.

La licorne fossile

«Mais passons outre sur ce qu'on objecte, qu'il y a de coureurs qui exposent en vente des fragments de quelques cornes, os ou dents d'animaux inconnus trouvés sous terre qui ressemblent à plâtre. A quoi je réponds qu'il pourrait être que tels fragments aient été des licornes, et la preuve en cela doit juger de la chose. Mais je dis que quand il arriverait du contraire, qu'en cela les voyageurs sont fort excusables de les qualifier procédées des cornes de licornes, car c'est comme s'ils voulaient dire que ce sont substituts, vicaires ou succédanés d'icelles… car tels os ou cornes déterrés possèdent de vertus approchables de celles de la corne de licorne, et plut à Dieu que nous eussions de tels fragments en abondance, car ils sont doués de propriétés, sinon si excellentes que celles que possède la corne de la licorne, à tout le moins qui sont grandement utiles et recommandables au fait des venins et maladies contagieuses. *Faciunt n. ad Epilepsiam, syncopem, cardiacam passionem, cordis tremorem, aliosque cordis affectus; sudore egregie movent, ob id, febribus malignis et pestilentibus conducunt, ac venenum omne*

---

[121] Laurent Joubert, *Traité de la peste,* Toulouse, 1581.
[122] *Les Œuvres pharmaceutiques du Sieur Jean de Renou,* Lyon, 1636, ch.XXI, p.450. Voir p.38.

foras ad cutim pellunt. (Boethius, De Lapidibus, lib. II, cap. 243)[123]. Et de fait il se vérifie par expérience qu'un jeune garçon ayant par cas fortuit avalé une balle de plomb qu'il avait trouvé longtemps auparavant parmi des toiles d'araignées, soudain le ventre lui enfla de telle sorte que les assistants n'attendaient autre chose sinon qu'il dut crever par le ventre… Mais lui ayant donné un scrupule d'une telle corne ou dent trouvée sous terre, il fut miraculeusement délivré d'une telle attaque… [suivent d'autres «cas cliniques»].

«Que si quelqu'un demande comment il est possible que telles pièces de dents ou de cornes d'animaux enterrées et trouvées sous terre puissent posséder les qualités susdites et d'où elles ont acquises, attendu que nous ne savons pas de quelles bêtes elles procèdent, je réponds que c'est des vapeurs, exhalaisons et humidités corrompues de la terre, qui s'incorporent et s'imbibent dans leur matière sous terre durant les longues années qu'elles y séjournent, ce qui les fait devenir blanches, tendres et friables, adhérentes à la langue et aux lèvres comme si elles avaient été cuites et calcinées, si que desdites virulences, de non guère différente façon à la corne des licornes, telles pièces sont alexitères. Car puisque du virus des animaux et des viandes et eaux virulentes que lesdites licornes mangent et boivent leurs cornes tirent et possèdent de vertus tant admirables, ainsi tels fragments trouvés sous terre sont doués de facultés aucunement semblables, y ayant tant seulement cette différence que le virus contenu dans les cornes, et particulièrement dans celle de la licorne est plus excellemment élaboré et corrigé que non pas dans telles pièces trouvées sous terre. Car les animaux virulents qui hument les infections de la terre, comme sont les crapauds, les dragons et les couleuvres, les digèrent en eux-mêmes et leur donnent ainsi quelque préparation particulière avant que de les jeter dans l'eau qu'ils boivent, puis la licorne venant à les avaler et prendre les redigère et reprépare encore avant que de les envoyer comme excrément à la corne dans laquelle finalement ledit virus se perfectionne en telle sorte qu'il est d'une action merveilleusement subtile et pénétrante au contraire des fragments trouvés sous terre, lesquelles ont attiré immédiatement de la terre lesdites vapeurs et lesdites exhalaisons pourries et corrompues sans l'entremise d'aucune bête et sans être si parfaitement digérées et exactement élaborées. Par tous lesquels discours je veux dire que ores la corne de licorne soit de beaucoup

[123] Traduction de l'édition française de 1594 de l'*Histoire des pierreries* d'Anselme Boèce de Boodt, médecin de l'empereur Rodolphe II (p.551): «Elle profite contre l'épilepsie, syncope, cardiaque passion, termeur du cœur. Elle provoque puissamment les sueurs, pour cette raison elle est propre aux fièvres malignes et pestilentielles et pousse tout le venin dehors la peau».

plus précieuse et plus importante, et que en son défaut les cornes de rhinocéros, d'âne sauvage, de cheval des Indes et semblables, ou selon Joubert celle de cerf, pourvu qu'elles soient des premières sorties… puissent être employées, que après tout les fragments susmentionnés peuvent légitimement être admis pour substitut et succédané de tels alexitères et antidotes. Et de fait j'en ai parmi les singularités de mon cabinet les plus rares…[124]»

La découverte au XVIème siècle, en Allemagne d'abord et surtout, mais parfois aussi dans le reste de l'Europe, d'ossements fossiles de grande taille donna lieu à une longue controverse scientifique. Le monde lettré rivalisa d'érudition pour expliquer leur origine, y voyant les restes de tel ou tel héros de l'Antiquité, plus vaguement ceux des «géants d'avant le déluge», ou plus prudemment ceux des éléphants d'Hannibal, dont on avait du mal cependant à expliquer comment ils seraient parvenus dans le Harz, région d'Allemagne centrale où furent trouvés les premiers et les plus nombreux de ces ossements. Conrad Gesner nous apprend même que certains pensaient qu'il s'agissait là «des cornes de licornes dispersées par le déluge[125]». L'orthodoxie religieuse, tant à Rome qu'à Wittenberg, voulait que, la création étant parfaite et complète, aucune espèce ne pût avoir disparu ou être apparue depuis lors, et amenait donc à rejeter cette séduisante hypothèse.

La licorne fossile connut pourtant une brillante carrière. Il nous est difficile aujourd'hui de savoir quels étaient exactement les produits qui circulaient en Europe au XVIIème siècle sous le nom d'«unicornu fossilis». Certains étaient effectivement des ossements pétrifiés, comme ceux découverts en 1663 dans le Harz, à l'aide desquels le physicien Otto von Gericke (1602-1686) reconstitua le squelette d'une licorne fossile[126]. D'autres étaient sans doute du bois fossile, voire de simples stalactites.

Quelle que soit leur origine, tous ces produits étaient appelés «unicornu fossilis», expression dans laquelle *unicornu* désigne la corne et non l'animal. La licorne fossile tient en effet son nom, non de son origine supposée, la plupart des auteurs ne croyant pas qu'il puisse s'agir de restes de licorne, mais de ses propriétés médicinales que l'on pensait équivalentes, voire supérieures, à celle de la véritable corne de licorne. Boethius de Boodt, médecin de l'empereur Rodolphe

---

[124] H.L., pp. 95-99.
[125] Conrad Gesner, *De Rerum Fossilium, Lapidum et Gemmarum Figuris et Similitudinibus Liber,* Turin, 1565.
[126] Voir infra, p.269.

II, consacra trois chapitres de sa *Gemmarum et Lapidarum Historia* aux *cornes fossiles, que l'on prend vulgairement pour la corne de licorne*[127]*.* S'il savait à quoi s'en tenir quant à l'origine de ces «cornes», il ne leur en reconnaissait pas moins des usages médicaux considérables: «…en premier lieu elles sont dessicatives et astringentes, elles cicatrisent les ulcères sans mordication…Outre ce, si leur moelle a une odeur agréable, elle est en premier lieu amie et agréable au cœur, et le conforte et fortifie, de même que le boli Armeni ou la terre Lemnienne, de peur qu'il ne soit facilement opprimé par l'air infect, ou par le venin qu'on aura pris. Et même si la substance de cette moelle avant la transmutation a été d'un cerf, d'un éléphant, d'un frêne, d'une noix, d'un arbre ou autre chose qui résiste et est contraire aux venins, elle aura une très grande énergie pour les chasser et les surmonter. Et encore plus grande si l'odeur de l'arbre même, ou première substance, peut encore être aperçue. Car alors il est certain que quelques qualités sont encore restées dans le corps changé, et que les forces qui sont attachées à la matière plus subtile ne sont pas encore péries, mais qu'elles sont augmentées, une nouvelle matière souterraine survenant. Une corne donc de cette sorte et qualité est un très souverain et unique antidote pour chasser tous les venins, fièvres pestilentielles, et la peste même, en faisant prendre au malade avec eau appropriée, ou vin oligophore… le poids d'une dragme ou quatre scrupules[128].»

En 1645, Thomas Bartholin consacra à la «licorne fossile», dont lui aussi connaissait parfaitement l'origine, le dernier chapitre de ses *Observations sur la licorne.* Alors même qu'il ne croyait guère aux propriétés médicinales de la corne de licorne, il est beaucoup plus affirmatif sur celles de la corne fossile[129]. La pharmacopée du paracelsien lyonnais Pierre Potier, qui ignore totalement la licorne, fait en revanche grand cas du bézoard et de la licorne fossile, tous deux présentés comme de puissants contrepoisons, mais ne se prononce pas sur l'origine de cette dernière[130]. Tout au long du XVIIème siècle, c'est donc ce nom générique de *licorne fossile* qui désigna les fossiles animaux et végétaux, et parfois plus particulièrement les défenses de mammouths, utilisés en médecine. Le traité qu'y consacra en 1666 un médecin allemand s'intitule d'ailleurs *De unicornu fossili*[131]*.*

---

[127] Anselme Boèce de Boodt, *Le parfait Joaillier, ou histoire des pierreries,* Lyon, 1644 (1609 en latin), liv. II, ch.211, 212 et 213.
[128] ibid., pp.548-549.
[129] Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ,* Padoue, 1645, ch.37, pp.275-288.
[130] Pierre Potier, *Pharmacopea Spagyrica,* in *Opera Omnia Medica et Chymica,* Lyon, 1645, pp.529-530.
[131] Johann Bausch, *De Unicornu Fossili,* Iena, 1666.

Lorsque Laurent Catelan écrivit son *Histoire de…la lycorne*, la corne de l'animal avait beaucoup perdu de son prestige. Les licornes fossiles d'Allemagne étaient, en revanche, tenues en haute estime par la majorité du corps médical, et l'apothicaire ne pouvait qu'en parler. En donnant aux propriétés de la corne fossile et de la corne authentique la même explication scientifique, Catelan voulait donc relégitimer cette dernière. Mais il allait plus loin encore, affirmant et expliquant, d'une manière quelque peu alambiquée il est vrai, que la corne fossile ne pouvait qu'avoir des propriétés moindres que celles de la corne véritable. C'est ainsi la corne fossile, de découverte plus récente et dont on savait qu'elle n'avait d'unicorne que le nom, qui venait réhabiliter la vieille licorne médiévale mise à mal par Ambroise Paré et quelques médecins trop sceptiques.

Objections et Réponses

Dans notre étude sur l'*Histoire de…la Lycorne,*, nous avons délibérément négligé ce qui semble à première vue le cœur de l'ouvrage, les réponses définitives que Laurent Catelan affirme apporter aux détracteurs de la licorne. En effet, le débat que l'apothicaire prétend refermer est fort mal ouvert, mêlant quelques objections bien réelles, empruntées souvent au *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, à d'autres qui ne semblent là que pour préparer une réplique cinglante, comme le montre le tableau suivant, récapitulant les dix-huit objections énumérées par Catelan et les réponses qu'il y apporte.

1	Ctésias n'est pas un auteur digne de foi	*p.26*	Ctésias n'est pas le seul à en parler	*p.46*
2	L'Écriture Sainte parle de Reem, qui peut désigner une autre bête unicorne	*p.27*	C'est bien du féroce Monocéros qu'il est question dans la Bible	*p.47*
3	la licorne est un hybride impossible (cheval, lion, éléphant, cerf, sanglier)	*p.28*	La licorne est une espèce à part entière, pas un hybride	*p.48*

4	Les descriptions des licornes et de leurs cornes sont discordantes	*p.29*	Selon leur âge et les régions où elles vivent, les licornes et leurs cornes peuvent avoir des aspects différents.	*p. 50*
5	Les Romains ne connaissaient pas les licornes, on n'en a pas vu dans les triomphes	*p.30*	Les Romains n'ont pas été en Inde	*p. 55*
6	Aristote n'a pas parlé de la licorne, celle des monnaies d'Alexandre est donc symbolique	*p.31*	Il y a beaucoup d'autres choses dont les classiques n'ont pas parlé, et les médailles d'Alexandre représentent ses conquêtes réelles.	*p.56*
7	L'étymologie lion-corne est absurde	*p.33*	Pourquoi pas? On dit bien un loup-cervier.	*p.58*
8	L'eau que boit la licorne ne peut pas être empoisonnée, car couleuvres et dragons n'ont pas l'haleine empoisonnée.	*p.33*	Les dragons et couleuvres des pays chauds, où vivent les licornes, sont venimeux.	*p.59*
9	Quand bien même ce serait le cas, les animaux ne pourraient pas le savoir et la corne de licorne ne pourrait désinfecter si rapidement l'eau (raisonnement galéniste sur les humeurs)	*p.35*	L'odorat des animaux, et de la licorne, leur permet de reconnaître l'eau empoisonnée. C'est la virulence de la corne qui lui fait attirer à elle tous les poisons présents dans l'eau (raisonnement paracelsien sur les essences)	*p.63*
10	La licorne ne peut boire du bout des lèvres	*p.36*	Cela est dû à son humeur «mélancolique», comme celle des ânes.	*p.69*

11	La licorne solitaire ne peut pas se reproduire	*p.37*	De temps en temps, le mâle rencontre la femelle.	*p.70*
12	La licorne ne peut reconnaître la virginité d'une fille	*p.37*	Elle le peut, grâce à son odorat	*p.70*
13	Si la licorne était véritablement attirée par la jeune vierge, elle la violerait au lieu de s'endormir.	*p.38*	De joie, la licorne s'évanouit. De plus, une telle copulation est impossible.	*p.72*
14	La licorne capturée ne peut se tuer	*p.41*	Elle peut se laisser mourir de faim	*p.75*
15	Si la licorne existait, on l'aurait capturée, ou on en aurait au moins des cadavres.	*p.41*	La chasse est difficile et dangereuse (pour la jeune vierge). Si un cadavre est trouvé par des paysans, ils ne vont sûrement pas le crier sur les toits pour se le faire confisquer.	
16	Les cornes de licornes sont des faux ou viennent d'autres animaux.	*p.42*	Il est techniquement impossible de fabriquer de tels faux.	*p.80*
17	Comment la corne de licorne peut-elle suer en présence du poison et tuer les animaux venimeux?	*p.44*	Par «sympathie», le venin attirant le venin.	*p.81*
18	La corne de licorne ne peut être un contrepoison universel, ni avoir plus de pouvoir que d'autres cornes	*p.45*	Une corne retient toute la force de l'animal, là où deux cornes n'en ont que moitié chacune. C'est un contrepoison universel parce que déjà imbibé de poison.	*p.85 à 99*

Mêlant jusqu'à la confusion deux débats, celui sur l'existence de l'animal et celui sur les propriétés médicinales de la corne, cette partie de l'ouvrage de Laurent Catelan produit plus d'obscurité qu'elle n'en dissipe. Nous avons donc privilégié dans notre étude les développements plus longs que l'auteur consacre à l'existence et à l'aspect de la licorne, dans les premières pages du livre, puis à l'usage de sa corne en médecine, à la fin de l'ouvrage, quitte à aller fréquemment chercher des éclaircissements dans la discussion de telle ou telle controverse.

La corne empoisonnée

La lecture de l'*Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de la lycorne* laisse perplexe. A quelques reprises, nous nous sommes interrogés sur la bonne foi de l'auteur. Sans aller jusque là, on peut se demander si son texte n'avait pas, entre autres, une fonction publicitaire. Cela ne signifie pas nécessairement que Laurent Catelan ait voulu vendre sa précieuse corne, encore que tout eût sans doute dépendu du prix qui pouvait lui en être offert. En publiant régulièrement des ouvrages sur les «raretés et singularités» de son cabinet, notre apothicaire avide de reconnaissance sociale se présentait à la fois comme un érudit et comme un homme riche, puisque possesseur d'objets d'une valeur inestimable. Les démêlés juridico-financiers qui ont opposé cet homme quelque peu paranoïaque à la faculté de pharmacie de Montpellier[132] l'obligeaient à afficher et revendiquer sans cesse sa compétence. Ils peuvent aussi expliquer le penchant de Catelan pour des sources et des théories assez peu académiques, mais il convient de ne rien exagérer sur ce point, de nombreux ouvrages de l'époque, à Montpellier plus souvent qu'à Paris, ayant fait une large place aux idées nouvelles.

Il reste que Catelan n'est guère convaincant, son *Histoire de…la lycorne* n'ayant jamais la rigueur et l'évidence du *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré. Il consacre beaucoup d'énergie et d'érudition à construire l'image d'une licorne féroce, violente, se nourrissant de vermine et d'eau empoisonnée, pour expliquer la «virulence» de la corne dans laquelle sont concentrés tous les poisons animaux et végétaux. Comment expliquer alors que le malade qui prend de la poudre de

[132] Sur ce sujet voir Francis Gay, *Une lignée d'apothicaires montpelliérains,* Montpellier, 1896.

licorne en décoction ne succombe pas sur le champ? que celui qui porte une pièce de licorne en pendentif ne brise pas la chaîne pour jeter au loin l'objet qui lui cause une atroce brûlure?

Toutes ces contradictions, que Catelan n'avait peut-être pas vues, découlent de la thèse selon laquelle «seul le poison peut lutter contre le poison». Elles étaient inévitables dès lors que l'on voulait appliquer aux venins, ou aux maladies «pestilentielles», les théories paracelsiennes selon lesquelles les semblables s'attirent. Il faudrait pour les résoudre, deux siècles plus tard, l'invention de l'homéopathie.

3. LA LICORNE FACE A LA SCIENCE

3.1 - LA LICORNE EXISTE-T-ELLE ?

Naturalistes et médecins ont d'abord disserté savamment et librement de l'existence de la licorne, convoquant sur ce point des autorités classiques et modernes, parfois inattendues, et publiant des gravures d'un étonnant réalisme. En prouvant par l'Écriture, grâce à une erreur de traduction, l'indiscutable réalité de l'animal, les théologiens ont rendu la discussion plus difficile, mais ne l'ont jamais totalement close. La blanche bête devint alors un animal - presque - comme les autres, montant à bord de l'Arche et attentive à la lyre d'Orphée. Le narval, la licorne des mers, vint même au secours de la licorne des terres.

Elle allait s'éloigner, quand par hasard son regard tomba sur Alice…
- «Qu'est-ce… Qu'est-ce… que ça ?» demanda-t-elle enfin.
- «C'est une petite fille!, répondit allègrement Haigha…, Nous avons trouvé cela aujourd'hui même, c'est grandeur nature et c'est deux fois plus vrai que nature!»
- «J'avais toujours cru qu'il s'agissait de monstres fabuleux, s'exclama la licorne. Est-ce vivant ?»…
Alice ne put empêcher ses lèvres d'ébaucher un sourire tandis qu'elle disait:
- «Moi-même, voyez-vous, j'avais toujours cru que les licornes étaient des monstres fabuleux!»

Lewis Caroll, *De l'autre Côté du miroir*

Mais les autres alléguèrent que la bête, si bête il y avait, était apparue à la lueur de la lune et que dans ce cas, qui pouvait être certain qu'il s'agissait bien d'une licorne? L'un ajouta qu'il était bien difficile de distinguer quoi que ce soit au clair de lune, et un autre déclara qu'il était quasi-impossible de reconnaître une licorne. Ils entamèrent alors une discussion à propos de la taille et de l'apparence de ces animaux, se référant à toutes les légendes où elles figurent, sans parvenir pour autant à se mettre d'accord entre eux… Narl se leva et déclara qu'il était temps de passer au vote. Ils agirent donc selon un procédé habituel qui consistait à jeter des coquillages de couleurs variées dans une corne passée de main en main, et votèrent au sujet de la licorne. Il se fit un grand silence quand Narl fit le compte des coquillages. Et c'est ainsi qu'il fut établi, par vote, que la licorne n'avait pas existé.

Lord Dunsany, *La Fille du roi des elfes.*

Vous oyez un qui a vu des licornes, vous lisez les bons, et anciens et modernes, auteurs qui la témoignent, vous oyez l'Écriture Sainte qui l'autorise, vous en avez les cornes et sentez l'expérience de la vertu que Dieu y a mise, et cependant un seul homme vous détournera seul avec ses folles persuasions de croire ce que vous voyez, et le tout contre la vérité même que vous touchez de vos mains…

La Cosmographie universelle de tout le Monde, auteur en partie Munster mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie, par François de Belleforest, Comingeois…

Utrum sit unicornu[1]

«Dans tous les domaines où témoignages et raisonnements laissent subsister le doute, il convient, avant d'aller plus loin, de se demander si la chose en question existe réellement ou non[2]», remarquait Andrea Bacci dès la première phrase de son *Traité de la licorne*. La plupart des auteurs qui, du XVIème au XIXème siècle, se sont intéressés à la bête unicorne, commencèrent leurs dissertations, comme le médecin milanais, en s'interrogeant sur son existence réelle[3]. Nous n'étions plus tenus de procéder ainsi, la question étant aujourd'hui résolue. La licorne, en effet, n'existe pas; prétendre le contraire est soit jouer sur les mots, si l'on pense au rhinocéros ou à des licornes artificielles, soit confondre fantasmes et réalités, si l'on veut encore trouver l'animal dans quelque vallée tibétaine oubliée. Pour autant, le long et tumultueux débat sur l'existence de la licorne reste au centre de notre sujet, et nous ne pouvions nous contenter de le traiter incidemment, au détour de discussions sur la corne, l'aspect, et l'habitat naturel, supposé réel, de l'animal. En l'abordant enfin de front, nous verrons à l'œuvre, derrière les arguments, les personnages et les controverses, quelques-unes des grandes tendances qui ont marqué l'histoire de la pensée scientifique des quatre derniers siècles.

J'avais, il y a quelques années, entamé une recherche sur l'origine du jeu d'échecs, ou plus précisément sur les idées avancées à ce sujet par les auteurs européens depuis la fin du Moyen-Âge. L'aridité, la quadrature excessive de ce premier sujet m'a fait l'abandonner et lui préférer l'étude du mythe de la licorne. À ceux qui s'étonnaient de ce brusque changement, j'ai longtemps répondu que les deux sujets étaient proches. Non pas que la licorne ait pu être une pièce du jeu

---

1 Titre du premier chapitre de Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu Tractatus*, Stuttgart, 1598 (1566 en italien).

2 Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu Tractatus,* Stuttgart, 1598 (1566), p.1.

3 Thomas Bartholin, dont l'ouvrage s'ouvre sur un chapitre consacré à d'hypothétiques homme cornus, est l'une des très rares exceptions. Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ,* Padoue, 1645.

d'échecs, bien que l'on trouve un *unicornio*, au profil très rhinocéral, dans le très ancien *Livre des jeux d'Alfonse le Sage*, mais plus profondément parce que les idées sur l'existence de la licorne et sur l'origine du noble jeu me semblaient avoir évolué de manière semblable, et originale.

Le cosmos ptoléméen fut défendu avec bien plus d'ardeur que la licorne ou Palamède[4], et nul n'a jamais été brûlé, ni même condamné, pour avoir nié l'existence de la licorne ou l'origine grecque des échecs. Pourtant, s'il ne se trouvait plus, dès le milieu du XVIIème siècle, aucun intellectuel pour prétendre que la terre était au centre de l'univers, quelques-uns écrivaient encore, en 1850, que la licorne existait, ou que les échecs avaient été inventés pendant le siège de Troie. Il me semblait donc que, sur ces deux thèmes, sur d'autres sans doute, la Renaissance ne se traduisait pas par un changement rapide de point de vue, mais plutôt par l'ouverture d'un débat qui ne serait clos que cinq siècles plus tard. Cette belle construction, qui appelait une analyse structuraliste, n'a pas tenu bien longtemps. En effet, on ne peut comparer les idées de Ruy Lopez ou Pietro Carrera, auteurs en 1565 et 1617 des deux plus fameux traités d'échecs, avec celles de leurs contemporains Conrad Gesner ou Ulysse Aldrovandi. Les ouvrages sur les échecs ont été écrits par des joueurs, qui ne s'intéressaient qu'accessoirement à l'histoire du jeu et ne l'abordaient qu'incidemment, en introduction; lorsqu'un érudit comme Thomas Hyde (1636-1703) se pencha plus sérieusement sur l'origine du jeu d'échecs, il eut tôt fait de démêler la vérité d'avec les légendes médiévales. Tout au contraire, le débat sur l'existence de la licorne était, dès l'origine, scientifique, opposant médecins, naturalistes, apothicaires et, à l'occasion, théologiens. Et si la controverse perdura si longtemps, c'est tout simplement parce que, si l'on renonçait au triste conte rapportant sa capture par une vierge traîtresse, la licorne n'avait plus rien d'extraordinaire excepté - mais c'est beaucoup - que ceux qui en parlaient ne l'avaient jamais vue. Un point commun subsiste néanmoins entre le noble jeu et la fière cavale, mais il convient de ne pas lui accorder trop d'importance: dans les deux cas, il s'est trouvé des hommes - il s'en trouve sans doute toujours - pour avoir intérêt à maintenir la légende. L'origine antique des échecs valorisait plus les joueurs qu'un emprunt récent au monde arabe; l'existence de la licorne expliquait celle de ces cornes dont les apothicaires faisaient un commerce fort lucratif.

---

[4] Le guerrier grec Palamède, cousin de Ménélas, était censé avoir inventé les échecs pendant le siège de Troie, pour distraire les soldats.

Ceux qui croyaient à la licorne, ceux qui n'y croyaient pas

Entre le XVème et le XVIème siècle, les textes traitant de la licorne changèrent de démarche, de thématique et de structure. La préoccupation essentielle des lettrés de la Renaissance n'était plus tant de savoir ce que signifiait ou représentait la licorne que de déterminer si elle existait réellement, ce dont on commençait à douter, et si oui, quels étaient ses mœurs, son habitat, son aspect, et en quoi sa corne pouvait être utile en médecine. Les légendes médiévales ont certes pu donner lieu à des discussions scientifiques: nous avons vu Laurent Catelan tenter d'expliquer pourquoi la licorne est attirée par les jeunes vierges, et la scène de la purification des eaux n'était pas invraisemblable, pour qui admettait que la corne de licorne neutralisait le poison. De plus en plus, cependant, ces récits furent soit négligés, soit relégués par les traités d'histoire naturelle dans un bref paragraphe consacré aux «images», «moralités» et «litteraria». Dans l'iconographie, dans la poésie, en héraldique aussi, la symbolique de l'animal restait en revanche essentielle. Tandis que les travaux scientifiques discutaient de la présence de la licorne dans une nature que l'on cherchait à mieux connaître par l'exploration et l'expérience, la tradition humaniste se perpétuait encore dans des interprétations emblématiques inspirées de l'Antiquité ou des textes hermétiques. La licorne du *Physiologus* allait donc désormais évoluer dans deux univers distincts, celui, très prosaïque, des traités scientifiques, et celui, plus poétique, de la peinture, du blason et des livres d'emblèmes. C'est au premier que nous allons nous intéresser, en étudiant l'évolution de la croyance en l'existence réelle de l'animal, mais il pourra arriver que, dans les textes d'un Bacci ou d'un Catelan, ces deux mondes, qui ne s'ignorèrent jamais tout à fait, cessent de se côtoyer pour s'entremêler de nouveau.

La licorne existe-t-elle? Les réponses à cette question simple ont été, du XVIème au XIXème siècle, très variées et souvent ambiguës. C'est pourquoi il a semblé utile de regrouper, dans un tableau chronologique, l'ensemble des opinions que nous avons rencontrées sur ce sujet. Cette liste réunit des textes très divers, depuis les longs traités que des érudits des XVIème et XVIIème siècles consacrèrent à cet animal, jusqu'aux simples articles de dictionnaires, en passant

par les récits de voyageurs et les ouvrages de médecine. Les opinions de ces auteurs sont variées, leurs réponses à la question «la licorne est-elle un animal réel?» allant souvent bien au delà d'un simple «oui» ou «non». Pour ne pas alourdir le tableau, nous avons donc fait le choix de regrouper ceux qui affirment, comme Edward Topsell en 1607[5], «la licorne existe» et ceux qui, comme Conrad Gesner, se contentent de laisser entendre, avec une certaine prudence, que l'animal est vraisemblablement réel[6]. De la même manière, figurent dans la même colonne les auteurs qui assurent que la licorne est une légende et ceux qui la présentent comme un animal «probablement fabuleux[7]». Certains, comme Ulysse Aldrovandi, évitent soigneusement toute opinion personnelle sur le sujet[8]; d'autres, comme le médecin Gabriel Fallopio, avouent simplement ne pas savoir[9]; d'autres encore, comme dans le dictionnaire d'Antoine Furetière, en 1690, affirment successivement que la licorne existe, puis qu'elle n'existe pas; tous se retrouvent dans le groupe de ceux qui ne se prononcent pas ou apportent une réponse ambiguë.

Malgré tous ces regroupements, le classement des opinions sur la licorne posait encore problème. Ainsi, l'importance que la science de la Renaissance accordait au «vrai nom» des choses crée une distinction, difficile à appréhender pour l'homme du XXème siècle, entre les auteurs qui croyaient à la réalité de la licorne et ceux pour qui il existait de nombreux quadrupèdes unicornes (âne des Indes, oryx, camphur…) dont aucun n'était la «vraie» licorne. On ne pouvait donc classer un auteur comme Thevet, qui décrit le Camphur et le Naharaph unicornes, avec ceux qui croyaient en la licorne, puisque lui même affirme que les récits sur cet animal ne sont que «discours de Mélusine». Entre défenseurs et adversaires de la licorne, le débat était bien souvent, aux XVIème et XVIIème siècles, plus sémantique que scientifique. Il en irait différemment au XIXème siècle, lorsque les antilopes unicornes que la rumeur situait au Tibet ou en Afrique du Sud étaient systématiquement, même si leur pelage était roux comme celui du chiru tibétain[10], assimilées à la licorne de la tradition européenne.

---

5 Edward Topsell, *The History of Four-footed Beasts,* Londres, 1658 (1607), p.552.

6 Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis* Francfort, 1603 (1551), pp.689-695.

7 *Dictionnaire Larousse du XIXème siècle,* 1873.

8 Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus,* Bologne, 1616, pp.401-408.

9 Gabriele Fallopio, *De Confectione Cordiali,* in *Opera Omnia,* Francfort, 1600 (1570), p.191.

10 *Nouveau Journal asiatique*, sept. 1830, p.234.

Bien sûr, nous n'avons considéré ici que les auteurs qui se posaient la question de l'existence de la licorne, et négligé les nombreux ouvrages de médecine qui, aux XVIème et XVIIème siècles, traitaient des propriétés de la corne de licorne sans discuter de la réalité de l'animal. Figurent ainsi dans notre liste les récits de voyageurs ayant vu, ou ayant été convaincu de son existence, ainsi que les traités de naturalistes ayant discuté de la réalité de l'animal. Il n'était en revanche pas possible de citer tous les voyageurs, souvent célèbres, n'ayant apparemment jamais rencontré cet animal. Il est vrai que si Colomb ou Magellan, pour ne citer qu'eux, ne parlent nulle part de licornes dans leurs mémoires, cela ne prouve pas qu'ils ne croyaient pas à leur existence mais, tout au plus, que la question n'était pas pour eux des plus importantes. Il en va différemment des naturalistes: Linné a écrit, au détour d'un article sur le narval, que la licorne était, selon lui, fabuleuse[11]; Buffon n'est pas allé jusque-là, mais qu'il ait ignoré cet animal tout au long des quarante volumes de son *Histoire naturelle* suffit à prouver qu'il était pour lui légendaire.

Il reste que cette liste est, notamment pour la période la plus récente, quelque peu biaisée. Aux XVIème et XVIIème siècles, la question de l'existence de la licorne était de celles qui passionnaient les savants, et servit de prétexte à de volumineux ouvrages d'érudition. Mais elle n'eut plus ensuite la même importance, et les quelques auteurs qui discoururent alors de l'animal le firent souvent pour affirmer son existence, en réaction contre une opinion dominante qui n'avait nul besoin de s'exprimer[12]. Par conséquent, si ce tableau peut nous permettre de distinguer des périodes et de dégager quelques grandes tendances, il n'autorise cependant pas une exploitation statistique trop systématique des opinions exprimées.

---

[11] Carl von Linné, *Système de la nature,* Paris, 1793, p.298 (article narval: «l'existence du quadrupède nommé licorne est fabuleuse»).

[12] De la même manière, celui qui voudrait étudier l'opinion des hommes du XXème siècle sur l'existence des extraterrestres, en faisant une étude statistique des textes qui leur sont consacrés, trouverait sans doute une majorité de livres et d'articles exprimant des opinions tout à fait positives, ce qui ne correspond vraisemblablement pas au point de vue dominant. En effet, ceux qui ne croient pas à l'existence des petits hommes verts n'éprouvent pas le besoin d'écrire un livre pour justifier leur jugement.

La licorne existe-t-elle?

	OUI ou plutôt oui.	non, mais il existe des quadru-pèdes unicornes	ne se prononce pas (ou réponse ambiguë)	NON ou plutôt non.	◇ = au moins un chapitre ou cinq pages sur la licorne ◇◇ = ouvrage entièrement consacré à la licorne.
Æneas Sylvius Piccolomini (Pie II), *Asiæ Europæque Elegantissima Descriptio,* 1503 (texte écrit vers 1460).	X				
Sébastien Munster, *Cosmographia*, 1544.	X				
Paolo Giovio, *Historiarum suo Temporis,* 1547.	X				
Conrad Gesner *Historia Animalium,* 1551.	X				
Jérôme Cardan, *De Subtilitate,* 1551; *De Rerum Varietate,* 1557.	X				◇
Pierre Belon, *Les Observations de plusieurs singularités…* ,1553.			X		◇
Amatus Lusitanus, *In Dioscoridis de Materia Medica Enarrationes,* 1554.			X		
Pierius Valerianus, *Hieroglyphica,* 1556.	X				◇
Jules-César Scaliger, *Exoticarum Exercitationem…,* 1557.	X				
Garcia da Orta, *Histoire des drogues, espiceries …,*1602 (1563).	X				
Andrea Marini, *Discorso contro la falsa opinione dell'alicorno,* 1566*.				X	◇◇
Andrea Bacci, *L'Alicorno,* 1566.	X				◇◇
Jan van Gorp, *Origines Antwerpianæ,* 1569.				X	
Gabriele Fallopio, *De Confectione Cordiali,* 1570.			X		
André Thevet, *Cosmographie universelle*, 1575.		X			◇
François de Belleforest, *Cosmographie universelle,* 1575.	X				
Ambroise Paré, *Livre des venins,* 1579.				X	◇
Ambroise Paré, *Discours de la licorne,* 1582.	X				◇◇
Leonard Rauchwolf, *Aigentlich*					

	OUI ou plutôt oui.	non, mais il existe des quadru-pèdes unicornes	ne se prononce pas (ou réponse ambiguë)	NON ou plutôt non.	◇ = au moins un chapitre ou cinq pages sur la licorne ◇◇ = ouvrage entièrement consacré à la licorne.
*Beschreibung des Raiss…,*1582.	X				
Giovanni Emiliano, *Naturalis de Ruminantibus Historia,* 1584.	X				◇
Guillaume Bouchet, *Les Sérées,* 1584.				X	
Ambroise Paré, *Discours de la licorne, 1585.*		X			◇◇
Antonio Anguisciola, *Compendium Simplicium et Compositorum Medica-mentorum,* 1587.	X				◇
Geoffroy Linocier, *Histoire des plantes…,* 1588.	X				
Jean Bodin, *Theatrum Naturæ,* 1590.			X		
J.-H. van Linschoeten, *Histoire de la navigation et de son voyage…,* 1610 (1591).				X	
Johann Schenck, *Observationum Medicarum,* 1600.	X				◇
Caspar Schwenckfeld, *Theorio-Tropheum Silesiæ,* 1603.	X				
J.B. Silvatico, *De Unicornu, Lapide Bezaar, Smaragdo…,* 1605.		X			◇
Edward Topsell, *The History of Four-footed Beasts,* 1607.	X				◇
Anselme Boèce de Boodt, *Gemmarum et Lapidum Historia,* 1609.		X			◇
William Shakespeare *La Tempête,* 1611.				X	
Wolfgang Frantze, *Historia Sacra Animalium,* 1613.				X	◇
Samuel Purchas, *Purchas, his Pilgrimes,* 1613.				X	
Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus,* 1616.			X		◇
Thomas Coryat, *Crudities,* 1616.	X				
Nicolas Caussin, *Polyhistor Symbolicus,* 1618.	X				
Benedetto Ceruto, *Museum Calceolarianum,* 1622.	X				
Laurent Catelan *Histoire de la licorne,* 1624.	X				◇◇

	OUI ou plutôt oui.	non, mais il existe des quadru-pèdes unicornes	ne se prononce pas (ou réponse ambiguë)	NON ou plutôt non.	◇ = au moins un chapitre ou cinq pages sur la licorne ◇◇ = ouvrage entièrement consacré à la licorne.
Caspar Bartholin, *De Unicornu ejusque Affinibus et Succedaneis,* 1628.	X				◇◇
R.P. J.E. Nieremberg, *Historia Naturæ, Maxime Peregrinæ,* 1635.	X				
Jean de Renou, *Œuvres pharmaceutiques,* 1636.	X				
Bureau d'Adresse, *Conférence de la licorne*, 1640.			X		
Rupert Besler, *Gazophilacium Rerum Naturalium…,*1716 (1642).	X				
Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ,* 1645.	X				◇◇
Thomas Browne, *Pseudodoxia Epidemica,* 1646.		X			◇
Jan Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus,* 1647.			X		◇
Gisbert Voegt, *Selectarum DIsputationum Theologicarum,* 1648.			X		
Vincent le Blanc, *Les Voyages,* 1649.	X				
Pietro della Valle, *Voyages,* 1664 (1650).			X		
Nicolas Tulp, *Observationes Medicæ,* 1652.			X		◇
Ole Worm, *Musei Wormiani Historia,* 1655.			X		◇
Lodovico Moscardo, *Note overo memorie del Museo…,* 1656.	X				
Étienne de Flacourt, *Histoire de la grande île Madagascar,* 1658.	X				
Anton Deusing, *De Unicornu,* 1659.	X				◇◇
Jérôme Lobo, *Relation de l'empire des Abyssins,* 1672 (1659).	X				◇
Georg Kaspar Kirchmaier, *De Basilisco, Unicornu, Phœnice…,*1669 (1661).	X				◇
Wenceslas Hollar, *A New and Perfect Book of Beasts…,* 1663.	X				
Samuel Bochart, *Hierozoycon, sive de*					

	OUI ou plutôt oui.	non, mais il existe des quadru-pèdes unicornes	ne se prononce pas (ou réponse ambiguë)	NON ou plutôt non.	◇ = au moins un chapitre ou cinq pages sur la licorne ◇◇ = ouvrage entièrement consacré à la licorne.
Animalibus Scripturæ, 1663.		X			◇
rééd. de l'*Historia Sacra Animalium* de W. Frantze, 1665.			X		◇
Athanase Kircher, *Mundus Subterraneus,* 1665; *China Illustrata*, 1667.		X			◇
Johann Homilius & F.C. Bereus *De Monocerote,* 1667 *.	X				◇◇
César de Rochefort, *Histoire… des îles Antilles,* 1668.			X		◇
Olfert Dapper, *Description de l'Afrique,* 1686 (1668).	X				
John Ogilby, *Africa,* 1670.				X	
Olfert Dapper, *Die unbekannte neue Welt,* 1673.	X				
Athanase Kircher, *Arca Noe,* 1675.	X				
Paul Sachs, *Monocerologia,* 1676.				X	◇◇
Moïse Charas, *Pharmacopée royale, galénique et chimique,* 1682 (1676).				X	
Nicolas Perrot d'Ablancourt, *L'Afrique de Marmol,* 1678.				X	
S.F. Frenzel & C. Vater, *Disquisitio Naturalis de Unicornu,* 1679 *.	X				◇◇
Dictionnaire François de César-Pierre Richelet, 1680.	X				
Cornelius Stalpart van der Wiel, *Observations de médecine…,* 1758 (1680).	X				◇
André-Phérotée de La Croix, *Relation universelle de l'Afrique,* 1688.	X				
Jacob Primerose, *Traité sur les erreurs vulgaires de la médecine,* 1689.		X			◇
Dictionnaire d'Antoine Furetière 1690.			X		
Maximilien Misson, *Nouveau Voyage d'Italie,* 1691*.				X	
G.W. Leibniz, *Protogæa,* vers 1692.	X				
Jérôme Merolla da Sorrento, *Relatione*					

	OUI ou plutôt oui.	non, mais il existe des quadru-pèdes unicornes	ne se prononce pas (ou réponse ambiguë)	NON ou plutôt non.	◇ = au moins un chapitre ou cinq pages sur la licorne ◇◇ = ouvrage entièrement consacré à la licorne.
del viaggio nel regno del Congo, 1692.				X	
John Ray, *A Collection of Curious travels and Voyages…,* 1693.				X	
Dictionnaire de l'Académie Française 1694.	X				
Pierre Pomet, *Histoire générale des drogues,* 1696			X		
Nicolas Lémery, *Dictionnaire ou traité… des drogues simples,* 1698.				X	
François Le Large, *Explications des figures…,* 1703.				X	◇
Michele Bernardo Valentini, *Museum Museorum,* 1704.				X	◇
François Leguat, *Voyages et aventures … aux Indes orientales,* 1708.				X	
Journal des Sçavans 1717.				X	
Eusèbe Renaudot, *Anciennes Relations des Indes et de la Chine…,* 1718.	X				
Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée,* 1724.	X				
Joachim Legrand, *Dissertation sur la côte orientale d'Afrique,* 1728.	X				
Thomas Boreman, *A Description of Three Hundred Animals…,* 1730 *.			X		
Johann Jakob Scheuchzer, *Physique sacrée ou hist. nat. de la Bible,* 1732.		X			◇
Benoit-Jérôme Feijoo, *Théâtre critique…,* 1743.	X				
Claude-Marie Guyon, *Histoire des Indes orientales,* 1744.	X				
F.A. Aubert de la Chesnaye des Bois *Dictionnaire des animaux,* 1759.		X			◇
Carl von Linné, *Systema Naturæ,* 1760.				X	
Encyclopédie, 1761.				X	
J.-E. Guettard, *Note sous l'*Histoire naturelle *de Pline,* 1771.		X			
P.S. Pallas, *Natürgeschichte merkwürdiger Thiere,* 1778.				X	

	OUI ou plutôt oui.	non, mais il existe des quadru-pèdes unicornes	ne se prononce pas (ou réponse ambiguë)	NON ou plutôt non.	◇ = au moins un chapitre ou cinq pages sur la licorne ◇◇ = ouvrage entièrement consacré à la licorne.
Jules Camus, *note sous l'*Histoire des animaux *d'Aristote*, 1783.			X		
Anders Sparrman, *Voyage au cap de Bonne Espérance,* 1787.	X				
P.S. Pallas, *Lettre à Anders Sparrman,* 1787.			X		
P.A.F. Ray, *Zoologie universelle et portative*, 1788.			X		
G. Reusser, *Sur l'Existence de la licorne,* 1797.	X				◇◇
P.C.B. Guéroult, *Note sous l'*Histoire naturelle *de Pline,* 1802.				X	
Comte de Lacépède, *Histoire naturelle des cétacés,* 1804.				X	
John Barrow, *Travels in Southern Africa,* 1806.	X				
Conrad Malte-Brun, *Géographie universelle,* 1817.	X				
Revue Britannique, 1827.	X				
Henri-Jules Klaproth, *Description du Tibet,* 1830.	X				
Georges Cuvier, *notes sous l'*Histoire naturelle *de Pline l'Ancien*, 1831.				X	
J.F. Laterrade, *Notice en réfutation de la non-existence de la licorne,* 1836.	X				◇◇
A. von Katte, *Reisen in Abyssinien,* 1838.	X				
Le Magasin pittoresque 1842.	X				
Fulgence Fresnel, *Lettre au Journal asiatique,* 1844.	X				◇◇
Victor Coremans, *La Licorne et le juif errant,* 1845.	X				
Dictionnaire universel d'Histoire naturelle, 1846.			X		
R.P. Évariste Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet…*1850.	X				
J.W. von Müller, *Das Einhorn von geschichtlichen und naturwissenschaft-lichen Standpunkte betrachtet*, 1852 *.	X				◇◇

	OUI ou plutôt oui.	non, mais il existe des quadru-pèdes unicornes	ne se prononce pas (ou réponse ambiguë)	NON ou plutôt non.	◇ = au moins un chapitre ou cinq pages sur la licorne ◇◇ = ouvrage entièrement consacré à la licorne.
L.-F. Jéhan de Saint-Clavien, *Dictionnaire de zoologie ou histoire naturelle,* 1852.				X	
Francis Galton, *The Narrative of an Explorer in South Africa,* 1853.			X		
L.E.S. de Laborde, *Notice des émaux,* 1853.				X	
Edouard-Thomas Charton, *Voyageurs anciens et modernes,* 1856.			X		
Philip Henry Gosse *The Romance of Natural History,* 1860 *.	X				◇
David Livingstone vers 1860.	X				
W. Haughton, *On the Unicorn of the Ancients,* 1862.				X	◇
George Percy Badger, *notes sous les* Voyages de Barthema, 1863.	X				
Dictionnaire d'E. Littré 1863.				X	
W. Winston Reade, *Savage Africa,* 1863.	X				
Dictionnaire de B. Dupiney de Vorepierre, 1864.			X		
Arthur Eloffe, *Histoire naturelle des cornes,* 1866.			X		
John Brand, *Observations on the Popular Antiquities…,* 1870.	X				
Dictionnaire Larousse du XIXème siècle 1873.				X	
Ferdinand Hoefer, *Histoire de la zoologie,* 1873.	X				
Nicolas Prjevalski, *Voyage en Mongolie et pays des Tangoutes,* 1875.				X	
Dictionnaire de l'Académie Française 1879.			X		
Victor Gay, *Glossaire archéologique du Moyen-Âge,* 1883.	X				
J. Barthélémy Saint-Hilaire, *notes sous l'*Histoire des animaux *d'Aristote,* 1883.				X	
Charles Gould, *Mythical Monsters,* 1886.			X		◇

	OUI ou plutôt oui.	non, mais il existe des quadru-pèdes unicornes	ne se prononce pas (ou réponse ambiguë)	NON ou plutôt non.	◇ = au moins un chapitre ou cinq pages sur la licorne ◇◇ = ouvrage entièrement consacré à la licorne.
Dictionnaire de P. Bescherelle, 1887.				X	
Cl. Schefer, *Notes sous les* Voyages de Barthema, 1888.			X		

* Je n'ai pu consulter personnellement les sources marqués d'un astérisque, et me fonde donc en ce qui les concerne sur les comptes-rendus détaillés que j'ai pu en trouver dans d'autres ouvrages, essentiellement les études d'Odell Shepard, *The Lore of the Unicorn,* New York, 1930, et de Jochen Hörisch, *Das Tier das es nicht gibt,* Nördlingen, 1986, ainsi que dans les recensions que, dès la fin du XVIème siècle, certains auteurs ont fait des textes de leurs prédécesseurs.

Ce tableau commence avec les premiers doutes sérieux formulés, à la Renaissance, quant à l'existence de la licorne, animal merveilleux issu du bestiaire médiéval et de quelques maigres textes de l'antiquité tardive. Il s'achève sur les derniers espoirs exprimés, il y a de cela un siècle, par des auteurs voulant encore croire à la découverte possible, dans la moiteur des forêts d'Afrique centrale ou sur les hauts-plateaux battus par le vent du Tibet, d'une variété d'antilope unicorne. Malgré les quelques réserves que nous avons exprimées à son sujet, cette longue liste permet de dégager quatre périodes. De 1550 à 1620 environ, le débat sur l'existence de la licorne resta extrêmement ouvert, et les opinions exprimées très variées et souvent sceptiques. On assista ensuite, jusque vers 1690, à un sensible renouveau, qu'il faudra expliquer, de la croyance en la réalité de notre animal. Le XVIIIème siècle ne s'est guère intéressé à la licorne, et ne nous a laissé aucun texte conséquent sur cette question, mais les quelques références à l'animal, dans les dictionnaires ou au détour d'un article traitant d'un autre sujet, sont le plus souvent empreintes d'un net scepticisme. A partir de 1785 environ, la controverse resurgit, et ce n'est qu'au début de notre siècle que le caractère fabuleux de la licorne fut définitivement accepté. Les quelques textes du XXème siècle qui affirment la réalité de la cavale légendaire, comme l'essai de Bertrand d'Astorg, *Le Mythe de la dame à la licorne,* ou la petite mystification de Michael Green, *De*

Historia et Veritate Unicornis, relèvent désormais de la littérature, et non de la zoologie.

Anciennes et nouvelles références

«Vous voici veuve, me voici roi: il y faut vraiment du consentement du ciel pour que notre éloignement soit ainsi aboli, avec toute trace de ce passé. Vous êtes restée pour moi la jeune fille que j'ai défendue et servie. Pour vous, je suis encore prêt à rompre mon mariage, affirmer devant le sacré tribunal que jamais je n'ai touché à ma pauvre princesse (et au diable! les commères de Paris si elles ne savent pas lui retrouver son pucelage); prêt aussi à vous faire remonter sur le trône, et à vous rendre vos états de Bretagne: car c'est de vous que j'ai convoitise et non de vos territoires. Anne, comme autrefois: la licorne vous traduit ainsi que les hermines de votre blason.

« Mais voici mon avertissement: j'ai trop longtemps attendu et œuvré pour vous maintenir dans cet état. Mes liciers vont changer la légende. Pour le chasseur patient que je fus, la licorne est un animal comme les autres: il se traque; il se défend peut-être avec persévérance; peut-être encore se réfugiera-t-il, sous votre main, dans un jardin secret. Vous le livrerez alors vous-même par fidélité à votre devoir d'état, ô mon épouse, ma maîtresse et ma reine. Et j'aurai plaisir à vous présenter sa dépouille: la licorne, en vous, sera réduite[13].»

[13] Bertrand d'Astorg, *Le Mythe de la dame à la licorne*, p.111.

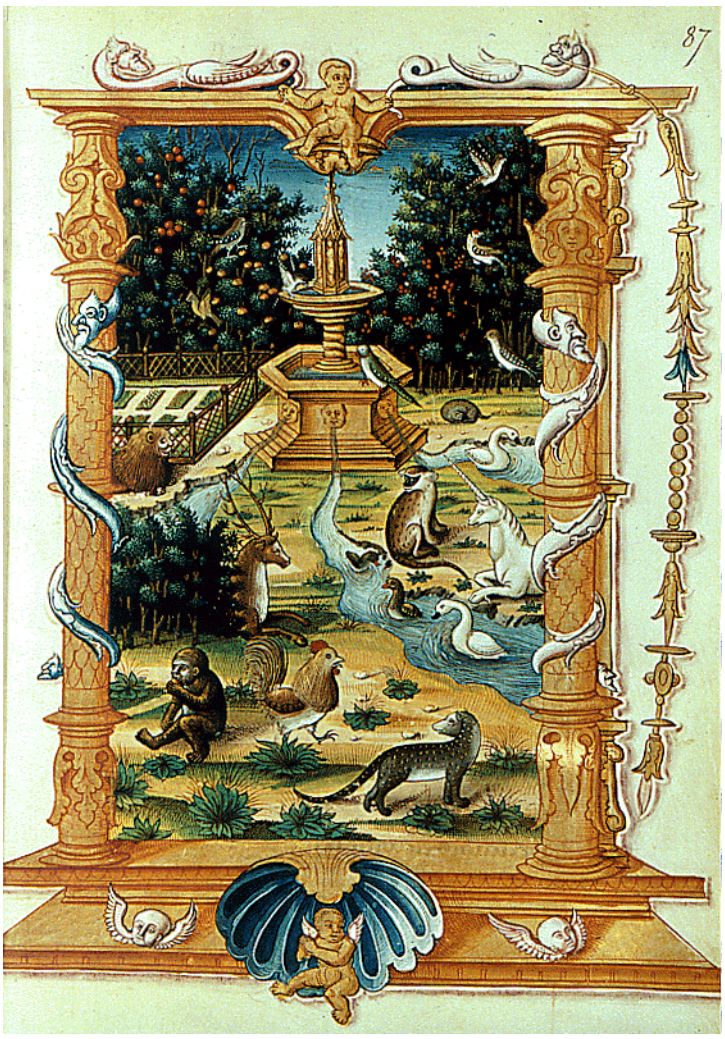
Le Départ de la chasse. Tapisserie de la série de *La Chasse à la licorne.*

On l'aura deviné: la lettre, trop belle, est fausse. Bertrand d'Astorg pensait que les tapisseries des Cloisters, la série de *la Chasse à la licorne*, avaient été commandées par Louis XII pour les offrir, en 1498, à Anne de Bretagne. Trop séduisante, l'hypothèse avancée dans les années 40 n'a plus aujourd'hui la faveur des historiens[14], mais elle permit à l'essayiste d'imaginer cette plaisante correspondance entre le roi de France et celle qui serait bientôt sa femme. Lorsque Bertrand d'Astorg fait écrire à Louis XII que la licorne est «un animal comme les autres», il ne voit là qu'une formule littéraire. La blanche bête était pourtant devenue, en ces dernières années du Moyen-Âge, un animal presque «comme les autres», rare et exotique certes, comme l'hippopotame ou la gazelle, mais nullement mythique. On la retrouve ainsi dans de nombreuses représentations du règne animal d'où sont désormais absents les dragons, sirènes et autres griffons.

[14] Margaret Freeman, *La Chasse à la licorne,*pp.156-174.

Gravure des *Esopi Apologi sive Mythologi cum Quibusdam Carminum et Fabularum Additionibus* de Sébastien Brant (1501). Dans la volumineuse collection de fables compilée par l'auteur de *La Nef des fous*, la licorne est un animal parmi beaucoup d'autres. C'est à ce titre qu'elle figure dans cette image illustrant une fable d'Ésope, *Les bêtes et les oiseaux,* qui ne la mentionne pas spécifiquement[15].

[15] Signalons, mais c'est une exception, une gravure illustrant la même fable, dans laquelle le seul animal imaginaire est un griffon. Marcus Gheeraerts, *Die warachtige Fabulen der Dieren*, 1567, p.104.



Cette scène paradisiaque, illustrant les *Chants royaux de la conception couronnée de Rouen*, fut peinte en 1520. L'animal tacheté qui figure au premier plan est peut-être un ocelot, décrit dès le début du XVIème siècle par Amerigo Vespucci et dont la fourrure commençait à être importée vers l'Europe. La belle licorne blanche figure ici comme un animal réel, et si l'on excepte les drôleries qui s'enroulent autour des colonnes elle est le seul à s'être avéré depuis inexistant.

Savants et compilateurs du Moyen-Âge, d'Isidore de Séville à Brunetto Latini en passant par Albert le Grand et par tous les rédacteurs de bestiaires, avaient peu à peu construit de la licorne une image composite et ambiguë. On y retrouvait la charmante unicorne du Physiologus, celle qui ne savait résister à l'attrait des jeunes vierges, mais aussi quelques traits du brutal rhinocéros et de son frère jumeau, le monocéros. Les érudits de la Renaissance commencèrent par enrichir le corpus traditionnel sur la licorne de quelques références supplémentaires.

On alla bien sûr rechercher l'*Histoire des animaux* d'Aristote, pourtant déjà largement exploitée par Albert le Grand, pour avoir confirmation qu'elle ne contenait aucune notice consacrée à un quelconque monocéros. Tout juste put-on trouver, au détour de considérations générales sur la formation des cornes, deux allusions à l'existence d'au moins deux espèces de quadrupèdes unicornes: «On n'a jamais d'animal pourvu d'un seul ongle et de deux cornes. En revanche, il existe un petit nombre d'animaux pourvu d'une corne et d'un seul ongle, comme l'âne indien[16]. Parmi les animaux pourvus d'une corne et d'un sabot fendu, il y a l'oryx[17].»

C'était bien peu, et bien vague. On trouva certes quelques autres passages chez des auteurs de l'antiquité, Ctésias[18], Jules César[19], Philostrate[20], Élien de Préneste[21], Oppien[22], Solin[23]; Ce n'étaient là qu'auteurs mineurs comme Élien, suspects comme Ctésias et Oppien, peu versés en histoire naturelle comme Jules César, ou tardifs et totalement dénués d'originalité comme Solin, surnommé le «singe de Pline». L'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien devait donc rester la principale référence classique en la matière. Les savants traités sur la licorne, dont les premiers datent de la fin du XVIème siècle, citent toujours Pline, souvent Élien et Aristote, et se gardent bien de toute référence aux bestiaires médiévaux[24]. L'animal dont il est question, et dont la silhouette gracile se précise peu à peu sur les gravures, n'a pourtant rien du vilain monocéros à pattes d'éléphant si minutieusement décrit dans le huitième livre de l'*Histoire naturelle*. Cette cavale blanche, c'est plutôt l'unicorne du Physiologus; si elle a grandi, si elle a emprunté

---

16 Ce terme montre que la source d'Aristote est ici Ctésias de Cnide, dont nous avons donné ailleurs la description détaillée de l'«âne indien».

17 Aristote, *Histoire des animaux,* liv.II, ch.1. On trouve les mêmes considérations dans *Les parties des animaux,* liv.IV, ch.10.

18 Ctésias, *Histoire des Indes,* liv.I. Ce texte est connu par la citation qu'en fait Élien, *De la Nature des animaux,* , liv.IV, 52.

19 Jules César, *La Guerre des Gaules,* liv.VI, 26.

20 Philostrate, *Vie d'Apollonius de Thyane,* liv.III, 1.

21 Élien de Préneste, *De la Nature des animaux ,* liv.III, 41; liv.IV, 52; liv.XVI, 20.

22 Oppien, *Cynegetica,* liv.II, 96. Dans ce long poème sur l'art de la chasse, Oppien écrit que certains bœufs de Béotie ont une corne unique au milieu du front. Si tel avait été le cas, nul doute qu'Aristote aurait abordé ce sujet dans son *Histoire des animaux…*

23 Solin, *Polyhistoria,* ch.55.

24 On notera, pour s'en amuser, que si Conrad Gesner évite soigneusement dans son *Histoire des animaux* toute référence au Physiologus ou aux bestiaires médiévaux, il est cependant allé chercher dans un texte difficilement accessible, la *Chiliade* du grammairien grec Tzetzès, écrite au XIIème siècle, une légende qui se trouvait dans tous les bestiaires occidentaux du Moyen-Âge. Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551), p.692.

la noble silhouette du cheval, elle a néanmoins conservé la fine barbiche et les sabots fendus du petit chevreau décrit par les premiers bestiaires. Quant à sa longue corne en spirale, telle qu'on la voyait déjà sur quelques miniatures médiévales, ce n'est ni la corne noire et lisse du monocéros de Pline, ni le curieux attribut tricolore - noir, blanc et rouge - qui orne le front de l'âne des Indes dans le récit de Ctésias.

La littérature du XVIème siècle sur la licorne se caractérise donc par un surcroît de références, mais elles ne sont pas toutes, loin de là, empruntées à l'Antiquité grecque et romaine. Les témoignages de voyageurs sont appelés en renfort, et dans le *Discorso dell'alicorno* d'Andrea Bacci, paru en 1566, le chapitre consacré à la «description de la licorne par les auteurs antiques» est suivi d'un autre énumérant les «témoignages récents sur la licorne»[25]. Les récits de Marco Polo laissaient le chasseur de licorne sur sa faim, puisque les animaux décrits sous ce nom par le marchand vénitien ressemblaient par trop à des rhinocéros. C'est donc une relation plus récente qui allait occuper la première place, celle de Luigi Barthema qui, vers l'an 1505, avait vu deux licornes «à côté du temple de La Mecque».

Les témoignages et opinions des contemporains viennent ensuite, mais ne sont pas traités très différemment de ceux du passé: Conrad Gesner, en 1551, cite une lettre d'un de ses correspondants au sujet d'une variété de licorne vivant dans la région de Cracovie, ainsi que le témoignage de Pierre Belon sur la corne de Saint-Denis[26]. En 1579, Ambroise Paré fait grand cas de l'opinion de Garcia da Orta, qui écrivait en 1563 dans son *Histoire des drogues* qu'à proximité du cap de Bonne Espérance vit «une certaine espèce d'animal terrestre…lequel avait la tête et le crin d'un cheval… ayant une corne de deux empans de long[27]». Le chirurgien des derniers Valois cite de même André Thevet, qu'il côtoyait à la cour et dont la *Cosmographie* n'était parue que quatre ans avant la première ébauche du *Discours de la licorne.*

Plus qu'un «retour aux classiques» ou une fidélité aveugle à Pline, c'est une nouvelle liberté dans la recherche des sources qui caractérise les textes de cette

---

[25] Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu Tractatus,* Francfort, 1598 (1566).
[26] Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551), p.694.
[27] Garcias ab Horto, *Histoire des drogues, espiceries, et de certains médicamens simples qui naissent ès Indes,* Lyon, 1602 (1563), p.77.

époque. Liberté qui, l'érudition et l'imprimerie aidant, se traduisit vite par une multiplication des références. Les auteurs grecs et latins sont cités en premier, mais si leur caution était indispensable pour aborder un quelconque sujet, elle n'interdisait nullement de chercher ailleurs des informations complémentaires, ou de simples confirmations. Outre les sources classiques et les témoignages de voyageurs, les érudits en arrivèrent bientôt à se citer l'un l'autre. En 1551, la littérature sur la licorne était encore assez limitée, et Conrad Gesner ne pouvait guère invoquer, dans le premier tome de son *Historia Animalium,* que l'opinion exprimée, un an plus tôt, par Jérôme Cardan dans son *De Subtilitate*[28]. Quelques années plus tard, la deuxième édition du traité de l'érudit zurichois était enrichie d'un «corollaire à l'histoire de la licorne» présentant les points de vue de plusieurs auteurs parmi lesquels Paul Jouve et surtout Pierre Belon, dont l'opinion devait sans doute quelque peu au premier texte de Gesner… L'érudition licornesque tournerait bientôt au délire dans l'œuvre de Thomas Bartholin.

Vers le pays des fées

Cette abondance de références littéraires ne doit pas faire oublier que la science de la Renaissance en savait paradoxalement moins sur la licorne que la connaissance médiévale. Les auteurs classiques et les voyageurs du temps apportaient certes quelques informations sur l'aspect et l'habitat de l'animal, mais ces données contradictoires ne permettaient pas d'en façonner une image stable, cohérente et, au sens propre du terme, homogène. En revanche, naturalistes et médecins étaient amenés à rejeter, ou simplement à négliger, une grande partie des légendes que le Moyen-Âge finissant avait associé à la bête unicorne. Cette évolution n'est nullement spécifique à la licorne, et des récits concernant des animaux bien réels, comme celui de l'ours qui lèche ses petits pour leur donner forme[29], ou du pélican qui s'ouvre le ventre pour nourrir ses oisillons, furent abandonnés pour la même raison, leur caractère merveilleux, voire trop clairement allégorique.

---

[28] Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551), p.690.
Jérôme Cardan, *De Subtilitate,* Nuremberg, 1550 (trad. *De la Subtilité et subtiles inventions,* Paris, 1556, p.217).

[29] Dont témoigne encore aujourd'hui l'expression «un ours mal léché».

La Création n'était désormais plus perçue comme un album de métaphores et de paraboles morales et chrétiennes. Certes, on n'oubliait ni que la licorne était charmée par les jeunes filles, ni qu'elle purifiait de la pointe de sa corne les eaux infectées afin que les autres animaux pussent se désaltérer, mais, n'étant plus support à allégories, si ce n'est parfois dans l'iconographie chrétienne ou symboliste, ces légendes perdaient tout à la fois leur raison d'être, leur intérêt et leur crédibilité. Il reste que pour distinguer sans ambiguïté ce qui, dans les traditions sur la licorne, relevait de la zoologie et de la légende, il eût fallu que les érudits de ce temps aient eu l'occasion d'observer une véritable licorne. Un léger doute subsista donc toujours, qui permettait encore en 1624 à un Laurent Catelan d'affirmer la véracité des récits rapportant la capture de la licorne par une jeune vierge, ou la purification d'un flot impur par sa corne.

Conrad Gesner ne consacre que trois lignes de son article sur le monocéros au combat du lion et de la licorne. Le paragraphe qui conte la capture de l'animal par une pure jeune fille est un peu plus étoffé, mais le zoologue précise que l'«on doute de ce récit de chasse à la licorne par la séduction, car il n'y a pas sur ce point d'autorité plus ancienne que Tzetzès, qui vivait en 1176[30]». Le principal intérêt de cette remarque est peut-être dans son inexactitude, car Gesner venait, quelques lignes plus haut, de citer à ce sujet Isidore de Séville, dont les textes remontent au VIIème siècle. Il reste que le naturaliste suisse doutait de la véracité de ce récit, mais sans doute, et peut-être inconsciemment, pour d'autres raisons que celle qu'il avance. L'histoire pouvait déjà paraître invraisemblable ou teintée de merveilleux, mais ce n'était pas encore un argument scientifique recevable. En revanche, que les anciens n'en aient pas parlé était un élément de poids pour remettre en cause la légende.

C'est au XVIème siècle que la croyance dans les propriétés médicales de la corne de licorne, utilisée comme contrepoison universel, a été la plus forte, et que le prix de ce simple a été le plus élevé. On aurait pu penser que la légende qui est

---

[30] Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551), p.692. Le texte de Tzetzès n'avait jusque là jamais été cité par les auteurs dissertant de la licorne, mais il n'est guère étonnant que le savant suisse en ait eu connaissance, puisque la première édition moderne, avec une traduction latine, en était parue quelques années plus tôt à Bâle (Johannis Tzetzès, *Variarum Historiarum Liber,* Bâle, 1546). Je n'ai pas pris la peine de rechercher si le très érudit Gesner avait lui même collaboré à cette traduction.

sans doute à son origine, et qui conte que la licorne trempe la pointe de sa corne dans les eaux empoisonnées pour les purifier avant que les autres animaux ne viennent boire, aurait eu plus de succès auprès des auteurs de ce temps. Elle n'était certes pas oubliée, puisqu'elle envahit à la même époque vignettes et devises gravées, mais on ne la retrouve que rarement dans les ouvrages scientifiques, et Conrad Gesner, qui fait grand cas des usages médicaux de la corne de licorne, l'ignore totalement.

Enluminure marginale d'une bible italienne confectionnée pour Borso d'Este (?-1471)[31], qui avait choisi pour devise une licorne trempant sa corne dans les eaux, sous le palmier qui était l'emblème de la famille[32].

N'étant généralement plus considérées comme des données objectives et fiables, les légendes concernant la capture de la licorne, la purification des eaux et le combat contre le lion ne sont évoquées que très rapidement[33], et avec d'immenses réserves, quand elles ne sont pas reléguées dans une conclusion dédiée aux «litteraria». On trouve certes chez Conrad Gesner une ébauche

---

[31] Sur le même manuscrit, au fol.185 du deuxième volume, se trouve une autre enluminure présentant la licorne dans une scène très rare, celle de son combat contre le dragon.

[32] Guy de Tervarent, *Attributs et symboles dans l'art profane,* Genève, Droz, 1958, p.240, cite quelques médailles et tableaux réalisés pour Borso d'Este sur lesquels figurent cette devise.

[33] Au XVIIème siècle, la connaissance même de ces récits médiévaux est parfois devenue très approximative. Dans son *Museum Museorum,* Michel-Bernard Valentin se moque de la légende selon laquelle la licorne naîtrait du sein d'une vierge. De toute évidence, cet épisode n'étant rapporté par aucun autre auteur, il s'agit là d'une déformation, due à une lecture trop rapide, de la vieille légende de la capture de la licorne par une jeune vierge. La forte symbolique christique de l'animal est peut-être en partie responsable de cette erreur. Michael Bernard Valentin, *Museum Museorum,* Francfort, 1704, p.482.

d'explication scientifique de l'attirance de la licorne pour les vierges pures, qui serait due à l'odeur particulière de la chasteté, mais nous avons vu que le médecin zurichois restait néanmoins très sceptique quant à la réalité de cette technique de chasse. Le *Discorso dell'alicorno* d'Andrea Bacci, paru à Venise en 1566, fait plus de place au merveilleux qu'aucune autre des monographies sur la licorne publiées à cette époque, mais l'auteur y regroupe néanmoins les citations bibliques, les légendes de la chasse à la licorne et de la purification des eaux, ainsi que quelques considérations sur les devises et les médailles, dans un très bref chapitre traitant des «figures et allégories de la licorne»[34].

Même les prédicateurs chrétiens délaissèrent peu à peu la légende de la vierge et de la licorne. Lorsque, dans son *Sermon sur les brebis perdues,* Martin Luther utilisa l'image de la licorne, les mœurs de l'animal avaient bien changé. «Le Christ, écrit-il, est comparable à une licorne, dont on prétend qu'elle ne peut être capturée vivante. On dit qu'on peut la poursuivre à en perdre haleine; elle peut être touchée, blessée et même tuée, mais on ne peut s'en emparer vivante[35].» Ce n'est plus au Physiologus chrétien et médiéval que Luther empruntait le support de son allégorie, mais à l'antique Pline disant de son monocéros «cette bête sauvage ne peut être capturée vivante[36]».

Les ouvrages plus particulièrement consacrés au symbolisme furent les derniers à faire une place importante aux légendes et aux allégories. En 1618, le théologien jésuite Nicolas Caussin (1583-1651), confesseur de Louis XIII, dans son *Polyhistor Symbolicus*, cite la scène de la capture de la licorne par une vierge et celle de l'animal trempant sa corne dans un flot impur. Il exprime de forts doutes quant à la réalité de la première, «qui n'est mentionnée que par Albert le Grand», mais semble croire à la véracité de la seconde: «La corne de licorne est un remède contre tous les venins. De même, en Afrique, où, à cause de la multitude de serpents, les fleuves sont souvent infectés par la putréfaction de leur venin, le monocéros, par la vertu qui réside en sa corne, purifie merveilleusement les eaux… On applique [cette image] à juste titre au Christ baptisé qui, semblable au fils des

---

[34] Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu Tractatus,* Stuttgart, 1598 (1566), pp.90-95.
[35] Martin Luther, "Predigt vom verlorenen Schaf", 25 août 1532, in *Schriften,* éd. de Weimar, t.XXXVI, p.274.
[36] Pline l'Ancien, *Histoire naturelle,* liv.VIII, 22.

licornes, a sanctifié le cours des eaux afin, comme dit Bède, d'"effacer la souillure de tous nos crimes".[37]»

La nouvelle licorne

Les vieilles légendes étant, pour l'essentiel, remisées sur les étagères poussiéreuses du cabinet des fées, il restait un quadrupède unicorne à l'existence problématique, baptisé licorne. Au début du XVIème siècle, ce statut n'était guère original. Les naturalistes étaient en effet confrontés à d'autres créatures exotiques à la réalité tout aussi discutable. L'auteur du *Cinquiesme et dernier Livre des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel* réunit au pays de Satin ces animaux à l'existence douteuse. Il y a là bien sûr trente deux licornes, quatorze phénix, des sphinx, des loups-garous, de féroces manticores à trois rangées de dents et des catoblépas qui, comme le basilic, tuent d'un seul regard. Mais dans le même pays vivent aussi le pélican, le caméléon, la panthère, la girafe et même l'éléphant.... Les créatures exotiques étant des cadeaux princiers fort prisés, certaines seraient bientôt, à grands frais, amenés sur le vieux continent, et leur existence ne ferait plus de doute: crocodiles et autruches feraient, dans les cours des princes. Au début du XIIIème siècle, l'empereur Frédéric II avait, paraît-il, une girafe dans sa ménagerie; on est plus certain de la réalité de l'animal offert par un potentat oriental à Laurent de Médicis[38]; il faudrait attendre 1827 pour qu'un second ou troisième spécimen vivant, offert à Charles X par le pacha d'Égypte, franchisse la Méditerranée. Conrad Gesner était fier d'avoir observé un dromadaire[39]. Nous contons ailleurs les tristes aventures d'Ulysse, le premier rhinocéros, depuis la chute de l'empire romain, à poser la patte en Europe.. Mais de dragon, de basilic, de griffon ou de licorne, nul ne trouva. Tout au plus avait-on, preuves déjà suspectes, des cornes de licorne, des basilics naturalisés, quelques écailles de dragon et serres de griffon.

---

[37] Nicolas Caussin, *De Symbolica Ægyptiorum Sapientia. Polyhistor Symbolicus,* Paris, 1618, pp.350-351.

[38] *Histoires de Paolo Iovio, Comois, Évêque de Nocera, sur les choses faites et advenues de son temps en toutes les parties du monde,* Lyon, 1552, liv.XVIII, pp.298-299.

[39] Conrad Gesner, Historia Naturalis de Quadrupedibus Viviparis, Francfort, 1603 (1551), p.160.

La *Description de tous les quadrupèdes* de Michel Herr, parue en 1546, est un texte succinct mais dans lequel on peut voir se dessiner, sans doute pour la première fois, une nouvelle approche de l'étude des animaux[40]. Dans sa préface, le médecin strasbourgeois ne cache nullement que son texte est une compilation de données prises chez Aristote, Pline, Albert et quelques autres. Mais il revendique son refus de traiter de tous les animaux cités par ces auteurs, se bornant aux espèces bien connues, soit qu'elles vivent parmi nous, soit qu'elles aient été observées par des témoins dignes de foi, anciens ou modernes. Cela ne l'empêcha certes pas d'admettre encore dans son bestiaire trois animaux fabuleux, la licorne, le dragon et le griffon, mais il en interdit l'entrée aux sirènes et satyres. Le griffon faisait sans doute là sa dernière apparition dans un ouvrage d'histoire naturelle; le dragon aussi allait bientôt se faire rare; seule la licorne avait encore un bel avenir.

Beaucoup plus ambitieuse que ce bref traité, l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner, parue en 1551, fut la première grande compilation d'Histoire naturelle[41]. Sans cesse rééditée, elle resta jusqu'à la parution, au début du XVIIème siècle, des travaux d'Ulysse Aldrovandi, l'ouvrage de référence en matière de zoologie. Les auteurs qui, dans la seconde moitié du XVIème siècle, s'intéressèrent à l'histoire naturelle avaient tous dans leur bibliothèque un exemplaire du traité de Gesner, ou l'avaient à tout le moins consulté. Les six grandes pages in-folio de son article sur le monocéros formèrent donc la base commune des dissertations postérieures sur la licorne, tout comme sa gravure servit de modèle à la plupart des représentations de notre animal jusqu'au milieu du XVIIème siècle.

---

[40] Cet ouvrage est très rare, puisque seuls deux exemplaires, dont l'un se trouve à la bibliothèque universitaire de Strasbourg, en sont connus.

Je n'ai pu le consulter, mais me suis fondé en ce qui le concerne sur l'article d' Ernest Wickersheimer, "Le Livre des quadrupèdes de Michel Herr, médecin strasbourgeois", in *La Science au XVIème siècle, Colloque de Royaumont*, pp.266-283, Paris, Hermann, 1962.

Voir aussi Laurent Pinon, *Livres de zoologie de la Renaissance, une anthologie (1450-1700),* Paris, Klincksieck, 1995, qui donne des reproductions de quelques planches, mais pas de celles sur la licorne.

[41] Sur la zoologie de Conrad Gesner, on pourra consulter:

Caroline Aleid Gmelig-Nijboer, "Conrad Gesner's Historia Animalium, an Inventory of Renaissance Zoology", in *Communicationes Biohistoricæ Ultrajectinæ*, n°72, Utrecht, 1977.

Christa Riedl-Dorn, *Wissenschaft und Fabelwesen, ein kritischer Versuch über Conrad Gesner und Ulysse Aldrovandi,* Vienne, Böhlar, 1989.

Le polygraphe suisse s'est fondé, pour décrire quelques centaines d'animaux, sur ses observations personnelles, mais aussi sur d'innombrables sources écrites, parmi lesquelles l'*Histoire des animaux* d'Aristote, l'*Histoire naturelle* de Pline, les *Etymologiæ* d'Isidore de Séville, le *De Animalibus* d'Albert le Grand. L'ouvrage est exhaustif, se voulant un condensé de toute la connaissance d'alors sur le règne animal. Les créatures merveilleuses issues du bestiaire médiéval y figurent donc, mais l'auteur n'a besoin que de quelques lignes pour nier leur réalité, sans donner cependant clairement ses raisons. On devine cependant que c'est leur caractère merveilleux, c'est-à-dire leur non-conformité aux modèles animaux habituels, qui entraîne l'élimination du griffon hybride, des trop humaines sirènes, des harpies cauchemardesques et de l'unique et flamboyant Phénix. D'autres créatures mythiques, comme les satyres, sont assimilés par Gesner à des singes mal décrits. Dans une logique créationniste, où tout restait possible, on ne peut pas parler de principe d'actualité, mais plutôt d'un assez vague principe de similitude.

Alors que les animaux réels sont tous figurés par une ou plusieurs gravures, les créatures mythiques se passent le plus souvent d'illustration. Cela permet de repérer aisément les quelques créations de la riche imagination des hommes qui sont passées à travers le filtre critique du naturaliste suisse. Le dragon, décrit comme un grand crocodile à la queue puissante et dont certaines variétés seulement seraient ailées, est classé parmi les serpents, tout comme le basilic; la propriété qu'aurait ce dernier de tuer tout être vivant qui le voit est assimilée à une sorte de poison transmis par le regard. Gesner exprime quelques doutes quant à la réalité de la «lamia», sorte de succube qui attire les marins naufragés en ouvrant ses bras pour leur offrir sa somptueuse poitrine, avant de les dévorer sauvagement, mais considère cependant qu'il peut s'agir tout à la fois d'une manifestation diabolique et d'un quadrupède très réel[42]. Quant à notre belle licorne, il en donne une gravure très réaliste mais reste relativement prudent, avertissant d'emblée le lecteur qu'il «n'en sait rien de certain».

Ces animaux connurent des destins variés. La lamia, définitivement rangée par les successeurs de Gesner parmi les légendes destinées à effrayer les petits enfants trop désireux de prendre la mer, disparut de la littérature scientifique. Le

---

[42] Contrairement à la licorne ou au basilic, absents ou presque de la littérature classique, la lamia de la zoologie de la Renaissance a une origine mythologique: Lamia était le nom d'une reine de Lybie. les enfants qu'elle avait eu de Zeus furent enlevés et tués par Héra. Lamia devient alors hideuse et se mit à enlever et tuer les enfants des autres femmes.

griffon resurgit parfois, assimilé à un grand aigle, perdant tout ce qui faisait sa spécificité. Le dragon et son cousin, le petit basilic, ne connurent pas le succès littéraire de la licorne, mais le débat sur leur existence resta longtemps ouvert. Il est vrai que d'habiles faussaires surent vendre très cher des basilics naturalisés confectionnés à partir de grands lézards et d'ailes de raie, comme Gesner le faisait déjà remarquer dans son article sur ce poisson. Dans l'inventaire de 1607 du cabinet des arts de l'empereur d'Autriche Rodolphe II, l'un de ces artefacts est ainsi décrit: «Un dragon douteux, jadis dénommé basilic, dans un petit coffre rectangulaire vert, à l'intérieur doublé de verre[43].» Mais aucune de ces créatures problématiques ne devait faire couler autant d'encre que la modeste licorne.

Conrad Gesner ne formule pas clairement la question de l'existence de la licorne, et cela même indique qu'il tenait cet animal pour vraisemblablement réel. La bête est d'ailleurs représentée par une très belle gravure, honneur que le naturaliste suisse ne fait pas aux créatures imaginaires. Le commentaire indique que le monocéros est figuré «tel que les peintres aujourd'hui le dessinent, et qu'il n'y a rien de certain dans tout cela», et le zoologue se plaint plus loin que «les auteurs européens n'en aient parlé que par ouï-dire et sans jamais l'avoir vu». Gesner émet, avec fausse modestie, le souhait que son travail «puisse permettre à des hommes plus savants de trancher définitivement sur le statut de cet animal», mais il explique aussi que «le monocéros, qui est une bête sauvage unicorne, est décrit différemment par divers auteurs, soit parce qu'il existe plusieurs variétés d'animaux unicornes, soit parce qu'ils attribuent à un même animal des caractéristiques qui appartiennent à des animaux différents[44].» Il cite ensuite de nombreux auteurs, classiques puis modernes - on disait alors antiques et récents -, attestant l'existence de la licorne, développant particulièrement le témoignage de Luigi Barthema. Il discute enfin des occurrences de monocéros dans la Bible des Septante, se demandant si le terme hébreu *Reem* désigne le monocéros ou le rhinocéros. Si, dans le corollaire qu'il ajouta à la deuxième édition, en 1558, Gesner laisse entendre que de nombreuses cornes de licornes sont des faux façonnés dans de l'ivoire, il n'a dans le texte de 1551 aucun doute quant à leur authenticité. S'il nie qu'elle puisse suer en présence de poison et détecter la présence de celui-ci, il assure néanmoins que «la corne de licorne, et en particulier

---

[43] Manfred Staudinger, *Le Bestiaire de Rodolphe II,* Paris, Mazenod, 1987, p.226.
[44] Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551), p.689.

celle qui provient des îles nouvellement découvertes, réduite en poudre et dissoute dans de l'eau, fait des merveilles contre le poison[45].»

La licorne en liberté

Les années qui suivirent la publication de l'ouvrage de Gesner virent paraître plusieurs textes entièrement consacrés à la licorne, dans lesquels était désormais clairement posée la question de l'existence de cet animal. Le *Discorso della falsa opinione dell'alicorno* d'Andrea Marini et *L'Alicorno* d'Andrea Bacci, furent tous deux publiés à Venise en 1566. Aucun des deux ne cite l'autre, mais ils sont construits selon des plans parallèles et on peut y voir l'écho d'une controverse qui dut agiter alors les milieux médicaux de la cité des doges[46].

Constatant que les descriptions que donnent de la licorne les auteurs classiques et modernes sont inconciliables, et que les cornes se trouvant dans les trésors des grands ne correspondent à aucune de ces descriptions, Marini en déduit qu'aucun de ceux qui parlent de la licorne ne l'a jamais vue. Les cornes de licorne semblant plus nombreuses en Angleterre que nulle part ailleurs, il pense qu'elles proviennent pour la plupart de quelque créature marine. Il s'attaque ensuite à l'usage médical de la corne, affirmant qu'il ne peut exister de contrepoison universel et rendant responsables de la popularité de ce remède les «médecins arabes»[47]. On retrouve une argumentation similaire dans les textes d'Ambroise Paré, que nous avons étudiés plus en détail.

Andrea Bacci semble voler au secours de la blanche bête impudemment outragée. Pour lui, que la licorne soit rare, que les descriptions en soient confuses et contradictoires, que l'on ait conté bien des fables à son sujet, que les Romains

---

45 ibid., p.693.

46 Je n'ai pas pu consulter l'ouvrage de Marini, mais en ai lu le compte rendu exhaustif rédigé, au début du siècle suivant, par Ulysse Aldrovandi pour son *De Quadrupedibus Solipedibus*, paru en 1616, ainsi que le résumé qu'en donne Odell Shepard dans *The Lore of the Unicorn,* New York, 1930.

Aldrovandi, en marge de son article sur le monoceros, écrit avoir traduit en latin le livre de Marini. Sans doute cette traduction est-elle restée manuscrite, car elle ne figure dans aucun catalogue. A moins qu'il ne s'agisse que du long résumé que le médecin et naturaliste bolonais donne ici du traité de son confrère vénitien.

47 Andrea Marini, *Discorso della falsa opinione dell'alicorno,* Venise, 1566, cité in Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus,* Bologne, 1616, pp.384-415, et in Odell Shepard, *The Lore of the Unicorn,* Boston, 1930, pp.158-161.

ne l'aient point fait défiler dans leurs triomphes, tout cela ne permet pas de nier l'existence de l'une des plus précieuses et des plus belles merveilles de la Création. Des auteurs antiques et récents témoignent d'ailleurs de la réalité de l'animal. Suivent une description des «véritables» cornes de licornes conservées dans les trésors des princes, et une longue discussion des propriétés médicinales de ce qu'Andrea Bacci tenait pour un contrepoison universel[48].

On pourrait citer bien d'autres auteurs. Beaucoup, comme Sébastien Munster dans sa *Cosmographie* (1544) ou Jérôme Cardan dans son *De Subtilitate* (1551) se contentent de citer Pline et Barthema. D'autres expriment parfois des opinions originales: Pierre Belon écrit en 1553 que la corne de Saint-Denis est «naturelle et non artificielle» mais constate avec bon sens que «c'est un faix si pesant sur la tête d'une bête qu'il faut penser que l'animal qui la porte ne peut être de moindre corsage qu'un grand bœuf[49]».

Quinze ans après la parution de son *Historia Animalium,* Conrad Gesner n'était peut-être plus tout à fait sûr de l'existence de la licorne. Dans un petit ouvrage consacré aux fossiles, il rapporte, sans la prendre pour autant à son compte, l'hypothèse selon laquelle les licornes, pour n'avoir pas pu, pour une raison mystérieuse, monter à bord de l'Arche, auraient péri noyées sous le Déluge[50]. Il est possible que cette idée trouve son origine dans une tradition talmudique selon laquelle sa trop grande corne, signe d'orgueil, aurait interdit à la licorne de trouver sa place dans une arche un peu exiguë[51].

Jan van Gorp, qui avait été médecin de la reine de Hongrie, nous apprend dans ses *Origines Antwerpianæ* que celle-ci possédait un ongle de griffon et une corne de licorne, qu'il pense être tous deux des faux. Un équidé ne pouvant supporter une telle corne, on peut, écrit-il, «douter qu'il existe un animal tel que nous le représentent les peintres». Plus loin, il précise «je soupçonne parfois cette corne de provenir de quelque poisson, parce qu'il y en a de ce genre parmi les poissons, et aussi parce que celle que j'ai vue à Anvers provenait d'Islande. Mais

---

48 Andrea Bacci, *L'Alicorno,* Venise, 1566.
Andrea Bacci, *De Monocerote seu Unicornu Tractatus,* Stuttgart, 1598.

49 Pierre Belon, *les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables,* Paris, 1553, p.16.

50 Conrad Gesner, *De Rerum Fossilium, Lapidum et Gemmarum Figuris et Similitudinibus Liber,* Turin, 1565, p.154.

51 Wolfgang Frantze, *Historia Animalium Sacra,* Wittenberg, 1665, p.614, cite plusieurs sources talmudiques. Voir aussi Samuel Bochart, *Hierozoycon, sive de Animalibus Scripturæ,* Leipzig, 1793 (1663), t.I, liv.III, ch.26 & 27, col.903-972, et plus récemment Matti Megged, *The Animal that never was,* New York, Lumen Books, 1992. Voir aussi supra, t.I, p.155.

alors me vient à l'esprit que cette île n'est pas loin de l'Hyperborée, ou du fait de l'absence d'hommes vivent de nombreuses bêtes sauvages, et il n'est pas absurde de soupçonner que cette corne vienne d'une bête [terrestre][52].» On est proche ici de la découverte du narval, qui ne serait réellement décrit que par Ole Worm, trois quarts de siècles plus tard. La question de l'origine de ces précieuses lances d'ivoire était donc désormais ouverte.

En 1611, dans la dernière et la plus féerique de ses pièces - *La Tempête* -, William Shakespeare se fait l'écho de la controverse sur la réalité de la licorne. «Désormais je croirais qu'il existe des licornes» fait-il dire à Sebastian. Mais ces bêtes auxquelles, désormais, le prudent prince naufragé veut bien croire, ne vivent pas dans l'univers réel, mais dans le lieu, le monde, l'île créée dans l'imagination des hommes par la magie de Prospero.

Jusque vers 1620, le débat sur l'existence de la licorne resta donc animé, impliquant des auteurs aussi divers que les opinions qu'ils expriment. Conrad Gesner, polygraphe érudit, Jérôme Cardan, mathématicien et astrologue, Pierre Belon, naturaliste quelque peu aventurier, Andrea Marini et Andrea Bacci, médecins vénitiens, Ambroise Paré, chirurgien autodidacte, André Thevet, cosmographe plus ou moins mythomane, tous ont eu leur mot à dire sur la licorne, et chacun l'a fait à sa manière, parfois bien peu académique. Les *Discours* et *Traités* de la licorne ne sont pas des œuvres de commande, mais des textes écrits, visiblement avec plaisir, par des hommes désireux d'exprimer sur le sujet un point de vue souvent original. Et ceux, comme Pierre Belon ou Jan van Gorp, qui n'avaient pas la matière ou le temps pour en faire un traité, ni même un discours, trouvèrent sans difficulté dans un autre texte, dès qu'il était question de corne, d'ivoire, de poison ou de trésor princier, l'occasion d'une digression. Presque tous ces auteurs reprenaient les arguments et références de leurs prédécesseurs, mais ils n'hésitaient pas non plus à apporter, qui un témoignage nouveau, comme Paré citant son ami médecin Louis Paradis, qui un point de vue inattendu, comme Pierre Belon s'interrogeant sur la stature de l'animal. Si le débat put tourner à la polémique, comme le montre en 1583 la *Réponse au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de la licorne*, il se

---

[52] Joannes Goropius, *Origines Antwerpianæ,* Anvers, 1569, p.1037. Dans cet ouvrage au ton vif, Jan van Gorp ne s'attaque pas qu'aux licornes, mais à toute la faune et tous les peuples fantastiques hérités de Pline et du bestiaire médiéval. Il ne fait ainsi pas plus de cas de l'ongle de griffon de sa royale patiente que de sa corne de licorne, et nie au passage l'existence des amazones, des blemmyes, des arimaspes et des pygmées.

dégage néanmoins de cette littérature une impression de liberté et de fraîcheur, qui disparaîtrait dans les travaux ultérieurs, beaucoup plus académiques.

Et Dieu créa la licorne

Les érudits du XVIIème siècle, le tableau qui ouvre ce chapitre (p.128sq.) le montre clairement, ont plus cru à l'existence de la licorne que les savants du XVIème. Leurs textes n'ont pourtant pas le charme et la spontanéité de ceux de leurs prédécesseurs, et les ouvrages sur la licorne parus après 1600 sont empreints d'une lourdeur et d'une affectation nouvelle.

En 1607, le révérend Edward Topsell publia à Londres son *History of Four-footed Beasts.* Ce volumineux ouvrage est en fait une traduction, à peine remaniée, de la compilation de Conrad Gesner parue un demi-siècle plus tôt. Pour chaque animal, Topsell a regroupé en un seul article les données se trouvant dans l'édition originale de Gesner, de 1551, et celles figurant dans les corollaires ajoutés pour la seconde édition. La principale marque d'originalité du rédacteur anglais consista à modifier fréquemment l'ordre de paragraphes qui sont par ailleurs traduits fidèlement. De temps à autre, pourtant, le révérend se permet quelque ajout personnel, et c'est le cas sur la licorne. Gesner, nous l'avons vu, ignorait ou contournait la question de l'existence de l'animal. Topsell la met au premier plan, puisqu'il ajoute à son chapitre sur la licorne un paragraphe introductif se concluant par «il nous faudra éclaircir le point de savoir si la licorne existe, car c'est la principale question à résoudre ici[53].» Il apporte un peu plus loin la réponse, s'élevant violemment contre «les mécréants (infidel people) qui ne croient à aucune herbe, sinon celles qui poussent dans leur propre jardin, à aucun animal, sinon ceux de leurs propres troupeaux, à aucun savoir, sinon celui qui est issu de leur propre cerveau» et déplorant qu'«il y ait un ennemi secret à l'œuvre dans la nature dégénérée de l'homme, qui ferme les yeux du peuple de Dieu pour l'empêcher de voir la grandeur de Ses œuvres[54].» Nous voila mis en garde, et par un homme d'Église: il y a quelque chose de diabolique dans le refus de croire à

---

[53] Edward Topsell, *The History of Four-footed Beasts,* Londres, 1658 (1607), p.551.
[54] ibid., p.552.

l'existence de la licorne. Sans être toujours formulé avec la même violence, l'argument sous-tend une grande partie de la littérature du XVIIème siècle sur la licorne et explique sans doute que bien peu se soient aventurés à exprimer des doutes sur la réalité de l'animal. Dans une dissertation parue en 1660, Johann Friedrich Hubrigk va plus loin encore: «nous disons que la licorne est féroce et ne peut-être apprivoisée, comme le dit aussi Dieu lui-même, dans le livre de Job[55]».

Adam nommant les animaux, détail de la tapisserie de la cathédrale de Gérone, datant du XIème ou XIIème siècle et représentant les étapes successives de la Création.

[55] Johann Friedrich Hubrigk, "Disputatio de Unicornu", in Georg Kaspar Kirchmaier, *De Basilisco, Unicornu, Phœnice, Behemoth, Leviathan, Dracone, Araneo, Tarantula et Ave Paradisi,* Wittenberg, 1669 (1660), pp.44-45.

A gauche, *La Création des animaux,* eau forte de Nicolas Chapron (1612-1656) d'après les fresques de Raphael (1483-1520) au Vatican, figurant la création du monde.
A droite, détail de la fresque originale. Une licorne chevaline surgit de terre à l'arrière plan. Entre l'éléphant et le chameau, on remarque une girafe unicorne.

Nous avons vu que la Bible juive des Septante avait traduit le *reem* hébreu par *monoceros,* et que la Vulgate latine de saint Jérôme avait rendu ce dernier mot tantôt par *rhinoceros,* tantôt par *unicornis.* La traduction des Septante, comme le texte de la Vulgate, étant censée pour les catholiques avoir bénéficié de l'inspiration divine, rhinoceros et licorne devaient tous deux exister dans la création. Luther et Calvin qui, s'ils refusaient le texte latin de la Vulgate, acceptaient la version grecque des Septante, traduisirent eux aussi le *reem* hébreu par *Einhorn* et licorne. Cela n'allait pas sans poser quelques problèmes, les textes de Job et des Psaumes donnant de cet animal une image peu flatteuse, bien éloignée de la blanche bête des tapisseries. Dans l'une des premières bibles catholiques en français, publiée en 1566 par René Benoit, nous lisons ainsi en marge du psaume 22, «Sauve moi de la gueule du lion, et mon humilité des cornes des licornes» l'explication suivante: «Il compare ses ennemis à la licorne, bête sauvage et cruelle qui ne peut par aucun moyen être domptée». De même, face à Job XXXIX, 9, «La licorne te voudra-t-elle servir, ou demeurera-t-elle dans ta crèche? Pourras-tu lier la licorne de ta courroie pour labourer? Ou rompra-t-elle les mottes de terre des vallées après toi? Auras-tu fiance en sa grande force, et lui

commettras-tu à faire tes labeurs?», le traducteur explique «C'est que la licorne ne peut-être apprivoisée par art quelconque[56]».

J.F. Hubrigk, après d'autres, défend donc la traduction du *Reem* hébreu, par licorne, arguant de l'autorité des Septante, de la Vulgate - référence surprenante chez un réformé -, et finalement de Martin Luther. Face à de tels arguments, qui pouvait ne pas croire à la réalité de cet animal!

[56] *La Saincte Bible avec annotations et expositions des lieux les plus difficiles, et principalement de ceux qui ont esté dépravés et corrompus par les hérétiques de nostre temps, par René Benoist, Angevin, Docteur Régent en la faculté de Théologie de Paris,* Paris, 1566.

Au XVIIème siècle, la licorne figure souvent sur les représentations des animaux de l'Éden, comme sur la première gravure. La présence du basilic et du griffon, à droite de la seconde gravure, est en revanche exceptionnelle. On remarque également un rhinocéros, bien différent de la licorne. Ces deux gravures proviennent de *L'Adamo,* une comédie italienne inspirée du récit de la Genèse[57].

De même, alors que nul ne savait plus bien qui le premier avait écrit que les licornes pourraient avoir péri noyées sous les eaux du Déluge, cette hypothèse, que personne ne défendait plus, valait à son auteur oublié un flot régulier de démentis. À l'ancienne question posée par saint Augustin, «S'il est croyable que ce qui n'est pas ici soit ailleurs, est-il croyable que ce qui n'est pas maintenant fut autrefois?[58]», et à laquelle le Docteur de la Grâce avait répondu par l'affirmative,

---

[57] Giovanni Battista Andreini, *L'Adamo, Sacra rapresentatione,* Milan, 1617 (1613), pp.1 et 36.

[58] Cité de Dieu, XV, 9. C'est à propos des géants de la Bible que Saint Augustin posait cette question, se demandant s'il était concevable que des géants puissent avoir existé autrefois et ne plus survivre maintenant. Aux XVIème et XVIIème siècle, cette question était toujours posée, mais les réponses apportées n'étaient plus les mêmes. Certains pensaient que, puisque les géants de la Bible devaient avoir existé, il y avait encore quelque part sur la terre une race de géants, que l'on eut tôt fait de découvrir en Patagonie. D'autres assuraient que les géants n'avaient jamais existé, et que ce terme dans le texte biblique désignait des hommes grands par leurs crimes et leurs péchés; Luther le traduisit par tyrans. D'autres enfin pensait que les hommes et la nature entière perdaient peu à peu de leur force et de leur taille depuis la chute; c'est la théorie de la dégénérescence du monde qui, bien qu'assez populaire, n'avait les faveurs d'aucune église. Sur ce sujet, on pourra consulter Jacqueline Duvernay-Bolens, *Les Géants patagons, Voyage aux origines de l'homme*, Paris, Michalon, 1995.

théologiens et lettrés de tous bords répondaient désormais non. «Autant d'espèces furent créées autrefois à partir du protoplasme, affirme Ulysse Aldrovandi, autant il doit y en avoir jusqu'à la fin des siècles[59]». Le jésuite Athanase Kircher, qui prend soin de représenter des licornes, curieusement au nombre de quatre, dans l'une des cabines de son Arche de Noé, va plus loin encore lorsqu'il écrit, en 1675: «Ceux qui assurent qu'une espèce aussi illustre a péri dans le déluge nient la Providence divine. Cela revient à dire que Dieu ne voulut, ou ne put, sauver cet animal… et celui qui dit cela ne craint pas le blasphème[60].» Le point de vue de ce curieux jésuite fut cependant assez fluctuant: en 1665, dans son *Mundus Subterraneus*, il ne croyait pas à l'existence de la licorne, mais dix ans plus tard il assurait que l'animal était monté dans l'Arche et vivait encore en quelque endroit reculé de notre terre. Peut-être le polygraphe illuminé ne se souvenait-il plus bien alors de tout ce qu'il avait pu écrire dans la cinquantaine de gros in-folio qu'il avait déjà publiés sur toutes sortes de sujets.

---

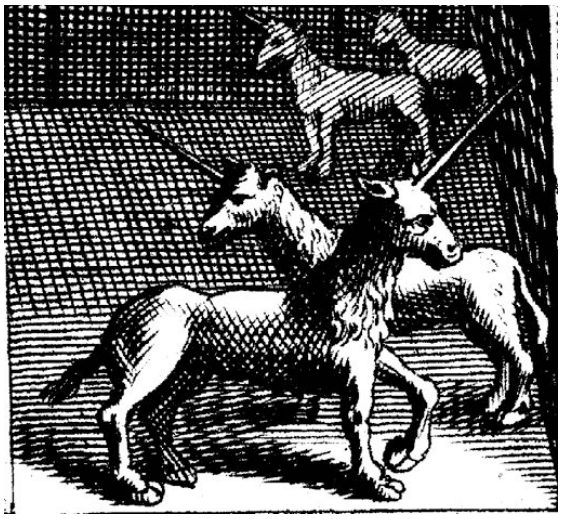
[59] Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus,* Bologne, 1616, p.384.

[60] Athanase Kircher, *Arca Noe,* Amsterdam, 1675, p.58. On trouvera des critiques similaires, entre autres, dans:

Johann Friedrich Hubrigk, "Disputatio de Unicornu", in Georg Kaspar Kirchmaier, *De Basilisco, Unicornu, Phœnice, Behemoth, Leviathan, Dracone, Araneo, Tarantula et Ave Paradisi,* Wittenberg, 1669 (1660), p.51.

Cornelius Stalpart van der Wiel, "Dissertation sur la licorne", in *Observations rares de médecine, d'anatomie et de chirurgie,* Paris, 1758 (Amsterdam, 1680), p.441.

On remarquera cependant que, si la thèse selon laquelle la licorne n'aurait pas survécu au Déluge disparut des ouvrages savants, elle subsista très longtemps encore dans l'imagination populaire. Elle a donné naissance, dans les pays slaves, à plusieurs récits traditionnels. Dans un conte russe, la licorne, sûre d'elle, refuse de monter dans l'arche avec les autres animaux, préférant nager. Elle nage donc quarante jours et quarante nuits, mais les oiseaux qui, fatigués, viennent prendre un peu de repos sur sa corne ne cessent de l'alourdir. Lorsque les eaux commencent à se retirer, un dernier oiseau, le grand aigle, se pose sur la corne et, épuisée, la licorne coule et se noie. On trouvera ce récit, et quelques autres versions, dans Oskar Dähnhardt, *Natursagen*, Leipzig, 1907, pp.287-288, ainsi que dans Matti Megged, *The Animal that never was,* New York, Lumen Books, 1992.



Au XVIIème siècle, malgré la brève controverse sur sa possible disparition sous les eaux du Déluge, la licorne était, aussi fréquemment qu'au Moyen-Âge, représentée dans l'Arche de Noé.
En haut à gauche: miniature de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, sur un manuscrit du début du XVème siècle.
En haut à droite: Athanase Kircher, dans son *Arca Noe*, donne les plans complets de l'Arche. Une grande planche présente une coupe du navire, sur laquelle on distingue une cinquantaine de cellules contenant des animaux. Ceci est un agrandissement de l'une de ces cellules.
En bas: vitrail de l'église Saint-Étienne du Mont, à Paris.

Les licornes sont également souvent figurées montant, parfois en tête, à bord de l'Arche[61].

Dans le récit de ses voyages en Afrique, le capucin italien Jérôme Merolla da Sorrento suggère prudemment une autre hypothèse pour expliquer la disparition de l'albe bête: «Ces licornes [les rhinocéros] sont bien différentes de celles habituellement décrites par les auteurs. De ces dernières, il n'y en a plus qui puissent être découvertes. Un missionnaire théatin de retour de Goa m'a dit avoir essayé d'acquérir un de ces animaux mais, quelle que fut sa diligence, il ne put y parvenir. Il ajouta qu'il avait entendu de nombreux orientaux, particulièrement les astrologues chinois, affirmer que, selon leurs computations, ces licornes étaient toutes mortes le jour même de la mort de notre Sauveur. Leur lien avec notre Sauveur découle sans doute de leur chasteté[62].» Très chrétienne, mais déjà trop merveilleuse pour l'époque, cette théorie ne rencontra aucun écho.

L'ouvrage de référence en matière de «zoologie sacrée» resta longtemps le *Hierozoycon, sive de Animalibus Scripturae* publié à Londres en 1663 par le théologien protestant Samuel Bochart (1599-1667)[63]. Dans ce livre épais et difficilement lisible, tant il mélange à foison les multiples langues et alphabets maîtrisés par celui qui passait pour l'un des plus grands érudits de son temps, Samuel Bochart nie que le Reem biblique soit le *monocéros* de Pline, mais considère qu'il s'agit d'un caprin, vraisemblablement… l'oryx unicorne cité par Aristote, et qui jusqu'alors avait assez peu fait parler de lui. La licorne change d'identité, mais c'est toujours bien d'elle qu'il s'agit, comme le montre la barbiche caractéristique que porte l'un des animaux représentés sur la gravure qui illustre ce chapitre.

---

[61] Voir t.I, p.155.

[62] Jérôme Merolla da Sorrento, *A Voyage to Congo and several other Countries, chiefly in Southern Africa,* in John Pinkerton, *A General Collection of the Best and most Interesting Voyages and Travels in all Parts of the World,* vol.XVI, 1814, pp.211-212. Le texte original, que je n'ai pas lu, est paru en 1692 à Naples sous le titre *Breve e succinta relatione del viaggio nel regno del Congo.*

[63] Cet ouvrage de référence fut réédité jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, puisque la dernière édition, celle que nous avons utilisée, parut en 1793! Samuel Bochart, *Hierozoycon, sive de Animalibus Scripturæ,* Leipzig, 1793, t.I, liv.III, ch.27, col.940-972.

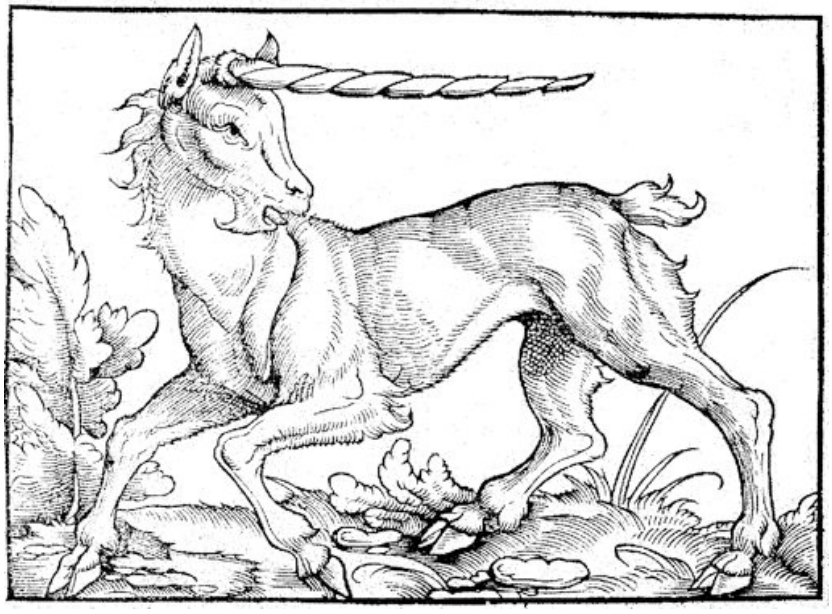
En 1732, le naturaliste suisse Johann-Joachim Scheuchzer (1672-1733) se référait encore à Bochart pour assurer l'identité du Reem biblique et de l'oryx d'Aristote. Cette planche de sa *Physique sacrée, ou Histoire naturelle de la Bible,* illustre le commentaire du livre des Nombres[64].
A droite, détail d'une autre planche du même ouvrage, représentant l'embarquement à bord de l'Arche.

La preuve par l'image

Sans que cela soit jamais dit clairement, tout se passe au XVIIème siècle comme si l'existence de quelques modèles de gravures, sans cesse recopiés d'un ouvrage à l'autre, était un élément de preuve de l'existence de la licorne, comme

[64] La gravure de l'ouvrage de Bochart, qui a inspiré celle-ci, se trouve au chapitre *Unicornes, licornes et monocéros,* t.I, p.164.

une photographie peut l'être aujourd'hui. Le modèle qui connut la plus nombreuse postérité provient de l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner (1551), mais on rencontre aussi des images inspirées de la licorne d'un ouvrage de zoologie plus ancien et plus succinct, celui du strasbourgeois Michel Herr[65].



La licorne de la *Description de tous les quadrupèdes* du médecin strasbourgeois Michel Herr (1546). On trouve, à peu près à la même date, d'autres licornes basées sur le même modèle dans une édition du *De animalibus* d'Albert le Grand parue à Francfort en 1645 (t.I, p,117) et dans les *Décades* du poète lyonnais Barthélémy Aneau, publiées en 1549 (t.I, p.151)[66].

Au XVIIème siècle, nombre d'images de licorne s'inspirent d'un recueil du graveur Antonio Tempesta, *La curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi* (1636), qui empruntait lui même à plusieurs sources, parmi lesquelles le camphur

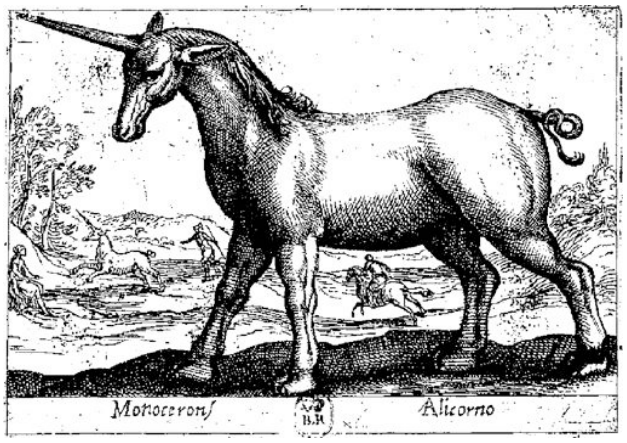
---

[65] Michel Herr, *Gründtlicher underricht, warrhafte und eigentliche Beschreibung wunderbarlicher seltyamer Art, Natur, Krafft und Eygenschafft aller vierfüssigen Thier,* Strasbourg, 1546.

Sur cet ouvrage très rare - seuls deux exemplaires en sont connus, dont l'un se trouve à la bibliothèque universitaire de Strasbourg -, voir Ernest Wickersheimer, "Le Livre des quadrupèdes de Michel Herr, médecin strasbourgeois", in *La Science au XVIème siècle, Colloque de Royaumont*, pp.266-283, Paris, Hermann, 1962.

[66] L'édition du *De animalibus* est datée de 1545 et celle du traité de Michel Herr de 1546. Les deux séries de gravure, inversées l'une par rapport à l'autre, sont très proches, celle de la *Description de tous les quadrupèdes* étant plus fines et - même si la licorne ne permet pas d'en juger - plus exactes. Cela a pu faire supposer que la série strasbourgeoise était l'originale, et l'ouvrage francfortois légèrement antidaté. Voir l'article d'Ernest Wickersheimer cité plus haut, p.278.

d'André Thevet que l'on voit ainsi, de gravure en gravure, perdre peu à peu ses pattes palmées si caractéristiques pour s'assimiler progressivement à la licorne orthodoxe. Ces images très réalistes, dans lesquelles l'animal solitaire, de profil, se détache sur un fond vierge ou un discret paysage, sont bien éloignées des scènes complexes où saint Georges terrasse le dragon, où Alexandre s'envole dans une nacelle portée par des griffons. Les licornes apparaissaient donc à l'observateur, même si cela n'était généralement pas affirmé par le graveur[67], comme figurées «d'après nature». Le développement, à partir des dernières années du XVIème siècle, de la gravure en taille douce, ne fit que renforcer cette impression d'exactitude. Lorsque, dans le recueil d'Antonio Tempesta ou dans le traité d'histoire naturelle de Jan Jonston, ces animaux si précisément représentés se voyaient de plus attribuer un savant nom latin, *Unicornu jubatus*, *Asinus indicus* ou *Capricornus marinus,* tout incitait le lecteur à croire en leur réalité, même si le texte était absent, comme chez Tempesta, ou prudent, comme chez Jonston[68].



Deux gravures de *La curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi* d'Antonio Tempesta (1636).

La licorne captive

La littérature consacrée à la licorne est, à partir de 1620, d'une grande monotonie. La forme peut changer, entre l'exposé clair et objectif d'une conférence donnée au bureau d'adresse en 1640, le brillant et épais traité d'érudition écrit par

[67] Voir p.198 un exemple de licorne représentée prétendument «d'après nature».
[68] Jan Jonston, *Historia Naturalis de Quadrupedibus,* Amsterdam, 1657, pp.37-40 et pl.X, XI, XII.

Thomas Bartholin, la très académique dissertation d'Anton Deusing, mais tous ces textes sont, d'une manière ou d'une autre, des exercices de style d'où toute spontanéité semble avoir disparue. Les arguments, toujours les mêmes, s'y répètent à l'infini. Certes, les auteurs posent désormais tous l'incontournable question de l'existence de la licorne, mais c'est pour y apporter imperturbablement la même réponse, positive, parfois pour des raisons religieuses, nous l'avons vu plus haut, plus souvent peut-être par simple conformisme. Pourtant, ils doivent aussi s'accommoder de faits nouveaux, la meilleure connaissance du narval, la généralisation de l'usage médical des «licornes fossiles», mais bien peu de témoignages originaux jusqu'à celui du père Lobo venu, à la fin du siècle, à l'époque même où elle tendait de nouveau à diminuer, conforter la croyance en l'existence réelle de la licorne.

Les universitaires du XVIIème siècle nous ont laissé, essentiellement dans les pays germaniques, de très nombreuses dissertations académiques sur la licorne. Anton Deusing en 1659[69], Johann Friedrich Hubrigk en 1661[70], Johann Homilius en 1667[71], défendent avec le même acharnement, en partie fondé sur la conviction religieuse, l'existence de l'animal. J'ai trouvé trace, sans pouvoir les consulter, de deux autres dissertations sur le même sujet, celles de J.C. Stolbergk en 1652 et de Simon Friedrich Frenzel en 1675. Elles expriment vraisemblablement le même point de vue, tant il est vrai que la première exigence du genre était d'éviter soigneusement tout ce qui aurait pu passer pour une pensée originale.

Il est un signe relativement discret, et sans signification apparente, qui illustre bien l'esprit de ces textes. Alors que le latin médiéval appelait le plus souvent la licorne *unicornis*, le retour aux classiques avait conduit Conrad Gesner et Ulysse Aldrovandi à préférer le mot grec *monoceros*, emprunté à Pline, qui n'en est que la traduction grecque. Caspar Bartholin, et il fut suivi en cela par la plupart

---

69 Anton Deusing, *Dissertatio de Unicornu et Lapide Bezaar*, Groningen, 1679.

70 Johann Friedrich Hubrigk, "Disputatio de Unicornu", in Georg-Kaspar Kirchmaier, *De Basilisco, Unicornu, Phœnice, Behemoth, Leviathan, Dracone, Araneo, Tarantula et Ave Paradiso*, Wittenberg, 1669 (1661).

Kirchmaier revient sur le problème de la licorne en 1675 dans un autre de ses ouvrages, *De Draconibus Volantibus.* Il y explique, se fondant essentiellement sur les textes d'Athanase Kircher, que les dragons volants existent réellement, notamment en Chine. Il met cependant en garde le lecteur contre les faux dragons naturalisés, qu'il compare aux prétendus cornes de licorne «d'Inde ou d'Arabie» qui ne sont le plus souvent que les cornes d'un gros poisson pêché au large de la Norvège et du Groenland.

71 Johann Homilius, *De Monocerote,* Leipzig, 1667.

des auteurs du XVIIème siècle, revint au latin; pour autant, la licorne n'était plus l'*unicornis* médiéval, puisqu'elle était rebaptisée *unicornu*, et déclinée, fort logiquement il est vrai, sur le modèle de cornu. Il n'est peut-être pas excessif de voir dans ce passage de la troisième déclinaison, très ordinaire, à la quatrième, plus savante, voire pédante, le signe de ce que la licorne n'était plus alors un véritable sujet d'actualité et de discussion, mais un simple prétexte à une érudition prétentieuse.

Tous les discours, traités et dissertations sur la licorne parus à partir de 1650 puisent l'essentiel de leur argumentation dans un ouvrage autrement conséquent qui, ne serait-ce que pour son poids et son épaisseur, mérite une mention particulière. En 1628, le médecin danois Caspar Bartholin, recteur de l'université de Copenhague, avait publié un recueil de dissertations, dont l'une traitait *De la Licorne, de ses affinités et de ses succédanés*[72], ces derniers étant les licornes fossiles de plus en plus utilisées en médecine. En 1645, son fils Thomas développa ce modeste travail, pour en faire un volumineux ouvrage de près de trois cents pages. Avec une incroyable érudition, mi-ludique mi-ostentatoire, qui lui permet de présenter un index auctorum de près de trois cent noms, il développe longuement tout ce qui touche au thème de la corne unique. L'argumentation est riche mais souvent confuse, comme le montre cette tentative, assez désespérée, de résumé des trente-sept chapitres de ses *Nouvelles observations sur la licorne:*

1- Il existe des hommes à une et à deux cornes, pourquoi n'y aurait-il pas des animaux à une corne? La corne est symbole de puissance et de faveur divine, comme le montrent les cornes de Moïse[73].

2- Il existe des oiseaux, des dragons, des scarabées et des serpents unicornes; pourquoi n'y aurait-il pas des quadrupèdes unicornes?

3- L'oryx décrit par Aristote est bien unicorne, et est donc distinct de la gazelle, qui est bicorne. Mais ce n'est pas la licorne (monocéros).

4- Il existe des poissons unicornes.

---

[72] Caspar Bartholin, "De Unicornu ejusque Affinibus et Succedaneis", in *Opuscula Quatuor Singularia*, La Haye, 1628.

[73] Une erreur de traduction faisait que la Vulgate présentait en plusieurs endroits Moïse comme «cornu». Il est d'ailleurs assez souvent représenté avec deux cornes dans l'iconographie du Moyen-Âge et de la Renaissance, comme sur la célèbre sculpture de Léonard de Vinci. Alexandre et Attila ont aussi été représentés cornus, pour symboliser leur puissance.

5- Il existe un grand poisson vivant dans les mers septentrionales, le Narval. L'excroissance qui sort de sa mâchoire est une dent et non une corne. Bartholin cite ici une lettre d'Ole Worm et donne sans doute la première représentation exacte d'un crâne de narval.

6- Il existe de nombreuses espèces de quadrupèdes unicornes: bisons, taureaux, vaches, ânes, chevaux, mais aucun d'entre eux n'est le «monoceros proprie dicto».

7- Le rhinocéros non plus n'est pas la licorne, même si sa corne a des propriétés médicinales.

8- La vraie licorne, qui a été décrite par Pline, Élien et Ctésias, est appelée Reem dans l'Écriture Sainte.

9- Si elles divergent sur sa forme et sa longueur, les descriptions de la corne s'accordent cependant à lui donner une couleur sombre, voire noire.

10- Les cornes qui se trouvent dans les trésors princiers sont, pour la plupart, des dents de narval.

11- Elles sont utiles en médecine au même titre que les autres cornes, mais ne sont pas un contrepoison universel.

12- Les licornes fossiles ne sont pas des pierres, mais bien des os ou des cornes. Leurs propriétés médicinales sont plus fortes encore que celles des cornes d'animaux vivants.

Frontispice de l'édition de 1678 du *De Unicornu Observationes Novae* de Thomas Bartholin. Sur cette gravure apparaissent plusieurs variations sur le thème de la corne unique: homme et femme unicorne, chevreuil à cornes entrelacées, homme sortant de l'eau en portant des «cornes de licornes», et bien sûr une licorne quadrupède. On remarquera que cette dernière, qui arbore une splendide corne spiralée et porte la classique barbichette, n'a pas les habituels sabots fendus.

S'enfoncer plus avant dans cet ouvrage, le plus volumineux qui ait jamais été consacré à la licorne, ne ferait qu'accroître encore la confusion. Excepté sur le problème du narval, mais nous y reviendrons, on trouve autant de matière dans un texte beaucoup plus clair et concis, la *248ème Conférence du bureau d'adresse* datée du 11 juin 1640. Alors même que les arguments avancés sont essentiellement les mêmes, le contraste est saisissant entre l'épais travail d'érudition de Thomas Bartholin, encombré de digressions, de références et de citations, et les huit pages de cet exposé, destiné il est vrai au public, sans doute moins savant, des conférences hebdomadaires données dans les locaux du Bureau d'adresse de Théophraste Renaudot.

248ème conférence: De la licorne

Dans le Paris des années 1630, le Bureau d'Adresse créé et animé par Théophraste Renaudot (1584-1653) était un véritable laboratoire d'innovations sociales. Nobles et roturiers y affichaient toutes sortes d'annonces, proposant qui un riche domaine seigneurial pour soixante mille livres, qui une place dans une voiture en partance pour l'Italie, qui plus modestement encore des cours du soir de latin ou un manteau d'occasion, pour quelques écus. Renaudot donnait des consultations médicales gratuites aux pauvres, et prêtait à faible intérêt, mais sur des gages conséquents. Mais parmi les nombreuses activités de cet homme aux multiples facettes, il en est une que ses biographes ont souvent négligée: l'animation des conférences hebdomadaires du Bureau d'Adresse[74]. Celles-ci se tinrent régulièrement du 22 août 1633 au 1er septembre 1642, tous les lundis après-midi, rue de la Calandre, en l'île de la Cité.

On peut y voir une sorte d'académie, à la manière de l'Académie Française mise en place à la même époque, en 1637, mais le fonctionnement du Bureau d'Adresse ne respectait guère les règles de bienséance appliquées jusque là dans les salons. Les réunions n'étaient pas privées mais publiques. Il n'y avait pas de limite au nombre d'orateurs, qui devaient cependant s'inscrire la semaine précédente. Il n'y avait pas non plus de président de séance pour rappeler à l'ordre ou faire une synthèse des points de vue exprimés, juste un secrétaire, le plus souvent Renaudot lui-même, prenant note des divers avis pour publier un compte rendu de la conférence, qui serait vendu dès la semaine suivante. Les thèmes abordés concernaient rarement la littérature, plus souvent la science, la médecine, la philosophie, et tout ce qui touche à «l'occulte». Seuls étaient exclus les sujets religieux, et, en principe, ceux qui touchaient aux affaires de l'État. Encore cette dernière règle connut-elle des exceptions puisqu'en 1638, à la demande de Richelieu, les conférenciers consacrèrent tout un été à débattre des moyens de

---

[74] Jusqu'à la thèse, récemment soutenue, de Simone Martin-Mazauric (*Savoirs et philosophie à Paris dans la première moitié du XVIIème siècle; Les Conférences du bureau d'Adresse de Théophraste Renaudot,* Paris I, 1994), il n'existait aucune étude spécifiquement consacrée à ces conférences. Signalons cependant le long et brillant chapitre que leur consacre Howard Solomon, dans son ouvrage sur les innovations de Théophraste Renaudot, *Public Welfare, Science and Propaganda in Seventeenth Century France,* Princeton, 1974, pp.60-99. Notre présentation générale de ces conférences doit largement à ces travaux.

réformer l'économie française[75]. Un contemporain, Charles Sorel, restituait ainsi l'atmosphère de ces réunions: «Nous avons vu aussi les conférences qui se tenaient autrefois sur plusieurs questions de physique et de morale au bureau d'adresse chez Théophraste Renaudot, qui en était l'intendant, et il ne sert de rien de les traiter de mépris, à cause du divers tracas qui se faisait encore au même lieu, comme de la vente et distribution des gazettes, et de la communication que l'on y donnait des registres de bénéfices à permuter, et de maisons à vendre, et pour les valets que l'on y trouvait à louer, l'argent que l'on y prêtait sur gages, et les hardes engagées que l'on y vendait à l'encan, ce qui rendait quelquefois cette maison une vraie friperie. Cela n'empêchait pas qu'à d'autres heures elle ne parut soudain une école de philosophes, et l'on pourrait dire que ses diverses applications se faisaient pour la rendre un modèle de notre police et un abrégé de la vie humaine. En ce qui est de ses disputes ou discours de doctrine, quoiqu'ils ne se fissent pas avec tant d'appareil et d'ordre que l'on les eût pu faire chez les grands seigneurs, c'était à peu près néanmoins ce que pouvait exécuter un petit particulier, et cette assemblée a eu ceci d'excellent au-dessus de beaucoup d'autres, qu'il reste quatre livres de ses conférences pour quatre années qu'elles ont duré[76].» Le contenu des discussions était généralement résumé de manière à pouvoir être présenté en quatre pages, sous la forme d'une grande feuille pliée en deux. Que la conférence sur la licorne soit l'une des rares à avoir eu l'honneur d'une publication en huit pages[77] montre bien la fascination qu'exerçait encore - ou déjà - cette créature sur le public cultivé.

Si la rhétorique était à l'honneur aux conférences du Bureau d'Adresse, l'érudition ostentatoire, dernier privilège d'une université alors en pleine

---

[75] "Résultat des assemblées tenues dans le Bureau d'Adresse durant les vacations de la présent année 1638; touchant les moyens de restablir le commerce", compte rendu du 15 novembre 1638, in *Troisième centurie,* pp.489-496.

[76] Charles Sorel, *Discours sur l'Académie françoise établie pour la correction et l'embellissement du langage ,* Paris, 1654, pp.175-176.

[77] Seules douze conférences de la *Quatrième Centurie* sont traitées en huit pages. Parmi celles-ci, outre le débat sur la licorne, on remarque des discussions très similaires sur "La Mandragore" et "Le Bézoard", un texte parfois étonnamment moqueur sur "Les Frères de la Rose-Croix", des débats moraux ("Le Secret, et s'il se doit garder"; "Lequel est plus fort de l'honneur ou de l'amour"; "Si l'homme a plus de bien que de mal en ce monde"), ainsi que de savantes controverses scientifiques ("Pourquoi les mulets ne peuvent engendrer?"; "Lequel est l'aîné de deux jumeaux?"; "Pourquoi les corps morts saignent en présence de leur meurtrier?") et une question de médecine pratique: "S'il est malsain de dormir après dîner".

décadence, en était exclue. Les intervenants devaient donc défendre leur opinion avec clarté et brièveté, en apportant toutefois à un public difficile tous les éléments d'une controverse dans laquelle s'étaient investis des hommes parmi les plus savants du temps. Cet objectif était généralement atteint, et nous pouvons trouver dans les huit pages de cette conférence presque tous les arguments régulièrement avancés pour défendre, ou pour nier, l'existence de la licorne, ainsi qu'une grande partie de ceux concernant les propriétés médicales de sa corne. Le débat sur la réalité de l'animal n'était en effet jamais totalement distinct de celui sur l'usage de sa corne éponyme.

Ce texte relativement bref étant tout à la fois une illustration et un résumé de la controverse sur l'existence de la licorne, nous nous permettrons de le citer dans son intégralité.

Le premier orateur, qui ne croyait guère ni à l'existence de la licorne, ni aux propriétés merveilleuses encore souvent attribuées à sa corne, commence par situer la discussion dans une problématique alors fréquente, celle des «erreurs populaires touchant la médecine[78]». Même les habitués du Bureau d'Adresse, lorsqu'ils s'attaquaient à des opinions longtemps admises, y voyaient des croyances «populaires» et «vulgaires» plutôt que les erreurs des anciens:

«Toute la terre étant pleine d'erreur, la médecine en a pris bonne part, et comme il n'y a rien de plus cher que la vie, les hommes se sont laissés aisément porter à croire l'effet des choses qui la devaient conserver et défendre des venins qui l'attaquent plus dangereusement qu'aucun autre ennemi. C'est pourquoi il ne se fait point en cet art de plus grandes impostures que sur le sujet des alexitères, telle qu'on a voulu rendre la Licorne. Mais je suis trompé si cette créance ne doit passer pour une des erreurs populaires. La première raison se tire de la contrariété d'avis qui se trouve dans tous les auteurs. Philostrate en la vie d'Apollonius de Thiane dit que l'animal de ce nom est un âne qui se trouve dans les marais des Colques, ayant une seule corne au front, avec laquelle il se bat furieusement contre l'éléphant[79]. Cardan après Pline dit que c'est un cheval, et c'est la forme sous

---

[78] Parmi d'autres, signalons deux traités de médecine axés sur cette problématique qui connurent un grand succès et furent rapidement traduits en langue vulgaire, le *De Vulgi Erroribus in Medicina* de Jacques Primerose (1639), et le *Pseudodoxia Epidemica* de Thomas Browne (1646).

[79] Philostrate, *Vie d'Apollonius de Thyane,* III, 1. Le biographe écrit que, durant

laquelle on le peint le plus communément, ayant toutefois la tête d'un cerf, le poil d'une fouine, le col court, le crin petit, le pied fourchu, et qu'il naît dans les déserts d'Éthiopie parmi les serpents, au venin desquels résiste cette corne, qu'il dit être plantée au milieu de son front, et de trois coudées de haut, large à la base et finissant en pointe[80]. Garcias ab Horto dit que c'est un animal amphibie qui naît bien en terre près le cap de Bonne Espérance, mais se plaît à la mer, qui a la tête et le crin de cheval, une corne de deux coudées de long, mais il est seul de tous les auteurs qui la dit mobile, et pencher à droite et à gauche, en haut et en bas[81]. Ceux-ci assurent qu'elle ne se peut apprivoiser et Louis Vartoman dit en avoir vu deux enfermées dans des cages à la Mecque, qui avaient été envoyées à Sultan Soliman, lesquelles étaient privées[82]. Presque tous l'estiment fort rare, et Marc Scherer, allemand renégat, depuis nommé Idaith Aga, ambassadeur du même Soliman près de l'empereur Maximilien, assure en avoir vu des troupeaux entiers dans l'Arabie déserte[83], et Paulus Venetus[84] dit aussi qu'au Royaume de Basman, il y en a des troupeaux, et qu'ils sont presque aussi grands qu'éléphants, ayant les pieds de même qu'eux, le poil de chameau et la tête de sanglier, et qu'ils s'aiment dans la fange comme nos pourceaux[85].»

L'argument de la diversité des descriptions avait déjà été avancé, un demi-siècle plus tôt, par Ambroise Paré dans le *Discours de la licorne*. Les détracteurs de cet animal polymorphe y voyaient la preuve que tous les témoins ne parlaient que

---

ses voyages en Inde, Apollonius vit des ânes sauvages unicornes. On lui rapporta que la corne de cet animal servait à confectionner des coupes utilisées par les rois des Indes, celui qui boit dans une telle coupe étant protégé du poison et de la maladie. Ce à quoi il répondit, avec un bon sens assez inattendu chez un philosophe mystique, «je le croirai, quand je verrai que les rois de ce pays sont immortels». C'est bien sûr du rhinocéros qu'il est ici question, mais le texte de Philostrate ne dit rien du combat avec l'éléphant. Cette référence n'est pas nouvelle, non plus qu'aucune des suivantes.

[80] Jérôme Cardan, *De la Subtilité et subtiles inventions, ensemble les causes occultes et raisons d'icelles,* Paris, 1556, p.217.

[81] Garcias ab Horto, *Histoire des drogues, espiceries et de certains médicamens simples qui naissent aux Indes, tant orientales que occidentales,* Paris, 1602, pp.73-83.

[82] C'est bien sûr du récit, déjà moultes fois cité, de Luigi Barthema qu'il est question ici. *Les Voyages de L. Varthema en la plus grande partie d'Orient, Paris*, 1888, pp.53-54.

[83] Le peu que nous en apprenons ici suffirait à faire de ce Marc Scherer un intéressant personnage de roman. Malheureusement, nous n'en savons pas plus sur lui.

[84] Marco Polo.

[85] Marco Polo, *Le Devisement du Monde,* ch.CLXVII, "Ci-devise de Java la mineure".

d'imagination, mais certains de ses défenseurs en déduisaient plutôt qu'il existait plusieurs variétés de licornes. La longue liste de références ne comprend aucun nom original, puisqu'elle est empruntée sans modification aucune à l'article *Monoceros* de l'épais traité d'Histoire naturelle du médecin bolonais Ulysse Aldrovandi.

L'orateur en rajoute ensuite sur ce thème: non seulement les différentes descriptions de l'animal et de ses mœurs sont incompatibles, mais les cornes décrites par les textes classiques et celles fièrement exposées par tel ou tel puissant ne semblent pas provenir du même animal:

«Les auteurs ne sont pas moins divers sur sa façon de vivre que l'on représente telle que cet animal ne pouvant paître à cause de sa corne, il ne vit que des rameaux et fruits d'arbre ou de la main des hommes, et surtout des belles filles dont ils se feignent être amoureux, ce que d'autres estiment fabuleux[86]». La description de la licorne gênée par son attribut frontal et obligée de se nourrir sur les arbres est empruntée à la toute première ébauche du *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, un chapitre du *Livre des venins* (1579)[87], mais la source première est un ouvrage qui ne fait guère autorité en matière d'histoire naturelle, le *Quart Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel*·. Dans une lettre à son père, écrite depuis l'île de Medamothi (le pays de nulle part), Pantagruel décrit ainsi les trois jeunes licornes qu'il a achetées. Le caractère ludique et moqueur du texte de Rabelais ne fait aucun doute, mais nous voyons ici comment, par l'intermédiaire d'un Ambroise Paré faisant mauvais usage de ses bonnes lectures, une caractéristique conçue à l'origine comme fantastique et humoristique en vint à être attribuée, le plus sérieusement du monde, à notre licorne, pourtant déjà surchargée de légendes.

«Quelques uns croient que cet animal a bien été, mais ne se trouve plus, étant péri dans le Déluge, et que ces cornes que l'on en trouve, la plupart en terre, se sont conservées depuis ce temps comme l'ivoire fossile et les autres parties des animaux qui se rencontrent sous terre par les diverses mutations de ces

---

[86] La plupart des auteurs du XVIIème siècle n'abordent même plus la légende de la capture de la licorne par une jeune vierge. Laurent Catelan est le seul, dans son *Discours de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de la lycorne*, à tenter de concilier cette légende avec les connaissances scientifiques du temps.

[87] Ambroise Paré, *Œuvres complètes,* éd. Malgaigne, t.III, p.499.

éléments[88]. Et s'il se trouve de la variété en la description de cet animal, il n'y en a pas moins aux cornes que l'on veut nous faire passer pour être de licorne. Celle qu'on montre à Saint-Denis en France a environ sept pieds de haut, pèse treize livres quatre onces, et finit en pointe d'une base plus large en forme de vis, ou environnée d'une ligne spirale, étant de trois diverses façons, ce qui a fait soupçonner mal à propos qu'elle est artificielle[89]. Toutefois elle ne se rapporte aucunement à celle dont parle Élien, de telle grosseur qu'on peut en faire des vases. Celle de Strasbourg a bien quelque conformité avec celle de Saint-Denis, mais celles de Venise diffèrent de toutes les deux, comme celle décrite par Albert le Grand est diverse de toutes[90]. Car elle est, ce dit-il, solide comme celle du cerf, et de dix pieds de haut, et fort large en sa base. Les Suisses en ont aussi une, autrefois trouvée au rivage d'un fleuve près de Bruges, longue de deux coudées, jaunâtre en sa surface, blanche en dedans et odorante, même étant allumée. Celle qu'on garde à Rome n'a pas un pied de hauteur, de quoi le gardien rapporte la cause au fréquent usage auquel on l'a mise, se servant de sa raclure contre les poisons, et d'ailleurs est unie et luisante comme l'ivoire. Aldrovandus qui a compilé un traité fort ample de cette matière comme de tout ce qui concerne les autres animaux, dit en avoir vu une à Niclasbourg, si grande qu'elle ressemblait plutôt à un os de baleine qu'à une corne. Becanus médecin de la reine de Hongrie parle d'une qui était à Anvers de sept pieds de haut, tellement attachée au crâne de son animal qu'elle se courbait le long de l'épine du dos, et qu'il ne s'en pouvait servir à troubler l'eau pour l'empêcher d'être vénéneuse, comme disent les auteurs, non pas même à s'en défendre, qui est l'usage des cornes, sinon en se reployant le col et en amenant sa tête entre les jambes de devant, comme font les taureaux dans leurs combats[91]. Elle était aussi de couleur blanche et toutefois Élien dit qu'elle doit être noire et Ctésias médecin du roi Artaxerces ne l'a représentée que d'une coudée de haut, mais de couleur de pourpre à sa pointe, et noire en sa partie inférieure.»

---

[88] Nous avons vu que cette thèse, qui fut un temps avancée prudemment par Conrad Gesner, n'a jamais eu véritablement de défenseur. Les lettrés du XVIIème siècle ne croyaient généralement pas que les ossements fossiles et défenses de mammouths aient appartenues à des licornes, mais les appelaient néanmoins «licornes fossiles».

[89] C'est par exemple ce que laissait entendre André Thevet, dans sa *Cosmographie universelle,* Paris, 1575, liv.V, ch.5.

[90] Albert le Grand, *De Animalibus,* liv.XX, tract.2, 1.

[91] Jan van Gorp (Joannes Goropius Becanus), *Origines Antwerpianæ,* Anvers, 1569, p.1037.

Toute cette longue liste de cornes célèbres est, là encore, empruntée à Ulysse Aldrovandi qui l'avait lui-même, pour la plus grande part, puisée dans l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner. Ces précieux objets étaient encore relativement rares, même si quelques curieux montraient déjà sinon des cornes entières, du moins des «tronçons», et le débatteur qui n'avait eu qu'une semaine pour préparer son discours ne s'est pas préoccupé d'enrichir un catalogue qui aurait pu l'être par une brève enquête auprès des collectionneurs parisiens.

Le narval n'était pas encore connu des naturalistes, mais l'idée, sous-jacente chez Marini et Paré, selon laquelle les cornes de licorne auraient pu avoir une origine marine faisait déjà son chemin, comme le montre la suite du texte:

«Laquelle variété a fait croire à certains que toutes ces cornes étaient de poissons ou monstres marins, n'y ayant aucun élément susceptible de plus de variété. A quoi doit se rapporter ce poisson qu'Albert le Grand appelle Monoceros, pour ce qu'il a une corne sur le front[92]. L'opinion de ceux qui ont cru que la licorne était le rhinocéros étant la moins vraisemblable. Pline assure aussi après Ctésias qu'il se trouve des cornes seules en quelques bœufs des Indes, et qu'ils n'ont point aussi l'ongle divisé. Ce qu'Élien et Oppien rapportent de quelques taureaux d'Aonie[93], et César assure le même des bœufs de la forêt hercynienne[94]. Louis Barthema dit avoir vu des vaches en Éthiopie qui n'ont qu'une corne[95]. Bref, comme on demeure d'accord qu'il y a des animaux à une corne, ainsi est-il impossible de savoir quel est celui à qui l'Antiquité a donné ce nom par excellence, qui est la Licorne dont nous parlons.» Le lecteur moderne peut avoir ici l'impression que le débat régresse, d'un problème scientifique à une simple question de vocabulaire; c'est oublier l'importance qu'accordaient encore les hommes du XVIIème siècle, et singulièrement le public du Bureau d'Adresse, assez porté sur l'hermétisme comme en témoigne les thèmes des conférences, à la question du «vrai nom» des choses. Il reste que l'orateur ne discute plus l'existence d'animaux

---

92 Albert Le Grand, *De Animalibus,* liv.XXIV, 84.

93 Les textes d'auteurs grecs et latins parlant de bœufs ou de taureaux unicornes en Orient sont assez nombreux, et se rapportent bien sûr, pour la quasi-totalité d'entre eux, au rhinocéros. Oppien, vraisemblablement par erreur, est le seul à situer l'animal en Aonie, autre nom de la Béotie.

94 «Il y a un bœuf ressemblant au cerf, qui porte au milieu du front, entre les oreilles, une corne unique plus haute et plus droite que les cornes de nous connues. A son sommet elle s'épanouit en empaumures et en rameaux.» *De Bello Gallico,* liv.VI, 27.

95 *Les Voyages de L. Varthema en la plus grande partie d'Orient, Paris*, 1888, p.53.

unicornes, il se contente d'affirmer qu'aucun d'entre eux ne peut être appelé licorne.

Suivant la démarche habituelle, le débatteur passe ensuite à la question, tout aussi discutée, des propriétés médicinales des «licornes» qu'elles soient ou non de licornes.

«Laquelle incertitude les rois et les républiques qui les ont témoignent bien. Car s'ils croyaient que ces cornes eussent les propriétés qu'on leur attribue, ils ne les laisseraient pas inutiles en leurs trésors, où elles ne servent que de montre et d'apparat, non plus que les autres ornements de leurs couronnes, mais ils s'en feraient faire des vases, et à force de s'en servir ne se trouveraient pas toutes entières comme sont la plupart[96]. Vu qu'Élien, duquel semble avoir été tiré le témoignage de ses grandes vertus, dit que le venin que l'on boirait dans de tels vaisseaux ne serait point nuisible, portant avec soi l'antidote, et que si l'on avait même bu du poison auparavant il le ferait vomir[97]. Toutefois il n'en parle que par ouï dire, et comme les grands menteurs s'ôtent toute créance, Philostrate y ajoute que les Indiens assurent que le jour qu'on aura bu dans un vaisseau fait de cette corne, non seulement on ne sera point malade tout ce jour là, mais que celui qui sera blessé ne sentira point de douleur, et ne sera pas seulement garanti du poison pris par lui, mais pourra passer au travers du feu sans qu'il lui nuise. C'est pourquoi la chasse de cet animal, qu'il appelle âne sauvage, est permise à leur roi seulement. Ce qui fit répondre à Apollonius étant interrogé s'il croyait toutes ces vertus, qu'il y aviserait quand il aurait vu que les rois d'Inde qui s'en servent seraient immortels[98].»

Revenant pour un temps à l'existence de l'animal, sans doute pour citer un argument alors classique, mais qu'il avait oublié, le détracteur de la licorne ajoute: «Ajoutez à cela qu'il n'est pas croyable que les Romains s'étant rendus tout le monde accessible par leurs armes, et l'un de leurs plus grands soins ayant été de

---

96 Cet argument est probablement emprunté au *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré.

97 «J'ai entendu dire que les Indiens boivent dans ces cornes polychromes, pas tous mais les plus nobles d'entre eux… Et on dit que celui qui boit dans cette corne ne connaît plus les maladies, il n'en est plus atteint; il ne connaît plus non plus ni spasmes, ni ce qu'on appelle le mal sacré, ni les effets du poison. S'il a bu avant quelque chose d'empoisonné, il le vomit et recouvre une parfaite santé.» Élien de Préneste, *De la Nature des animaux,* IV, 52.

98 Philostrate, *Vie d'Apollonius de Thyane,* liv.III, 1.

réjouir leur peuple par des spectacles de bêtes les plus rares, n'eussent plutôt oublié de leur faire voir des licornes s'il y en eût eu, que tant d'autres jusqu'alors inouïes. Mais quand il y aurait une licorne, je n'estime pas que ses vertus fussent telles qu'on les décrit, n'étant appuyées d'aucune autorité, non seulement d'Hippocrate et de Galien, mais des auteurs anciens[99]. Ce qui faisait dire au médecin du roi Charles IX qu'il eût ôté cette coutume de tremper dans la coupe du roi un morceau de cette corne, sinon qu'il profite de laisser quelque semblable opinion dans les esprits du vulgaire[100].»

Venant enfin aux tests censés distinguer la vraie corne de la fausse, tests déjà ridiculisés par Ambroise Paré qui disait les avoir consciencieusement expérimentés, l'orateur reprend là aussi l'argumentation du médecin des Valois. Ces expérimentations, modernes si nous les comparons aux méthodes purement livresques du début du XVIème siècle, étaient encore régulièrement pratiquées. C'est au nom du test des deux chiots, parfois remplacés par des pigeons, que bien des médecins du XVIIème siècle continuèrent à préconiser la corne de licorne, puis la défense de narval[101]. «Aussi les marques qu'on lui donne sont elles de même nature que tout le reste, équivoques, incroyables et ridicules. Car ils veulent qu'on discerne les vraies cornes de licorne des supposées par les bouillons que la véritable excite en l'eau lorsqu'elle y est jetée, ce qui est toutefois commun à tous les corps poreux, tels que sont les os, notamment ceux qui sont passés par le feu, comme aussi la chaux, la brique et telles autres choses où il a laissé des cavités. D'autres en font le discernement, donnant de l'arsenic à un coq ou petit chien. Ils font avaler ensuite de la poudre de cette corne, qui doit non seulement les en garantir, mais presque les ressusciter étant morts et cependant tout ce qui s'en recueille est que l'on voit mourir plus tard les animaux qui ont pris cet antidote que les autres. Ce qu'étant supposé arrive de l'astriction que toute corne apporte à l'orifice de l'estomac et des autres vaisseaux, qui diffère l'exhalaison des esprits. L'épreuve de quelques empiriques est encore plus ridicule, lesquels se vantent qu'ayant décrit un cercle sur une table et mis au milieu un scorpion ou une

---

[99] Certes, quelques lignes plus haut, l'orateur citait Élien et Philostrate. Mais il est vrai que les ouvrages de médecine classique utilisés à l'époque, ceux de Galien et Dioscoride essentiellement, ne mentionnent nullement la licorne.

[100] Ce récit était conté pour la première fois par Ambroise Paré dans le *Discours de la licorne.*

[101] Voir par exemple Moïse Charas, *Pharmacopée royale galénique et chimique,* Paris, 1682 (1676), pp.349-350.

araignée, jamais l'une ni l'autre ne peuvent sortir du cercle, et les tenant un quart d'heure à l'ombre de cette corne les y font mourir sans l'aide d'aucune autre chose. Ce qui n'est point ou doit venir d'ailleurs que de leur corne. Quelques uns y ajoutent que cette corne même sue en présence du venin. Ce qui semble absurde, car en ce cas le contrepoison souffrirait du venin, qui serait par ce moyen le plus actif et par conséquent le plus fort.»

Prenant appui tant sur le raisonnement théorique que sur l'expérience, l'orateur juge finalement que «tant de contradictions, d'impossibilités et d'incertitudes me font conclure que ce conte de la licorne est une fiction pareille à celle de la fontaine de jouvence, et autres choses impossibles que l'esprit humain s'est proposées pour avoir de quoi contenter son imagination, bien qu'elles n'aient été ni ne puissent jamais être réduites en acte.»

Alors que le premier intervenant voyait dans la croyance en la licorne une «erreur populaire» parmi d'autres, le second s'attaque avec violence au pyrrhonisme qui fait douter les hommes de tout ce qui était, avant eux, tenu pour acquis: «La faiblesse de l'esprit humain étant telle qu'à peine connaît-il les plus proches objets de ses sens, et ne parvient jamais aux différences des choses, ce n'est pas de merveille s'il doute des plus éloignées telles que sont le Phénix, la Salamandre, le Basilic, la Licorne et autres choses de cette nature. Et si la vérité des choses était ébranlée par les fausses créances que d'autres en auraient eu, il n'y aurait point de médecins, pour ce qu'il s'y est trouvé souvent des ignorants; point de droit, pour ce que beaucoup ne savent pas; point de véritable Déluge, pour ce que les poètes ont feint celui de Deucalion et de Pirrha; point de vraie religion, pour ce que les païens et tant d'autres en ont une fausse. Au contraire, disons que comme les romans de Charlemagne ont été bâtis sur la vérité de ses admirables exploits, ainsi est-il croyable que les merveilleux effets de la corne de licorne ont donné sujet à grands et petits d'en parler, et n'en sachant pas la vérité d'en feindre plus qu'il n'y en avait.»

S'il n'est plus question ici des «prodiges de la création», on devine derrière ce raisonnement, par ailleurs parfaitement logique, une certaine nostalgie des «merveilles» médiévales, auxquelles appartenait la licorne. Les ouvrages d'Andrea Bacci et de Laurent Catelan débutaient déjà sur des considérations similaires[102].

[102] Andrea Bacci, *L'Alicorno,* Florence, 1573 (1566), pp.1-5; Laurent Catelan,

Le défenseur de la licorne reprend ensuite l'argument, longuement développé par Laurent Catelan, selon lequel la diversité des cornes et des descriptions est parfaitement compatible avec l'existence de l'animal: «Encore que l'objection qu'on tire de la variété des descriptions de la licorne, et même de celle qui se rencontre en ses cornes, bien qu'on demeure d'accord que d'environ une vingtaine qui se trouve dans les trésors des princes et états de l'Europe, il n'y en ait pas deux entièrement semblables, ne soit pas concluante, puisque le même se pourrait dire de la plupart des autres animaux, lesquels selon la diversité des climats changent de couleur, et souvent de forme, et en un même lieu se trouvent différents selon leurs âges. Ainsi celui qui ne connaîtrait un barbet de manchon que par la description qu'on lui en aurait faite ne le croirait jamais être de même espèce qu'un matin ou qu'un dogue, et cependant l'un et l'autre est chien. L'erreur est aussi fort excusable aux auteurs qui ont traité de la licorne, tant pour ce que plusieurs d'entre eux, comme Aristote, ont pris le mot de Monoceros, qui est son nom grec comme celui d'Unicornis en latin pour un nom adjectif qu'ils ont attribué à toute sorte d'animaux qui n'ont qu'une corne, comme il s'en trouve plusieurs. Ainsi qu'ils ont appelé bicornes et tricornes tous ceux qui en portent deux ou trois, comme il s'en trouve de l'une et de l'autre sorte entre les animaux à quatre pieds, entre les volailles (tel qu'est cet insecte qu'on appelle cerf-volant et duquel on dit que la corne tenue en la main guérit la convulsion) et même entre les serpents, tel qu'est le céraste qui en a pris son nom, le cenchris et une sorte d'aspic. Quelques uns ont aussi confondu le rhinocéros avec monocéros pour la conformité de leur cadence[103].»

Toutes les licornes ne sont donc pas identiques, et tous les animaux unicornes décrits par différents témoins ne sont pas nécessairement de «vraies» licornes. Nous avons cependant rencontré ce même argument sous la plume de certains détracteurs de la licorne, comme André Thevet, expliquant qu'il existait certes de nombreux quadrupèdes unicornes mais qu'aucun d'entre eux ne «méritait» le nom de licorne.

«Lequel rhinocéros les Romains ont eu en leurs spectacles et est décrit si furieux par Martial qu'il jetait un ours en l'air comme on ferait un ballon. Mais pour

---

Histoire de la nature, chasse, proprietez, vertus et usages de la lycorne, Montpellier, 1624, pp.1-3.

[103] Voir infra, p.208.

n'avoir point de témoignage qu'ils aient vu de licorne dans leurs amphithéâtres, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait point eu, l'argument tiré de l'autorité négative n'étant point démonstratif. Et posé qu'il leur ait été inconnu, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit point en nature, non seulement pour ce qu'ils ne connaissaient pas la plus grande partie du monde, mais aussi parce qu'on représente cet animal si furieux qu'il ne peut être pris vif, notamment en son âge parfait, étant farouche même à ceux de son espèce de l'un et l'autre sexe, et seulement accostable au temps de leur accouplement; lequel cessé ils retournent à leur première fureur et solitude. Car c'est ainsi que Philès après Élien en parle, disant que les brahmanes l'appellent Cartazonon, qu'il est de la grandeur d'un cheval, de crin et poil roux, très léger de tout le corps et surtout des jambes, bien que sans jointure, qu'il a la queue d'un sanglier, une corne entre les deux yeux, noire, rayée en limaçon, et finissant en pointe très aiguë, haute de deux coudées, qu'il a une voix rauque, est moins furieux aux autres bêtes qu'à celles de son espèce, avec lesquelles il combat incessamment, se poursuivant jusqu'à la mort, sinon lorsqu'ils sont en rut[104]. Que le roi des Prasiens où il se chasse prend son plaisir à se voir entrebattre les faons de licorne car on n'en prit jamais, dit-il, de parvenus à leur âge de maturité. Il se trouve aussi de vieilles médailles qui représentent cet animal de la sorte, plongeant sa corne dans une pinte, lesquelles on estime être d'Alexandre le Grand[105]. Æneas Sylvius, qui depuis fut pape, et Paulus Venetus, assurent qu'il se trouve des licornes entre les monts d'Inde et le Catay[106], et dans le royaume de Basman, encore que les marques attribuées à ce dernier conviennent plus au rhinocérot qu'à la licorne[107].»

---

[104] «Dans cette région [en Inde] vit un animal unicorne appelé Cartazon. Il est de la taille d'un grand cheval, une crinière de cheval, la robe rousse, et il est très rapide. Ses pieds sont comme ceux de l'éléphant, et sa queue est celle d'un porc…On m'a dit que les mâles non seulement se combattent instinctivement l'un l'autre, mais qu'ils attaquent de même les femelles, et combattent jusqu'à la mort… mais à la saison des amours, ils deviennent calmes et pacifiques, et on peut parfois les voir paître en couple» Élien de Préneste, *De la Nature des animaux,* XVI, 20. Au XIIIème siècle, le poète grec Philès ajoute que sa corne est pointue, noire, droite et spiralée (ou annelée, le mot pouvant avoir les deux sens). Manuel Philès*, De Animalium Proprietatibus,* Utrecht, 1730, pp.160-168.

[105] Une de ces médailles, fausse comme beaucoup des médailles antiques se trouvant dans les collections des curieux des XVIème et XVIIème siècles, est longuement décrite dans de nombreux ouvrages du XVIIème siècle. On en trouvera une reproduction dans le chapitre sur Laurent Catelan, p.88.

[106] Æneas Sylvius Piccolomini (Pie II), *Cosmographia Pape Pii,* Venise,1503, fol.Cv°.

[107] Voir infra, p.220.

Le discours sceptique du premier orateur ne comprenait aucune référence religieuse; celles ci sont assez rares, il est vrai, dans l'ensemble des conférences du Bureau d'Adresse. Son contradicteur ne se prive cependant pas d'aller chercher dans la Vulgate l'ensemble des passages où apparaît la licorne: «Mais cette autorité et toutes les susdites ne sont pas considérables à l'égard de celle de l'Ecriture Sainte, en laquelle il est dit, au Deutéronome 28: "Ses cornes seront comme celles de la licorne". Et David au Psaume 22 parle ainsi: "Délivrez moi Seigneur de la gueule des lions, et mon humilité des cornes des licornes". Et au Psaume 29: "Aimé, dit-il, comme le faon des licornes". Et au Psaume 92: "Ma corne sera exaltée comme la licorne". Esaïe chap. 34: "Les licornes seront avec eux, et les taureaux avec les puissants". Et au chap. 39: "Les licornes descendront comme des hommes preux". Job en parle aussi au chapitre 29 de son livre. Ce que saint Jérôme interprète quelquefois le mot hébreu de Rheem, Rhinocéros, étant excusable, pour ce qu'en ce lieu-là il est parlé des cornes au pluriel, lesquelles attribuer à la licorne eût été impliquer contradiction[108]. Joignez à ces autorités l'expérience et l'exemple de tant de rois et de républiques qui n'estimeraient pas leur trésor bien fourni s'il n'y avait de la corne de licorne.»

Abordant les usages pharmaceutiques de la corne de licorne, l'orateur défend avec vigueur la thèse des propriétés occultes, mais tente aussi d'expliquer plus rationnellement les vertus de ce simple. Il reste cependant assez prudent: la licorne n'est plus présentée comme un contrepoison universel, mais simplement comme un remède ayant, à un plus haut degré, les mêmes propriétés que les autres cornes. Cette thèse est assez proche de celle qui se rencontrait alors dans de nombreux ouvrages médicaux, qui recommandaient la corne de licorne et, à défaut, celle du cerf[109]: «La raison y est aussi, car la matière qui fait les dents, étant transférée à la génération des cornes[110], et par cette métastase ayant acquis comme une sublimation qui la purifie, il est certain que toutes ces cornes ont une vertu alexitère, par laquelle elles combattent les fièvres, guérissent le flux de ventre, tuent les vers et servent d'une infinité d'autres remèdes à l'homme. Cette

---

108 On pensait alors couramment que tous les rhinocéros avaient deux cornes, alors que ce n'est le cas que de la variété africaine. Voir sur ce point le chapitre suivant, consacré aux liens entre le rhinocéros et la licorne.

109 Laurent Joubert, par exemple, conseillait l'usage de la corne de licorne «aux défauts de laquelle ceux qui seront plus pauvres pourront se servir de la corne de cerf, qui n'est de guère moindre à l'autre quant aux effets et propriétés.» *Traité de la peste,* Toulouse, 1581, p.66. Voir supra, p.113

110 Cette thèse est empruntée à Aristote, *Histoire des animaux,* liv.II, ch.1.

vertu, déjà grande, lorsqu'elle vient à être unie et resserrée en un seul canal, comme il arrive en la licorne, se trouve donc grandement accrue. Joint que laissant la confusion avec laquelle la plupart des auteurs en ont écrit, pour ce qu'ils n'en avaient rien appris que par le bruit commun, qui est un maître fort incertain, et ce qu'en ont cru ceux qui n'en ont jamais vu que dans les tapisseries ou dans les livres. C'est par trop douter des forces de la nature animée et sensible que lui vouloir dénier la vertu qui se trouve dans les corps inanimés, tels que sont ces langues serpentines qui se trouvent dans les grottes de Malte, les terres scellées, et les minéraux tels que ceux qu'on appelle à ce sujet licorne minérale, non pour ce qu'elle provient des licornes enterrées du temps du Déluge, non plus que l'ivoire minéral de l'éléphant aussi enseveli sous la terre dès ce temps là ou depuis, mais à cause de leur semblance, de leur vertu et propriétés et même de leur figure externe. Dont il se faut moins ébahir que de la diversité qui se rencontre aux individus de chacune espèce. Car les natures et les formes étant bornées, une chose se rencontre aisément ressembler à l'autre, ou par hasard, ou par un jeu de la nature, comme le vérifient tant de coquillages et autres parties des animaux et des plantes qui se rencontrent sous terre, et enfermés en des pierres, aussi se trouve-t-il tant de cet ivoire fossile qu'il n'est pas croyable qu'il se soit crû dans sa minière.»

Nous voyons ici l'orateur aborder incidemment d'autres débats scientifiques, et défendre à chaque fois des positions très traditionnelles. De même qu'il croit à l'existence de la licorne, il pense que les fossiles sont des «jeux de la nature» et non des animaux pétrifiés, et il adhère à la théorie, héritée du Moyen-Âge et mise au goût du jour par le néoplatonisme de la Renaissance, selon laquelle des objets qui se ressemblent par leur «figure externe» se trouveront souvent avoir les mêmes «vertus et propriétés». Cela lui permet de justifier également l'usage des «licornes fossiles», alors préconisé par de nombreux médecins, y compris, paradoxalement, certains de ceux qui méprisaient la «vraie» corne de licorne[111].

Abordant ensuite le problème des faux fabriqués, qui nous semblent avoir été beaucoup plus rares que ne le pensaient les savants d'alors[112], l'orateur explique avec bon sens que l'existence de fausses cornes ne saurait suffire à prouver l'inexistence des vraies.

---

[111] C'est par exemple le point de vue de Thomas Bartholin dans son *De Unicornu Observationes Novæ.*

[112] Il est vrai qu'ils ne connaissaient pas encore véritablement le narval.

«A cette vérité ne nuisent point les fourbes et les tromperies dont les imposteurs se servent à falsifier ces cornes de licorne, en prenant de l'ivoire, ou des cornes, ou même des os d'éléphant ou d'autres animaux gardés longtemps sous terre, où ils acquièrent plus de solidité et quelque transparence par le moyen du sel de la terre lequel s'y insinue comme il arrive à la porcelaine, que l'on y tient pour ce sujet un siècle entier, ni ce qu'il y a d'autres corps naturels ou artificiels qui bouillent dans l'eau, et même quelques pierres qui suent à l'approche du venin, ce qui procède de ce que le venin épaissit l'air qui s'attache au corps prochain qui est solide. La couleur n'y fait rien pareillement, vu que la suite des années l'a pu altérer. Joint que les anciens n'ont attribué cette noirceur qu'à la corne de l'âne indien et à celle du rhinocéros[113]. Et quant à l'odeur qui se trouve en la corne de licorne qui est en Suisse, c'est un indice qu'elle est falsifiée, ou du genre des minérales, la composition des cornes étant trop ferme ou trop solide pour rien évaporer, et ceux qui les ont distillées par le feu ayant appris qu'elles abondent en un sel qui n'a point d'odeur, et en un soufre puant. Aussi doivent être les excréments de cet animal, comme est son poil et sa corne, de mauvaise odeur, si ce qu'on nous allègue est véritable qu'il s'apprivoise par les bonnes odeurs[114] puisqu'il ne peut aimer les bonnes qu'en chassant les mauvaises dehors.»

On ne s'étonnera ni de voir ce discours très «traditionaliste» se terminer par un appel aux sommités religieuses et médicales, ni de constater que l'autorité y passe avant la raison, et cette dernière avant l'expérience: «Bref il n'est pas croyable que Clément septième, Paul troisième et plusieurs autres eussent pris cet animal pour leurs armes s'il n'eut point été, et les papes ne manquent point tant d'hommes entendus que Jules troisième en eut acheté un fragment douze mille écus, duquel son médecin s'est servi utilement à la guérison des maladies qui avaient quelque chose de vénéneux. Car Marsile Ficin[115], Brassavole, Mathiole[116], Aloysius Mundela et plusieurs autres médecins les recommandent à ces maladies

---

[113] Le monocéros de Pline, tout comme le Cartazon d'Élien, ont effectivement une corne noire. L'âne des Indes de Ctésias a une corne tricolore, et Aristote ne dit rien de la couleur de celle de son oryx unicorne.

[114] cf. Conrad Gesner, *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551), p.692 et Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de la lycorne,* Montpellier, 1624, p.18. Voir aussi supra, t.I, p.47.

[115] Marsile Ficin, *Antidote des maladies pestilentielles,* trad. I. Constans, Cahors, 1595, pp.24, 28.

[116] Je n'ai pas trouvé de référence à la licorne dans les œuvres de P.A. Mattioli, qui fait pourtant grand cas de la corne de cerf.

là, particulièrement à la peste, à la morsure du chien enragé, aux vers, au mal caduc, et autres maladies extrêmes. Pour la fin j'estime que les effets qui dépendent des propriétés occultes, comme celui-ci, ne se doivent pas condamner témérairement, se souvenant que notre savoir est borné et partant qu'il faut déférer aux autorités, raisons et expériences qui établissent la corne de licorne et ses merveilleux effets, sauf à se garantir d'imposture.

Le point pour ce jourd'huy: Lesquels sont les plus portés au vice, des savants ou des ignorants[117].»

La plupart des conférences publiées par Théophraste Renaudot virent intervenir quatre ou cinq orateurs. Ils ne sont que deux à parler ici, le premier niant l'existence de la licorne et les propriétés médicales de sa corne, le second défendant l'opinion inverse. La position «médiane» de Caspar Bartholin, accepter la réalité de l'animal tout en niant que sa corne soit un contrepoison, ne semble pas avoir trouvé de champion parmi le public du Bureau d'Adresse. Les deux débatteurs ont visiblement lu le prudent chapitre sur le monocéros du *De Quadrupedibus Solipedibus* d'Ulysse Aldrovandi[118], l'ouvrage de référence à l'époque en matière de zoologie, dans lequel le naturaliste bolonais, après avoir consciencieusement présenté les arguments pour et contre, évitait soigneusement de prendre position quant à l'existence de la licorne. Le premier intervenant a également lu le *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, auquel il emprunte quelques remarques, comme celle sur le «médecin du roi Charles IX». Quant au défenseur de la licorne, on reconnaît dans son texte les thèses présentées par Andrea Bacci dans son *Discours de la nature de la licorne*, mais il est possible qu'il ne les connaisse que par l'intermédiaire d'Aldrovandi.

La capacité de neutraliser le poison attribuée à la corne de licorne était, depuis le XVIème siècle, l'enjeu d'un débat médical, faisant appel à la fois au raisonnement théorique et à l'expérience pratique. En effet, si la science du XXème siècle ne reconnaît plus ni les catégories de la médecine galénique, ni les théories

---

[117] *Quatrième Centurie des questions traités aux conférences du Bureau d'Adresse,* Paris, 1641, pp.245-252.
[118] Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus,* Bologne, 1616, pp.382 à 414.

de Paracelse, ces deux paradigmes n'en permettaient pas moins de construire un véritable débat théorique, scientifiquement fondé, sur le sujet.

En revanche, la controverse sur l'existence de la licorne restait littéraire, et à l'occasion théologique. La bête unicorne n'était connue des Européens que par des témoignages, et c'est donc essentiellement la valeur de ces autorités qui était discutée, et non la vraisemblance d'un animal qui contredisait d'autant moins les données de l'époque que la zoologie ne disposait pas, malgré l'*Histoire des animaux* d'Aristote, d'un corpus théorique comparable à celui de la science médicale[119]. En témoigne éloquemment le fait que les traités d'histoire naturelle rangeaient encore au XVIIème siècle les animaux dans l'ordre alphabétique, alors que les ouvrages de médecine usaient depuis longtemps déjà de savantes typologies. Seules pouvaient alors paraître clairement merveilleuses les légendes médiévales sur la chasse à la licorne, mais rien n'empêchait d'admettre la réalité de l'animal en récusant, dans les récits s'y rapportant, ce qui s'apparentait trop aux contes de fées.

L'argument essentiel des opposants à la licorne restait la contradiction des témoignages, aussi bien anciens que récents. Tant par son apparence que par son tempérament, la licorne de Pline n'était pas celle d'Aristote, qui elle-même n'était pas celle de Barthema, et moins encore celle de Marco Polo ou de Garcia da Orta. Quant aux cornes de licorne précieusement conservées par les grands de ce monde, elles ne ressemblaient en rien aux descriptions qu'en avaient donné les classiques. On soupçonnait en outre que nombre d'entre elles avaient une origine marine. Enfin, si les Romains avaient réellement connu la licorne, ils n'auraient pas manqué de la présenter dans leurs jeux ou leurs triomphes.

Les défenseurs de l'animal répondaient que ni l'ignorance que l'on avait de la licorne, ni les excès de certaines légendes à son sujet, ne suffisaient à prouver son inexistence. La diversité des descriptions ne les arrêtait pas non plus, car la licorne pouvait très bien prendre un aspect différent selon la région où elle vivait, et pouvait par ailleurs avoir été, à l'occasion, confondue avec un autre animal. La licorne avait pu rester inconnue des Romains, il se pouvait aussi qu'ils ne fussent

---

[119] Ce n'est qu'au XIXème siècle que Georges Cuvier discuterait de la vraisemblance anatomique d'une corne unique. L'histoire naturelle du XVIIème siècle étant purement descriptive, et non analytique, tout, ou presque, y restait possible.

point parvenus à la capturer. Finalement, les témoignages des classiques, des voyageurs et surtout de l'Écriture Sainte prouvaient bien l'existence de l'animal.

Ce sont les mêmes arguments que nous retrouverions, inlassablement détaillés et répétés, dans toutes les longues dissertations sur l'existence de la licorne publiées jusqu'à la fin du XVIIème siècle. Deux éléments nouveaux furent pourtant apportés au débat dans les années qui suivirent la parution de cette conférence, l'un par le savant danois Ole Worm, premier à donner une description complète du narval, l'autre par le jésuite Jérôme Lobo, dont le témoignage sur la présence de licornes en Éthiopie allait avoir un certain retentissement.

Premiers narvals

Quatre des cent cinquante-trois caissons du plafond de l'église paroissiale de Zillis, troisième quart du XIIème siècle. A droite, la licorne de mer.

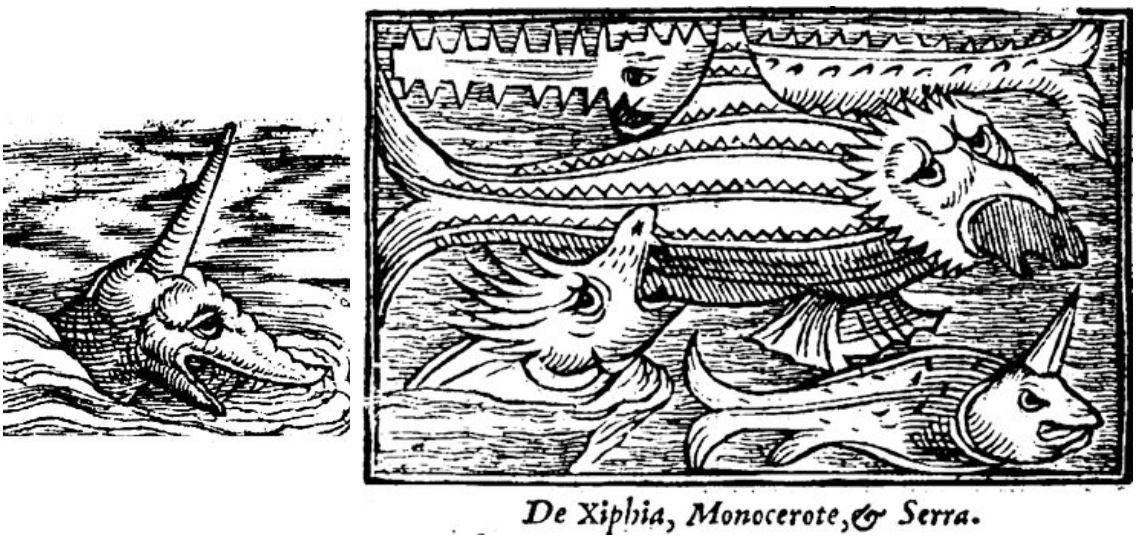
Un superbe unicorne marin orne l'un des caissons du plafond de l'église de Zillis, en Suisse, peint au XIIème siècle; son image, solitaire, se trouve dans de nombreux ouvrages illustrés consacrés à l'art roman ou au bestiaire médiéval. On aurait tort cependant d'y voir le signe d'une connaissance, même vague, du narval au XIIème siècle: cette licorne de mer voisine avec un éléphant de mer, un singe (ou lion) de mer, un sanglier de mer, un cheval de mer, un bouc de mer, un âne de mer, une chèvre de mer… et montre seulement que les artistes suisses voyaient les créatures marines à l'image des animaux terrestres, dont la licorne faisait sans nul doute partie.

Albert le Grand avait certes déjà parlé, dans son *De Animalibus*, d'un grand poisson qui, de sa corne unique, pouvait transpercer la coque des navires[120]. Il n'est pas certain qu'il pensait au narval, même s'il se peut que le savant du XIIIème siècle, qui vécut longtemps dans le nord de l'Allemagne, eût entendu des marins décrire cet animal alors moins rare qu'aujourd'hui, mais qui ne s'éloigne guère des terres arctiques. Quoiqu'il en soit, le *monoceros piscis* ne passa pas à la postérité, et resta ignoré des bestiaires. On trouve dans un recueil de récits traditionnels norvégiens le *Konnungs Skuggsja,* une description plus précise et plus exacte de l'animal[121]; cet ouvrage reprend des légendes très anciennes, mais leur consignation par écrit est postérieure aux autres textes dont il sera question ici, ce qui nous interdit d'accorder trop d'importance à cette œuvre.

En 1539, une féroce licorne de mer montre ses dents sur une carte de Scandinavie publiée par Olaus Magnus, archevêque d'Uppsala réfugié à Rome, d'où il voyait avec effroi le protestantisme s'installer dans sa lointaine patrie. Il n'est guère étonnant de voir l'unicorne marin refaire surface dans l'œuvre d'un savant scandinave, qui avait sans doute, au moins par ouï-dire, une vague connaissance de l'animal appelé aujourd'hui narval. La description qu'Olaus Magnus en donne en 1555 dans son *Historia Septentrionalium Gentium* n'est pourtant qu'une paraphrase de celle avancée, trois siècles plus tôt, par Albert le Grand: «Le monocéros est un monstre marin ayant une grande corne sur le front, de laquelle il perce les navires qui se trouvent au devant de lui et les mets à fond. Mais la bonté divine a pourvu aux navigateurs contre la mauvaiseté de cette bête, la rendant tardive et fort lente, de sorte que les mariniers la voyant se peuvent aisément sauver, sans être aucunement offensés d'elle[122].» Quand à la représentation de cette licorne de mer, tant sur la gravure qui illustre ce passage que sur la carte de Scandinavie qu'Olaus Magnus avait publiée quelques années auparavant, elle ne fait guère penser au narval. Ce monocéros à la gueule de carnassier porte en effet, sur son front, une corne large et courte qui n'a rien de commun avec les si précieuses licornes.

---

[120] Albert le Grand, *De Animalibus,* liv.XXIV, 84.
[121] *Konnung's Skuggsja* (le miroir royal), trad. Laurence M. Larson, New York, 1917, cité in Fred Bruemmer, *The Narwhal,* Toronto, 1993, p.55.
[122] *Histoire des pays septentrionaus écrite par Olaus le Grand, Goth, archevêque d'Uppsale…*, Anvers, 1561 (1555 en latin), liv.XXI, fol. 247-248.



A gauche: Le Monocéros de la carte de Scandinavie d'Olaus Magnus (1539), tel qu'il est reproduit dans Conrad Gesner, *Icones Animalium Aquatilium in Mari et Dulcibus Aquis Degentium*, 1560, p.181.
A droite: le monocéros de l'*Historia Septentrionalium Gentium* (1555), en bas à droite sur la gravure.

L'idée selon laquelle les cornes de licorne provenaient en réalité d'un poisson[123] des mers septentrionales fit néanmoins son chemin tout au long du XVIème siècle. Nous l'avons rencontrée, entre autres, chez Andrea Marini s'étonnant que ces belles cornes fussent plus nombreuses en Angleterre qu'ailleurs, chez Pierre Belon affirmant que nombre de morceaux de licorne n'étaient que «rouelles de dents de rohart» (défenses de morse), chez Jan van Gorp soupçonnant «que cette corne provient de quelque poisson, parce qu'il y a beaucoup de merveilles dans le monde marin, et parce que la corne semblable que j'ai vue à Anvers provenait d'Islande[124].»

En 1577, le navigateur anglais Martin Frobisher entreprit son second voyage à la recherche du passage du Nord-ouest. Au cours de cette navigation, les marins virent dériver près de l'un des navires «un poisson mort, qui portait sur son nez une corne droite et torsadée, longue de deux yards moins deux pouces [soit environ 1m80]. La pointe de cette corne était brisée, ce qui nous permit de constater qu'elle était creuse. Nos marins mirent dans ce trou des araignées, qui en

[123] Alors qu'Aristote, dans son *Histoire des animaux*, classait, comme le fait la science d'aujourd'hui, les baleines parmi les mammifères, la zoologie de la Renaissance opposait les règnes terrestre, aquatique et aérien, et, fidèle en cela à la lettre de la Genèse, regroupait sous l'appellation de «poissons» l'ensemble des créatures marines.
[124] Johannes Goropius, *Origines Antwerpianæ,* Anvers, 1569, p.1037.

moururent. Je n'ai pas vu moi même cette expérience, mais on me l'a rapportée pour vraie, et nous en déduisîmes qu'il s'agissait d'une licorne de mer[125].» Non seulement l'auteur ne met nullement en doute l'existence de la licorne, mais celle-ci est même à la base de son opinion quant à la nature de cet animal inconnu: Sa corne a les mêmes propriétés que celles de la licorne terrestre, ce grand poisson est donc une licorne marine. Durant les décennies suivantes, de nombreux récits de navigateurs allaient confirmer la présence dans les eaux de l'Amérique du nord de ces «licornes de mer[126]». Tous ne faisaient cependant pas le même raisonnement, puisqu'un autre pilote anglais, William Baffin (1584-1622), écrivit en 1610 à propos de l'île du Canada qui porte encore aujourd'hui son nom que «cette terre porte également beaucoup de bois flottant, d'ailerons de baleine, de défenses de morse, et parfois des cornes de licorne qui, pensons-nous, proviennent plutôt d'une créature marine que d'un animal terrestre.[127]» Le texte de William Baffin conserve néanmoins, même en anglais, une légère ambiguïté, puisque l'on ne sait pas si son opinion, d'ailleurs prudente, concerne l'ensemble des cornes de licorne ou uniquement celles découvertes en Amérique du Nord.

Sur les cartes manuscrites de la côte occidentale du Groenland levées par James Hall, pilote de l'expédition danoise de 1605, de petits dessins résument l'observation de la faune locale et des indigènes. On y voit ainsi des esquimaux en kayak, des tentes, mais aussi des baleines et, probablement, des narvals. Il est remarquable que, alors même que ces cartes ont été dessinées par un témoin oculaire, la représentation du narval reste largement tributaire de l'image classique de la licorne: l'animal a une queue de poisson et la silhouette trapue des baleines, mais il a aussi un chef chevalin, une corne dressée en plein front, deux longues nageoires à l'avant, placées comme les pattes d'un quadrupède. Les animaux que James Hall avait vus étaient pour lui des «licornes de mer», et il les dessina donc à l'image de leurs supposées cousines terrestres et quadrupèdes.

---

[125] *The Three Voyages of Martin Frobisher in Search of a Passage to Cathaia and India by the North-West*, Londres, 1867.
[126] Voir par exemple Thomas Edge, *Voyages,* in *Purchas, his Pilgrimes,* Glasgow,1906 (1610) , vol.XIII, p.12, ou George Best, cité in Fred Bruemmer, *The Narwhal,* Toronto, 1993.
[127] William Baffin, *The voyages*, éd. Hakluyt Society, 1881 (1611), p.71.

Carte de la côte occidentale du Groenland dressée par James Hall en 1605.

En 1610, le bestiaire peint de l'empereur Rodolphe II nous montre une licorne terrestre grise arborant une corne de rhinocéros[128], et deux représentations de «licornes de mer» dont l'une est visiblement inspirée par la carte d'Olaus Magnus, l'autre étant un cheval marin, assez proche des dessins de James Hall, portant, dressée sur le milieu du front, une indiscutable défense de narval[129].

128 Voir infra, p.243.

129 Manfred Staudinger, *Le Bestiaire de Rodolphe II,* Paris, Mazenod, 1987, pp.120-121.

Les «licornes de mer» du bestiaire de Rodolphe II (vers 1610)

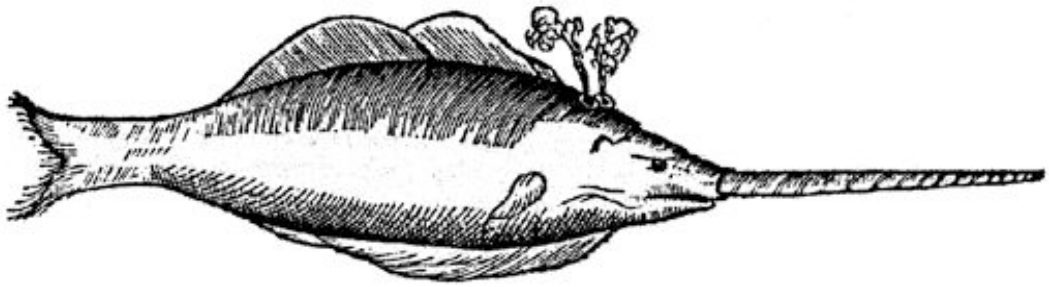
Dans sa dissertation sur la licorne, publiée en 1628, le médecin danois Caspar Bartholin cite huit variétés d'animaux unicornes: l'oryx, le camphur, l'unicorne des mers boréales, le bœuf unicorne des Indes, l'âne indique, le cheval unicorne d'Inde, le rhinocéros, et enfin le véritable monocéros. L'unicorne arctique, visiblement mal connu, n'est pas décrit, mais c'est de toute évidence du narval qu'il s'agit. Bartholin père affirme par ailleurs que nombre des cornes de licornes d'Europe proviennent de ce grand poisson, mais nie qu'elles aient la moindre propriété médicinale[130]. Il est vrai que le médecin danois n'accorde pas plus de pouvoirs aux «vraies» cornes de monocéros, ne reconnaissant un usage médical qu'aux «cornes fossiles».

La connaissance de cette «licorne de mer» allait vite progresser puisqu'en 1638 un autre médecin danois, Ole Worm, publia une description anatomique complète du narval, accompagnée de considérations sur sa corne. Le texte en fut reproduit par Thomas Bartholin, fils de Caspar, dans son *De Unicornu Observationes Novæ,* en 1645[131], tandis qu'Isaac de la Peyrère insérait en 1647, dans sa *Relation de Groenland*, une lettre d'Ole Worm contant sa découverte du

---

[130] Caspar Bartholin, "De Unicornu ejusque Affinibus et Succedaneis", in *Opuscula Quatuor Singularia,* La Haye, 1628, fol.7-10.
[131] "An os illud quod vulgo pro cornu monocerotis venditatur, verum sit unicornu?", in Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, Padoue, 1645, pp.98-102.

Narval[132]. S'il y affirme, avec raison, que les licornes tant recherchées ne sont que les dents d'un cétacé des mers arctiques, Ole Worm n'en soutient pas moins que ces défenses sont un contrepoison universel, arguant pour cela de son expérience de médecin et d'un «test» effectué sur deux chiens empoisonnés à l'arsenic et dont l'un, auquel on avait donné de la poudre de corne de licorne - pardon, de défense de narval - fut guéri. Il termine même sa dissertation sur le narval par quelques lignes consacrées aux licornes terrestres, dont l'existence demeurait, selon lui, très probable[133].

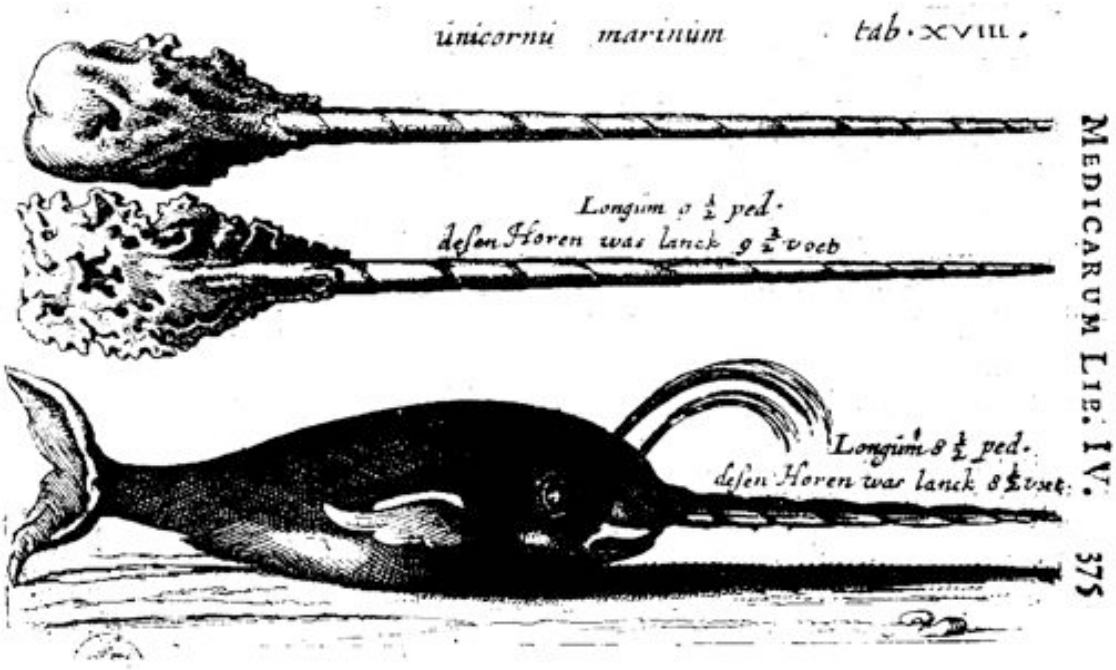


Le Narval, gravure du *Museum Wormianum seu Historia Rariorum* d'Ole Worm (1655).

Le médecin de Leyde Nicolas Tulp (1593-1674), celui-là même que peignit Rembrandt dans la *Leçon d'anatomie*, publia en 1652 des *Observationes Medicæ*, dans lesquelles figure un bref chapitre consacré à l'*Unicornu Marinum*. Ses observations sont, semble-t-il, indépendantes de celles d'Ole Worm: «On pourra discuter longuement de l'existence de la licorne, à laquelle les textes sacrés prêtent un courage indomptable et une corne précieuse[134], on peut dire sans risque de contradiction que presque toutes les cornes conservées par les Grands de ce monde n'appartiennent pas un animal terrestre, mais à un féroce animal marin. On trouve ça et là, sur les côtes de la Mer du Nord, en Islande, au Groenland et sur les rives de quelques îles voisines, des cornes soit séparées du corps, soit encore

[132] Isaac de la Peyrère, *Relation de Groenland,* Paris, 1647, pp.67-71.
[133] Ole Worm, *Museum Wormianum seu Historia Rariorum,* Amsterdam, 1655, pp.286-287.
[134] Si, dans la traduction des Septante, de nombreux passages des Écritures citent le monocéros, aucun ne donne d'information sur la valeur ou les pouvoirs de sa corne.

fixées à des fragments de crâne. Des cornes de cette sorte nous ont été présentées à Amsterdam qui venaient de trésors pillés ou avaient été trouvées par des marins. Parmi celles-ci, il en est une encore étroitement fixée à la tête, qui l'emportait de loin sur les autres par sa belle couleur et sa forme. Le monstre avait été exposé intact et dessiné peu de temps après par un chirurgien, la tête portant encore la corne. L'ayant vue, j'ai préféré vous en donner la représentation avec la précision que le chirurgien avait apporté dans sa reproduction.



L'unicorne de mer, gravure des *Observationes Medicæ* de Nicolas Tulp (1652).

«Le cadavre de ce poisson avait été trouvé le 9 juin 1648 dans la mer du Nord, près de l'île de May[135]… Un os était dissimulé sous la corne qui sortait des os de la mâchoire supérieure, par où le poisson laisse sortir sa défense, non pas au milieu de la mâchoire, mais légèrement à droite. Aucune trace de seconde corne…

«Mais que dirai-je de Pline l'ancien, qui ne reconnaît de vraies cornes qu'aux quadrupèdes? Il n'a pas vu l'élégance et la beauté de cet unicorne… Cette corne marine n'est pas inférieure aux cornes des animaux terrestres pour chasser variole, infections et fièvres malignes. C'est ce pouvoir alexipharmaque qui, joint à sa belle

[135] Au large de l'Écosse.

apparence, a incité princes et rois à en acquérir et à ne pas les estimer moins que les gemmes et pierres précieuses… Mais Caspar Bartholin, homme de jugement, nie que cet unicorne arctique ait un pouvoir contre le poison, vertu que nous avons pourtant constaté, de toute évidence, plus d'une fois.

«Quelqu'un demande: Est-ce que la corne noire du vrai monocéros, dont parlent Pline, Élien, Solin et d'autres auteurs anciens neutralise réellement les poisons, comme le dit la tradition? Aucun de ces auteurs, en vérité, ne couvre cela de son autorité…[136]»

Ayant observé de près un narval échoué, dont il donne d'ailleurs une représentation très satisfaisante, Tulp voit pourtant dans le rostre du cétacé une corne et non une dent, et lui reconnaît donc les usages médicaux traditionnels de toutes les cornes. Et que cette corne provienne d'un animal marin et non d'une licorne terrestre n'enlève rien à des propriétés constatées par expérience, en dehors de toute autorité. Un peu plus loin, Tulp se livre d'ailleurs à un éloge d'Ambroise Paré, «coryphée de l'art médical», qui surprend néanmoins un peu après ces considérations sur l'usage médical de la «corne» de narval.

La licorne de mer

La découverte de l'origine réelle de ces longs rostres si précieux ne suffit pas à prouver la non-existence de l'animal censé, jusqu'alors, les porter. Tout au plus ne pouvait-on plus, comme l'avait encore fait Edward Topsell en 1607 dans son *History of Four-footed Beasts,* voir dans la présence de sa corne dans les trésors royaux un début de preuve de l'existence de la licorne[137].

L'épais traité de Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ*, est entièrement consacré à défendre la thèse de la réalité de la licorne. L'auteur y décrit longuement et très exactement le narval, et affirme que «la plupart» des cornes de licorne des trésors d'Europe proviennent des mers arctiques, mais il n'en admet pas moins que quelques unes, parmi lesquelles une corne appartenant au roi de Danemark, puissent provenir d'authentiques licornes terrestres et quadrupèdes. Dans son *Histoire naturelle et morale des îles Antilles*, parue en 1668, César de

[136] Nicolas Tulp, *Observationum Medicarum Liber,* Amsterdam, 1652, liv.IV, pp. 374-378.
[137] Edward Topsell, *The History of Four-footed Beasts,* Londres, 1658 (1607), p.552.

Rochefort donne une assez bonne description du narval, qui ne fréquente pourtant point ces latitudes, et discute même, sans se prononcer, de la nature réelle, corne ou dent, de sa défense. Mais il ne pense pas non plus que toutes les cornes de licorne d'Europe proviennent du narval puisque «Plusieurs célèbres médecins et apothicaires de Danemark et d'Allemagne, qui en ont fait les essais [des défenses de narval] en diverses rencontres, témoignent constamment qu'elles chassent le venin, et qu'elles ont toutes les mêmes propriétés qu'on attribue communément à la corne de la licorne de terre[138].» Dans sa *Description de l'Afrique*, publiée en 1676, Olfert Dapper écrit, en guise de transition entre une description de licorne et une autre de narval: «On montre les cornes de cet animal [la licorne d'Afrique] en plusieurs endroits de l'Europe, et les grands les conservent comme quelque chose de rare et précieux. Cependant, la plupart de ces cornes ne sont pas les cornes d'un animal terrestre, mais d'un monstre marin qu'on pêche dans la mer glaciale, sur les côtes d'Islande, de Groenland et des îles circonvoisines[139].»

En 1699, le musée ducal de Stuttgart exposait non plus une corne de licorne, comme cela eût pu être le cas quelques décennies plus tôt, mais une défense de narval encore fixée au crâne de l'animal[140]. Peu à peu, le monde lettré finit par admettre que toutes ces belles ivoires torsadées, qui figuraient, et figureraient encore longtemps, en bonne place dans les cabinets des curieux, provenaient d'un cétacé des mers arctiques. Au début du XVIIIème siècle, lorsque, par ignorance ou étourderie, quelque éditeur publiait le contraire, il se faisait alors vertement reprendre. En 1716 fut ainsi réédité un livre de «curiosités», dont la première publication remontait à 1642, dans lequel on pouvait lire, en regard d'une

---

138 César de Rochefort, *Histoire naturelle et morale des îles Antilles,* Rotterdam, 1668, p.204.

139 Olfert Dapper, *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1676, p.18. Cette partie du livre de Dapper est, pour l'essentiel, une traduction de l'ouvrage de John Ogilby, *Africa, being an accurate Description of the Reigns of Ægypt, Barbary, Lybia and Billedugerid, the Land of Negroes, Guinee, Æthiopia and the Abyssines*, paru six ans plus tôt à Londres. Le texte anglais semble cependant dire que toutes les cornes de licorne d'Europe proviennent du narval.

140 Salomon Reisel, "De Unicornu Marino Duplici", in *Miscellanea Curiosa sive Ephemeridum Medico-Physicorum Germanicarum,* Stuttgart, 1699-1700, pp.350-352.L'auteur de ce texte, qui admet que le rostre du narval est une dent sortant du côté de la mâchoire discute, pour la première fois semble-t-il, de la raison de cette asymétrie, se demandant si l'incisive du narval est unique d'origine et par nature, où si sa jumelle tombe accidentellement.

gravure représentant deux défenses de narval, une description de licorne qui devait beaucoup aux voyages de Luigi Barthema[141].

Planche du *Gazophilacium Rerum Naturalium e Regno Vegetabili, Animali et Minerali* de Rupert Besler , 1716 (1642).

Dans la recension de cet ouvrage par le *Journal des Sçavans,* en 1717, nous lisons que «Cet article est un de ceux qui justifient la remarque… qu'il serait à souhaiter qu'on eût fait part aux lecteurs par un mot de préface, par quelle certitude ils peuvent avoir de certains faits qu'on leur expose dans ce recueil… A la vérité, il se voit une corne blanche, pointue, fort dure, ayant environ deux aunes de longueur, tortillée en dehors et creuse en dedans. Mais c'est la corne d'un poisson nommé Narval, ou licorne de mer, lequel se trouve dans la mer du Nord et sur les

[141] Rupert Besler, *Gazophilacium Rerum Naturalium e Regno Vegetabili, Animali et Minerali,* Leipzig, 1716, pl.12.

côtes d'Islande et du Groenland. Il la porte sur le nez et il s'en sert comme d'une arme pour attaquer les plus grosses baleines[142].»

Dans cette critique réapparaît une autre erreur, alors assez fréquente, quant à la nature réelle du rostre du narval qui est en effet, comme nous le lisions dès 1607 dans l'*Atlas Minor* de Gérard Mercator, une dent et non pas une corne. Cette persistance dans l'erreur pourrait s'expliquer par un refus inconscient de l'asymétrie, une dent latérale unique apparaissant comme plus improbable qu'une corne centrale[143]; elle est plus vraisemblablement due à la genèse de l'image du narval, qui devait plus à une licorne quadrupède présente dans tous les esprits, qu'à un cétacé déjà rare et encore peu observé[144]. Sachant que la défense d'ivoire provenait d'un mammifère marin et non d'un animal terrestre, les hommes du XVIIème siècle se représentaient le narval réel à l'image de la licorne de l'iconographie, comme le montre bien l'étonnante licorne de mer à la silhouette chevaline figurant dans le bestiaire peint de Rodolphe II. Sans aller jusque là, beaucoup imaginaient le narval comme une baleine portant une corne centrale sur son front, et cette construction contribuait en retour, paradoxalement, à rendre plus crédible l'existence de l'animal terrestre. S'il y avait une licorne de mer, pourquoi n'y aurait-il pas eu une licorne de terre? D'ailleurs, ceux qui voulaient convaincre leurs lecteurs de l'existence réelle de la licorne commençaient le plus souvent par énumérer d'autres animaux unicornes, réels ou imaginaires; à partir de 1650, le narval est souvent le premier cité. Cela entraîne parfois de surprenantes contradictions, lorsque Thomas Bartholin, dans son *De Unicornu Observationes Novæ,* s'obstine a appeler le narval «unicorne de mer» après avoir

---

[142] *Journal des sçavans,* 1717, p.535.

[143] Autre illustration de cette réticence, Linné termine ainsi une description, par ailleurs précise et exacte, du narval:

«Tête menue, yeux très petits, deux dents, vulgairement connues sous le nom de défenses de Licorne, saillantes horizontalement à travers la lèvre supérieure, spirales, quelquefois lisses. Les adultes n'en ont ordinairement qu'une, l'autre manquant par accident.» Carl von Linné, *Système de la nature,* Bruxelles, 1793, pp.297-298.

[144] Au XIXème siècle encore, nous lisons dans le journal d'un navigateur anglais, William Edward Parry que «les marins ne connaissent le narval que sous le nom de licorne de mer [sea-unicorn].» William Edward Parry, *A Journal of a Voyage for the Discovery of a North-West Passage from the Atlantic to the Pacific,* Londres, 1821, cité in Fred Bruemmer, *The Narwhal,* Toronto, 1993, p. 13.

En 1866, Charles Edward Smith, médecin à bord d'un baleinier anglais, écrit que «les marins appellent les narval "unies", diminutif de "unicorns"». Charles Edward Smith, *From the Deep of the Sea,* Edinburgh, 1977, également cité in Fred Bruemmer, *The Narwhal,* p.14.

expliqué, citant Ole Worm, que sa prétendue corne était une dent[145]. En 1718 encore, dans une brève note sur la licorne, Eusèbe Renaudot, le petit fils de Théophraste, cite des auteurs ayant décrit le narval, Anselme Boèce de Boodt, Ole Worm, Isaac de la Peyrère, mais conclue: «il ne semble pas que toutes ces raisons prouvent autre chose, sinon que la plupart des cornes qui passent sous le nom de licorne sont des dépouilles d'un poisson, et il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse y avoir de ces animaux dont nous avons l'idée sous le nom de licorne, et que l'écriture appelle Reem[146].»

On devine aussi en filigrane dans nombre de ces textes, même si elle n'est pas toujours clairement exprimée, l'idée, à la saveur vaguement néoplatonicienne, selon laquelle à chaque animal terrestre doit correspondre une créature marine, et réciproquement. Dans cette logique, le narval était plus qu'un simple argument en faveur de la plausibilité de la licorne, il devenait presque une preuve de son existence.

La licorne parmi les animaux

La connaissance du narval entraîna certes une baisse sensible du prix de ce que l'on appelait encore la «corne de licorne», ou simplement «la licorne», mais elle n'ébranla nullement, bien au contraire, la croyance en un quadrupède terrestre unicorne, qui poursuivait, indifférent, sa longue carrière iconographique sur des représentations du règne animal desquelles avaient disparu ses vieux amis dragons et griffons.

---

[145] Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ,* Padoue, 1645, ch.XIV, *De Unicornu Gronlandico,* pp.94-106.
[146] Eusèbe Renaudot, *Anciennes Relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle,* Paris, 1718, p.209.

Parmi les animaux figurant, en 1663, sur cette première planche du *Nouveau Livre des bêtes, fleurs, fruits, papillons et autres vermines représentés d'après nature*, la licorne (à l'extrême droite) est le seul qui se soit plus tard avéré inexistant.

Ovide, aux livres X et XI des *Métamorphoses,* raconte comment Orphée reçut d'Apollon la lyre dont le chant pouvait charmer les dieux, les hommes, et même les animaux les plus féroces.
En haut à gauche: dessin illustrant un manuscrit du XVème siècle des *Métamorphoses d'Ovide moralisées*.
En haut à droite: gravure d'Étienne Delaune, début du XVIIème siècle.
En bas: gravure anglaise de 1658.
Sur le même thème, on pourra également regarder, datée de 1545, la belle tapisserie de la cathédrale de Langres représentant *Saint Mammès prêchant aux animaux sauvages,* inspirée du modèle iconographique d'Orphée.

En témoignent, par exemple, les représentations d'Orphée charmant les bêtes sauvages[147]. Graphiquement, cette scène est l'anamorphose de celle, dont nous avons déjà abordé l'iconographie, où Adam nomme les animaux. Peu nombreuses dans les rares miniatures médiévales représentant cet épisode mythologique, dans les manuscrits des *Métamorphoses* d'Ovide, des *Métamorphoses moralisées* ou de l'*Épître d'Othéa* de Christine de Pisan, les bêtes se multiplièrent sur les peintures, gravures et émaux de la Renaissance[148]. Une vaste série d'objets - assiettes, coupes, plaquettes, revers de miroirs - en porcelaine émaillée des XVIème et XVIIème siècles sont exposés au musée de Louvre, dans le département des objets d'art. Leurs couleurs vives, leurs reliefs arrondis, choquent le goût d'aujourd'hui, et le visiteur plus soucieux de plaisir esthétique que d'histoire ne daigne pas toujours leur accorder un regard. Qui le fait constatera que la scène d'Orphée charmant les animaux y est fréquemment représentée et que, seule de toutes les créatures issues de l'imaginaire antique ou médiéval, la licorne y figure, souvent au premier rang[149], preuve qu'elle était tenue pour un animal sinon réel, du moins «normal», ce que n'étaient plus ni le griffon, ni le dragon, ni même le petit basilic.

---

[147] Sur l'iconographie d'Orphée, voir la belle thèse d'Isabelle Fessaguet, *Les Métamorphoses d'Orphée: Le mythe d'Orphée dans les arts en Italie de 1470 à 1607,* EHESS, 1987, dans laquelle cette scène est cependant peu étudiée.

[148] Outre les exemples représentés plus haut, citons le curieux pavement de marbre multicolore de la chapelle Sainte Catherine, dans la cathédrale de Sienne, réalisé dans la seconde moitié du XVIème siècle, peut-être d'après des dessins de Francesco di Giorgio. Orphée n'y tient plus une lyre, mais un miroir, et des interprétations symboliques assez convaincantes de cette œuvre étrange ont pu être proposées (voir Robert H. Hobart Cust, "On some overlooked Masterpieces", in *The Burlington Magazine,* 1904, pp.256-263, et André Chastel, *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent de Médicis,* Paris, 1959, p.274).
Sur une belle peinture italienne de la fin du XVème siècle, attribuée au Maître de Stratonice et représentant l'ensemble de l'histoire d'Orphée et Eurydice, on voit une licorne blanche, stylisée, à très courte corne, accueillant Orphée à sa sortie des enfers, peuplés quant à eux de centaures et satyres. (voir *Francesco di Giorgio e il Rinascimento a Siena,* Milan, Electa, 1993, p.283). Les gravures similaires aux deux représentées dans le texte sont très nombreuses; parmi d'autres, citons celle qui figure dans Crispin de Passe, *Metamorphoseon Ovidianarum,* Cologne, 1602.

[149] Les plus belles sont sur une assiette en porcelaine émaillée de la fin du XVIème siècle et sur un revers de miroir du début du XVIIème, portant les numéros d'inventaire R 514 et MR 2624.

Dans un jeu de tarots imprimé à Paris au XVIème siècle, les as étaient représentés par des drapeaux portés par des animaux: le lion, le cheval, l'aigle et la licorne, choisis uniquement pour leur valeur héraldique[150].

A gauche: l'as d'épée d'un jeu de tarot imprimé à Paris vers 1500.
Au centre: l'as de pique d'un jeu de 52 cartes du cartier parisien François Deletre, imprimé vers 1670.
A droite: le VIII d'atout d'un jeu de tarot allemand de la fin du XVIIIème siècle.

Il en va autrement dans les nombreux «tarots des animaux» imprimés en France et en Allemagne aux XVIIIème et XIXème siècles. Les vingt-deux atouts y sont illustrés par des animaux, souvent représentés dans des scènes réalistes - un chien chassant, un chat rapportant un poisson. Comme ceux, apparus au XIXème siècle et encore utilisés aujourd'hui, qui illustrent les inégalités sociales, ces tarots étaient destinés au jeu et non à la cartomancie, et il ne faut donc sans doute pas voir de sens particulier au fait que telle bête illustre tel ou tel arcane. A l'exception de l'ours, qui illustre toujours le 21ème et dernier atout, les animaux représentés

150 Bibliothèque nationale, Estampes Kh 34 Rés, planche 20.

peuvent en effet varier d'un jeu à l'autre. Si nous avons vu souvent la licorne en lieu et place des arcanes VII - le chariot - et VIII - la justice, nous l'avons aussi rencontré illustrant le XIIème atout - le pendu - dont la symbolique lui est bien étrangère. [151]. En revanche, que la licorne ait été choisie pour accompagner le chien, le chat, le lapin, l'ours, le lion ou la grenouille montre bien qu'elle était, pour les cartiers bavarois qui popularisèrent ce type de jeu, un animal réel.

Nouveaux témoignages

La diversité parfois contradictoire des descriptions de l'animal et de sa corne était l'un des principaux arguments avancés par tout ceux qui, comme Ambroise Paré[152], ne croyaient guère en l'existence de la licorne. Mais si l'on admettait, comme le faisaient la plupart des savants de la seconde moitié du XVIIème siècle, que les cornes blanches et spiralées étaient toutes des défenses de narval, l'objection tombait d'elle même, ce qui permettait d'imaginer désormais une licorne terrestre plus conforme aux descriptions des classiques.

C'est en 1508 qu'était parue la première édition du récit de Luigi Barthema, qui assurait avoir vu deux licornes en captivité à La Mecque. Cet ouvrage, qui connut une grande diffusion dans toute l'Europe, resta jusque vers 1650 la référence moderne la plus fréquemment citée en matière de licorne. Tout au long des XVIème et XVIIème siècles, d'autres aventuriers rapportèrent avoir croisé la licorne, ici ou là, dans un monde encore peu et mal connu. Beaucoup furent occasionnellement cités, mais aucun témoignage n'acquit le poids et la notoriété de celui de Barthema, du moins jusqu'à la publication, dans les années 1660, des souvenirs d'un jésuite portugais.

La première ambassade envoyée au «Prêtre Jean» par le roi Jean III de Portugal arriva en Éthiopie en 1535[153]. L'un des membres de cette expédition, Jodo

---

151 La Bibliothèque nationale possède une dizaine de ces jeux. On pourra par exemple regarder, sous la côte Kh 167 Rés, les n° 7, 8,139, 140,196 et 650.
152 Ambroise Paré, *Discours de la licorne,* Paris, 1582, p.16. Voir supra, p.46
153 Sur les tribulations des pères jésuites en Éthiopie, voir P. Caraman, *The Lost Empire, the Story of the Jesuits in Ethiopia,* Londres, 1985, ainsi que, pour les témoignages les plus anciens, la thèse de Bertrand Hirsch, *Connaissance et figure*

Bermudez, rapporte déjà, dans sa *Relation d'une ambassade au Prêtre Jean*, parue à Lisbonne en 1565, que, dans les montagnes d'Abyssinie, vivait une licorne à la silhouette chevaline. D'autres après lui, comme le franciscain Luis de Urreta, confirmèrent la présence de licornes «dans les monts de la Lune». Mais le plus consistant de ces témoignages était incontestablement celui, déjà longuement cité, du R.P. Jérôme Lobo[154].

Plusieurs raisons expliquent sans doute l'intérêt particulier que suscita le récit du père jésuite, parmi les lettrés, de moins en moins nombreux il est vrai, intéressés par la licorne.

Situant la licorne en Éthiopie, ce témoignage semblait ainsi confirmer celui, plus ancien, de Barthema, selon lequel les licornes de la Mecque auraient été offertes au «Sultan de La Mecque» par «un roi d'Éthiopie». Le récit en était mesuré, exempt de toute exagération et de tout caractère merveilleux; la licorne y était décrite comme un animal «ordinaire», le lecteur apprenant même que les missionnaires auraient recueilli un «faon de licorne» malheureusement mort peu après, pour n'avoir pas eu à téter. Jérôme Lobo, qui était resté près de dix ans en Éthiopie, était censé savoir de quoi il parlait, être plus crédible que les nombreux voyageurs ne séjournant jamais longtemps au même endroit, et prenant rarement la peine de s'assurer de la véracité de ce qui leur était conté. Enfin, et c'est sans doute la raison essentielle de la rapide notoriété de ce récit, la parole d'un père de la Compagnie de Jésus semble avoir pesé plus lourd, même en pays réformé, que celles de tous les aventuriers sans foi ni loi qui, avant lui, avaient témoigné en faveur de la douteuse licorne.

Le récit de Jérôme Lobo commença donc à être connu en Europe dans les dernières années du XVIIème siècle. Un demi-siècle plus tôt, l'existence de la licorne avait encore été le sujet sinon de vives controverses, du moins de savants traités. En 1700, le thème ne passionnait plus guère les savants. Le témoignage du jésuite portugais fut soigneusement enregistré, mais ne relança que très modérément le débat sur la réalité de l'animal. Dès lors pourtant, chaque fois que la question resurgirait, au détour d'un article de dictionnaire, ou d'un traité de zoologie, réapparaîtrait le récit, tenu pour le plus sérieux, du père Lobo. Ainsi, dès

---

de l'Éthiopie dans la cartographie occidentale du XIVème au XVIème siècle, Paris I, 1991.

[154] Voir t.I, p.219.

1690, l'article «licorne» du dictionnaire de Furetière, qui ne se prononce pas clairement sur la réalité de l'animal, cite trois témoignages quant à l'existence de la licorne. Deux, ceux de Vincent le Blanc et d'André Thevet sont qualifiés de «fort suspects»; seul celui de Jérôme Lobo, auquel est emprunté la description de l'animal, est considéré comme crédible.

Dans le dernier tiers du XVIIème siècle, le vieux et savant débat sur l'existence réelle de la licorne s'éteignit doucement sans avoir été formellement clos. On savait certes, désormais, que les précieuses lances d'ivoire qui ornaient les palais des riches et des puissants provenaient d'un cétacé des mers arctiques et non d'un mystérieux quadrupède oriental. Pour autant, on ignorait encore s'il existait ou non, quelque part au delà du Caucase ou de la Méditerranée, un quadrupède unicorne, autre que le rhinocéros, qui eût été à l'origine des traditions légendaires sur la licorne. On l'ignorait donc, mais on cherchait de moins en moins à le savoir. La nature n'était déjà plus cette Création infiniment diverse, dont la puissance et la beauté se manifestaient, plus qu'ailleurs, dans ce qui était rare, voire unique; elle était devenue un ensemble de lois que l'on voyait à l'œuvre, mieux qu'ailleurs, dans ce qui était commun, répété. Le temps se finissait, où les singularités de la Création avaient excité la curiosité des savants; commençait l'époque des grands systèmes de la nature, des régularités révélées par l'observation attentive et une pointilleuse taxinomie. Une merveille que personne n'avait observée n'intéressait plus les savants de l'âge de l'Encyclopédie. Pour Linné, comme pour Buffon, n'existait que ce qui était observable, le reste ne méritant pas discussion, moins encore description. Sans même que la question de son existence réelle ait reçu une réponse satisfaisante, la licorne quitta alors les pages de l'histoire naturelle, entre lesquelles son disgracieux cousin, le rhinocéros, n'avait guère de mal à se faire une encombrante place.

3.2 - LA LICORNE ET LE RHINOCEROS

Les bestiaires énuméraient, sans vraiment les distinguer, bien des unicornes dans lesquels on put, et on peut encore, reconnaître aussi bien la gracile licorne que l'épais rhinocéros. Les tribulations d'Ulysse le rhinocéros, dont Dürer grava la célèbre silhouette, introduisirent une distinction plus nette entre le s deux animaux. Pour autant, la confusion ne disparut jamais tout à fait des esprits, et toujours il y eut quelqu'un pour identifier les deux animaux, et souvent quelque autre pour le lui reprocher.

Ce n'est pas dit qu'il n'existe pas. Peut-être est-il différent de la façon dont le représentent ces livres. Un voyageur vénitien alla dans des terres fort lointaines, à proximité du fons Paradisi dont parlent les mappemondes, et il vit des unicornes. Mais il les trouva mal dégrossis et sans grâce, et d'une grande laideur et noirs. Je crois qu'il a bien vu de vraies bêtes avec une corne sur le front. Ce furent probablement les mêmes dont les maîtres de la science antique, jamais tout à fait erronée, qui reçurent de Dieu la possibilité de voir des choses que nous, nous n'avons pas vues, nous transmirent l'image avec une première description fidèle. Puis cette description, en voyageant d'auctoritas en auctoritas, se transforma par successives compositions de l'imagination, et les unicornes devinrent des animaux gracieux et blancs et doux. En raison de quoi, si tu sais que dans une forêt vit un unicorne, n'y va pas avec une vierge, car l'animal pourrait ressembler davantage à celui du témoin vénitien qu'à celui de ce livre.

Umberto Eco, *Le Nom de la rose*

Le griffon, que quelques-uns appellent mal à propos girafe, qui est un autre animal, se trouve dans les montagnes de la Haute Éthiopie… Les Arabes le nomment Efrit, et il est fait de même qu'on le dépeint dans les tapisseries.

L'Afrique de Marmol dans la traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt.

«Quand nous aurons capturé la bête», commença-t-il.

«La bête? coupa Salvestro. Tu veux dire l'animal qui porte une armure en place de peau, qui se laisse charmer par les jeunes vierges, qui porte une longue corne avec laquelle il perce le ventre de ses ennemis? Cette bête n'existe pas, Bernardo, et n'a jamais existé, pas plus que les dragons.»

Lawrence Norfolk, *The Pope's Rhinoceros*

De nombreuses hypothèses ont été avancées quant à l'origine du mythe de la licorne. Trancher entre elles n'est pas notre propos: qu'elle soit unique ou multiple, l'origine d'un mythe ne saurait en aucun cas résumer ce qu'il est devenu, ni les multiples variantes qu'il a connues depuis[1]. Tout comme le Nil, auprès duquel elle était censée vivre, sourt de plusieurs lieux, de même la licorne d'Europe est sans doute née tout à la fois de l'oryx, du rhinocéros, de licornes artificielles ou d'accidents naturels, de légendes hindoues ou chinoises plus anciennes encore, et d'un imaginaire occidental plus riche que l'idée qu'en donnent symbolique ou psychanalyse, nécessairement réductrices[2].

Il reste qu'il semble toujours y avoir eu, depuis le Haut Moyen-Âge, quelque lettré ou curieux pour suspecter l'identité de la licorne et de son disgracieux doppelgänger, le rhinocéros. En outre le débat sur l'existence de la licorne, tel qu'il se développa dans les ouvrages savants dès la fin du XVIème siècle, se double parfois d'une discussion sur la «véritable nature» de l'animal. En effet, si la licorne, comme animal spécifique et original, n'existait pas, il fallait alors pour tous les auteurs qu'une autre créature, rhinocéros ou antilope, fût à l'origine des récits traditionnels la décrivant. Pour les hommes de la Renaissance tardive, tout férus qu'ils aient été de symboles et de hiéroglyphes, un mythe devait nécessairement avoir un prototype réel.

---

1 «La difficulté qui a constitué jusqu'à maintenant un des principaux obstacles au progrès des études mythologiques [est]… la recherche de la version authentique ou primitive. Nous proposons au contraire de définir chaque mythe par l'ensemble de toutes ses versions». Claude Levi-Strauss, *Anthropologie structurale*, ch.XI, "La structure des mythes".

2 Voir notamment Carl Gustav Jung, *Psychologie et alchimie,* pp.548 à 595 dans l'édition française de 1970, qui dans un syncrétisme ahurissant et charmeur développe longuement la symbolique religieuse et alchimique de la licorne.

Premières confusions

On a déjà vu ici ou là, en Inde surtout, en Abyssinie parfois, les chemins des deux animaux se croiser. Les unicornes qu'ont décrits Ctésias et Élien semblent résulter de la confusion entre plusieurs animaux, parmi lesquels vraisemblablement l'onagre et le rhinocéros d'Inde qui, rappelons-le, est généralement unicorne, tandis que son cousin africain a deux cornes, l'une sur le mufle, l'autre légèrement en retrait. Si l'on se souvient que l'hippopotame était pour les Romains un cheval aquatique, et l'éléphant un bœuf de Lucanie, on aura moins de mal à voir un rhinocéros dans la description d'un âne à tête rouge[3]. Le rhinocéros est tout d'abord le seul quadrupède portant une corne unique, et cela même entraîne une forte présomption d'identité avec la licorne. De plus, l'idée que, réduite en poudre, la corne de licorne est un contrepoison, croyance qui apparaît pour la première fois chez Ctésias, est répandue encore aujourd'hui en Asie à propos du rhinocéros, et l'était peut-être déjà à cette époque. Surtout, Ctésias signale la lenteur initiale et la rapidité croissante de la course de l'animal, caractéristique du rhinocéros: «Ces animaux sont très rapides, plus rapides que les ânes et même que les chevaux et les gazelles. Ils commencent à courir calmement, puis petit à petit ils accélèrent, et il devient alors impossible de les rattraper[4].»

On doit se rappeler que Ctésias vivait en Perse, n'est jamais allé en Inde, et ne prétend pas s'y être rendu. Il parle donc par ouï-dire, et peut en toute bonne foi avoir mêlé des données concernant l'onagre, qu'il connaissait, à d'autres se rapportant au rhinocéros, qu'il ne connaissait pas. Il a aussi pu y adjoindre des éléments empruntés à des animaux représentés de profil sur les bas-reliefs persans, où les archéologues d'aujourd'hui sont aussi unanimes pour reconnaître des animaux classiquement bicornes que l'étaient ceux des siècles précédents pour voir des unicornes[5]. Le rhinocéros n'est donc pas seul dans la description de Ctésias, mais il s'y trouve assurément.

---

3 «J'ai appris qu'il y a en Inde des ânes sauvages qui ne sont pas moins grands que des chevaux. Ils ont le corps blanc et la tête pourpre. Leurs yeux sont d'une couleur bleu sombre. Ils portent une corne sur le devant de la tête, longue d'une coudée et demi.» Élien de Préneste, *De la Nature des animaux,* IV, 52, citant Ctésias de Cnide.

4 ibid.

5 Voir par exemple la "Description des ruines de Persépolis" in Carstens Niebuhr, *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins, Amsterdam, 1779,* t.II, pp.110 à 127 et planches. Se fondant sur sa silhouette équine et ses sabots apparemment fendus, le voyageur reconnaît même une licorne dans une statue à laquelle manque la tête.

On connaît le monocéros de Pline, avec son corps de cheval, sa tête de cerf, ses grosses pattes d'éléphant, sa courte queue de sanglier, sa voix grave, et sa courte corne plantée au milieu du front. Malgré ce dernier détail, nous y voyons aujourd'hui sans peine un rhinocéros.

Mais s'il nous est facile de reconnaître le rhinocéros, ou pour le moins du rhinocéros, dans ces descriptions antiques qui contribuèrent largement à la légende la licorne, cet angle n'est pas le bon pour aborder les relations entre ces deux animaux dans l'Occident médiéval et moderne.

Quelques rhinocéros s'étaient bien montrés à Rome, dans les triomphes ou les jeux du cirque[6], et les voyageurs grecs avaient connu ce singulier animal, mais le Moyen-Âge l'avait peu ou prou. Ce que l'on en savait donna certainement en partie naissance à la légende de la licorne, mais fut aussi absorbé par elle. A la fin du Moyen-Âge, il y avait autant de licorne dans le rhinocéros qu'il y avait de rhinocéros dans la licorne.

C'est également, sans doute, le rhinocéros qui est à l'origine d'un autre animal mystérieux du bestiaire médiéval, aujourd'hui délaissé par la légende comme par l'érudition, l'éale. Ce dernier, décrit par Ctésias et Pline comme ressemblant à un hippopotame et doté de deux cornes, pointant l'une vers l'avant, l'autre vers l'arrière, était peut-être, bien qu'il fût censé vivre en Inde, le rhinocéros bicorne d'Afrique. Les encyclopédistes du Moyen-Âge allongèrent ces cornes, et les dotèrent d'une redoutable souplesse: «Il est une bête appelée Éale, qui est toute noire, qui a la taille d'un cheval, la queue de l'éléphant et la mâchoire du sanglier. Elle porte des cornes démesurément longues, qu'elle peut mouvoir à volonté. Grâce à la mobilité de ces cornes, la bête peut parer à toute éventualité lors d'un combat: elle oppose tantôt l'une, tantôt l'autre, et si le tranchant de la première est émoussé, la seconde qui était en réserve prend la relève[7].» Nous laisserons pourtant là cet éale, cousin tout à la fois de la licorne du rhinocéros, qui n'apparut que dans de rares bestiaires avant de quitter la scène du théâtre de la nature, sur laquelle il n'a fait qu'une très brève apparition.

---

6 «Dans les mêmes jeux [de Pompée], on vit aussi le rhinocéros, qui a une corne sur le nez, comme on en a souvent montré», Pline l'ancien, *Histoire naturelle,* liv.VIII, 29.

7 *Le Bestiaire*, bestiaire anglais du XIIIème siècle, Paris, Philippe Lebaud, 1988, pp.77-78.

Les *Étymologies* d'Isidore de Séville (vers 560-636) sont l'un de ces textes du Haut Moyen-Âge qui furent sans cesse copiés, imités, appris par cœur, utilisés jusqu'à la Renaissance par tout ce que l'Europe a compté d'érudits. Cette œuvre vaut donc avant tout, plus que par son contenu, par l'extraordinaire influence qu'elle eut sur toute la pensée médiévale. L'article qu'Isidore consacre au rhinocéros est pour le lecteur moderne l'un de ces chefs d'œuvre d'humour involontaire que nous réserve l'histoire de la licorne. «Rhinocéron est le nom donné à l'animal par les Grecs - sa traduction latine est "corne sur le nez" -, ainsi que monoceron, c'est à dire unicorne, pour sa corne de quatre pieds au milieu du front, si pointue et si solide qu'il projette ou transperce tout ce qu'il attaque. En effet il se bat souvent avec les éléphants et les terrasse en les blessant au ventre. Il est si vaillant que les plus intrépides chasseurs ne peuvent le capturer; mais, comme l'assurent ceux qui écrivent sur l'histoire des animaux[8], on lui présente une vierge qui dévoile son giron quand il arrive, il vient y poser sa tête, abandonnant toute sauvagerie, et on le capture ainsi calmé, comme désarmé[9]». Dans le texte latin, l'assimilation entre les deux animaux est plus claire encore: «Rhinoceron a Græcis vocatus - latine interpretatur in nare cornu - idem est monoceros, id est unicornis…». Un *Isidorus versificatus* didactique du XIIème siècle nous offre cet admirable résumé: «Le rhinocéros, cet animal qui n'a qu'une corne au milieu du front, et que nul ne peut vaincre, est vaincu par une vierge nue[10].»

Isidore, qui n'avait pas plus vu de rhinocéros que de licorne, ne discute pas de l'assimilation entre les deux animaux; elle lui semble aller de soi, et ce, malgré la contradiction apparente du texte qui place la corne tout d'abord *in nare*, et dans la phrase suivante *in media fronte*. Mais si l'impression de puissance dégagée par le récit du combat contre l'éléphant, emprunté à Pline ou à Solin[11], indique le rhinocéros, le prudent *interpretatur* montre bien qu'Isidore voyait plutôt la corne unique sur le front de l'animal. L'image surprenante qu'il nous donne d'un rhinocéros endormi dans le giron d'une jeune vierge est le fruit de la juxtaposition de plusieurs sources. La légende de la capture de la licorne, que l'on retrouverait dans tous les bestiaires médiévaux, est bien sûr empruntée au Physiologus. Ce qui

---

8 Cette formule prouve, si besoin était, l'emprunt au *Physiologus*.

9 Isidore de Séville, *Etymologiæ*, livre XII, 2, s.v. Rhinocéros.

10 *Isidorus versificatus*, cité in Claude Lecouteux, *Les Monstres dans la pensée médiévale européenne,* Paris, Sorbonne, 1993, p.153.

11 «C'est le second ennemi naturel de l'éléphant. Il aiguise sa corne contre des pierres pour se préparer au combat, et dans le duel il vise surtout le ventre, où il sait que la peau est plus tendre.» Pline l'ancien, *Histoire naturelle,* liv.VIII, 29.

est dit de la force de l'unicorne et de sa rivalité - l'époque parlait d'antipathie - avec l'éléphant provient essentiellement de Solin, le classique monocéros de Pline étant pour une fois délaissé.

Miniatures d'un bestiaire moralisé anglais, en latin, du XIIIème siècle. L'animal représenté à gauche est appelé *monoceros vel rinoceros vel unicornu*, celui de droite *unicornis.*

Miniatures d'un autre bestiaire anglais, en latin, copié vers 1250. L'animal de gauche, «une petite bête ressemblant à un chevreau» est appelé *unicornis* et *rhinoceros;* le texte qui accompagne cette image doit beaucoup à Isidore de Séville. L'unicorne de droite, dont la surprenante teinte bleue sombre vise sans doute à créer une impression de sauvagerie, est appelé *monoceros*, et sa description reprend mot pour mot l'*Histoire naturelle* de Pline. Il a d'ailleurs une silhouette équine, une courte queue qui peut passer pour porcine, et d'étranges sabots trifides qui ne sont pas sans rappeler ceux de l'éléphant.

L'influence de l'évêque de Séville sur toute la littérature encyclopédique du Moyen-Âge fut telle que, lorsque les auteurs postérieurs établirent une distinction entre l'unicorne *(unicornis* ou *monoceros)* et le rhinocéros, ils n'en reprirent pas moins tout ce qu'Isidore écrivait du rhinocéros dans leur description de la licorne, tandis que leur *rinoceros* doit parfois autant à la licorne du *Physiologus* que leur *unicornis*[12]. On trouve ainsi dans les bestiaires les plus savants des références claires à l'antipathie du *monoceros* et de l'éléphant, et à la force physique de l'indomptable *unicornis*.

Au début du XIIIème siècle, Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acre, distinguait soigneusement le *monoceros* décrit par Pline du *rinoceros* attiré par les jeunes vierges:

«D'autres animaux à une seule corne, que les Grecs appellent rhinocéros, portent au milieu du front cette corne très forte et longue de quatre pieds. Cette arme leur suffit pour éventrer un animal quelconque; ils en percent même un éléphant en le frappant aussi dans le ventre, et après l'avoir renversé, ils le tuent. Lorsqu'ils sont saisis par les chasseurs, ces animaux remplis d'orgueil meurent uniquement de colère. Il n'y a pas de chasseurs, si forts qu'ils soient, qui puissent s'en rendre maîtres. Pour y parvenir, ils présentent à leurs regards une jeune fille belle et bien parée; celle-ci ouvre son sein, et aussitôt oubliant toute sa férocité, l'animal vient se reposer sur le sein de la vierge, et est pris alors dans un état d'assoupissement.

«Le monocéros ou licorne *(unicornis)* est une autre bête, espèce de monstre horrible, qui a un affreux mugissement, la tête à peu près semblable à celle d'un cerf, le corps d'un cheval, la queue du porc et les pieds de l'éléphant; il est armé au milieu du front d'une corne très pointue; pris, on peut bien le mettre à mort, mais il n'y a aucun moyen connu de le dompter[13].»

Lorsque Brunetto Latini, vers 1260, rédigea son *Livre du Trésor,* il ne lui vint donc plus - ou pas encore - à l'idée d'appeler rhinocéros les bœufs sauvages d'Inde

---

[12] Wilma George & Brunsdon Yapp, *The Naming of the Beasts, Natural History in the Medieval Bestiaries*, Londres, Duckworth, 1991, pp.86-89.

[13] Jacques de Vitry, *Histoire des Croisades (Historia Orientalis seu Hierosolymitana)*, in François Guizot, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France,* Paris, 1825, vol.22, pp.186-187.

qui «n'ont qu'une corne et dont les ongles sont soudés et d'une seule pièce comme ceux d'un cheval[14]».

Lettrine ouvrant le chapitre sur les bœufs dans un manuscrit du XIIIème siècle du *Livre du Trésor* de Brunetto Latini.

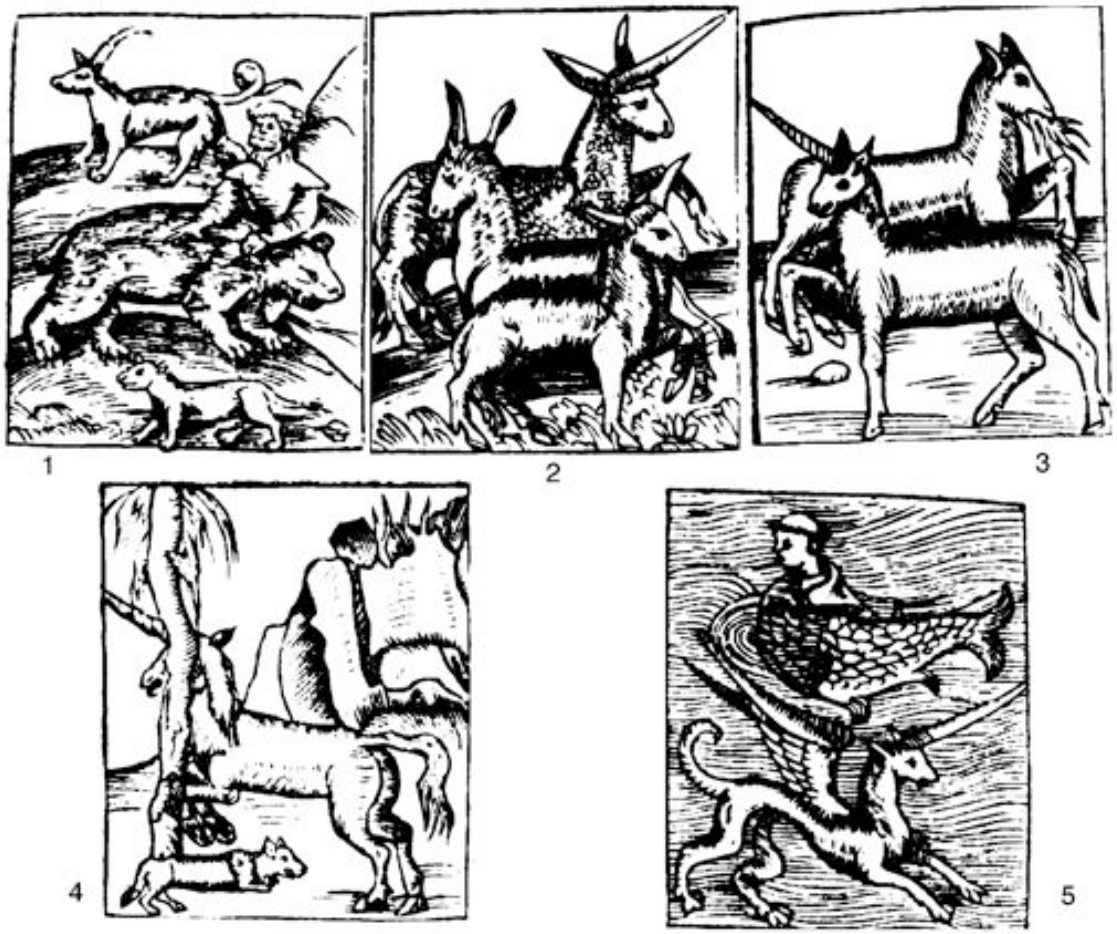
Le cinquième livre de la *Summa de Exemplis* du dominicain Giovanni de San Geminiano est consacré aux animaux, et le cent vingt-troisième chapitre traite du rhinocéros, «vache rouge des Indes». «Le Christ, peut-on y lire, est associé au rhinocéros, ou licorne [rhinoceros vel unicornis], dont on dit qu'il a une corne sur le front, ou à la place du nez. Il est indomptable et très féroce, et ne peut être calmé ni apprivoisé. Mais on raconte que les chasseurs qui veulent s'en emparer amènent une jeune vierge…[15]». On le voit, la confusion entre les animaux est ici telle que l'auteur reconnaît ne plus savoir si la corne de l'animal est sur le front ou sur le nez.

C'est en 1475 que parut la première édition de l'*Hortus Sanitatis* de Jean de Cuba. Ce traité de médecine empirique est divisé en trois parties consacrées aux plantes, aux animaux et aux pierres. Le second livre exploite largement le bestiaire médiéval, mais aussi le *De animalibus* d'Albert le Grand et les *Étymologies* d'Isidore de Séville. Dans l'une des nombreuses éditions de cet ouvrage, datant des premières années du XVIème siècle, nous rencontrons cinq animaux unicornes. Le monoceron marin, l'onagre unicorne d'Inde, le rhinoceron, le monocéros et enfin l'unicornis. Essayons donc, par jeu, de retrouver la licorne et le rhinocéros dans les cinq gravures qui suivent:

---

[14] Brunetto Latini, *Le Livre du trésor,* in Gabriel Bianciotto, *Bestiaires du Moyen-Âge,* Paris, 1980, p.216.

[15] Giovanni da San Geminiano, *Summa de Exemplis et Rerum Similitudinibus Locupletissima,* Anvers, 1597, liv.V, ch.123, fol.289v°.



1: le monocéros, le blaireau et un troisième animal difficilement identifiable, le *melosus.*
2: l'onagre.
3: le rhinocéros (et le rhinocéphale au corps entouré de flammes).
4: l'unicorne *(unicornis)* et le *varius*[16]
5: le *monoceron*, licorne de mer déjà décrite par Albert le Grand[17], et le moine de mer.

Le Moyen-Âge n'a jamais tout oublié du rhinocéros, connu des auteurs romains et qui avait participé à plusieurs reprises aux jeux du cirque; il a parfois

[16] Le *varius* (tacheté) semble être une espèce d'écureuil ou de belette. Le texte de l'*Hortus Sanitatis* renvoie ici à Isidore de Séville, mais l'animal que ce dernier désigne sous ce nom est… la truite (*Etymologiæ,* liv.XII, 6, 6).
[17] On remarquera les curieuses ailes-nageoires de cette licorne marine. Si la licorne est fréquemment représentée ailée dans l'iconographie new-age ou dans celle de l'heroic-fantasy, elle ne l'est jamais dans les représentations traditionnelles.

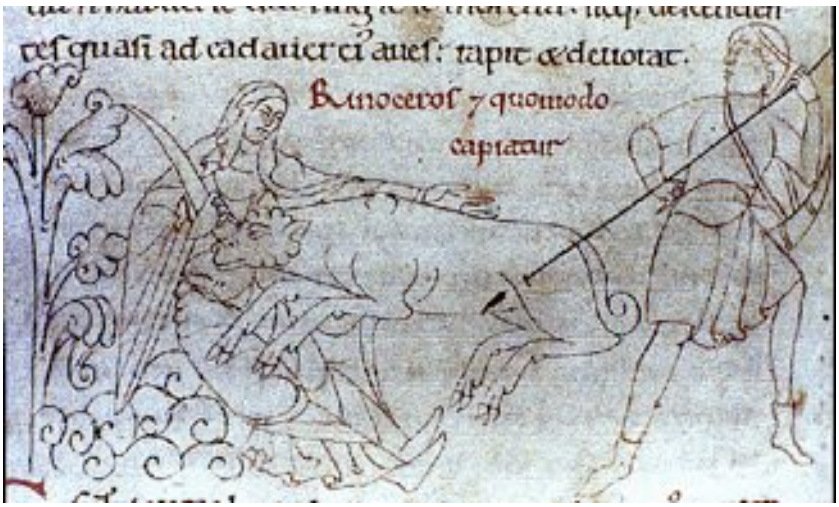
simplement oublié le rhinocéros et classé ce qu'il pouvait en savoir sous la rubrique licorne, unicorne, monocéros. Des bestiaires, même des plus tardifs qui adjoignent de nombreux animaux, décrits par tel ou tel voyageur ou savant, à la liste de base du Physiologus, le rhinocéros reste souvent absent, alors qu'y figure toujours l'éléphant, parfois l'hippopotame ou cheval marin.

Lorsque apparaît le nom du rhinocéros, ou rhinocérot, c'est le plus souvent qu'un copiste ayant peut-être sous les yeux le texte d'Isidore, le préfère à celui d'unicorne. *Græcum est, non legitur,* et l'animal décrit n'en est pas différent pour autant. Ainsi, le chant 93 des *Carmina Burana*, datant vraisemblablement du XIIème siècle, dit:

«Rhinoceros virginibus se solet exhibere
sed cujus est virginitas intemerata vere
suo potest gremio hunc sola retinere.

Igiturque juveni virgo sociatur,
et me senem spreverit jure defraudatur,
ut ab hac rhinoceros se capi patiatur[18]»

[18] «Le rhinocéros a coutume de se montrer aux vierges,
à celles du moins dont la virginité est sans tâches
Seule une vierge peut l'attirer dans son giron.
C'est pourquoi la jeune fille qui va avec un jeune homme,
et m'a rejeté, moi, le vieil homme, mérite bien
que le rhinocéros ne veuille plus se laisser prendre par elle.»
Carmina Burana, éd. B.K.Vollmann, Munich, Deutscher Klassiker Verlag, 1993, pp.344-345.



Rinoceros et quomodo capiatur (le rhinocéros et la manière de le capturer), illustration d'un bestiaire anglais du XIIème siècle. La corne, que la vierge saisit avec force, est sur le museau de l'animal.

«Si le rhinocéros s'incline devant une vierge, pourquoi une vierge n'aurait-elle pas apporté la parole de Dieu au monde?». Gravure du *Defensorium Inviolatæ Virginitatis Mariæ* de Francis de Retz. Saragosse, fin du XVème siècle. La bête est ici représentée à l'image du chevreau du *Physiologus.*

Parfois, chez les clercs les plus lettrés, réapparaissent quelques préoccupations étymologiques. Ainsi Alain de Lille (1114-1203), à la fin du XIIème siècle, écrivait-il: «unicornis est un animal qui a une corne sur le nez, et pour cette

raison il est appelé en grec rhinoceros.[19]» Il en va de même dans quelques représentations de vierges à la licorne où un peintre, peut-être versé en grec, sachant que l'animal était aussi appelé rhinocéros (on rencontre aussi, très rarement, naricorne ou naricornis) lui dessina consciencieusement une corne sur le nez. Même dans ce cas, s'il a la silhouette du rhinocéros, l'animal n'en a pas moins souvent la taille de chevreau que la tradition du Physiologus attribuait à la licorne, comme le montre une superbe miniature à la feuille d'or sur un évangéliaire du XIIème siècle.

[19] Alain de Lille *in Distinctionibus Dictionum Theologicalium*, in Migne, *Patrologie latine,* , vol.CCX, col.988. Plus loin, on peut lire «*Rhinoceros* doit être [dans les Écritures] compris comme *unicornis».*

Licorne à corne rhinocérale. Miniature ouvrant l'évangile de Mathieu dans l'*Évangéliaire d'Averbode*, XIIème siècle.
Le texte inscrit dans le phylactère que la main de Dieu glisse vers le bas cite Job 39:10: «La licorne sera-t-elle attelée à la charrue pour retourner ton champ?». C'est cependant le mot *rinoceros* qui est employé ici, alors que la Vulgate préférait *unicornis*. En marge de la miniature, une plume a ajouté quelques commentaires qui font le lien entre la scène ici représentée et la tradition chrétienne: «Cet animal signifie la nature et la grandeur de la virginité» et «Cet exemple montre que la vierge est finalement victorieuse». Ce petit rhinocéros est donc bel et bien l'animal si irrésistiblement attiré par les jeunes vierges, même si l'identification à Marie de la femme au centre de la scène peut être discutée: elle n'a pas d'auréole, alors que Job, à sa gauche, et Mathieu, à sa droite, en ont.

Il peut pourtant arriver que la distinction entre les deux animaux soit clairement affirmée. C'est le cas dans certains bestiaires qui distinguent plusieurs variétés d'unicornes, jusqu'à cinq ou sept dans le traité d'Albert le Grand sur les animaux[20]. Le plus rhinocéral n'y est pas celui que l'on croit, et, dans le paragraphe consacré à l'*unicornis*, nous trouvons tout à la fois une reprise du texte de Pline sur le rhinocéros, ennemi de l'éléphant qui fut montré à Rome lors des jeux de

[20] Le livre XXII (II,1) distingue quatre quadrupèdes unicornes, le *monoceros* ou *monoceron* (n°71), l'*onager indicus* (n°84), le *Taurus* ou *bos orientalis* (n°101) et l'*unicornis* (n°106). Les livres II (I, 2)et XII (III,7) distinguent l'*asinus indicus* de l'*unicornis* également appelé *rynnoceros* ou *archos.* A ceux-ci, le livre XXIV ajoute le *monoceros, piscis maris* (n°82).

Pompée[21], et la classique légende de la capture de la licorne par une jeune vierge. Cela ferait écrire à un médecin italien du XVIème siècle que «Albert le Grand décrit le rhinocéros sous le nom d'unicornis, mais écrit que cet animal est chassé grâce à des jeunes filles qui l'attirent pour qu'il s'endorme et soit capturé. Les historiens attribuent en fait ce dernier trait à l'éléphant[22] ou, selon certains autres, au monocéros[23]».

La distinction est plus satisfaisante sur une carte du XIVème siècle se trouvant en Angleterre, dans la cathédrale d'Hereford. Le dessinateur y a en effet représenté en Éthiopie deux représentants de la faune de la région, le rhinocéros et le monocéros[24].

La description du rhinocéros, d'après Solin, est tout à fait correcte:

«Solin dit que le Rhinocéros naît dans l'Inde. La couleur de cet animal est celle du buis; il porte sur le nez une seule corne retroussée, qu'il aiguise pour se préparer au combat contre l'éléphant; il est de la même longueur que cet animal, mais il a les jambes plus courtes. Il tâche de frapper l'éléphant au ventre, qu'il reconnaît pour le seul endroit vulnérable.»

Le dessin du monocéros montre à la fois une longue corne spiralée, sans doute une défense de narval, et les pieds d'éléphant décrits par Pline. Le commentaire de l'image renvoie cependant au récit de la capture de la licorne, conté par Isidore de Séville… dans le chapitre qu'il consacrait au rhinocéros.

«Isidore rapporte, chap.II livre XII des Étymologies, d'après le témoignage de ceux qui ont écrit sur la nature des animaux, que l'on expose à ce monocéros une jeune fille. Celle-ci, lorsque l'animal s'approche, découvre son sein; le monstre,

---

21 Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle,* liv.VIII, 20.

22 C'est donc au tour de l'éléphant, plus massif encore que le rhinocéros, de s'assoupir sagement en posant sa tête dans le giron d'une vierge. La confusion est surprenante, mais exceptionnelle. Elle peut s'expliquer par la similitude entre les défenses d'éléphant et les cornes de licorne. Elle peut aussi prendre sa source dans le bestiaire constituant le XVIIIème livre du *Propriétaire* de Barthélémy l'Anglais, dans lequel il est écrit que «pour chasser les éléphants, on envoie dans le désert deux jeunes filles nues. Elles chantent et, attiré, l'éléphant s'approche d'elles et s'endort, bercé par leur chant. Alors l'une des jeunes filles le pique à la gorge, tandis que l'autre recueille dans un bol son sang qui servira à teindre des vêtements.» Ni les autres auteurs de bestiaires, ni Albert le Grand, ni Isidore de Séville, ne font cependant allusion à cette scène.

23 Antonio Anguisciola, *Compendium Simplicium et Compositorum Medicamentorum,* Piacenza, 1587, p.179.

24 Voir le détail de la carte t.I, p.222.

oubliant sa férocité, y pose sa tête, et, lorsqu'il est endormi, on le prend sans défense.»

On ne parlait cependant guère du rhinocéros au Moyen-Âge, et la confusion avec la licorne perdura sans être véritablement l'objet de débat. Même dans les sermons, on voit le pataud rhinocéros prendre parfois la place de sa gracile cousine. Déjà pour Tertullien, au IIème siècle, les deux animaux étaient identiques: «Sa beauté est celle d'un taureau, et ses cornes des cornes de licorne *(Tauri decor ejus, corna unicornis, corna ejus)*», nous dit-il, se référant sans aucun doute au Deutéronome: «Sa beauté est comme d'un taureau premier né, et ses cornes comme des cornes de rhinocéros *(Quasi primogeniti tauri pulchritudo ejus, cornua rhinocerotis, cornua ilius)*» dans le texte de la Vulgate[25]. La Bible des Septante avait traduit l'hébreu *Reem*, dans lequel on voit aujourd'hui un bœuf ou buffle, par *monoceros*, que la Vulgate latine rendit tantôt par *unicornis*, tantôt par *rinoceros*. La tradition patristique utilisa de même indifféremment les termes *monoceros, rhinoceros* (avec ou sans h) et *unicornis*, mots qui désignaient visiblement pour les docteurs de l'Église un même animal, plus proche sans doute du puissant rhinocéros que de la fine licorne.

Les grands récits de voyage de la fin du Moyen-Âge entretinrent parfois la confusion, même quand Marco Polo s'étonnait quelque peu de l'aspect peu engageant des unicornes observées à Java vers 1280: «Ils ont maints éléphants sauvages et assez d'unicornes, qui ne sont guère moins gros qu'un éléphant. Ils ont le poil du buffle, le pied comme celui de l'éléphant, une corne au milieu du front, très grosse et noire. Et vous dit qu'il ne fait aucun mal aux hommes et aux bêtes avec sa corne, mais seulement avec la langue et les genoux, car sur sa langue il a des épines très longues et aiguës…Il a la tête comme un sanglier sauvage, et la porte toujours inclinée vers la terre; il demeure volontiers dans la boue et la fange parmi les lacs et les forêts. C'est une bête très vilaine à voir, et dégoûtante. Il n'est point du tout comme nous, d'ici, disons et décrivons quand nous prétendons qu'il se laisse attraper par le poitrail par une pucelle. C'est tout le contraire de ce que nous croyons[26]». Dès la fin du XVIème siècle, des lecteurs

---

[25] Tertullien, *Liber adversus Judæos*, ch.X, et *Deutéronome*, 33.17, cités par C.G. Jung, *Psychologie et alchimie,* p.552.
[26] Marco Polo, *Le Devisement du Monde,* ch.CLXVII, "Ci-devise de Java la mineure".

avisés[27] notèrent que l'animal ici décrit était sans doute le rhinocéros. Il reste que le Vénitien employait le terme *alicorno*, et faisait clairement le lien avec la légende de la capture de la licorne. Il avait donc bien vu des licornes, mais celles-ci étaient aussi des rhinocéros. Marco Polo n'utilise d'ailleurs nulle part le mot rhinocéros, ce qui semble confirmer, si besoin était, qu'*alicorno* désignait bien, pour lui, cet animal.

La confusion apparaît également dans un récit rédigé vers 1545, mais tout empli encore de merveilles médiévales, qui ne fut cependant publié qu'au début de ce siècle. «En ceste terre d'Estiope y a forces elléfans et robincérons qui est une manière de licornes, et est quasi formée comme une musle[28]» pouvons-nous lire dans la naïve cosmographie de Jean Alfonse dit «de Saintonge», navigateur portugais acheté par François Ier.

Rinoceron seu Mononoceron animal, détail de l'une des premières cartes du monde imprimée, parue en 1516, la *Carta Marina* de Martin Waldseemüller. Le curieux doublement du no est vraisemblablement une faute du graveur. Il apparaît clairement ici que, pour l'auteur de cette carte, le rhinocéros et le monocéros ne sont qu'un seul et même animal, dont le dessin est, pour l'époque, particulièrement exact. Ce dessin est l'un des rares qui, au XVIème siècle, soit inspiré de la gravure de Burgkmair et non de celle de Dürer[29].

D'autres cependant continuèrent à distinguer soigneusement les deux animaux. En 1444, plus d'un siècle et demi après Marco Polo, un autre voyageur

---

[27] Par exemple Ulysse Aldrovandi *(Historia Naturalis de Quadrupedibus)* ou plus tard Samuel Purchas *(Purchas, his Pilgrimes).*

[28] Jean Fonteneau, dit Alfonse de Saintonge, *La Cosmographie avec l'espère et régime du soleil et du nord,* Paris, 1904, p.287. La comparaison du rhinocéros avec une mule fait penser à l'âne des Indes de Ctésias.

[29] Voir infra, p.225.

vénitien, Niccolo de Conti, cherchant à décrire le rhinocéros d'Inde, est ainsi amené à le comparer avec un animal supposé mieux connu du lecteur, la licorne: «Il y a dans ce pays un animal qui a une tête de porc, une queue de bœuf et une corne sur le front, comme celle de la licorne (unicornis) mais plus courte d'un coude[30].»

Le rhinocéros arrive

Ce ne fut qu'en 1513 que l'on vit de nouveau un rhinocéros en Europe, des Portugais en ayant envoyé un de Goa au roi Manuel le Grand, à Lisbonne. La distinction entre les deux animaux s'imposa alors rapidement dans les ouvrages d'Histoire Naturelle, mais la confusion resta encore longtemps dans les esprits. En témoigne une tapisserie commandée pour célébrer l'événement. Le rhinocéros y est à l'image de la licorne, et arbore en plein front une longue défense spiralée. Le maquettiste à qui l'on avait demandé de dessiner l'animal ne l'avait certainement jamais vu, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait représenté cet unicorne ainsi qu'il se l'imaginait, sur le modèle de la blanche bête qui figurait déjà sur tant d'autres tapisseries.

---

[30] Cité in Wilma George, *Animals and Maps,* 1969, p.147. De même, en 1605, le cartographe Cornelius Wytfliet écrivait, pour décrire un oiseau de Paradis, qu'il ressemblait au Phéni.

Chargement à Goa du rhinocéros envoyé au roi Manuel de Portugal. Tapisserie du début du XVIème siècle, qui orne aujourd'hui encore, à Lisbonne, les salons de la Banque d'outremer du Portugal.

Les rocambolesques aventures de ce spécimen, évoquées dès 1515 dans le cartouche qui accompagnait la gravure de Dürer dont il sera question plus loin, ont été contées plus en détail par un médecin portugais, connu sous le nom d'Amatus Lusitanus, à l'occasion d'une discussion sur la corne de licorne dans ses commentaires médicaux sur Dioscoride[31]. Le récit en fut repris dès 1555 par le chroniqueur Paolo Giovio (Paul Jouve) dans son *Dialogue des devises,* sans cesse réédité entre 1555 et 1574, et figura dès lors dans la plupart des études consacrées au rhinocéros[32]. Capturé par les troupes portugaises près de la ville de Goa, l'animal fut chargé vivant sur un navire afin d'être envoyé au Roi de Portugal, avec un grand nombre d'oiseaux des Indes, et bien sûr un chargement d'épices et

---

[31] Amatus Lusitanus, *in Dioscoridis de Materia Medica Libros quinque Enarrationes*, Strasbourg, 1554, liv.I, ch.52, pp.204-206.

[32] Par exemple dans le chapitre consacré au rhinocéros dans l'ouvrage d'Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus,* Bologne, 1616, ainsi que dans de nombreuses études récentes. Voir par exemple: A. Fontura da Costa, *Les déambulations du rhinocéros de Modofar, roi de Cambaye, de 1514 à 1516,* Lisbonne, 1937, ainsi que le chapitre consacré à cet animal dans Donald F. Lach, *Asia in the Making of Europe,* University of Chicago Press, 1970, vol.II, t.1, pp.158-172.

d'autres richesses plus classiques. Bien qu'il eût peu de chances de jamais revoir son Ithaque, les marins le baptisèrent Ulysse, et ce nom lui resta. À la suite de sa longue captivité dans un étroit réduit du bateau, la pauvre bête vit peut-être sa peau s'abîmer, se plisser à l'excès, rendant son aspect plus patibulaire encore. Quoiqu'il en fût, le dessinateur Valentin Ferdinand qui vit, à Lisbonne, le rhinocéros lui attribua des bosses et des plis quelques peu excessifs. Son croquis, aujourd'hui perdu, servit de modèle à une célèbre gravure de Dürer, souvent reproduite, dans laquelle la peau plissée de l'animal devint une véritable armure. De la même manière déjà, les frères Martin et Ludwig Schöngauer avaient fixé sur une gravure les traits d'un éléphant qui, dans les années 1480, avait été mené de foire en foire en Allemagne[33].

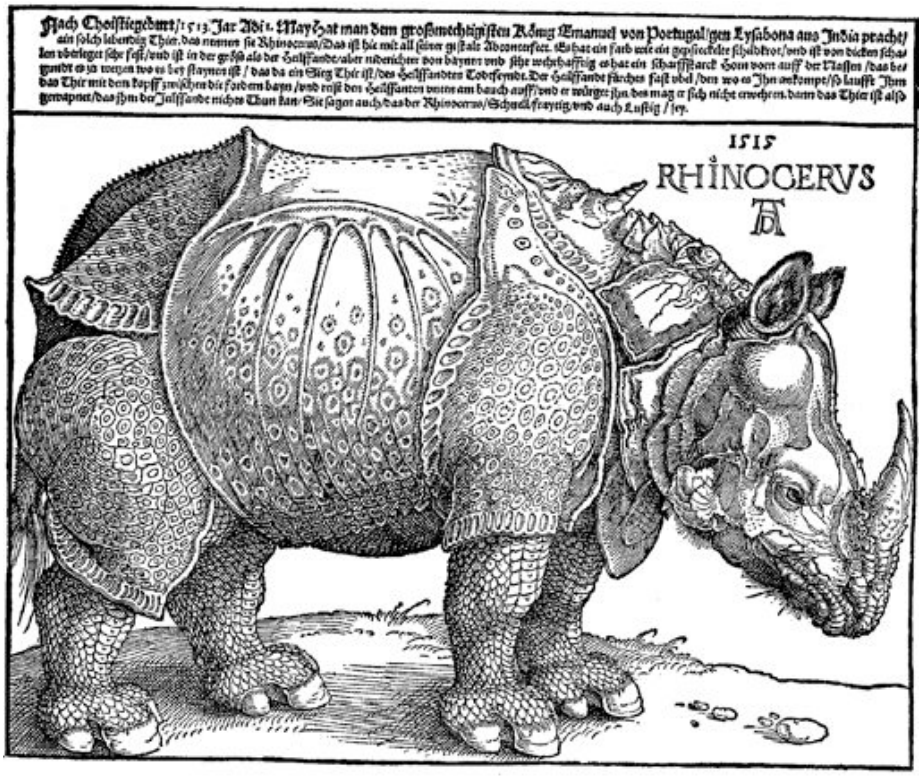
Quant à notre rhinocéros, le Roi de Portugal le garda quelque temps, l'affronta dans une arène à un éléphant qui refusa le combat, puis voulut l'offrir au Pape, et la bête reprit le bateau pour Gènes. Mais le navire coula en rade de Marseille, et ce fut la triste fin des aventures d'Ulysse le rhinocéros. La gravure de Dürer allait avoir une vie bien plus longue, puisqu'on la retrouve rapidement dans de nombreux bestiaires tardifs[34], puis dès 1551, dans le traité de zoologie de Conrad Gesner[35], et pendant deux siècles dans tous les traités d'Histoire Naturelle. Excessivement trapu et cuirassé, Le rhinocéros de Dürer est tout à l'opposé de ce que l'on avait imaginé jusque là de la licorne; Cette gravure fit sans doute plus que tous les textes qu'elle accompagnait pour sauver la blanche cavale de l'assimilation au rhinocéros.

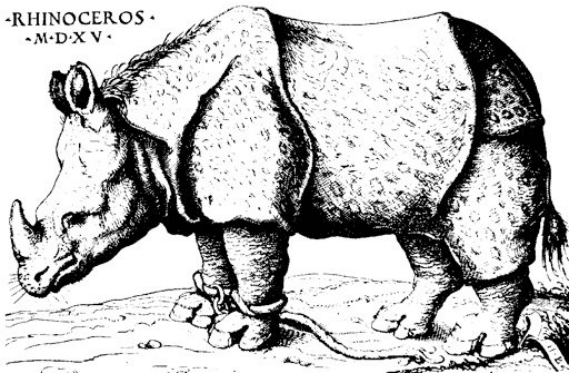
---

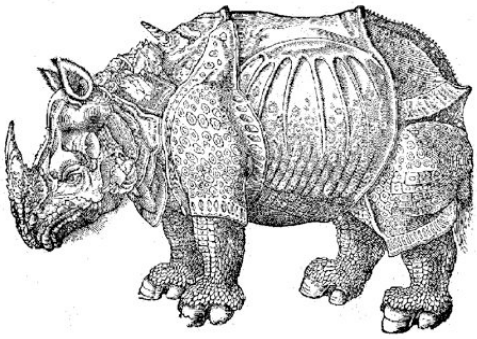
[33] Eduard Flechsig, *Martin Schöngauer,* Strasbourg, 1944, cité in Ernest Wickersheimer, "Le Livre des quadrupèdes de Michel Herr, médecin strasbourgeois", in *La Science au XVIème siècle, Colloque de Royaumont*, p271, Paris, Hermann, 1962.

[34] Par exemple Pier Candido Decembrio, *De Natura Avium et Animalium,* vers 1515.

[35] Conrad Gesner, *Historia Naturalis, de Quadrupedibus Viviparis,* Turin, 1559.







En haut: Le rhinocéros d'Albrecht Dürer, gravé en 1515. La légende dit «En l'année 1513 (sic) après la naissance du Christ, on apporta de l'Inde à Emmanuel, le grand et puissant roi de Portugal, cet animal vivant. Ils l'appellent rhinocéros. Il est représenté ici dans sa forme complète. Il a la couleur d'une tortue tachetée, et est presque entièrement couvert d'épaisses écailles. Il est de la taille d'un éléphant mais plus bas sur ses jambes et presque invulnérable. Il a une corne forte et pointue sur le nez, qu'il se met à aiguiser chaque fois qu'il se trouve près d'une pierre. Le stupide animal est l'ennemi mortel de l'éléphant. Celui-ci le craint terriblement car lorsqu'ils s'affrontent, le rhinocéros court la tête baissée entre ses pattes avant et éventre fatalement son adversaire incapable de se défendre. Face à un animal si bien armé, l'éléphant ne peut rien faire. Ils disent aussi que le rhinocéros est rapide, vif et intelligent.»
En bas, à gauche: Le rhinocéros de Hans Burgkmair (1474-1543), contemporain et associé de Dürer, également gravé en 1515.
En bas, à droite: le rhinocéros de l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner (1551).

Le modèle venait d'Inde, et la silhouette générale de l'animal est celle d'un rhinocéros d'Asie. On notera pourtant que Dürer a représenté, mal placée et spiralée à la manière de celle de la licorne, une seconde corne à la base du cou, dont il n'est pas question dans le texte, et qui ne figure pas non plus sur la gravure de Burgkmair, globalement plus fidèle bien que vraisemblablement réalisée à partir du même croquis. Le rhinocéros d'Inde ne porte qu'une corne unique; seul le rhinocéros d'Afrique, et celui de Sumatra, ont deux cornes. Il faut donc croire que, lorsqu'il grava cet animal, Dürer disposait non seulement d'un crayonné d'Ulysse, mais également d'une description d'un rhinocéros d'Afrique, sans doute empruntée à un texte classique (Pline ou Pausanias?) qu'il utilisa pour son dessin. Le graveur imagina cependant cette seconde corne à l'image, non de la première, mais de la longue défense des supposées licornes. Pour autant, Dürer ne semble pas avoir assimilé le rhinocéros à la licorne, puisque dans les commentaires manuscrits qu'il écrivit sur une esquisse, on peut lire «cette bête est appelée, en grec et en latin, rhinoceros[36]», et non monoceros ou unicornis. Dans la gravure définitive, cette phrase a cependant disparu d'un cartouche consacré entièrement à la rivalité entre le rhinocéros et l'éléphant. La gravure de Burgkmair, dont il ne subsiste qu'un unique exemplaire à la bibliothèque Albertina de Vienne, fut vite oubliée, tandis que celle de Dürer, sans cesse rééditée, servit de modèle à tous les ouvrages d'histoire naturelle pendant près de deux siècles[37]. Nombre des copies allongèrent encore l'imaginaire et licornesque corne dorsale, et renforcèrent la cuirasse de l'animal.

---

[36] Donald F. Lach, *Asia in the Making of Europe,* Chicago, 1970, vol.II, t.1, p.163.

[37] Sur la postérité de la gravure de Dürer dans la figuration du rhinocéros, voir:

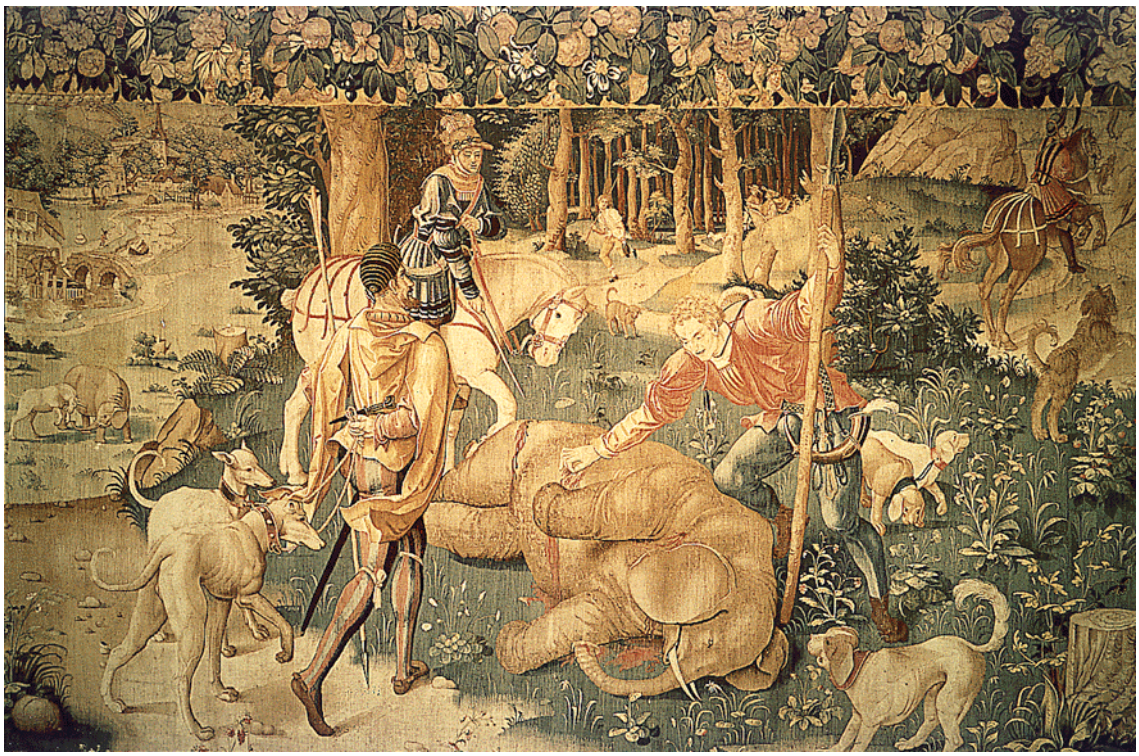
F.J. Cole, "The History of Albrecht Dürer's Rhinoceros in Zoological Litterature", in *Essays on the Evolution of Scientific Thought and Medical Practice, Written in Honour of Charles Singer,* Londres, 1953.

C. Coste, "Anciennes figurations du rhinocéros", in *Acta Tropica,* vol.III, 1946, pp.116-29.

Donald F. Larch, *Asia in the Making of Europe,* Chicago, 1970, vol.II, t.1, pp.158-172.

Le combat du rhinocéros et de l'éléphant, gravure de la *Cosmographie Universelle* d'André Thevet (1575). Le rhinocéros de Dürer a vu son armure se renforcer au point qu'elle semble ici faite de bois ou de métal. Sa corne dorsale s'est allongée au point d'égaler celle qui arme son mufle. Le pachyderme a en outre, mais le cas est unique, acquis une autre caractéristique habituellement attribuée à la licorne: d'étranges sabots bifides.

Un second spécimen de rhinocéros d'Inde parvint à Lisbonne en 1577. Le Roi Henri de Portugal voulut, une fois de plus, offrir le rare animal au Pape Grégoire XIII, mais rendit l'âme avant d'avoir pu envoyer ce présent. A la mort d'Henri, le rhinocéros joua son rôle dans l'union personnelle entre Espagne et Portugal, puisque Philippe II le fit venir à Madrid où il fut exhibé comme symbole des possessions coloniales portugaises. Il mourut peu après, et ses ossements furent offerts à l'empereur Rodolphe II, grand amateur de curiosités naturelles. C'est dans son cabinet que nous le retrouverons bientôt.



La Chasse à l'éléphant. Comme dans la célèbre série de *La Chasse à la licorne,* l'action se déroule en Orient mais les costumes des chasseurs, la végétation, le village à l'arrière plan sont bien européens, empruntant aux figures classiques des tapisseries de chasse. A gauche, un autre éléphant est attaqué par son féroce ennemi. Cette blanche cavale était-elle, pour le lissier, la traditionnelle licorne, ou le redoutable rhinocéros dont on disait alors qu'il était seul à pouvoir vaincre l'éléphant en combat? Tapisserie de Flandre ou du nord de la France, vers 1530.

Unicorne et naricorne

Cette redécouverte du rhinocéros conduisit dans un premier temps les auteurs du XVIème siècle à affirmer clairement, contre Isidore et, dans une moindre mesure, contre Albert le Grand et la tradition des bestiaires, la distinction entre le rhinocéros et le monocéros.

En 1585, le frère augustinien Juan Augustin Gonzalez de Mendoza, en visite auprès des missionnaires franciscains au Cambodge, avait eu le loisir d'observer des éléphants et des rhinocéros. Lorsqu'il eut regagné l'Espagne, plusieurs de ceux qui avaient vu, à Madrid, le rhinocéros de Philippe II, l'interrogèrent sur l'identité de ce dernier animal avec la licorne. Mendoza leur répondit catégoriquement que

«tous ceux qui sont allés dans les régions lointaines et ont observé une véritable licorne savent qu'elle n'a rien de commun avec le rhinocéros[38]». Tant l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner, en 1551, que le *De Quadrupedibus Solipedibus* d'Ulysse Aldrovandi, publié en 1616 mais rédigé à la fin du XVIème siècle, consacrent des articles distincts au rhinocéros et à la licorne. Dans son étude sur la licorne, qu'il identifie avec le monocéros de Pline comme avec l'âne des Indes de Ctésias, Conrad Gesner ne mentionne qu'une fois, et très incidemment, le rhinocéros[39]. Ulysse Aldrovandi consacre quelques pages à discuter de l'identification de son monocéros avec le rhinocéros, le monocéros de Pline, l'oryx d'Aristote, l'onagre et l'âne des Indes de Ctésias. Il constate certes que les unicornes décrits par Marco Polo sont sans doute des rhinocéros[40], mais affirme à quelques pages d'intervalles que «unicornis non est rhinoceros», puis que «rhinoceros non est unicornis»[41]; on ne saurait être plus clair. Les arguments apportés par Aldrovandi pour appuyer cette distinction sont que «le rhinocéros est plus féroce que le monocéros», «Pline en traite séparément comme deux espèces distinctes», et enfin que «le rhinocéros a deux cornes», ce qui est effectivement vrai de la variété africaine[42]… et de la gravure de Dürer.

La meilleure connaissance du rhinocéros était sans doute la raison essentielle de cette distinction, plus nette que jamais, entre monocéros et rhinocéros. Si la silhouette du pachyderme ne ressemblait guère à celle des blanches licornes de l'iconographie, elle eut cependant à peu près convenu au monocéros de Pline, qui restait la référence ultime en manière de licorne. Mais deux points de détail permettaient de distinguer rigoureusement les deux animaux. Tant sur la gravure de Dürer, qui servait de base à la plupart des textes sur le

---

[38] Juan Augustin Gonzalez de Mendoza, *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran Reyno de la China,* Rome, 1585. J'ai consulté la traduction anglaise, *The History of Great and Mighty Kingdom of China,* éd.G.T. Staunton, Londres, Hakluyt Society,1854, vol.II, pp.311-312.

[39] Conrad Gesner, *Historiæ Animalium, Liber Primus, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551), p.691.

[40] «Quant au monoceros de Paul de Venise (Marco Polo), je pense que personne ne pourra me reprocher d'y voir un rhinocéros. En effet, ils se ressemblent assez, d'après les marques qu'il en donne: sa taille proche de celle de l'éléphant, bien sûr, mais aussi sa laideur, sa lenteur, et sa tête porcine, caractéristiques qui décrivent bien le rhinocéros.», Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus,* Bologne, 1616, p.405.

[41] Ulysse Aldrovandi, *De Quadrupedibus Solipedibus,* Bologne, 1616, pp.397 & 402.

[42] ibid., p.402.

rhinocéros, que dans les récits des voyageurs de retour d'Éthiopie, le rhinocéros portait deux cornes; le nom de monocéros ou unicorne ne pouvait donc lui convenir. En outre, Pline plaçait indiscutablement la corne du monocéros sur son front, et non sur son nez. Tous les savants, suivant en cela Conrad Gesner, distinguèrent donc soigneusement les deux animaux. À l'une des questions posées dans son *Théâtre de la nature universelle*, «En quoi diffère le rhinocérot du monocérot?», Jean Bodin (vers 1530-1596) répondait, en 1590: «Le rhinocérot est armé d'une double corne, mais il en a une qui est plus petite que l'autre[43]». Au tout début du XVIIème siècle, le célèbre cabinet de curiosités de Francesco Calzolari comprenait à la fois cornes de licornes et cornes de rhinocéros. Dans une description de cette collection, publiée en 1622, les peintres qui représentaient le monocéros sous la forme d'un cheval blanc sont vertement critiqués pour ne pas respecter les descriptions - pourtant bien contradictoires - de Pline, Élien et Barthema. Pour autant, l'auteur n'en affirme pas moins que rhinocéros et monocéros sont deux espèces totalement différentes[44]. Entre le milieu du XVIème siècle et la fin du XVIIème, de nombreux ouvrages discutèrent de l'existence de la licorne. Certains distinguent plusieurs espèces de quadrupèdes unicornes, parmi lesquelles, bien différenciées, le monocéros et le rhinocéros. Ainsi, par exemple, Thomas Bartholin dans son *De Unicornu Observationes Novæ* traite successivement du bœuf unicorne, de l'âne unicorne, du rhinocéros et enfin du *monoceros verus*[45]. Laurent Catelan, quant à lui, distingue huit espèces de quadrupèdes unicornes: le rhinocéros (ou naricorne), l'onagre d'Inde, le bœuf unicorne d'Éthiopie, le cheval unicorne d'Inde, le camphur, l'oryx décrit par Aristote, le rangifer, et enfin la fameuse licorne «à l'endroit de laquelle seule privativement à toutes les susmentionnées l'usage a prévalu en telle sorte qu'on entend à présent pour Monoceros ou unicorne qu'icelle seule[46]».

Pour les lettrés de la fin du XVIème siècle, rhinocéros et licorne étaient donc des animaux distincts. Le premier était assez bien connu: il était trapu, de couleur grise, avec deux cornes, l'une sur le nez et une seconde, plus petite, à la base du cou. Il était l'ennemi naturel de l'éléphant, et sortait habituellement vainqueur de leur combat. Sa corne avait peu d'usage en médecine, et si «les habitants de

---

43 Jean Bodin, *Théâtre de la nature universelle,* Lyon, 1597, pp.508-509.
44 Benedetto Cerutto, *Museum Calceolarianum,* Vérone, 1622, pp.687-691.
45 Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ,* Padoue, 1645, p.14.
46 Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usages de la lycorne,* Montpellier, 1624, pp.5-9.

Bengala s'en servent contre les poisons et venins», c'était «ayant opinion que c'est la corne de licorne, encore que ce ne la soit pas[47]». La licorne, en revanche, était un animal à l'existence douteuse, aux descriptions contradictoires, mais dont la corne bien réelle était tenue pour un puissant contrepoison.

Dans les emblèmes et devises de l'âge baroque, le rhinocéros est représenté aussi fréquemment que la licorne, mais son sens est différent, et plus simple. Le 3 juin 1515, le roi Manuel de Portugal, pour vérifier les récits des classiques sur l'inimitié entre le rhinocéros et l'éléphant, avait organisé une rencontre publique entre les deux animaux. Ulysse, ainsi qu'un jeune éléphant, avaient été amenés dans une arène, une tapisserie les cachant l'un à l'autre. Lorsque la tenture fut ôtée, l'éléphanteau apeuré s'enfuit et regagna sa cage[48]. Cet épisode, resté célèbre, fit du rhinocéros des emblèmes le symbole de la force effrayante et invincible, utilisé notamment par le premier duc de Florence, Alexandre de Médicis.

---

[47] Garcia da Orta, *Histoire des drogues, épiceries et de certains médicaments simples qui naissent ès Indes…*, Lyon, 1602, p.77.

[48] D'après une lettre de Valentin Fernandes à un ami de Nuremberg, en juin 1515, citée in Donald. F. Lach, *Asia and the Making of Europe,* Chicago, 1970, vol.II, t.1, p.162.

A gauche: Le condottiere Bartolomeo d'Alviano (vers 1450-1515) «fit faire pour devise en son étendard l'animal qu'on appelle la licorne, la propriété duquel est contraire à tout venin, figurant une fontaine entourée d'aspics, bottes et autres serpents, qui là fussent venus pour boire. Et la licorne avant qu'y boire plongeant la corne dedans pour la purger du venin, comme porte sa nature[49].»
A droite: «Un jour donc, avec insistance, [Alexandre de Médicis] me demanda que je lui voulusse trouver une belle devise pour les cottes d'armes… Je lui choisis ce fier animal qu'on appelle rhinocéros, capital ennemi de l'éléphant… lequel ne se départ jamais de son ennemi, ni du combat, qu'il ne l'ait mis à terre et tué… La forme dudit rhinocéros fut faite en très belle broderie… avec un mot dessus en langue espagnole, *non bueluo sin vincer*, qui veut dire je ne retourne point en arrière sans victoire. Et cette devise lui plut tant qu'il la fit graver en son fer de cuirasse[50].» Le rhinocéros dessiné ici est une copie de celui d'Albrecht Dürer.
Ces deux gravures tirées du *Dialogue des devises d'armes et d'amours* de Paolo Giovio (1561[51]) montrent bien que les deux animaux avaient, pour l'art des emblèmes et devises, des aspects et des sens bien différents.

Ceux qui, comme Andrea Marini[52], niaient l'existence spécifique de la licorne ne l'identifiaient pas au rhinocéros, ni ne ramenaient à celui-ci toutes les descriptions et légendes concernant celle-là. Dans le *Discours de la licorne* d'Ambroise Paré, un très bref chapitre traite du rhinocéros: «Pausanias écrit que le rhinocéros a deux cornes, et non une seule, l'une sur le nez, assez grande, de couleur noire, et de grosseur et couleur de celle d'un buffle, non toutefois creuse dedans, ni tordue, mais toute solide et fort pesante. L'autre lui sort du haut de l'épaule, assez petite mais fort aiguë. Par cela apparaît que ce ne peut être la licorne, laquelle n'en doit avoir qu'une, comme testifie son nom monocéros[53].»

---

49 Paolo Giovio, *Dialogue des devises d'armes et d'amours,* Lyon, 1561, pp.68-69.
50 ibid., pp.50-51.
51 La première édition italienne, datée de 1555, comprend uniquement du texte. Les gravures apparaissent dans les éditions postérieures.
52 Andrea Marini, *Discorso contro la falsa opinione dell'unicorno*, Venise, 1566.
53 Ambroise Paré, *Discours de la licorne,* Paris, 1582, p.24.

Cardan et Scaliger

Il y eut certes une polémique, mais elle fut pour le moins artificielle. En 1551, le mathématicien et philosophe néoplatonicien Jérôme Cardan (1501-1576) publia les vingt et un livres d'un ambitieux ouvrage, le *De Subtilitate.* Ce texte exprime la conception du monde de Cardan, centrée autour du concept de subtilité - ce qui est réel tout en étant difficile à connaître. C'est une sorte d'encyclopédie de la nature, conduite dans le plus grand désordre, cherchant à montrer les «vérités subtiles» qui courent derrière toutes les réalités de la Création. Dès 1557, un confrère médecin, Jules-César Scaliger (1484-1558) lui répondit par une longue réfutation aristotélicienne, *Exoticarum Exercitationum de Subtilitate* qui reprend chapitre par chapitre le texte de Cardan, avec une agressivité qui n'échappe pas toujours, comme le montreront le rhinocéros et la licorne, à la mauvaise foi[54].

Scaliger, qui ne voyait dans le texte de Cardan qu'un ramassis d'erreurs, lui reproche, entre autres, de «peindre le monocéros sous le nom de rhinocéros, alors que ce sont deux animaux bien distincts[55]». Il se réfère pour le rhinocéros au dessin du célèbre Ulysse, et pour le monocéros, qu'il identifie à l'oryx d'Aristote, à la description de Luigi Barthema. Dans le dixième livre du *De Subtilitate,* Cardan distinguait pourtant tout aussi soigneusement les deux animaux, écrivant même à propos du rhinocéros: «il est manifeste qu'il diffère du monocéros, avec lequel convient seulement en similitude du nom». Il décrivait le rhinocéros, ou «taureau d'Inde», comme «presque aussi grand que l'éléphant, les cuisses plus courtes, de couleur de buis, tout armé naturellement d'écailles en la manière de bouclier. Il a

---

[54] Sur cette controverse, voir Ian MacLean, "The Interpretation of Natural Signs, Cardano's De Subtilitate versus Scaliger's Exercitationes", in Brian Vickers & alii, *Occult and Scientific Mentalities in the Renaissance,* Cambridge University Press, 1984, pp.231-251.

Les étude sur Cardan sont nombreuses, mais aucune ne pourrait avoir le charme de la lucide autobiographie de Jérôme Cardan, *Ma Vie,* trad. Jean Dayre, Belin, 1992, pp.230-232.

Les travaux sur Scaliger sont également légion, mais traitent dans leur quasi totalité d'un sujet bien éloigné du nôtre, son œuvre de critique et de théorie poétique.

[55] Jules-César Scaliger, *Exoticarum Exercitationum de Subtilitate ad Hieronymum Cardanum*, Paris, 1557, ex.205, pp.274-274. Le point de vue de Scaliger est encore repris, un siècle plus tard, dans les *Note overo memorie del Museo di Lodovico Moscardo*, Padoue, 1656.

en l'extrême partie du front une corne de longueur d'une paume, très dure, ferme et droite et fort aiguë, qui retourne vers le front…Aucuns… ont mêmement vu une autre petite corne sur le cuir du dos». Le monocéros, quant à lui, est «une bête rare, grande comme un cheval, de poil semblable à la couleur de belette, une tête de cerf, où il y a une seule corne longue de trois doigts au milieu du front, droite, ample en bas, tendant en pointe, le col bref, le crin rare, qui pend seulement en un côté, les cuisses menues et héronnières comme au chevreuil… En général, si quelqu'un regarde à la nature du cerf, il lui est semblable, hors la corne[56].» Pour Cardan, le rhinocéros était donc un taureau, le monocéros un cerf, rien de plus différent.

Si la mauvaise foi de Scaliger ne fait aucun doute, la polémique n'en est pas moins intéressante. Elle montre en effet que, pour la science de la Renaissance, qu'elle fût néoplatonicienne ou aristotélicienne, les deux animaux étaient indiscutablement distincts. Reprocher à un auteur de confondre rhinocéros et monocéros, c'était l'accuser de n'être qu'un ignorant ou, pis encore, un représentant attardé de la pensée médiévale, ce que Cardan était moins encore que Scaliger.

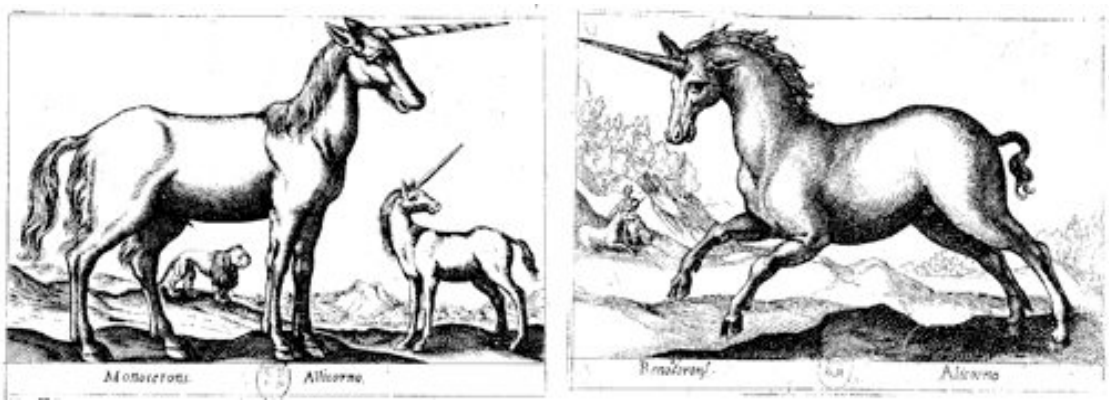
Vingt ans plus tard, nous retrouvons le même argument dans la critique systématique, par François de Belleforest, de l'ouvrage de son concurrent cosmographe André Thevet[57]. Si Thevet, contrairement à Cardan, niait effectivement l'existence de la licorne, nulle part il ne l'assimile au rhinocéros ou ne ramène à celui-ci les légendes et récits concernant celle-là. Là encore, la mauvaise foi du détracteur est évidente[58].

---

[56] Jérôme Cardan, *Les Livres de la subtilité et subtiles inventions, Paris*, 1556, liv.X, p.217.

[57] *La Cosmographie universelle de tout le Monde, auteur en partie Munster mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie, par François de Belleforest, Comingeois…*Paris 1575, col.1190-91.

[58] Voir supra, p.35 et 16.



Gravures d'Antonio Tempesta extraites de *La curiosa raccolta di diversi animali quadrupedi* (1636).

Certes, les naturalistes de la Renaissance s'évertuèrent à distinguer la licorne du rhinocéros, tout en s'accusant l'un l'autre de les avoir confondus. Mais les choses sont beaucoup moins claires dès que l'on s'éloigne des œuvres de Gesner ou Aldrovandi, et ces deux gravures provenant d'un recueil de gravures d'Antonio Tempesta, *La curiosa raccolta di diversi animali quadrupedi*, paru en 1636, montrent que la confusion entre licorne et rhinocéros n'avait pas encore entièrement disparu. L'animal de gauche, à la belle corne spiralée, est appelé *monocerons*, tandis que celui de droite, pourtant plus proche, par sa silhouette équine et sa petite queue porcine, du monocéros de Pline l'ancien, porte le nom de *renocerons,* de toute évidence déformation de rhinocéros. Les deux sont pourtant également désignés par le même mot italien, alicorno - avec il est vrai un deuxième l pour le monocerons. La seconde gravure inspira celle représentant, dans l'*Historia Naturalis de Quadrupedibus* de Jan Jonston (1657), un pléonastique *monoceros unicornu*. La confusion était à son comble.

Le point de vue des théologiens

La soigneuse distinction établie par les naturalistes entre rhinocéros et monocéros n'allait pas non plus sans poser problème à d'autres érudits, linguistes, théologiens et symbolistes. Ainsi, le dictionnaire d'hébreu de David de Pomis, publié à Venise en 1587, indique pour *reem* une traduction grecque, *monoceros*, et trois équivalents latins: *rhinoceros, naricornis, unicornis*, avant d'indiquer que

l'animal porte au milieu du front (sic) une corne unique, souveraine contre les poisons[59]. En 1605, une édition du dictionnaire multilingue et curieusement volumineux d'Ambroise Calepin semble d'abord distinguer les deux animaux. On y trouve en effet deux entrées, pour les mots latins *Rhinoceros* et *Unicornis*. Mais le premier est assimilé au reem hébreu, et défini en français comme «une sorte de bête en Égypte qui a une corne sur le nez, une licorne», et en anglais tout simplement comme «An unicorne[60]». A l'article *unicornis*, nous apprenons que ce mot était originellement un adjectif, et que «quelques auteurs modernes donnent ce nom à l'animal que les Grecs appellent monocéros». La traduction en est, en français,«licorne, qui n'a qu'une corne», et en anglais seulement «that hath one horne[61]». La confusion persistait donc au delà de l'apparente distinction des deux termes.

La vogue des idées néoplatoniciennes dans l'Europe du XVIème siècle[62], combinée à la redécouverte de textes hermétiques que l'on pensait d'origine égyptienne, donna naissance à toute une littérature symboliste. Un grand nombre de ces ouvrages traitent de ce que l'on appelait alors les hiéroglyphes, qui ne sont pas seulement les caractères de l'écriture égyptienne (que l'on tenait généralement pour purement symbolique, voire abstraite), mais toutes sortes de signes simples pouvant être combinés en phrases ou en figures allégoriques. Les *Hieroglyphica, sive de Sacris Ægyptiorum Aliarumque Gentium Litteris Commentariorum* de Gianpietro Valeriano, dit Pierius (1477-1558), sont l'un de ces ouvrages, et connurent un grand succès. Voici, dans la traduction française de 1615, les commentaires de Pierius sur le rhinocérot:

«Par l'image de rinocérot…la Sainte Écriture entend l'homme fort et robuste… Le rinocérot est une terrible et monstrueuse bête, ayant deux cornes aux narines… En plusieurs endroits des Saints Cahiers, le monocérot et le rinocérot, comme qui dirait unicorne et naricorne, se prennent confusément pour une même chose, tant par les modernes que par les anciens théologiens, lesquels ignorant

---

59 David de Pomis, *Dittionario novo hebraico*, Venise, 1587, fol.238f.

60 Ambrosio Calepino, *Dictionarium Undecim Linguarum*, Bâle, 1605., p.1298. La première édition, que je n'ai pu consulter, date de 1502. Les suivantes sont largement modifiées et augmentées, et nous indiquent donc les points de vue à la date de leur parution, et non au début du XVIème siècle.

61 ibid., p.1594.

62 Voir sur ce sujet les nombreux ouvrages de Frances A. Yates, notamment *La Philosophie occulte à l'époque élisabéthaine, La lumière des Rose-Croix,* et la superbe biographie intellectuelle *Giordano Bruno et la tradition hermétique*.

l'histoire ont estimé que deux diverses créatures ne fussent qu'une. Ainsi trouverez-vous que les uns mettent unicorne et les autres naricorne en un même endroit. Ce que je pense être advenu de ce que la plupart d'iceux ont cuidé que le rinocérot et le monocérot ne fussent qu'un, au lieu qu'ils sont bien différents, joint que Pline même en traite séparément. Car au livre 8ème, chapitre 21ème il dit que le monocérot est une très félonne bête, ressemblant de corps au cheval, de la tête au cerf, des pieds à l'éléphant, de la queue au sanglier, qui hurle fort hideusement et porte une longue corne noire au milieu du front, longue de deux coudées. Laquelle description désigne celle qu'on appelle communément Halicorne, ou Licorne, tant amie (ce dit-on) de pudicité qu'elle ne peut être attrapée sinon par le moyen d'une fille vierge que les veneurs font asseoir là où ils savent que la bête s'en vient boire et viander. Car la licorne accourt vers cette pucelle, se couche auprès d'elle et pose la tête en son giron, puis s'endort d'un bien profond sommeil, et la fille donnant le signal aux chasseurs ils viennent hâtivement et prennent la fère sans aucune peine, et ce pour se prévaloir seulement de sa corne que l'on tient avoir beaucoup de vertus contre les poisons car sa seule raclure est de grande efficace pour les guérir, et dit-on que mettant une pièce de cette corne sur le couvert, si d'aventure on a servi quelque viande empoisonnée la corne se met à tressuer. Mais Pline parlant du Rinocérot, livre susdit, chapitre 20, lui donne une corne non pas au front mais bien au mufle, ajoutant qu'après le dragon, l'éléphant n'a point de plus cruel ennemi. Certes Euchère, comme nous avons dit ci-dessus, remarque tant sur le passage de Job naguère allégué qu'en d'autres lieux de la Sainte Écriture, que le Rinocérot est l'hiéroglyphe de l'homme fort et robuste. Ainsi trouverez-vous en Balaam (Nomb. 23. 22) "Duquel la forme est comme du Rinocérot" comme portent quasi toutes les interprétations latines bien que Sanctès ait usé d'un mot qui signifie animal unicorne. S'il est donc loisible d'en dire mes conjectures, attendu qu'au XXIème psaume la comparaison se rapporte aux robustes et indomptables animaux, et que le psalmiste implore l'aide de Dieu contre leur effort et violence, joint que les Chaldéens et Arabes l'ont tourné en ce sens: "Sauve-moi du fier très fort comme le lion, et du roi puissant, duquel la puissance est comme celle du naricorne" (qui a la corne sur le nez ou sur le mufle) et que plusieurs approuvent cette leçon, je ne doute point qu'il ne faille lire en cet endroit Rinocérot. Et là où est faite mention, au XXXVIIIème psaume de la plus aimable et plus gracieuse bête, vu que les hébreux appellent Sarion ce que les grecs et les latins ont tourné mot à mot "aimé comme le fils des licornes", joint

qu'aussi la vieille traduction a ce mot de unicorne, je crois que personne ne doutera qu'il ne soit meilleur de lire au grec Monocérot[63].»

En attribuant la confusion entre rhinocéros et monocéros à des théologiens ignorant l'histoire naturelle, Pierius contournait habilement la difficulté. Il faisait mine d'ignorer que ce qui posait problème n'était pas tant l'interprétation de tel ou tel théologien, que le texte biblique lui-même. En effet, le dogme catholique voulait alors que l'original hébreu, la version grecque des Septante et la Vulgate de saint Jérôme aient bénéficié tous trois de l'inspiration divine. Or là ou l'hébreu ne voyait qu'un seul animal, le grec et le latin en trouvaient deux. Peut-être aussi l'hermétiste profitait-il là d'une rare occasion de faire primer les autorités grecques et latines sur le texte sacré, sans s'opposer pour autant au dogme de l'Église.

Le théologien luthérien l'allemand Wolfgang Frantze (1564-1628) publia une *Histoire des animaux de l'Écriture Sainte* dont le ton est assez moderne. Mais son souci d'être fidèle tant à la lettre du texte biblique qu'aux connaissances scientifiques de l'époque l'amena à prendre une position paradoxale. Il traite en effet dans un seul chapitre du rhinocéros et du monocéros, mais celui s'intitule *De monocerote et* (et non *seu*) *rhinocerote*[64]. Le naturaliste y distingue avec soin les deux animaux, et cite Scaliger dans sa réfutation de Cardan. Mais le théologien constate ensuite que «de fait, dans la Langue Sainte, ils [monocéros et rhinocéros] portent un même nom, ce qui nous conduit à traiter dans un même chapitre de ces deux animaux, de leurs propriétés et de leur utilisation dans l'Écriture Sainte[65]». Puisque l'on pensait alors qu'Adam avait nommé les animaux en hébreu, cela revenait à affirmer qu'il avait pu donner le même nom à deux créatures. Peut-être conscient de l'inconfort de sa position, Frantze ne s'attarde donc guère sur ce point. Il donne ensuite des descriptions très différentes des deux bêtes, puis passe à l'interprétation allégorique des quelques passages bibliques où apparaît l'un ou l'autre, mais en les traitant désormais comme un même animal.

Dans une dissertation sur *L'Œuvre du sixième jour*, un autre théologien luthérien, le Hollandais Gijsbert Voegt, se livre à un festival d'érudition d'où il

---

63 *Les Hiéroglyphiques de Jean-Pierre Valérien, vulgairement nommé Pierius,* Lyon, 1615, liv.II, pp.26-27.
64 Wolfgang Frantze, *Historia Animalium Sacra, 1613*, pp.92-100.
65 ibid., p.93.

semble ressortir qu'il tenait, lui aussi, la licorne et le rhinocéros pour des animaux distincts, bien qu'ils aient tous deux porté le nom hébreu de reem[66].

A la fin du XVIIème siècle, on ne croyait guère en l'existence de la licorne quadrupède. Pour autant, l'*unicornis* de la Vulgate devait rester unicorne, et se retrouvait donc nécessairement associé au rhinocéros. Le père jésuite Claude Dumolinet (1620-1687), dans son catalogue du cabinet de curiosités de la bibliothèque Sainte-Geneviève, décrit une corne de licorne dont il reconnaît qu'«il n'est plus permis de nier que c'est la corne d'un poisson». Qu'en est-il alors de «la licorne dont parle le prophète David en quatre endroits de ses psaumes, et Isaïe au verset sept du trente quatrième chapitre de sa prophétie»? Pour le père Dumolinet, cette licorne «n'est autre que l'animal rhinocéros[67]».

La question du lien entre les deux animaux n'était donc pas totalement close, ne serait-ce que parce que celle de la réalité de la licorne restait entrouverte. Et si elle n'existait pas comme animal spécifique, on était alors tenté sinon de l'identifier à un autre animal, du moins de chercher ailleurs dans la création la source des récits la concernant.

L'opinion des voyageurs

Dans le récit, en langue anglaise, publié en 1616, de son voyage en Orient, l'aventurier Thomas Coryat écrit avoir vu «à la cour du grand Mogul, dans la ville d'Ashmere, en Inde orientale… des lions, des éléphants, des léopards, des ours, des antilopes et des unicornes (unicorns)[68]». Les lettres de Thomas Coryat étant généralement fiables et de bonne foi, il convient de se demander quels sont précisément les animaux qu'il baptise lions, ours et unicornes. La description extrêmement succincte de ces derniers - «les plus étranges bêtes en ce monde» - n'apporte guère de précisions mais puisqu'ils proviennent du Bengale, on peut légitimement penser que ces unicornes sont, tout comme ceux que Marco Polo avait observés dans la même région, des rhinocéros, et que, pour le voyageur, les

---

66 "De Opere sexti Dei", in Gijsbert Voegt, *Selectarum Disputationum Theologicarum,* Utrecht, 1648.
67 Claude Dumolinet, *Le Cabinet de la bibliothèque Sainte Geneviève,* Paris, 1692.
68 Thomas Coryat, *Crudities, Traveller for the English Wits,* Londres, 1616.

deux animaux étaient donc identiques. Le graveur n'avait peut-être pas la même opinion, ou ne donnait pas à ces créatures la même figure, puisque l'image, empruntée à l'*Historia Animalium* de Conrad Gesner, qui illustre ce passage, représente bien une licorne et non un rhinocéros.

L'imprécision des termes de monocéros et d'unicorne, qui peuvent logiquement désigner tout animal portant une corne unique, et l'incertitude quant à l'existence réelle d'un quadrupède unicorne distinct du rhinocéros, expliquent en partie la persistance d'une certaine confusion entre les deux animaux. Paradoxalement, une meilleure connaissance de l'Inde et du rhinocéros allait contribuer à entretenir cette indistinction. En effet, les voyageurs occidentaux découvrirent au XVIème siècle que la corne de rhinocéros était régulièrement utilisée en Inde comme contrepoison, tout comme l'était la corne de licorne en Europe.

Le médecin juif portugais Amatus Lusitanus semble avoir ignoré que les deux cornes n'avaient pas le même aspect. Dans ses commentaires sur Dioscoride, il discute longuement de l'usage médical de la corne de licorne, et note que: «Les Portugais qui ont pénétré à l'intérieur de l'Inde ne peuvent rien nous dire de l'animal lui-même, mais ils assurent que la corne d'unicorne, ou monocéros, est tenue pour très précieuse par les rois d'Inde. Les médecins portugais qui ont longtemps exercé la médecine aux Indes et sont rentrés chez nous assurent qu'il n'y a pas aux Indes d'antidote plus puissant et plus efficace contre les venins et les fièvres pestilentielles que la corne de licorne[69].» Et d'appeler ainsi la courte et noire corne du rhinocéros d'Inde au secours des propriétés médicinales de la longue et blanche licorne d'Occident.

Le navigateur anglais Jan-Huyghen van Linschoeten alla plus loin. Pour lui, il semblait probable qu'il n'existât pas d'autre licorne que le rhinocéros, dont il connaissait cependant assez bien l'aspect: «Il est moindre que l'éléphant, porte une courte corne aux narines, grosse en la partie d'en bas, aiguë au bout, de couleur bleue sombre tirant sur le blanc. Il a groin de porc, la peau ridée et munie d'écailles. Il est ennemi de l'éléphant. Aucuns tiennent cet animal pour la licorne, pour ce qu'on n'en a encore vu nulle, et qu'on n'en parle que par ouï dire. Les Portugais affirment pour chose vraie, et les habitants de Bengale en disent autant, qu'ès environs du fleuve Gange au royaume de Bengale, il y a grande multitude de

---

[69] Amatus Lusitanus, *In Dioscoridis de Materia Medica Enarrationes*, Strasbourg, 1554, liv.I, enarratio 52, p.205.

ces animaux, et d'autres qui venant au fleuve pour y boire attendent que le rhinocéros ait bu, pour boire après. Car en buvant il touche l'eau de sa corne qu'il porte au dessus des narines, près du groin. Laquelle les Indiens tiennent par expérience être souveraine contre les venins et autres maladies[70].» La scène de la purification de l'eau appartenait au corpus légendaire traditionnel sur la licorne, et l'on peut s'amuser de la voir ici attribuée au rhinocéros, dont la corne semble, de fait, anatomiquement mieux placée pour servir à cet usage. Linschoeten ne croyait guère à l'existence de la licorne mais pour lui, comme l'écrirait un autre voyageur quelques années plus tard, «le rhinocéros est la vraie licorne quadrupède[71]».

Bien qu'ayant passé près de trente ans en Inde, où fut publiée en 1563 la première édition de son ouvrage, le naturaliste et médecin portugais Garcia da Orta n'a pu observer personnellement de rhinocéros. «Je sais bien toutefois, écrit-il, que les habitants du Bengale se servent de sa corne, contre les poisons et venins, ayant opinion que c'est la corne de licorne, encore que ce ne la soit pas[72].» La remarque est amusante lorsque l'on sait que la croyance européenne aux propriétés médicales de la corne de licorne a vraisemblablement pour origine, par l'intermédiaire du récit du voyageur grec Ctésias de Cnide[73], la vieille tradition orientale concernant les propriétés de la corne de rhinocéros.

La capucin italien Jérôme Merolla da Sorrento séjourna dix ans, en mission, dans le sud de l'Afrique. Dans la relation de son voyage au Congo, cet auteur assez porté sur le merveilleux identifie les grandes antilopes-cheval d'Afrique du Sud à l'élan des pays scandinaves, et reprend à son compte les légendes sur le sabot d'élan, remède souverain contre l'épilepsie. Il écrit ensuite: «Là vit aussi l'unicorne *(unicornio)*, que les congolais appellent Abada, dont les propriétés médicinales, suffisamment connues, n'ont plus besoin d'être signalées. Ces unicornes sont très différents de ceux généralement décrits par les auteurs, et si vous en croyez ce que

---

70 *Histoire de la navigation de Jean-Hugues de Linscot et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, 1610, ch.47 "De l'abada ou rhinocéros", p.130.

71 *Voyages et aventures de F. Leguat et de ses compagnons en deux Îles désertes des Indes orientales*, Londres, 1708, p.146.

72 Garcia da Orta, *Histoire des drogues, épiceries et de certains médicaments simples qui naissent aux Indes…*, Lyon, 1602 (1563).

73 «J'ai entendu dire que les Indiens boivent dans cette corne polychrome, pas tous mais les plus nobles d'entre eux, et ils l'ornent d'or, comme les bracelets qui ornent leurs bras. Et on dit que celui qui boit dans cette corne ne connaît plus les maladies. Il ne connaît plus non plus ni spasmes, ni le haut-mal, ni les effets du poison. S'il a bu avant quelque chose d'empoisonné, il le vomit et recouvre une parfaite santé.» Élien de Préneste, citant Ctésias de Cnide, *De la nature des animaux,* liv.IV, 52.

j'ai entendu dire, ces derniers ont aujourd'hui disparu… L'unicorne ou Abada de ce pays a la taille d'un bœuf, et seul le mâle porte une corne sur le front. Ces cornes ont les mêmes propriétés que celles des autres sortes [d'unicornes], si elles sont prises sur des animaux jeunes, avant qu'ils se soient accouplés, car les vieilles cornes perdent beaucoup de leurs vertus du fait des accouplements[74].» Si la distinction est claire entre les deux espèces d'unicornes, la licorne que le missionnaire pense avoir disparue et le rhinocéros qu'il a observé, ce dernier emprunte cependant quelque peu à celle-là. Bien que succincte, la description du rhinocéros n'en est pas moins erronée: le capucin place en effet sa corne sur le front, comme celle de la licorne, et ne l'attribue qu'au mâle. Quant aux surprenantes considérations sur les propriétés alexitères de cette corne, elles s'expliquent par une contagion de l'image de chasteté jusque-là associée à la licorne.

Entre narval et rhinocéros

Les témoignages de plus en plus nombreux attestant la présence, dans les mers septentrionales, d'un animal marin arborant la célèbre corne de licorne, ne remirent nullement en cause la thèse, généralement acceptée, de l'existence de la licorne. Néanmoins, ils conduisirent certains lettrés à modifier l'image que l'on se faisait de cet animal, en construisant une «nouvelle» licorne plus conforme aux descriptions des auteurs classiques et bien éloignée de la blanche cavale des tapisseries. Dans le bestiaire de Rodolphe II, peint en 1610, nous pouvons admirer un classique rhinocéros, dont le cabinet des arts de l'empereur possédait un squelette entier, et une licorne de mer, à la silhouette chevaline mais arborant sur son front une superbe incisive de narval. Mais entre les deux, nous rencontrons une étonnante licorne terrestre, un âne gris dont le front porte une corne, également grise, de rhinocéros d'Afrique.

---

[74] Jérôme Merolla da Sorrento, *A Voyage to Congo and several other Countries, chiefly in Southern Africa,* in John Pinkerton, *A General Collection of the Best and most Interesting Voyages and Travels in all Parts of the World,* vol.XVI, 1814, pp.211-212. Le texte original est dans J. Merolla da Sorrento, *Breve e succinta relatione del viaggio nel regno del Congo,* Naples, 1692.

Licorne terrestre, dixième planche du Bestiaire de l'empereur Rodolphe II (vers 1610).

Le rhinocéros d'Afrique, pourvu de deux cornes plus longues et plus fines que celle, unique, courte et épaisse, de son cousin d'Asie, était alors très mal connu en Europe. Alors que les Portugais avaient amené jusqu'en Europe deux rhinocéros d'Asie, Ulysse en 1515, et un second spécimen, borgne, en 1577, aucun de leurs congénères africains n'avait foulé le sol européen depuis que les Romains en avaient exhibé dans leurs triomphes et dans leurs jeux. De même nature que celle du rhinocéros d'Inde, mais de forme différente, la corne du pachyderme africain pouvait donc tout naturellement être attribuée à la licorne. Elle correspondait d'ailleurs assez bien, et pour cause, à la «corne noire, haute de deux coudées» que Pline avait placée sur le front de son monocéros.

Traducteur traître

La confusion peut même jouer d'étranges tours au chercheur paresseux, quand le *rhinoceros* à la faveur d'une simple traduction s'est changé en licorne.

Jacques Dubois, plus connu sous son nom latinisé de Jacob Sylvius (1478-1555), était l'un des médecins les plus connus de Paris au milieu du XVIème siècle,

«très grandement estimé entre les gens doctes» nous dit son contemporain Ambroise Paré[75]. Ayant étudié à Montpellier, Sylvius avait eu du mal à se faire accepter par la faculté de Paris, et cela peut suffire à expliquer tout le bien qu'en dit le chirurgien des Valois. Ce grand anatomiste est aussi l'auteur d'un traité de pharmacie un peu particulier, puisqu'il n'enseigne pas l'utilisation des remèdes mais, celle-ci étant supposée connue, la manière de les préparer. Paru à Paris en 1542, son *De Medicamentorum Simplicium Delectu, Preparationibus, Mictionis Modo* ne fut traduit en français qu'en 1625, sous le titre plus modeste de *La Pharmacopée de M. Jacques Sylvius, médecin.* Qui lit ce dernier ouvrage aura le sentiment que son auteur croyait à l'existence de la licorne, puisque, à trois reprises au moins - en l'absence d'un index complet, d'autres occurrences ont pu m'échapper -, il est question de sa corne et de la façon de la préparer. «On lime aussi les bois qui sont durs comme le gaiac,… les cornes de cerfs, de chèvres, de licorne[76]» lit-on dans le chapitre consacré aux «limures et râpures». Dans celui sur «l'usage et la manière de brûler les médicaments» nous lisons que «on brûle les uns afin de les pouvoir mettre plus aisément en poudre, comme les poils, la laine, la soie, les coquilles des huîtres, les ongles d'ânes, les cornes de cerfs, chèvres et licornes[77]», et quelques pages plus loin: «Mais on s'en peut bien servir sans les brûler, en les limant avec une lime ou en les raclant, comme on fait de la corne de licorne, la verge d'un cerf ou d'un taureau, puis en les mettant en poudre bien déliée[78].» Il faut avoir la curiosité de remonter à l'original en latin pour voir la licorne s'effacer et rendre sa place au rhinocéros, puisque dans le premier passage cité nous lisons «cornua cervi, capri, rhinocerotis[79]» et dans le troisième «cornu rhinocerotis[80]». Quand à la deuxième de nos trois licornes, elle disparaît purement et simplement, puisque le texte original ne parlait que de cornes de chèvres et de cerfs[81]. Rien n'indique donc que Sylvius, en 1542, croyait à l'existence de la licorne; nous sommes même en droit de supposer le contraire puisqu'il ne dit rien dans son long traité d'un remède alors en vogue. Nous savons par contre que, trois quarts de siècle plus tard, licorne et rhinocéros ne faisaient qu'un pour son traducteur, ce qui est une autre manière de croire, ou de ne pas croire, à la réalité

---

75 Ambroise Paré, *Œuvres complètes*, édition Malgaigne, tome II, p.128.
76 La Pharmacopée de M. Jacques Sylvius, médecin, Paris, 1625, p.244.
77 ibid., p.408.
78 ibid., p.418.
79 Jacob Sylvius, *De Medicamentorum Simplicium Delectu, Preparationibus, Mictionis Modo,* Paris, 1542, fol.19.
80 ibid., fol.34 v°.
81 ibid., fol.34.

de la licorne. Il convient donc d'être très prudent lorsque nous rencontrons une fine licorne dans une traduction, il se peut toujours qu'il n'y ait eu, dans le texte original, qu'un massif rhinocéros.

Armoiries de la société des apothicaires de Londres, dessinées en 1617 par William Camden. Des licornes chevalines supportent l'écu. Le cimier est un rhinocéros inspiré du modèle de Dürer. Son imaginaire corne dorsale est presque aussi longue que la corne nasale, également spiralée. Cette étrange cohabitation montre que, en médecine également, le rhinocéros concurrençait la licorne, sans que la courte corne de celui-ci soit toujours clairement distinguée du long rostre de celle-là.

Pline, son singe et le rhinocéros

Nous avons parlé du monocéros, qui apparaît dans le huitième livre de l'*Histoire naturelle* de Pline. Ayant déjà donné plusieurs traductions de ce texte, nous pouvons donc pour une fois nous permettre de le citer en latin. «Asperrimam autem feram monocerotem, reliquo corpore equo similem, capite cervo, pedibus

elephanto, cauda apro, mugitu gravi, uno cornu nigro media fronte cubitorum duum eminente. Hanc feram vivam negant capi[82].» Mais la description la plus impressionnante est sans nul doute celle de Solin, surnommé «le singe de Pline», dont la *Polyhistoria,* rédigée au troisième siècle après Jésus-Christ, est un abrégé de l'*Histoire naturelle* fréquemment utilisé par les savants du Moyen-Âge et de la Renaissance: «Atrocissimum est monoceros, monstrum mugitu horrendo, equino corpore, elephanti pedibus, cauda suilla, capite cervino, cornu e media fronte protenditur splendore mirifico ad longitudinem pedum quatuor, ita tamen ut quidquid impetat, facile ictu ejus perforatur. Vivus non venit in hominum potestatem, et interimi quidem potest[83].» Pour un lecteur du vingtième siècle, et bien que Solin ait déjà quelque peu allongé la corne du monocéros de Pline, cette peu engageante bête est sans nul doute un rhinocéros assez mal décrit. Telle ne fut pourtant pas l'opinion des scoliastes, ne serait-ce que parce que Pline, quelques paragraphes plus haut, avait déjà décrit le rhinocéros qui prenait parfois part aux triomphes romains, et semblait donc le distinguer du monocéros. S'il n'était point rhinocéros, ce monocéros était, par simple traduction, unicornis, et donc licorne. Et qu'importe si, à la lecture de Pline, on l'imagine plus piétinant de jeunes vierges que s'endormant dans leur sein. Tout au plus vit-on certains, arguant de l'autorité des classiques, dénigrer - au sens propre du terme - les légendes sur la blanche licorne en décrivant le «vrai» monocéros, animal sauvage et féroce… qu'il ne faut surtout pas confondre avec le rhinocéros. D'ailleurs, le monocéros n'avait-il pas, comme l'écrivait Pline, une corne sur le front tandis que le rhinocéros l'a sur le nez? Sans compter, nous l'avons vu, que le rhinocéros tel que l'on croyait le connaître avait deux cornes et non une.

Les éditions des classiques en langue vulgaire restèrent longtemps assez rares. En anglais ou en allemand, elles ne peuvent guère nous renseigner, *unicorn* et *Einhorn* n'étant somme toute que la traduction mot à mot de *monocéros*. Le français et l'italien, en revanche, connaissaient certes *unicorne* et *unicorno*, mais ils utilisaient aussi *licorne* et *alicorno*, qui évoquaient plus précisément la licorne des légendes et des tableaux. Dans les éditions modernes, le mot *monocéros* n'est pas

---

82 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, liv.VIII,31.

83 «Mais le monstre le plus effroyable de ce pays est le monoceros, dont le mugissement est affreux, et qui a la forme du cheval, les pieds de l'éléphant, la queue du sanglier, la tête du cerf. Du milieu de son front s'élève une seule corne, d'un éclat remarquable, qui est longue de quatre pieds, et tellement aiguë qu'elle perce facilement tout ce qu'elle frappe. Cet animal ne tombe pas vivant entre les mains de ses ennemis: on peut le tuer, mais non le prendre».

Solin, *Polyhistoria*, ch.55, éd. M.A. Agnant, Paris, 1847, p.325.

traduit[84], et les notes quand il y en a l'assimilent au rhinocéros. Mais les versions plus anciennes traduisaient facilement *monoceros* par *licorne.* Dans la première édition de l'*Histoire Naturelle* imprimée en langue française, nous lisions: «Il dit aussi que là est la licorne, bête fort farouche, et au demeurant de corsage de cheval, de tête de cerf, pied d'éléphant, queue de sanglier, beuglement gros avec une corne noire, saillant au milieu du front, de deux coudées de long. On dit qu'on ne la prend point vive[85]». Au tout début du XIXème siècle, monoceros est encore rendu par licorne dans la traduction de P.C.B. Guéroult: «Ils chassent aussi un animal très féroce, c'est la licorne. Elle a la forme du cheval, la tête du cerf, les pieds de l'éléphant, la queue du sanglier, son mugissement est grave. Du milieu du front sort une seule corne noire, longue de deux coudées. On dit que cet animal ne peut être pris vivant[86].» A la décharge des traducteurs, notons cependant qu'ils ne faisaient que suivre Pline qui, lui-même, avait pris grand soin de distinguer le monocéros du rhinocéros, décrits dans deux paragraphes distincts du livre VIII de l'*Histoire naturelle*.

En 1718, Eusèbe Renaudot, petit fils de Théophraste, traduisit et publia, accompagnés de notes et de commentaires plus longs que le texte lui même, les *Anciennes Relations de l'Inde et de la Chine de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle.* Longtemps considéré comme douteux, ce récit dont le texte original est perdu est aujourd'hui tenu pour authentique[87]. Dès les premières pages de cette relation de voyage, nos voyageurs arabes rencontrent «le fameux Carcadan, ou licorne, qui n'a qu'une corne sur le front, et sur laquelle on trouve une tâche blanche qui représente la figure d'un homme. Toute sa corne est noire et la figure qui se trouve au milieu est blanche. La licorne est plus petite que l'éléphant; depuis le col jusqu'en bas, elle ressemble assez au buffle. Elle est d'une force extraordinaire, qui surpasse celle de tous les autres animaux. Elle n'a pas la corne fendue aux pieds de derrière ni à ceux de devant, qui sont d'une pièce jusqu'aux épaules. Les éléphants fuient devant la licorne; son mugissement est presque semblable à celui du bœuf et tient quelque chose du cri du chameau. Sa chair n'est pas défendue et nous en avons mangé. Il y en a une très grande

---

84 Par exemple dans la collection Budé.

85 *Translation de langue latine en françoise des septiesme et huytiesme livres de Caïus Plinius Secundus , faicte par Loys Meigret, Lyonnois,* Paris, 1543, fol.89.

86 Pline, *Histoire naturelle, traduction de P.C.B. Gueroult,* Paris, 1802.

87 Voir sur ce point George Percy Adams, *Travel Litterature and the Evolution of the Novel*, University Press of Kentucky, 1983, p.74, et l'introduction de Jean-Michel Racault à une récente édition du récit de François Leguat, aux éditions de Paris, 1995.

quantité dans les marais de ce royaume[88].» La encore, malgré quelques détails erronés ou curieux - corne sur le front, pattes sans jointure aux genoux, corne présentant des images merveilleuses «d'hommes, de paons, de poissons[89]» - on s'attendrait à ce que l'éditeur du texte discute de l'identité de ce carcadan avec le rhinocéros. L'abbé Renaudot appelle pourtant licorne cette peu élégante créature et, dans les quelques pages de commentaires qu'il consacre à ce passage, disserte longuement du monocéros de Pline et des licornes d'Éthiopie décrites par le père Lobo, sans jamais citer ne serait-ce que le nom du rhinocéros[90]. A cette date, il était encore admis que le monocéros de Pline et la belle licorne étaient un seul et même animal, ce qui conduisait inévitablement à assimiler à la seconde tout animal qui correspondait à la description du premier, et donc de nombreux rhinocéros, pour peu que l'auteur du rapport ait, par erreur, placé sa corne sur le front.

Le rhinocéros blanc

La dernière tentative pour identifier la licorne au rhinocéros trouve sa source dans l'*Histoire naturelle* de Pline et dans la curiosité d'un expatrié français. En 1844, le *Journal asiatique* publia une lettre de Fulgence Fresnel, agent consulaire français à Djeddah, dans laquelle celui-ci dépeint minutieusement un animal qui lui avait été décrit par des indigènes, mais que lui même reconnaît ne pas avoir observé: «Il y a dans le Dar Borgou… à l'est du fameux lac central, non pas une licorne chevaline, comme on se la figurait au Moyen-Âge, mais une licorne comparable au taureau sauvage ou au buffle. En lui donnant l'épithète de *bos, urus* ou *bison*, je n'ai pas la moindre intention de classer l'animal dans le sens zoologique, car je le tiens pachyderme et non ruminant. Mais je veux, autant que possible, rendre la pensée de celui qui me l'a décrit minutieusement, et dont la description donne un sens rationnel à divers passages de la Bible… L'animal que je décris est beaucoup plus trapu, beaucoup plus ramassé dans sa forme qu'aucun des ruminants connus, y compris le bison, ses trois dimensions étant à peu près

---

88 *Anciennes Relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle,* Paris, 1718, p.22.

89 Dans le deuxième voyage de Sindbad, on lit que la corne du karkadann / rhinocéros, coupée en deux, montre la figure d'un homme. Voir aussi l'article *Unicorne* du *Livre des êtres imaginaires* de Jorge Luis Borges et Margarita Guerrero, Gallimard, coll. l'imaginaire, pp.215-217.

90 *Anciennes Relations des Indes et de la Chine …*, p.210.

égales[91].» La description qui suit est singulièrement précise, donnant jusqu'à l'aspect, impressionnant, des déjections de l'animal «formant un monticule de deux pieds de hauteur où chaque bol excrémentiel a la grosseur d'un melon». Fulgence Fresnel attribue à la lourde bête, de couleur gris cendré, une corne «mobile et susceptible d'érection[92]». Malgré ce détail erroné, l'animal qui est ici décrit est sans nul doute le très rare rhinocéros blanc, auquel Fresnel donne d'ailleurs son nom arabe d'Abou-Qarn, dont la présence en Afrique de l'Est était encore ignorée des Européens. C'est pourtant dans cet animal, plus massif encore que son cousin le rhinocéros noir d'Afrique, que Fresnel veut reconnaître la véritable licorne. Il se fonde pour cela sur le témoignage de Pline, dont le monocéros ressemble plus, il est vrai, à un rhinocéros - noir ou blanc - qu'à la licorne des tapisseries. Commentant le psaume 22 «Sauve-moi de la gueule du lion et des cornes des licornes», il note avec bon sens que «le psalmiste n'invoque pas le secours de Dieu contre de blanches gazelles» et, après quelques pages d'érudition patrologique, assimile donc le reem biblique à l'Abou-Qarn. Le témoignage de Fresnel passa assez inaperçu dans les milieux scientifiques, puisqu'il faudrait attendre les premières années du XXème siècle pour que la découverte de plusieurs crânes de rhinocéros particulièrement volumineux dans la vallée supérieure du Nil lançât chasseurs et zoologues sur la piste du rhinocéros blanc d'Afrique de l'Est. L'animal, officiellement observé pour la première fois au début du siècle par un célèbre chasseur anglais, le major Powell Cotton, existe bel et bien, mais il ne viendrait plus à l'idée de personne de le baptiser licorne.

La confusion entre licorne et rhinocéros chez les auteurs du Moyen-Âge, l'incertitude des voyageurs et savants de la Renaissance sur la possible identité de ces deux animaux, la tentation des auteurs modernes de voir dans le rhinocéros un prototype de la licorne et de ramener à celui-là les légendes concernant celle-ci, s'expliquent certes en partie par l'incontestable similitude entre les deux animaux. Mais rien de tout cela n'eut été possible si, dans toutes les langues d'Europe, et particulièrement dans le grec et le latin des érudits, les noms mêmes de ces animaux n'avaient sollicité cette confusion. Le mot *Rhinocéros*, parfois rendu par *naricornis* en latin ou *naricorne* en français, et aujourd'hui encore par *Nashorn* en allemand, précisait clairement que la corne de l'animal se trouvait sur son nez. En

---

91 *Journal asiatique,* 1844, pp.131-132.
92 ibid., p.134.

revanche, *licorne* ne signifie rien, et les termes *unicornis, monoceros, Einhorn*, n'impliquant nullement que la corne dût surgir du front de l'animal, pouvaient fort bien s'appliquer tant à la licorne des légendes qu'au très réel rhinocéros. Pour établir clairement et durablement une différence entre les deux espèces, il eût fallu baptiser la blanche bête *fronticornis* ou *metopoceros*. Ni les auteurs classiques, ni les pères de l'Église, ni les clercs du Moyen-Âge, ni les érudits de la Renaissance, même lorsqu'ils distinguaient soigneusement les deux animaux, n'utilisèrent jamais aucun de ces deux mots, qui font sans doute ici leur première apparition en littérature. La confusion, dans ces conditions, ne pouvait que perdurer, et le débat sur l'identité entre la licorne et le rhinocéros être sans cesse rouvert.

3.3 - LA BETE PRODIGUE

Bien que des jésuites l'aient aperçue en Éthiopie, les hommes des Lumières oublièrent la licorne, qui est absente des grands travaux d'Histoire Naturelle. Mais ils appelèrent licornes fossiles de vieux et grands ossements trouvés dans la terre, et des défenses de mammouths. Au siècle dernier, la cavale unicorne fit de nouvelles et brèves apparitions sur le plateau tibétain et en Afrique du Sud. Elle a depuis disparu dans l'épaisse forêt africaine et les vastes steppes de l'Asie centrale.

La question de l'existence réelle de la licorne, hier ou aujourd'hui, est loin d'avoir un grand intérêt. L'important, c'est la réalité spirituelle de cet animal. Et le fait est qu'il existe une force astrale possédant ses propriétés.

Pentagramme, Lectorium Rosicrucianum, n°1, 1992

Par la porte de corne
les songes vrais
Le sphinx et la licorne
et les cyprès

Charles Péguy, La Ballade du cœur

Derniers échos d'un vieux débat

Dès les dernières années du XVIIème siècle, les textes sur la licorne se firent rares. L'animal, par sa singularité et sa rareté, par sa corne si précieuse et caractéristique, avait sa place dans cette culture de la curiosité qui, du XVème au XVIIème siècle, avait fait la transition entre les merveilles médiévales et la science moderne. Lorsque, dans *La Recherche de la vérité par la lumière naturelle*, Descartes vante les connaissances «qui se tirent des choses communes et desquelles tout le monde a entendu parler», et refuse de s'intéresser aux curiosités et raretés, car «il faudrait avoir recherché toutes les herbes et les pierres qui viennent aux Indes, il faudrait avoir vu le Phénix, et bref n'ignorer rien de tout ce qu'il y a de plus étrange en la nature[1]», il ne condamne pas seulement l'oiseau unique, mais aussi la presque aussi rare licorne. Dans la science moderne qui, privilégiant l'analyse et la synthèse, ne pouvait que refuser l'érudition désordonnée, la bête unicorne n'avait donc plus sa place. Dès lors, s'il voulait être reconnu comme savant, le lettré ne devait ni croire, ni ne pas croire, en la réalité de la licorne, il devait se désintéresser d'un sujet devenu incongru. Entre 1550 et 1680 étaient parues une vingtaine de longues et savantes monographies sur le sujet; il ne s'en publia plus aucune entre 1680 et 1836. On n'oublia pas tout à fait cependant le mystérieux animal, et lorsque des auteurs qui n'avaient pas de connaissances particulières en histoire naturelle étaient amenés incidemment à discourir de la licorne, ils exprimaient encore des points de vues variés.

Certains étaient très sceptiques. En 1678, Nicolas Perrot d'Ablancourt publia une traduction de la description de l'Afrique de Luis Caravajal de Marmol. Là où l'aventurier portugais, en 1573, décrivait la licorne grise d'Éthiopie, le traducteur français, un siècle plus tard, inséra la note suivante: «on doute fort de cet animal, ainsi que du précédent [le griffon]. On voudrait bien que l'auteur se fût passé de conter des fables sur le rapport d'autrui[2]». De même parut, en 1693, une édition

---

1 René Descartes, *La Recherche de la vérité par la lumière naturelle,* in *Œuvres*, Paris, Vrin, 1966, t.X., pp.499-504.

2 *L'Afrique de Marmol dans la traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt,* Paris, 1678, t.I, p.65.

anglaise du récit de voyage de Leonhart Rauchwolf, rédigé un siècle plus tôt. Lorsque le voyageur allemand affirmait, bien qu'il reconnût ne pas les avoir vues, que le roi de Perse possédait plusieurs licornes et griffons, le traducteur anglais John Ray, membre de la Royal Society, ajouta en marge du texte: «Il n'existe pas dans le monde de créatures comme la licorne ou le griffon. Je suis aussi certain qu'on peut l'être de cette négative… et ne peut que m'émerveiller de la crédulité d'un homme habituellement curieux et prudent comme Rauchwolf, lorsqu'il croit les récits stupides d'un personnage menteur et vaniteux[3]». Cette note brève, presque sèche, est la seule que John Ray ait ajouté aux quatre cent pages d'un long récit, ce qui montre bien que, si le sujet n'était plus considéré comme important, il fallait cependant peu de choses pour ranimer la curiosité des lettrés.

En 1703, François Le Large rédigea, à la demande de Louis XIV, ses *Explications des figures qui sont sur le globe terrestre de Marly*. La licorne n'apparaît certes pas sur le globe que le père Coronelli avait exécuté pour le roi de France, mais l'érudit profita du dessin représentant la «pêche du monoceros[4]» pour consacrer quelques lignes à la licorne terrestre. Il constate que «entre le grand nombre de ceux qui en ont parlé, il n'y en a pas deux qui s'accordent ensemble dans la description qu'ils en font», mais que pourtant «depuis plus de deux siècles que les européens vont par la terre et même dans l'Abyssinie, qui est le prétendu pays de la licorne, il n'y a pas un seul auteur digne de foi qui assure rien de cet animal», et conclut que «cette licorne n'est qu'une pure chimère[5]».

En 1678, le dictionnaire de Gauthier Charleton, présentant les noms des animaux dans la plupart des langues d'Europe, n'ignore pas le monoceros, classé dans les bisulques non ruminants, mais l'article qui lui est consacré est pour le moins sceptique: «Monoceros, *the unicorn,* on peut légitimement douter que cet animal soit ou ait été dans la nature[6]».

Lorsqu'en 1688, François-Maximilien Misson parcourut l'Italie, on lui montra des basilics naturalisés - vraisemblablement des faux fabriqués avec des ailes de raies et des peaux de lézards ou de crocodiles -, ce qui lui fit écrire «Cela a un petit air dragon qui est assez plaisant, l'invention est jolie et mille gens sont trompés…

---

3 *A Collection of Curious Travels and Voyages in two tomes, the first containing Dr Leonhart Rauwolff's Itinerary into the Eastern Countries…*, Londres, 1693, t.I, ch.VIII, pp.194-195.

4 Voir supra, t.I, p.357.

5 François Le Large, *Explications des figures qui sont sur le globe terrestre de Marly*, Paris, Bibliothèque Nationale, ms fr.13366, pp.139-140.

6 Gauthier Charleton, *Onomasticon Zoicon Pleorumque Animalium Differentias & Nomina Propria Pluribus Linguis Exponens,* Londres, 1678, p.4.

mais je crois que ce serpent ne se trouve qu'au pays des (sic) Phénix et des licornes[7]». Le huguenot François Leguat (1634-1735), dans le curieux récit de ses *Voyages et aventures aux Indes orientales*, affirme: «Pour la licorne, c'est une chimère : les plus anciens et plus curieux habitants du Cap en sont persuadés. Celui qui a fait les commentaires de César était un menteur, aussi bien que les autres. Le rhinocéros est la vraie licorne quadrupède[8].»

D'autres, ceux qui cherchaient la licorne dans les textes du passé plutôt que dans les îles mal connues de l'Orient lointain, y croyaient encore, et se référaient inlassablement au témoignage des jésuites portugais[9]. Joachim Legrand, dans une

---

7 Maximilien Misson, *Nouveau Voyage d'Italie, fait en l'année 1688,* La Haye, 1691, t.I, pp.117-118.

8 *Voyage et avantures de F. Leguat et de ses compagnons en deux isles désertes des Indes orientales,* Londres 1708, tome II, pp.145-146.

L'authenticité de ce texte a été mise en doute dès sa publication. On sait aujourd'hui que les voyages de François Leguat furent réels, mais il reste que son récit fut largement réécrit, sans dote par le huguenot de Londres qui publia l'ouvrage… François-Maximilien Misson. Ce dernier avait déjà, comme nous venons de le voir, signalé incidemment dans son *Nouveau Voyage d'Italie* qu'il ne croyait guère à l'existence de la licorne. La référence à César pouvant en outre laisser penser que ce passage est l'œuvre de l'érudit Misson et non du voyageur peu lettré Leguat, il se peut que nous ayons affaire ici, de nouveau, à l'opinion de l'éditeur et non à celle de l'aventurier. Sur les parts de Misson et Leguat dans la rédaction des *Voyages et aventures,* voir l'introduction de Jean-Michel Racault à la récente réédition de ce texte aux éditions de Paris, 1995.

9 Citons une exception, l'ouvrage atypique qu'est L'*Histoire des Indes orientales anciennes et modernes* de l'abbé Claude-Marie Guyon. Paru en 1744, ce livre décrit néanmoins les pays d'Orient à travers les récits des classiques grecs et latins, ce qui nous vaut, à propos de la licorne, cette étonnante broderie sur les affirmations de Pline, Ctésias et Élien: «On trouve dans les Indes toutes sortes de chevaux, les uns familiers et domestiques, et les autres sauvages. Ceux-ci sont proprement la licorne, unicornis. Quoi que cet animal soit l'un des plus dangereux et des plus méchants qu'il y ait dans la nature, cependant les Indiens le prennent à la chasse et viennent à bout de le dompter, soit pour en faire leur monture, soit pour l'atteler à des chars de course qu'ils font tourner sans cesse dans un manège ou une place exprès. Mais on ne peut le vaincre quand on le prend au dessus de deux ans, et à quelque soumission qu'on l'ait amené, il faut encore que son frein soit armé de pointes de fer. Il a la corne noire, quelquefois longue de trois pieds. On en fait des gobelets à boire et l'on assure que la liqueur qu'on y a laissé quelque temps est un contrepoison assuré. Celle de l'âne sauvage a, dit-on, la même vertu. Si l'on en croit Ctésias, cet animal est de la grosseur d'un cheval. Il a une baie blanche sur le front et une corne d'une coudée, dont la partie supérieure est rouge et l'autre noire, la tête tirant sur le pourpre, l'œil bleu et le corps blanc, marqué de raies et de tâches de différentes couleurs, qui font une peau admirable. Lorsqu'il commence à fuir devant les chasseurs, il ne court pas encore avec une grande rapidité, mais insensiblement sa rapidité s'augmente par le mouvement, et il s'élance avec tant de vitesse qu'il n'est aucune espèce de chevaux qui puisse l'attraper. Il faut le surprendre lorsqu'il s'écarte pour mener paître ses petits que la tendresse ne lui permet pas d'abandonner. Il s'expose pour eux à tous les périls. Il combat contre

dissertation qu'il annexa en 1728 à sa traduction du récit de Jérôme Lobo, confirmait ainsi les dires du missionnaire: «On a douté longtemps s'il y avait des licornes: ceux qui en ont écrit ne convenaient point entre eux, et ont mêlé tant de fables dans ce qu'ils en ont rapporté, qu'on avait encore plus de raison de n'en rien croire. Cet animal est rare, on n'en a vu que dans le royaume de Damot et dans la province des Agouz. Il est sauvage, mais bien loin d'être féroce, il est si timide qu'il ne va jamais qu'en compagnie d'autres animaux. Lorsqu'il passe d'une forêt dans une autre, il court avec tant de rapidité qu'il se dérobe bientôt à la vue. De là vient que les uns le font plus grand, les autres plus petits, les uns d'un poil, les autres d'un autre…[10]»

A propos d'une pierre gravée représentant une licorne s'endormant dans le giron d'une jeune vierge, le bénédictin Bernard de Montfaucon écrivait en 1724 que «il y en a encore qui doutent de l'existence de la licorne. Mais je ne vois pas qu'il y a lieu de pousser l'incrédulité si loin… les RR.PP. jésuites portugais qui ont demeuré longtemps en Éthiopie… disent qu'ils ont vu plusieurs fois cet animal, et qu'ils ont même nourri chez eux un faon de licorne. Il parait qu'il n'y a nul lieu de douter que la licorne se trouve véritablement en Éthiopie. Il y a cependant bien des gens qui en doutent encore[11].»

Quelques années plus tard, un autre bénédictin, l'espagnol dom Benoit-Jérôme Feijoo (1701-1764), publia un discours attaquant la théorie populaire de la dégénérescence du monde: «Quelques auteurs, partisans de l'opinion commune sur la vieillesse du monde, allèguent qu'aujourd'hui on n'a plus dans l'univers certaines espèces, qui y étaient dans les siècles passés. De ce nombre sont, disent-ils, entre les poissons, le Muret ou Pourpre, avec le sang duquel on teignait les habits des rois; entre les bêtes brutes, le monoceros ou la licorne; entre les oiseaux, le phénix; entre les plantes, le cinnamome; entre les pierres, l'amiante… Le défaut de ces espèces, ajoutent-ils, prouve que la terre manque de vertu pour produire les

---

les chasseurs avec une fureur incroyable, frappant de sa corne et des pieds de derrière les hommes et les chevaux. Il ne succombe que quand il est hérissé de traits et qu'il a perdu son sang et la vie. Aussitôt les Indiens lui coupent la corne du front et celle des pieds que l'on dit être d'un vermeil ou cinabre parfait, et ils emmènent les petits qu'ils familiarisent peu à peu.» C'est l'une des très rares allusions à une licorne apprivoisée, et c'est à notre connaissance la seule référence à un manège de licornes.

[10] Joachim Legrand, "Dissertation sur la côte orientale d'Afrique", in *Relation historique d'Abyssinie,* Paris, 1728, pp.230-231.

[11] Bernard de Montfaucon, *Supplément à l'Antiquité expliquée*, Paris, 1724, t.III, ch.IX, p.37.

espèces inanimées, et que dans les animées, la vertu prolifique est diminuée jusqu'à s'éteindre entièrement[12].» Feijoo répond à cela qu'«aucun des auteurs qui avancent cela n'a vu tout le monde… pour savoir si toutes les espèces dont il fut orné et enrichi dans son origine existent encore[13]» et précise même qu'«à l'égard du monoceros, Gesner cite divers auteurs qui assurent que son espèce existe encore». La référence était déjà vieillotte, mais elle n'en montre pas moins que la licorne pouvait encore passer pour possible, sinon probable. «Il n'est pas étonnant qu'il n'y ait point de Phénix, puisqu'il n'y en a jamais eu[14]», indique ensuite dom Feijoo, montrant bien que l'oiseau de feu et la blanche cavale n'appartenaient pas, pour le bénédictin, au même monde.

L'histoire naturelle et la licorne

En 1680, le dictionnaire de César-Pierre Richelet, le premier rédigé entièrement en français, voyait encore dans la licorne un animal réel, «qu'on, trouve dans les montagnes de la haute Éthiopie». Dix ans plus tard, celui d'Antoine Furetière consacrait à la licorne près de deux colonnes, mais ne se prononçait pourtant pas clairement sur son existence. L'article commence en effet par l'indication selon laquelle «la licorne se trouve seulement dans l'Afrique», suivie d'une description de l'animal, mais quelques dizaines de lignes plus loin nous apprenons que «les plus sensés tiennent que c'est un animal fabuleux»[15]. En 1765, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, si elle reprend elle aussi, presque mot pour mot, la description de Jérôme Lobo[16], exécute néanmoins l'animal en deux mots:

---

[12] Benoit-Jérôme Feijoo, "La vieillesse du monde", in *Théâtre critique ou discours différents sur toutes sortes de matières pour détruire les erreurs communes,* Paris, 1742-1743, t.II.

Sur la théorie de la dégénérescence du monde, voir Jean Céard, "La Querelle des géants et la jeunesse du monde", in *The Journal of Mediaeval and Renaissance Studies,* vol.VIII, 1978, pp.37-76.

[13] ibid., p.38.

[14] ibid., p.40.

[15] Antoine Furetière, *Dictionnaire universel,* 1690, article «Licorne».

[16] Et plus précisément le texte de l'édition de 1672: «Elle est de la grandeur d'un cheval de médiocre taille, d'un poil brun tirant sur le noir; elle a le crin et la queue noire, le crin court et peu fourni… avec une corne droite longue de cinq palmes, d'une couleur qui tire sur le blanc.» Jérôme Lobo, *Relation de l'Empire des Abyssins,* in Melchisédech Thévenot, *Relations de divers voyages curieux,* Paris, 1672, t.IV.

«Licorne: Animal fabuleux», pour poursuivre néanmoins, d'après le témoignage du religieux portugais: «On dit qu'il se trouve en Afrique, dans la haute Éthiopie; que c'est un animal craintif, habitant le fond des forêts, portant au front une corne blanche de cinq palmes de long, de la grandeur d'un cheval médiocre, d'un poil brun tirant sur le noir, et ayant le crin court, noir et peu fourni sur le corps, et même à la queue.» Si l'article que Diderot consacre à la licorne est particulièrement bref pour un sujet qui avait longtemps passionné les lettrés, l'*Encyclopædia Britannica*, quelques années plus tard, est plus succincte encore, car c'est en vain que l'on y cherche un article *Unicorn*.

S'il est donc vrai que le XVIIIème siècle n'a guère cru à la licorne, l'essentiel est qu'il ne s'y est pas véritablement intéressé. Si nous reprenons le tableau dans lequel nous avions regroupé les opinions de divers auteurs sur l'existence de la licorne, nous constatons que celles-ci se font rares entre 1700 et 1780. Nous avions vingt-trois rubriques entre 1550 et 1600, cinquante-six au XVIIème siècle, nous n'en avons que dix-sept entre 1700 et 1780, date à laquelle renaît quelque peu l'intérêt pour notre animal. Cette désaffection pour la blanche licorne concerne particulièrement les deux domaines qui, jusque là, avaient fourni le plus gros de nos sources: la médecine et ce que l'on appelait déjà l'histoire naturelle, et qui n'était pas encore la zoologie.

L'Histoire naturelle telle qu'elle apparut au XVIIIème siècle rompait profondément avec les méthodes de Conrad Gesner ou Ulysse Aldrovandi. Faisant la part belle à l'érudition, les traités de la Renaissance avaient jusque là cherché à tout citer de ce qui concernait un sujet, puisant ouvertement dans les sources classiques et, plus discrètement, dans l'héritage médiéval. Le *Dictionnaire raisonné des animaux* de François-Alexandre Aubert de la Chesnaye des Bois (1699-1784), qui parut en 1759, est l'un des derniers témoins de cette «histoire des animaux» à l'ancienne manière. La première phrase de l'article «licorne» affirme certes que «les modernes doutent avec raison qu'il y ait jamais eu sur la terre un animal nommé licorne, et tiennent tout ce que les anciens en ont dit pour de pures fables», mais la seconde, «voici comment ils la figuraient:» est suivie de trois longues pages citant toutes les autorités sur le sujet, de Pline à Jérôme Lobo. Si la méthode est encore celle de Gesner et d'Aldrovandi, les sources se renouvellent: outre la référence aux jésuites portugais, on remarque l'une des premières descriptions, dans un texte européen sur la licorne, du Ki-lin, l'unicorne mythique

chinois, qui a «le ventre comme celui d'un daim, le pied comme un pied de cheval, la queue semblable à celle de la vache,… de cinq couleurs différentes,…une corne haute de deux pieds et couverte de chair[17]». Tout cela se termine, assez abruptement, par un «voyez: Rhinocéros» qui laisse le lecteur quelque peu désorienté.

Éloignées toutes deux de cette érudition sans logique, ni la froide taxinomie de Linné, ni la contemplation extasiée de la nature par Buffon, ne laissaient de place à la licorne. Elles sont en effet basées exclusivement sur l'observation et, dans une moindre mesure, le raisonnement. Or, n'ayant point eu l'occasion d'observer de licornes, les naturalistes des Lumières estimaient ne pas avoir à en parler. Emmanuel Kant ne disait pas autre chose lorsque, pour illustrer les fondements de la connaissance, il prenait l'exemple de la licorne et du narval: «On accorde l'existence au narval, licorne de mer, et non à la licorne de terre. Cela veut dire simplement que la représentation du narval est une idée tirée de l'expérience, c'est à dire la représentation d'une chose existante. C'est aussi pourquoi, pour prouver le bien fondé de la proposition que je prononce sur l'existence d'une telle chose, je ne chercherai pas cette dernière dans le concept du sujet, car on n'y trouve que des prédicats de possibilité, mais j'invoquerai l'origine de la connaissance que j'en ai[18].»

Buffon ne daigna ainsi même pas discuter de l'existence de la licorne, dont le nom n'apparaît nulle part dans les près de quarante volumes de son *Histoire naturelle,* alors que le rhinocéros ou l'antilope auraient pu fournir l'occasion d'une digression sur ce sujet. N'ayant pas vu de licorne, Buffon tenait l'animal pour inexistant. Si quelqu'un lui avait amené, un jour, une licorne naturalisée, il eût sans doute été surpris, mais nullement choqué, et se serait contenté d'ajouter une page, ou peut-être un chapitre, au grand livre de la nature. Étienne de Lacépède (1756-1825) qui, après la mort de Buffon, continua son œuvre incomplète en traitant des reptiles et des poissons, profita néanmoins de l'article «narval» pour donner son

---

[17] F.A. Aubert de la Chesnaye des Bois, *Dictionnaire raisonné des animaux, ou le règne animal*, Paris, 1759, article «licorne». J'ignore quelle est la source exacte dans laquelle l'auteur a trouvé sa description, très correcte, du ki-lin. Sans doute s'agit-il de l'un des nombreux recueils de lettres écrites par les missionnaires jésuites en Chine.

[18] Emmanuel Kant, *L'unique Fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*, 1763, 1ère partie, 1ère considération.

opinion sur la licorne, qui n'était pour lui qu'un «animal fabuleux» et une figure héraldique: «De la mâchoire supérieure de ce narwal sort une dent très longue, étroite, conique dans sa forme générale et terminée en pointe. Cette dent, séparée de la mâchoire, a été conservée pendant longtemps dans les cabinets des curieux, sous le nom de corne ou de défense de licorne. On la regardait comme le reste de l'arme placée au milieu du front de cet animal fabuleux, symbole d'une puissance irrésistible, auquel on a voulu que le cheval et le cerf ressemblassent beaucoup, dont les anciens ne se sont pas contentés de nous transmettre la chimérique histoire, dont on retrouve l'image sur plusieurs des monuments qu'ils nous ont laissés, et dont la figure adoptée par la chevalerie du Moyen-Âge a décoré si souvent les trophées des fêtes militaires, rappelle encore de hauts faits d'armes à ceux qui visitent de vieux donjons gothiques, et orne les écussons conservés dans une partie de l'Europe[19].»

La licorne ne figure pas non plus au nombre des quadrupèdes répertoriés et classés par Linné dans son *Système de la nature*, qui distingue pourtant de nombreuses variétés d'antilope. La taxinomie linnéenne, fondée sur une connaissance supposée complète des caractéristiques physiques des plantes et animaux, ne pouvait qu'ignorer des créatures mal définies et à l'existence douteuse. Là encore, les seules et maigres traces du débat sur l'existence de la licorne se retrouvent à l'article Narval, où Linné indique rapidement que «l'existence du quadrupède nommé licorne est fabuleuse[20]». L'un des disciples de Linné, le naturaliste allemand Pierre-Simon Pallas (1741-1811), aborda peut-être pour la première fois le problème de la licorne sous un angle original. S'il écrit ailleurs clairement que «la licorne de certains auteurs appartient aux récits faux et fabuleux des voyageurs Grecs[21]», il s'interroge dans ses *Spicilegia Zoologica* sur l'affirmation par Aristote du caractère unicorne de l'oryx. Il se peut, écrit-il, qu'il y ait eu quelque part une confusion entre le rhinocéros, appelé aussi par les

---

[19] Étienne de Lacépède, *Histoire naturelle des cétacés*, Paris, An XII, p.145. Un autre intérêt de ce passage est que nous y voyons se constituer un élément important de l'image moderne de la licorne, son association fantasmée à une héraldique médiévale qui l'avait, en fait, assez peu utilisée.

[20] Carl von Linné, *Système de la Nature*, Bruxelles, 1793. Linné attribue à son contemporain le médecin hollandais Petrus Camper (1722-1789) la démonstration «mécanique et zoologique» de la non existence de la licorne, sans donner pourtant, comme il le fait habituellement, de référence précise. Je n'ai pas retrouvé cette démonstration dans les textes de Camper auxquels j'ai eu accès.

[21] Peter-Simon Pallas, *Naturgeschichte merkwürdiger Thiere*, Berlin, 1778, t.I, p.18.

classiques *asinus indicus,* et l'oryx. Mais on ne peut exclure, continue-t-il, qu'aient été observés des oryx unicornes, sans que l'on sache très bien s'il pensait à une variété disparue ou, plus vraisemblablement, à un accident de la nature. Donc, si Pallas n'incluait pas la licorne parmi les quadrupèdes méritant d'être décrits dans un ouvrage de zoologie, il n'excluait pas pour autant totalement la possibilité de l'existence réelle d'une variété d'antilope unicorne. La confirmation de ce point de vue se trouve dans une lettre qu'il écrivit, en 1778, au voyageur hollandais Anders Sparrman, l'un des compagnons de Cook: «Quant au Monoceros, et aux raisons qui vous portent à croire qu'il existe de ces animaux cachés dans les parties intérieures de l'Afrique, je n'en suis nullement étonné: je suis depuis longtemps très persuadé que les récits des anciens concernant le Monoceros, n'étaient pas dénués de tout fondement, mais que peut-être les antilopes dont j'ai parlé fasc. XII Spicilegiorum y avaient donné lieu, ou que jadis, lorsque l'intérieur de l'Afrique était plus fréquenté par les voyageurs européens, ils connaissaient quelque autre espèce particulière d'animaux unicornes, qui nous sont à présent inconnus. Si par hasard vous n'avez point lu un passage d'une relation de Louis Barthema, où il décrit deux monoceros qu'il a vu au temple de La Mecque, lisez-là je vous prie: je ne sais quelle raison aurait pu engager un homme à inventer les choses qu'il rapporte, et qui ne semblent point du tout incohérentes[22].»

[22] André Sparrman, *Voyage au Cap de Bonne Espérance et autour du monde avec le capitaine Cook,* Paris, 1787 (1783).

Orphée charmant les animaux, tableau de l'entourage de François Boucher (1703-1770). La licorne, qui disparaît au XVIIIème siècle des traités d'Histoire Naturelle, figure encore parfois dans des représentations du monde animal, même si elle a généralement, comme ici, quitté le premier plan. La présence de cet animal, mais aussi l'anatomie assez fantaisiste de certains autres - lion ou éléphant - laisse supposer que le peintre s'est plus inspiré des nombreux modèles plus anciens de cette scène que des gravures très réalistes de l'*Histoire naturelle*.

De la licorne vivante à la licorne fossile

Les débats théoriques entre médecins spagyristes et galénistes s'éteignirent doucement dans la second moitié du XVIIème siècle, pour laisser la place à une thérapeutique qui se voulait tout à la fois empirique et cartésienne, où la licorne n'avait plus sa place. L'animal ne figurait en effet jusque là dans la pharmacopée que pour sa corne éponyme, que l'on savait désormais être une défense de narval. Les médecins n'avaient donc plus à discuter de l'existence de l'animal, tout au plus s'intéressaient-ils, généralement pour les récuser, aux propriétés parfois encore

attribuées à ces lances d'ivoire. Les traités de médecine du XVIIIème siècle ne traitent généralement plus de la corne de licorne, ou en des termes comme ceux-ci: «Puisque les descriptions des animaux à qui nous attribuons cette corne varient tellement qu'on dirait que deux personnes n'ont jamais vu cet animal; puisque, quand les descriptions seraient toutes conformes, il parait cependant que la corne si vantée aujourd'hui n'est plus la même que celle des anciens; puisque les cornes qu'on donne parmi nous pour cornes de licorne ne sont pas d'un seul, mais de différents animaux; puisqu'un grand nombre de celles qu'on montre avec ostentation ne sont pas même de véritables cornes; puisque, en accordant que c'en soient, on peut encore douter de leur vertu; enfin puisqu'en convenant de quelques unes de ces vertus, nous sommes pourtant en droit d'en rejeter la plupart, il est démontré, si je ne me trompe, que c'est à tort que l'on se fierait à ce remède[23].»

Et si, dans l'index des recueils de remèdes figure encore souvent le terme «licorne» ou «unicorne», c'est pour renvoyer à un article sur les «licornes fossiles», terme désignant divers objets tirés de terre, en particulier des défenses de mammouths, qui appartenaient encore à la pharmacopée usuelle, mais sans que leur soient toujours attribuées des propriétés aussi merveilleuses que celles reconnues jusque là à la corne de licorne. Les licornes fossiles étaient notamment recommandées pour les fractures osseuses, et, étant donné leur forte teneur en calcium, cette prescription peut avoir été assez judicieuse, même si les traditionnelles coquilles d'œufs étaient sans doute plus accessibles.

Mais tous ceux qui continuaient, par habitude, à appeler licornes ces grandes et longues ivoires sorties du sol d'Europe centrale ou de Sibérie, n'y voyaient pas nécessairement des cornes de licorne fossilisées. On savait fort bien, dès les dernières années du XVIIème siècle, que les «licornes» des trésors d'Europe étaient des défenses de narval, mais le débat, qui se closait alors, sur la nature de ces belles ivoires torsadées connaissait un écho, atténué et retardé, chez ceux qui s'attachaient à résoudre l'énigme de la signification des objets fossiles.

La controverse sur la nature des fossiles opposait alors, pour l'essentiel, trois thèses.

Certains voulaient y voir des «pierres-figures» auxquelles le créateur avait donné une forme particulière, et qui pouvaient, du fait de leur similitude avec leur «modèle» naturel, avoir les mêmes propriétés occultes que celui-ci. Cette théorie,

---

[23] Traité de médecine du milieu du XVIIIème siècle, cité in *Le Magasin pittoresque,* 1842, p.212.

qui est clairement explicitée par le père Kircher dans son *Mundus Subterraneus*, explique que des auteurs du XVIIème siècle aient pu, comme Laurent Catelan, attribuer aux licornes fossiles les mêmes pouvoirs alexitères qu'aux «véritables» licornes, alors même qu'ils connaissaient la nature différente de ces deux objets[24]. Cette thèse, héritière du néoplatonisme de la Renaissance, n'avait guère plus cours au XVIIIème siècle.

Si les fossiles, et particulièrement les défenses de mammouths, puisque ce sont elles qui furent le plus souvent et le plus longtemps appelées «licornes fossiles», n'étaient pas des «pierres-figures» placées là par le créateur pour l'édification des hommes et la curiosité des savants, il convenait d'expliquer rationnellement leur présence. Certains se contentaient alors de penser aux restes de cuisine des Romains ou aux éléphants d'Hannibal pour rendre intelligible la présence, en des lieux inattendus, de coquilles ou d'ossements pétrifiés.

Ces thèses un peu prosaïques laissèrent vite la place à de savants systèmes utilisant ces traces d'un passé oublié pour prouver la réalité historique du Déluge, ou au contraire pour retracer l'histoire de la terre depuis de trop lointaines origines[25]. La licorne appartient donc non seulement à la préhistoire de la zoologie, mais aussi à celle de la paléontologie.

Déjà, au XVIème siècle, Conrad Gesner avait avancé prudemment l'idée que la licorne aurait pu être noyée par le déluge. C'est peut-être autant cette théorie populaire qu'une similitude de forme, et que l'usage médical identique qui en était fait, qui ont fait baptiser, dès le XVIème siècle, «licorne fossile» toute une série d'objets, os et végétaux pétrifiés, peut-être aussi quelques stalactites, découverts sous terre. Jusqu'alors, tout objet relativement pointu pouvait devenir corne de licorne - le spécimen décrit par Albert le Grand dans son *De Animalibus* était sans doute un os fossile. Conrad Gesner fut l'un des premiers à distinguer, dans son petit traité sur les fossiles paru en 1565, les licornes fossiles des autres cornes de licorne, en l'occurrence les défenses de narval[26]. Ce terme de «licorne fossile» ne

---

[24] On remarquera le point de vue quelque peu paradoxal exprimé par Thomas Bartholin dans de *Unicornu Observationes Novæ* (1645). En effet, alors qu'il nie les propriétés médicinales attribuées aux cornes de licorne, il accorde ces mêmes propriétés aux licornes fossiles, essentiellement, semble-t-il, parce qu'elles sont «similaires» aux licornes.

[25] Sur ces théories, on pourra consulter le livre de Claudine Cohen, *Le Destin du mammouth*, Paris, Seuil, 1994.

[26] Conrad Gesner, *De Rerum Fossilium, Lapidum et Gemmarum Figuris et Similitudinibus Liber,* Turin, 1565, p.154.

signifie pas que l'on croyait alors généralement que ces objets avaient orné le front d'anciennes licornes; il exprime seulement la similitude de forme et, pour certains, de propriétés occultes, existant entre ces objets sortis de terre et les «véritables» licornes.

DISSERTATIO INAVGVRALIS PHYSICO-MEDICA
DE
EBORE FOSSILI SVEVICO HALENSI
QVAM
FAVENTE SVMMO NVMINE
IN ALMA REGIA FRIDERICIANA
PRÆSIDE
DN. FRIDERICO HOFFMANNO
ACADEMIÆ ET FACVLTATIS MEDICÆ SENIORE
PRO LICENTIA
SVMMOS IN ARTE MEDICA HONORES LEGITIME IMPETRANDI
D. 12. Jan. Anni MDCCXXXIV.
PVBLICE DEFENDET
AVCTOR
IOANNES FRIDERICVS BEYSCHLAG
HALA SVEVVS.
HALÆ MAGDEBVRGICÆ, Typ. Jo. Christian Hilligeri, Acad. Typogr.

Page de titre d'un traité sur l'ivoire fossile (1734). L'ivoire en question est une défense de mammouth, alors appelée «licorne fossile». Elle est, encore aujourd'hui, suspendue dans l'église de Halle, en Allemagne, et on distingue sur son portant de fer forgé deux licornes se faisant face. Celles-ci ont cependant des cornes rectilignes, alors que la défense exposée est fortement courbée.

Les auteurs du XVIIème siècle, même quand ils faisaient grand cas de leurs propriétés médicales, ne pensaient en effet pas que ces «licornes fossiles» aient appartenu à d'authentiques licornes. Laurent Catelan, en 1624, restait prudent, jugeant que «la preuve en cela doit juger de la chose», mais justifiait cependant

leur nom de licornes fossiles par le seul fait qu'elles «possèdent des vertus approchables des cornes de licorne[27]».

Le naturaliste et collectionneur italien Paolo Boccone (1633-1704), énumérant les noms donnés par divers auteurs à ces objets, évitait ainsi de se prononcer sur leur nature: «Entre les matières alexipharmaques, écrit-il, Wormius donne beaucoup de louanges à l'Alicorne minérale, qui est appelée par Clusius *Ebur fossile*, par Gesnerus *Ceratites*, par Caesalpinus *lapis arabicus*, par Imperatus *Corno Ammonis*, par Wormius *cornu fossile* et par d'autres *Litomarga* ou dent d'éléphant pétrifiée, et on préfère celle qui a la senteur de noix et de frêne, et qui est la plus fragile de toutes les autres. J'ai trouvé cette alicorne minérale proche de la ville de Palerme, dans un lieu qui est appelé Pirreri. On dit qu'elle se trouve en beaucoup d'endroits dans l'Allemagne[28].»

Franciscus Joelus était plus catégorique, affirmant que «les habitants [d'Allemagne centrale] s'imaginent à tort que durant le déluge des licornes et d'autres grands animaux ont été agglomérés et solidifiés dans ces montagnes», mais cela ne l'empêchait pas de recommander, notamment contre la peste, un remède qu'il appelait encore «unicorne hercynienne[29]».

Leibniz, la pompe à vide et la licorne

Otto von Gericke, resté célèbre pour avoir été l'inventeur de la pompe à vide, a publié en 1672 un traité dans lequel il rendait compte de ses expériences. Il y rapportait incidemment la découverte, en 1663, dans une carrière proche de Quedlimburg, dans le Harz, du squelette d'un animal unicorne[30]. La nouveauté était

---

[27] Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la licorne,* Montpellier, 1624, pp.94-95.

[28] Paolo Boccone, *Recherches & observations touchant le corail, la pierre étoilée, les pierres de figure de coquilles, etc.…* Amsterdam, 1674, p.265.

[29] Franciscus Joelus, *Opera Medica,* Amsterdam, 1663, t.II, p.60.

[30] Otto von Gericke, *Experimenta Nova Magdeburgica de Vacuo Spatio,* Amsterdam, 1672, liv.5, fol.155. Le premier ouvrage à avoir mentionné cette découverte n'est cependant pas le traité d'Otto von Gericke, mais l'*Oryctographia Hiledsheimensis sive Admirandorum Fossilium quæ in Tractu Hildesheimensis Reperiuntur* de Friedrich Lachmund (Hildesheim, 1669), qui ne signalait cependant pas le caractère unicorne de l'animal. On y lit en effet à la page 68, au détour de considérations sur les fossiles, que «il y a quelques années on a découvert près de Schatzfeld un crâne humain géant, et près de Quedlimburg le squelette entier d'un animal sauvage de grande taille». Friedrich Lachmund, qui remarque que l'on a

remarquable: il ne s'agit plus ici d'une simple corne, mais de l'animal entier, dont son inventeur - dans les deux sens du terme - nous donne une description relativement détaillée. Cette découverte n'aurait pas eu tant de retentissement si elle n'avait été reprise et commentée par Leibniz dans sa *Protogæa*, texte écrit vers 1690 mais publié en 1749, longtemps après la mort de son auteur. La parution de ce bref traité, dont le sous titre est *Dissertation sur le premier aspect de la terre et les très antiques vestiges de son histoire dans les monuments mêmes de la nature,* fut sans doute reportée parce que Leibniz, et après sa mort en 1716 les détenteurs du manuscrit, s'inquiétaient de son orthodoxie religieuse. L'ouvrage eût sans doute choqué à la fin du XVIIème siècle, mais paru la même année que le *Telliamed* de Benoît de Maillet et les trois premiers tomes de l'*Histoire naturelle* de Buffon, il ne fit guère scandale. Ce petit livre relança néanmoins le débat sur les licornes fossiles.

Leibniz y rejette la thèse des ossements de mammouths: «Je me défie de ce qu'on nous donne pour des dents d'éléphants, et je les considère… comme pouvant être rapportées à des rosmariens [mammifères marins]… J'en dirai autant de ces dents massives que l'on rapporte aux éléphants désignés par les Russes sous le nom de "Mammotekoos"[31].»

Il propose en revanche d'autres hypothèses quant à la nature réelle des «licornes fossiles»: «Puisqu'il a été démontré par Bartholin que les cornes de licorne, autrefois l'un des plus curieux et des plus rares ornements des cabinets d'histoire naturelle et aujourd'hui livrées à l'admiration du peuple, proviennent de poissons de l'océan Boréal, il est permis de penser que le fossile unicorne qui a été trouvé dans nos contrées a la même origine[32].» Ce raisonnement par similitude - puisque les licornes sont des défenses de narval, les licornes fossiles doivent en être aussi -, à la manière des érudits de la Renaissance, surprend quelque peu chez le grand logicien. On peut sourire aussi de ce que, par un biais imprévu, la licorne ait ainsi fait prendre, un temps, des ossements de mammouths pour des défenses de narval.

---

déterré, sous le nom de licorne, des «dents d'éléphants», des «cornes de cerfs» et des «os de baleine géants», considère cependant tous ces fossiles comme des productions purement minérales et non des restes d'animaux.

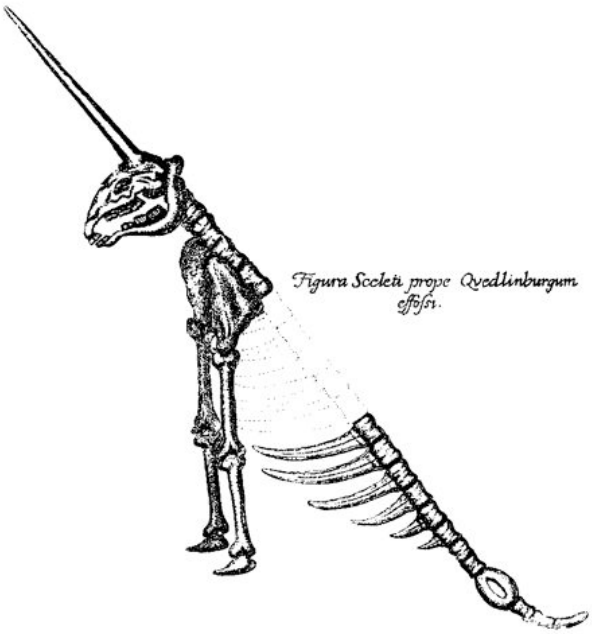
[31] Gottfried Wilhelm Leibniz, *Protogæa, ou de l'aspect primitif de la terre*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1993 (1749 en latin), p.125.

[32] ibid., p.127.

Mais Leibniz s'attarde beaucoup plus longuement sur une autre hypothèse, qui semble avoir eu ses faveurs: certains de ces ossements auraient effectivement appartenu à des animaux unicornes. «Nous ne devons pourtant point dissimuler que l'on rencontre en Abyssinie, s'il faut en croire les portugais Jérôme Lobo et Balthazar Tellez, un quadrupède unicorne de la grandeur d'un cheval; comme aussi le squelette que l'on a découvert l'an soixante-trois de ce siècle au mont Zeunikenberg, près de Quedlimburg, en extrayant de la pierre de chaux, répondait bien plus à un animal terrestre qu'à tout autre. Le fait est attesté par Otto von Gericke, bourgmestre de Magdebourg, lui qui a illustré notre époque par ses découvertes, qui le premier a inventé une pompe à aspirer l'air… Gericke, donc, dans le livre qu'il a publié sur le vide, raconte incidemment qu'on a trouvé le squelette d'un animal unicorne ayant, comme c'est l'ordinaire chez les brutes, la partie postérieure du corps surbaissée, et au contraire la tête élevée et le front armé d'une corne de près de cinq aunes, de la grosseur de la cuisse d'un homme, mais décroissant par degrés. Ce squelette, par suite de l'ignorance et de l'incurie des fossoyeurs, fut brisé et extrait par morceaux; mais la corne unie à la tête, et quelques côtes, ainsi que l'épine dorsale et les os, furent apportés à la mère abbesse du lieu. On m'a relaté les mêmes faits; aussi je crois tout indiqué de joindre ici une reproduction de ce squelette[33].»

De fait, à la fin du livre, après plusieurs planches montrant, comme dans nombre d'ouvrages savants de l'époque, des poissons et coquilles fossilisés, le lecteur tombe en arrêt devant une très étrange figure:

[33] ibid., p.129.



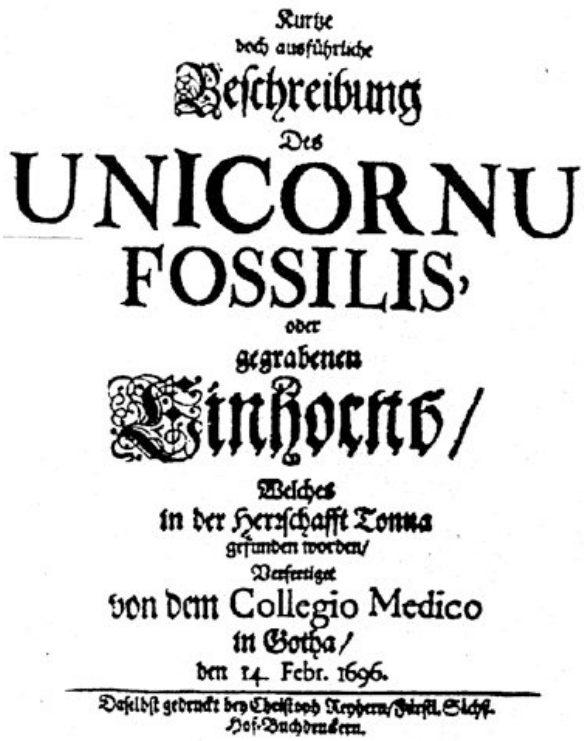
A gauche: squelette de licorne fossile. Gravure de N. Seelander pour la Protogée de Leibniz[34].
A droite: essai de reconstitution de la licorne d'Otto von Gericke à partir de squelettes d'aurochs et de rhinocéros. La corne est une défense de narval, ce que n'était vraisemblablement pas celle de l'original.

La licorne fossile n'était pas représentée dans le livre de Gericke. Sans doute un dessin en avait-il cependant été fait, auquel eut accès Leibniz, et qu'il fit reproduire. En effet, la représentation est visiblement faite d'après un modèle réel, et il existe au moins une autre gravure antérieure à la parution de la Protogée, plus approximative mais visiblement effectuée d'après la même source[35]. Les paléontologues modernes ont même pu reconnaître précisément les divers éléments de ce squelette, constitué à partir des restes mêlés de deux animaux. Le crâne est ainsi celui d'un rhinocéros laineux, tandis que les omoplates, tout comme les vertèbres, ont appartenu à un mammouth. La colonne vertébrale est orientée à

[34] Les éditeurs de la première traduction française de la Protogée, parue en 1859, jugèrent sans doute que cet animal quelque peu fantasque déparait l'œuvre d'un grand esprit rationaliste. En effet, si dents, poissons et coquillages fossiles sont toujours présents, l'étrange licorne bipède a disparu des planches illustrant cette édition. Il est vrai que l'ouvrage, dont le titre français est *Protogée ou de la formation et des révolutions du globe,* est précédé d'une préface qui présente Leibniz comme un précurseur de Cuvier, et que la paléontologie du XIXème siècle ne s'intéressait plus aux licornes.
[35] Michael Bernard Valentin, *Museum Museorum,* Francfort, 1704, ch.30, p.481. Cette gravure est celle qui figurait dans l'introduction.

l'envers, la première vertèbre cervicale se trouvant ainsi à la base de la queue. C'est finalement la corne qui pose le plus de problèmes, car la corne du rhinocéros, constituée de poils, ne se fossilise habituellement pas. Otto von Gericke, dans son récit de la découverte du squelette, précise que la corne de l'animal fut trouvée encore adhérente à un morceau d'os, ce dont on a pu déduire qu'il s'agissait vraisemblablement de la défense, encore presque rectiligne, d'un très jeune mammouth. Leibniz se trompait certes en voyant dans ces restes ceux d'une licorne fossile, bien différente cependant du quadrupède de la tradition, mais cet étrange bipède unicorne n'en fut pas moins l'une des premières tentatives de reconstitution, à partir de ses ossements, d'un animal disparu. Leibniz et Gericke apparaissent bien ici, malgré leur erreur, comme des précurseurs de la paléontologie[36].

[36] Ces questions appartiennent à l'histoire de la licorne, mais aussi à celle d'un animal plus massif et, d'une certaine manière, plus ancien, le mammouth. On les trouvera donc également traitées dans un ouvrage charmant et érudit, à l'image de son auteur: Claudine Cohen, *Le Destin du mammouth,* Paris, 1994, pp.66-85.


Kurtze
doch ausführliche
Beschreibung
Des
UNICORNU
FOSSILIS,
oder
gegrabenen
Einhorns/
Welches
in der Herrschafft Tonna
gefunden worden/
Verfertiget
von dem Collegio Medico
in Gotha/
den 14. Febr. 1696.
Daselbst gedruckt bey Christoph Reyhern/ Fürstl. Sächs. Hof-Buchdruckern.

Contrairement à l'impression que donne son titre, qui met en avant le mot *Licorne*, cet ouvrage ne prétend pas que les «licornes fossiles» aient appartenues à un animal unicorne.

En 1696 parut à Gotha un bref opuscule intitulé *Description de la licorne fossile récemment trouvée à Tonna*. Le titre pourrait laisser croire que les auteurs de ce texte pensaient que les ossements découverts en Thuringe avaient pu appartenir à un animal unicorne. Il n'en est rien; en effet, lorsqu'ils abordent la question de la nature exacte de cette licorne, les médecins de Gotha n'émettent que deux hypothèses, «ossements d'éléphants» ou «pierre minérale». Force sources médicales à l'appui, ils se prononcent finalement en faveur de la seconde hypothèse[37]. L'expression «licorne fossile», qui donne son titre à l'ouvrage, ne signifie plus alors un quelconque lien avec l'animal «licorne». Consulté sur cette nouvelle découverte, Leibniz se prononça cette fois en faveur de l'hypothèse des ossements d'éléphants, comme le montre une lettre du 27 juillet 1696 à son cousin éloigné Thomas Burnett:

[37] *Kurze doch ausführlische Beschreibung des Unicornu Fossilis oder gegrabenen Einhorns, welches in der Herschaft Tonna gefunden worden*, Gotha, 1696.

«On a trouvé à Tonna, proche de Gotha en Thuringe, quelques parties d'un squelette, qui est d'un éléphant selon toutes les apparences. Quelques médecins du lieu ont voulu soutenir que c'était une production de la nature, *lusus naturæ*. On m'a consulté, j'ai dit que je ne doute point que ce soit *ex regno animali*, et si ce n'est pas d'un éléphant, c'est toujours d'un animal analogue[38].»

Il reste que, dans l'imagination populaire, les vestiges de mammouth restaient étroitement liés à l'image de la licorne, comme le montre la curieuse disposition des cornes de ce mammouth, dessiné vraisemblablement par un soldat suédois prisonnier des russes, qui traversa la Sibérie en 1722 pour rentrer dans son foyer.

Mammouth dessiné, en 1722, par un soldat suédois de retour de Sibérie. Les deux défenses sont entrelacées, ce qui leur donne l'aspect d'une corne de licorne.

L'Encyclopédie, qui fait bien peu de cas de l'unicorne des légendes, consacre à ces licornes fossiles un texte plus conséquent. Dix lignes à peine pour l'article «licorne», deux pleines colonnes pour la «licorne fossile». Leibniz y est longuement

---

[38] Konrad Leibniz, *Lettre à Thomas Burnett de Kemney*, in *Protogée, de l'aspect primitif de la terre*, Toulouse, 1993, p.201. Cette opinion est aussi celle d'un correspondant de la Royal Society, Wilhelm Tentzel, dans une lettre parue en 1697 dans les *Philosophical transactions of the Royal Society*, t.XIX, pp.757-776.

cité, et l'auteur de l'article pense que, puisque les licornes d'Europe se sont avérées être des dents de narvals, les licornes fossiles déterrées en Sibérie sont vraisemblablement des dents de narvals fossilisés. L'hypothèse des ossements de mammouths n'est même plus évoquée. «Il est fâcheux, lit-on par ailleurs, que le squelette dont parle Leibniz n'ait pas été plus soigneusement examiné, et il y a tout lieu de croire que cette corne appartenait réellement à un poisson.»

L'ambition de l'Encyclopédie était de présenter l'état des connaissances en ce milieu du XVIIIème siècle. Pour la science des Lumières, il n'existait donc ni licorne vivante, ni licorne passée, et le sujet, sans grand intérêt pratique ni philosophique, ne méritait guère que l'on s'y attarde.

La licorne n'apparaît d'ailleurs qu'une seule fois dans l'œuvre de Voltaire. Comme dans les bestiaires de la fin du Moyen-Âge, elle est «le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible et le plus doux qui orne la terre[39]». Mais la blanche cavale, «monture ordinaire des Gangarides», ne vit désormais plus en Inde, ni en Éthiopie, mais dans l'univers décalé et fantastique des contes philosophiques.

Notes et commentaires

La *Disquisitio Naturalis de Unicornu* de Simon Friedrich Frenzel, dernière dissertation académique sur le sujet, parut en 1679. En 1797, le *Journal des sçavans* publia un article *Sur l'Existence de la licorne*. Entre ces deux dates, pendant plus d'un siècle, nous n'avons pu trouver aucun texte entièrement consacré à la licorne; l'animal ne passionnait plus guère les lettrés. Au XVIème siècle, les grands esprits manifestaient leur indépendance en s'attaquant à l'innocente licorne. Au XVIIème, les savants prétextaient sa défense pour faire étalage de leur foi et de leur érudition. Les hommes des Lumières se sont plus préoccupés d'histoire naturelle que d'histoires des animaux; dans le nouveau débat intellectuel, la licorne n'avait plus sa place.

Le nouveau catalogue informatique de la Bibliothèque nationale, qui porte le doux nom de «conversion rétrospective», est une arme d'une grande utilité au chasseur de licorne. En quelques secondes, il trouve des dizaines d'ouvrages, parfois inattendus, dont le titre comprend «licorne», «unicornis», «unicornu» ou «monoceros». Mais ce flot de littérature savante s'interrompt brutalement vers

[39] Voltaire, *La Princesse de Babylone.*

1680, obligeant à recourir à des manœuvres d'approche plus subtiles. C'est en vain que l'on cherche la trace de l'animal dans les tables des revues savantes. La blanche licorne ne semble plus apparaître que dans les dictionnaires, qui ne lui accordent que quelques lignes, écrasées entre deux synonymes, licol et licou. Une consultation systématique des nombreuses éditions et traductions de Pline et d'Aristote nous en apprend cependant un peu plus sur ce que les lettrés pensaient alors de l'animal. En effet, le passage de l'*Histoire des animaux* (livre 2, chapitre 1) dans lequel Aristote parle de l'âne indien et de l'oryx unicorne, et celui de l'*Histoire naturelle* (livre 8, chapitre 31) où Pline décrit le monoceros, furent parfois le prétexte de notes permettant au traducteur, où à un spécialiste consulté pour l'occasion, de donner son opinion sur la nature de l'animal décrit par l'auteur, et incidemment sur la réalité de la licorne. C'est dans ces textes de quelques lignes que perdura, sans enjeu et sans passion, le débat qui avait entraîné les plus grands esprits des deux siècles précédents dans l'écriture d'ouvrages aussi savants que volumineux.

Jusqu'alors, les rares notes insérées en marge des passages où les auteurs classiques décrivaient des animaux unicornes se contentaient de renvoyer le lecteur à d'autres auteurs, tout aussi classiques. Les commentateurs de Pline citaient Aristote, ceux d'Aristote citaient Pline, les plus érudits allaient chercher des textes moins connus, comme l'*Histoire des animaux* d'Élien de Préneste[40]. Dans l'une des premières éditions de Pline en français, publiée en 1562, le traducteur n'a pas inséré de note particulière sur le monoceros, qu'il a traduit sans hésitation par licorne, se contentant d'indiquer dans la marge que «cette région est voisine de la Guinée[41]».

Les éditions du XVIIème siècle et du début du XVIIIème siècle ne sont guère annotées, et ne nous apprennent donc rien de neuf sur la licorne. Mais en 1771, dans une nouvelle traduction de l'*Histoire naturelle*, nous trouvons un long commentaire qui, pour la première fois, ne cite aucun auteur grec ou romain, mais discute, se fondant sur des sources plus récentes, de «la réalité ou la non-existence

---

[40] cf. par exemple Stephanus Aquæus, *In omnes C. Plinii Secundi Naturalis Historiæ Argutissimi,* Paris, 1530, fol.106. L'auteur de cette longue exégèse de Pline renvoie également à la vie d'*Apollonius de Thyane* de Philostrate, dans laquelle on peut lire que vivent en Inde des ânes cornus dont la corne est utilisée pour confectionner des gobelets qui neutralisent le poison.

[41] *L'Histoire du monde de Pline second mis en français par Antoine du Pinet*, Paris, 1562, p.308.

de la licorne, [qui] a exercé longtemps la sagacité des naturalistes les plus savants, et les exerce encore[42]». Le rédacteur de cette note, Jean-Étienne Guettard, met fortement en doute les propriétés médicales attribuées à ces «cornes très longues, que l'on apportait de divers voyages faits par mer» avant de révéler, citant longuement Ole Worm, que «la corne que l'on avait jusque là regardée comme celle de la licorne dont il était parlé dans les anciens auteurs, et que les grands seigneurs conservaient comme un morceau si précieux, était celle d'un poisson, et qu'ainsi elle ne pouvait pas être celle de la licorne des anciens». Mais le commentateur n'est pas aussi formel quand il en vient à la question de l'existence réelle de l'animal. Il cite des témoins anciens et modernes, de Strabon à Jérôme Lobo, en passant par Marco Polo, pour en conclure que l'«on voit bien qu'au moyen de toutes ces descriptions on tombe dans une obscurité d'autant plus grande qu'elles sont plus courtes, moins circonstanciées, et qu'elles sont toutes faites par des auteurs qui paraissent peu versés dans l'histoire naturelle.» Il critique le naturaliste polonais Jan Jonston, qui avait inséré dans son *Historia Naturalis de Quadrupedibus* de nombreuses planches représentant des licornes: «On voit bien par toutes ces figures que cet auteur a plus travaillé d'imagination que sur les figures de ces animaux qu'il eut sous les yeux. L'on voit ainsi la confiance qu'il mérite en cette occasion, et quoiqu'il avertisse qu'il n'y a rien de certain par rapport à ces animaux que l'on a appelés licornes, on ne peut guère passer à cet écrivain d'avoir augmenté par ses figures un doute qui n'était déjà que trop bien fondé.» Après une aussi virulente critique, et une mise en doute systématique des témoignages sur la licorne, on pourrait s'attendre à une franche négation de l'existence de l'animal. Guettard reste cependant très prudent, puisqu'il conclut «que la licorne n'est pas un animal impossible, et qu'il ne s'agit peut-être que de faire de nouvelles recherches et de se trouver dans des circonstances heureuses et favorables pour qu'elles réussissent». Quelques années plus tard, une longue note de Jules Camus sous sa traduction de l'*Histoire des animaux* d'Aristote défend un point de vue similaire[43]. Plus bref, et plus sceptique, Pierre-Claude-Bernard Guéroult, dans son édition de l'*Histoire naturelle* de Pline, traduit monoceros par licorne mais précise en note que «cet animal est absolument inconnu des zoologistes modernes[44]», ce qui ne revient cependant pas tout à fait à affirmer qu'il

---

42 Pline l'ancien, *Histoire naturelle,* Paris, 1771, liv.VIII, p.376, note 18.

43 Aristote, *Histoire des animaux,* Paris, 1783, s.v. «âne d'Inde».

44 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle,* trad. P.C.B. Gueroult, Paris, 1802, note 17: «La licorne: cet animal est totalement inconnu des zoologistes modernes. Les cornes de licorne qu'on montre en différents endroits sont des cornes d'animaux

n'existe pas. Une certaine prudence restait donc de mise quant à la réalité des animaux unicornes décrits par les auteurs classiques, mais ce serait encore dans des notes sous le texte de Pline que le baron Cuvier nierait formellement l'existence de la licorne, une première fois, en latin, en 1827, une seconde, en français, en 1831[45].

Le retour de la licorne

La licorne fut plus à l'aise dans les clairs-obscurs du romantisme que dans la trop grande clarté des Lumières. Pendant un siècle environ, de 1780 aux dernières années du XIXème siècle, curieux et savants s'intéressèrent de nouveau à elle, certains d'entre eux la tenant pour un animal réel. Au premier abord, le débat semble une résurgence des controverses qui opposaient, sur le même sujet, les lettrés des XVIème et XVIIème siècle. Pourtant, les protagonistes, leurs arguments, leurs motivations aussi, avaient changé. Ainsi, la licorne n'appartenait plus au domaine de la médecine mais bien à celui de la zoologie, dont le corpus de savoirs et de théories était maintenant clairement distinct de celui des sciences médicales. Le débat sur l'existence d'un quadrupède unicorne distinct du rhinocéros avait également perdu tout sens ou enjeu religieux, les erreurs de traduction de la Vulgate étant désormais connues et admises, même par les hommes d'église[46]. Médecins et théologiens ne se préoccupaient donc plus d'un sujet devenu étranger, qu'ils laissaient aux zoologues, aux voyageurs, et aux géographes, successeurs des cosmographes. Témoin a contrario de la nature, désormais froidement scientifique, du débat sur l'existence de la licorne, le romancier allemand Jean-Paul s'indignait, en 1795, des «forçats des constructions hydrauliques et des cuvelages de mine de la philosophie critique, [qui] supputent l'existence de Dieu avec un sang et un cœur aussi froids que s'il s'agissait de l'existence du kraken ou de la licorne[47]».

---

connus, et spécialement la grande défense du narwhal, ou des ivoires tournées.»

45 Voir infra, p.154

46 Sur le renoncement de l'église à construire la zoologie à partir des textes sacrés, voir la thèse d'Éric Baratay, *L'Église et l'animal du XVIIème siècle à nos jours,* Paris, Cerf, 1996,ainsi que son article "Zoologie et église catholique dans la France du XVIIIème siècle (1670-1840): une science au service de Dieu" dans la *Revue d'histoire des sciences,* t.XLVIII-3, 1995, pp.241-265.

47 Jean-Paul, *Siebenkäs,* Paris, Aubier, 1960, p.449.

Les récits des voyageurs contemporains, et, de plus en plus, ceux des indigènes, étaient toujours à l'honneur. Les témoignages longtemps rebattus des auteurs classiques, en revanche, n'étaient plus considérés comme des éléments de preuve; tout au plus étaient-ils l'un des prétextes à des dissertations qui allaient généralement chercher leurs arguments dans des textes plus récents.

Pantholops Hodgsonii

Si les chasseurs de licorne du XVIIème siècle avaient surtout exploré les bibliothèques, ceux du XIXème délaissèrent les autorités pour s'intéresser aux témoignages de leurs contemporains. La chasse à la licorne cessa même un temps d'être une métaphore, lorsque certains montèrent des expéditions en Afrique australe ou en Asie centrale, à la recherche de l'animal tant espéré.

Cette licorne n'était plus ni la belle haquenée blanche et barbichue de la peinture et de l'héraldique, ni le pataud monocéros décrit par Pline. Pour la quasi totalité de ceux qui, entre 1780 et 1860, discutèrent de sa réalité, la licorne appartenait, si elle existait, à la grande famille des antilopes. Elle ne ressemblait donc plus guère aux archétypes légués par les légendes et les tapisseries, mais qu'importait: elle était toujours, plus qu'unicorne, licorne. Elle ne relevait plus de l'érudition littéraire, mais de la zoologie, voire, pour quelques aventuriers, de la chasse.

Tout au long du XIXème siècle, deux rumeurs allaient courir. La première voulait que l'animal vécût en Afrique. En 1773 déjà, dans une correspondance entre deux naturalistes américains - il est vrai plus férus de botanique que de zoologie - nous trouvons le passage suivant: «En ce qui concerne la licorne, je reste divisé, y compris en ce qui concerne son existence actuelle, à l'intérieur de l'Afrique, région dont, au jour d'aujourd'hui, nous ignorons encore beaucoup. J'ai une vieille histoire d'Abyssinie qui en parle positivement[48], et il y a quelques autres autorités, qui, si on leur accorde crédit, vont dans le même sens[49]». L'idée était

---

[48] Sans doute Job Ludolf, *A New History of Æthiopia,* Londres, 1682, qui dans son dixième chapitre parle de la licorne comme de l'un des animaux vivant dans cette région, et la distingue soigneusement du rhinocéros.

[49] Lettre de Michael Collinson à John Bartram, le 8 janvier 1773, in William Darlington, *Memorials of John Bartram and Humphry Marshall,* Philadelphie, 1849, pp.453-454.

donc dans l'air, mais il fallut attendre, en 1785, la publication du *Voyage au Cap de Bonne Espérance et autour du Monde avec le Capitaine Cook*, d'Anders Sparrman pour voir la rumeur se répandre véritablement. Le naturaliste et voyageur suédois reconnaît certes ne pas avoir lui-même vu de licorne, mais les récits des Boers et des hottentots l'ont convaincu de la présence de l'animal dans la région du Cap[50]. Près d'un siècle durant, d'autres voyageurs reprirent cette affirmation, bien qu'aucun n'ait jamais vu l'animal. Citons, parmi d'autres, les français Delalande et Verreaux[51], le britannique Francis Galton[52], les allemands Edward Rüppel[53], Albrecht von Katte[54] ou Joseph Russeger[55], ces derniers situant plus volontiers l'animal en Éthiopie. Un point de vue particulièrement intéressant nous est donné par un grand voyageur, William Balfour Baikie, dans une lettre publiée en 1862 par l'*Athenæum*, où il rapporte les progrès de son expédition vers les sources du Niger: «L'opinion des indigènes de tous les pays [d'Afrique noire] que j'ai visité a en partie triomphé de mon scepticisme, et je tiens désormais que la non-existence de la licorne n'est pas prouvée. Un crâne de l'animal serait, dit-on, conservé dans la région de Bonù, que je devrais traverser dans quelques semaines, et je ferai alors toutes les recherches possibles. Deux de mes informateurs indigènes m'ont répété à plusieurs reprises avoir vu les ossements de cet animal, et ont particulièrement insisté sur sa corne longue et presque droite[56].» Quelques mois plus tôt, un article de la même revue nous apprenait que David Livingstone lui-même trouvait la question «particulièrement intéressante», et qu'un autre explorateur connu de l'Afrique australe, Andrew Smith, avait «collecté de nombreuses informations sur un animal unicorne encore inconnu des européens et qui semblerait tenir le milieu entre le massif rhinocéros et la silhouette plus légère du cheval[57]». «Il n'y a guère

---

50 André Sparrman, *Voyage au Cap de Bonne Espérance et autour du Monde avec le Capitaine Cook* , Paris, 1787.

51 Cités in Ch. d'Orbigny, *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle,* Paris, 1872 (1846), t.VIII, p.92. Ce sont les seuls voyageurs français mentionnés à l'appui de la thèse de la licorne africaine, mais je n'ai pu retrouver la source utilisée par les rédacteurs de ce dictionnaire.

52 Francis Galton, *The Narrative of an Explorer in Tropical South-Africa,* Londres, 1853. J'ai consulté la traduction allemande, Leipzig, 1854, p.162.

53 Edward Rüppel, *Reisen in Nubien und Kordofan,* Francfort, 1829, p.161.
Edward Rüppel, *Lettre au baron de Zach,* cité in *Bulletin des sciences naturelles de géologie,* Paris, 1825, t.IV, p.417.

54 Albrecht von Katte, *Reisen in Abyssinien in Jahre 1836,* Stuttgart, 1838, p.89.

55 Joseph Russeger, *Reisen in Europa, Asien und Afrika,* Stuttgart, 1843, t.II, p.474.

56 *The Athenæum,* 16 août 1862.

57 *The Athenæum,* 22 décembre 1860.

de doute qu'un tel animal ait existé, écrit en 1863 le voyageur W. Winston Reade. Il est possible que l'espèce soit éteinte, mais il est plus probable que, fuyant les armes à feu (dont il faut savoir qu'elles sont aujourd'hui utilisées par des tribus que l'homme blanc n'a encore jamais rencontrées), la licorne s'est réfugiée dans les vastes forêts inexplorées et inhabitées de l'Afrique centrale[58].» On trouverait sans peine des opinions similaires dans les ouvrages d'autres voyageurs de l'époque, mais c'est en vain que l'on cherche un témoignage oculaire. La licorne était bien devenue, dans le petit milieu des explorateurs, une rumeur: tout le monde en avait entendu parler, beaucoup s'y intéressaient, certains étaient fascinés, personne ne l'avait vue. Mais si, comme l'écrit W.W. Reade, la licorne fuit l'homme, il n'est guère étonnant que ce dernier ne parvienne que très difficilement à la rencontrer. L'argument de l'absence de témoin direct ne pouvait dès lors plus être opposé aux nombreux curieux et voyageurs convaincus de l'existence réelle de l'animal.

Des militaires britanniques en poste en Inde affirmèrent quant à eux que la licorne, qu'eux non plus n'avaient pas personnellement observée, vivait dans les hautes vallées de l'Himalaya, ou sur le plateau tibétain[59]. Un célèbre voyageur français, le R.P. jésuite Évariste Huc, confirma leurs dires en 1845, mais lui non plus n'affirme pas clairement avoir vu l'animal de ses propres yeux. Nous ne reviendrons pas en détail sur tous ces témoignages, déjà longuement cités dans notre chapitre sur l'*Habitat naturel de la licorne*[60]. Contentons nous de remarquer que, si aucun de ces rapports n'est absolument formel, ils furent cependant suffisamment nombreux et concordants pour relancer le débat.

L'explorateur russe Nicolas Prjevalski apporte, dans le récit de son voyage dans le nord du Tibet, un éclairage original sur cette rumeur. «Les Mongols septentrionaux, écrit-il, sont convaincus que l'orongo[61] ne porte qu'un seul bois planté droit au milieu du front. Plus près du Tibet, dans la Han-Sou et le Koukou-Nor, les indigènes nous dirent qu'un sujet à un seul bois était très rare - un ou deux sur mille. Enfin dans le Dzaïdam, où les habitants connaissaient bien l'orongo, on nous assura que l'antilope à un seul bois se trouvait dans le sud-ouest du Tibet. Dans cette région, il est probable qu'on nous aurait affirmé que cet animal habite

---

58 W. Winston Reade, *Savage Africa, being the Narrative of a Tour in Equatorial, South-western and North-western Africa,* Londres, 1863, pp.475-476.
59 Samuel Turner, *Ambassade au Tibet et au Boutan,* Paris, 1800, t.I, p.241; Lettre du major Latter publiée dans *The Asiatic Journal*, décembre 1820.
60 Voir t.I.
61 Espèce d'antilope d'assez grande taille et au pelage roux.

l'Inde, et nous serions ainsi parvenus à découvrir que l'antilope unicorne est un rhinocéros[62].» Le voyageur russe se trompait sans doute puisque, s'il faut en croire les récits de ses confrères britanniques, on lui aurait affirmé dans le sud-ouest du Tibet que l'antilope unicorne vivait dans le nord-est de ce pays. Il nous apprend cependant que les recherches des chasseurs de licorne occidentaux rencontraient une tradition locale, ce qui peut expliquer l'assurance des témoins indigènes, dont font fréquemment état les voyageurs visitant cette région. Nicolas Prjevalski a été, sur ce point, plus prudent que la plupart de ses confrères.

Dans un ouvrage sur les traditions anglaises, paru en 1870, un chapitre particulier est consacré aux «erreurs populaires». S'il n'est guère étonnant que deux pages y soient dévolues à la licorne, le lecteur du XXème siècle sera plus surpris par leur contenu, car la superstition qui est ici moquée concerne seulement l'utilisation d'une jeune vierge comme appât pour attirer l'animal. L'auteur écrit en effet par ailleurs que «les scientifiques étaient autrefois presque certains que le rhinocéros unicorne était la licorne des légendes. Mais cette thèse n'est plus aussi fondée puisque, en effet, il y a quelques années de cela, on a, parait-il, découvert un animal qui, par sa silhouette et son apparence, ressemble beaucoup plus à la licorne mythique[63]». Preuve de l'intérêt du grand public, mais aussi de l'incertitude qui continuait à régner sur le sujet, un quotidien allemand offrit, en 1838, «cent thalers pour une licorne vivante, et cinquante pour un animal mort et bien conservé… afin que, si cet animal longuement discuté existe vraiment, on puisse bientôt disposer d'un représentant de l'espèce[64]». En 1888 encore, mais c'est le dernier texte de ce type dont nous disposions, Claude Scheffer, éditeur de la traduction française des voyages de Barthema, insérait, sous le passage où le voyageur italien du XVIème siècle décrivait les licornes qu'il avait vues à La Mecque, la note suivante: «Pendant le voyage que j'ai fait, en 1862, sur les côtes de la mer Rouge, j'ai entendu les Danqalis parler d'un animal à une corne vivant dans les forêts les plus épaisses des montagnes de l'Abyssinie. Ils lui donnaient le

---

62 Nicolas Prjevalski, *Voyage en Mongolie et au pays des Tangroutes*, Paris, 1880, p.269.
63 John Brand, *Observations on the Popular Antiquities of Great-Britain*, Londres, 1870, p.319.
64 *Morgenblatt für die gebildeten Stände,* 1838, cité in Jochen Hörisch, *Das Tier ,das es nicht gibt,* Nördlingen, 1986, p.185.

nom d'Abou Qarn et ne le confondaient pas avec le rhinocéros, qu'ils appelaient Baghal Wahchi[65].»

En 1708, de retour d'Afrique australe, le voyageur François Leguat affirmait que «Pour la licorne, c'est une chimère: les plus anciens et plus curieux habitants du Cap en sont persuadés[66]». La formule pouvait certes laisser quelques doutes sur l'opinion des plus jeunes ou des moins curieux, mais on était bien loin de la thèse, qui dominerait un siècle plus tard, selon laquelle une variété d'antilopes unicornes vivrait dans l'intérieur de l'Afrique australe. Le grand géographe Conrad Malte-Brun (1775-1826) tenait en effet pour très vraisemblable la présence de licornes dans cette région, comme l'indique ce passage de l'article consacré, dans sa *Géographie universelle*, à «la côte sud-est de l'Afrique, Cafrerie, Monomotapa et Mozambique»: «On a récemment prétendu retrouver ici la licorne, ou le monocéros, des anciens; circonstance qui, si elle pouvait être démontrée, jetterait un grand intérêt sur cette région. Un auteur estimable du seizième siècle a rapporté que les premiers Portugais virent, entre le cap de Bonne Espérance et le Cap Corrientes, un animal qui avait la tête et la crinière d'un cheval, avec une corne mobile[67]. C'est précisément dans cette même région que deux bons observateurs modernes ont remarqué un grand nombre de dessins d'un animal unicorne; tous les rochers de Candebo et de Bambo en sont couverts[68]; Les colons hollandais affirment avoir vu de ces animaux vivants, et en avoir tué quelques uns; ceux-ci ressemblaient à des quaggas, ou chevaux sauvages[69]; la corne était seulement adhérente à la peau[70]. Ces témoignages positifs, mais provenant malheureusement de témoins peu instruits, sont cependant corroborés par le rapport de Barthema (ou Varteman), qui, dans le quinzième siècle, vit à La Mecque deux licornes, semblables à des

---

65 *Les Voyages de Ludovico di Varthema,* Paris, 1888, p.53. Le nom d'Abou Qarn, qui désigne apparemment le rhinocéros blanc, est également celui attribué par Fulgence Fresnel à la licorne-pachyderme d'Arabie. Voir supra, p.248

66 *Voyage et avantures de F. Leguat et de ses compagnons en deux isles désertes des Indes orientales,* Londres 1708, tome II, pp.145-146.

67 Garcias ab Horto, *Histoire des drogues, espiceries, et de certains médicamens simples qui naissent ès Indes,* Lyon, 1602 (1563), p.77.

68 André Sparrman, *Voyage au Cap de Bonne Espérance et autour du Monde avec le Capitaine Cook* , Paris, 1787.

John Barrow, *Travels in Southern Africa,* Londres, 1806, pp.269-274.

69 Cette expression désigne ici, comme dans toute la littérature de cette époque, non pas un équidé mais une antilope de grande taille comme il en existe en Afrique du Sud.

70 Cloete, propriétaire de Constantia, près le Cap, dans Voigt, *Journal de Physique,* 1796 (note de Conrad Malte-Brun, je n'ai pas pu consulter la source).

antilopes; elles étaient venues d'Éthiopie[71]. Les anciens ont sans doute parlé de leur monocéros d'une manière souvent fabuleuse et toujours vague; cependant ils le comparent unanimement à un cheval pour le corps, à un cerf pour la tête[72]; ce qui prouve qu'ils ont en vue un animal différent du rhinocéros. Outre cet animal semblable à un cheval, les anciens nomment encore distinctement l'âne unicorne, auquel ils attribuent une grande taille, une corne rayée de blanc, de noir et de brun, une extrême vitesse, l'amour de la vie solitaire[73]. Ils le font solipède comme le cheval unicorne, circonstance qui répond à l'objection systématique des anatomistes, tirée de l'analogie des animaux à pied bifourchu qui ont tous deux cornes[74]. D'ailleurs cette objection de savants infaillibles n'est pas tout à fait solide, puisque d'abord il existe des antilopes chez qui les deux cornes sortent d'une base commune élevée de deux pouces au dessus de la tête. Or qui peut donc empêcher la nature de prolonger cette unité depuis la base jusqu'à la pointe? En outre, les rapports de ceux parmi les modernes qui prétendent avoir vu la licorne, tranchent cette difficulté en représentant la corne comme adhérente seulement à la peau, à l'instar de celle du rhinocéros[75][76].»

La licorne du Tibet appartenait aussi à la grande famille des antilopes. Une description particulièrement précise en est donnée en 1830, dans un article du *Nouveau Journal asiatique,* rédigé par un orientaliste réputé, Henri-Jules de Klaproth: «M. Hodgson, résident anglais dans le Népal, est enfin parvenu à se procurer une licorne, et a fixé indubitablement la question relative à l'existence de cette espèce d'antilope appelée tchirou dans le Tibet méridional qui confine au Népal… La peau et la corne, envoyées à Calcutta par M. Hodgson, appartenaient à une licorne morte dans la ménagerie du radjah de Népal. Elle avait été présentée à ce prince par le lama de Digourtchi, qui l'aimait beaucoup. Les gens qui amenèrent l'animal au Népal, informèrent M. Hodgson que le tchirou se plaisait particulièrement dans la belle vallée ou plaine de Tingri, située dans la partie méridionale de la province tibétaine de Zzang, et qui est arrosée par l'Arroun… Les

---

71 *Les Voyages de L. Varthema en la plus grande partie d'Orient, Paris*, 1888, pp.53-54.
72 Le Monoceros décrit par Pline l'ancien dans le livre VIII de son *Histoire naturelle* a «corps de cheval et tête de cerf».
73 C'est l'âne des Indes décrit par Ctésias de Cnide dans son *Histoire des Indes.*
74 Objection avancée dès le XVIIIème siècle par le naturaliste allemand Peter Camper (1722-1789) (je n'ai pas retrouvé le texte exact).
75 John Barrow, *Travels in South-Africa,* Londres, 1806, p.273.
76 Conrad Malte-Brun, *Géographie universelle*, Paris, 1817, t.V, liv.92, pp.71-72.

népaliens appellent la vallée de l'Arroun Tingri-Meidan, d'après la ville de Tingri, qui s'y trouve sur la gauche de cette rivière; elle est remplie de couches de sel autour desquelles les tchirou se rassemblent en troupeaux. On décrit ces animaux comme extrêmement farouches quand ils sont en l'état sauvage; ils ne se laissent approcher par personne, et s'enfuient au moindre bruit. Si on les attaque, ils résistent courageusement. Le mâle et la femelle ont en général la même apparence. La forme du tchirou est gracieuse, comme celle de toutes les autres antilopes. Il a aussi les yeux incomparables des animaux de cette espèce. Sa couleur est rougeâtre, comme celle du faon, à la partie supérieure du corps, et blanche à l'inférieure. Ses caractères distinctifs sont, d'abord, une corne noire, longue et pointue, ayant trois légères courbures, avec des anneaux circulaires vers la base: ces anneaux sont plus saillants sur le devant que sur le derrière de la corne; puis deux touffes de crin qui sortent du côté extérieur de chaque narine; beaucoup de soie entoure le nez et la bouche, et donne à la tête de l'animal une apparence lourde. Le poil du tchirou est dur et parait creux comme celui de tous les animaux qui habitent au nord de l'Himalaya, et que M. Hodgson a eu l'occasion d'examiner…[77]»

Pour Borges, la licorne, du fait même de son anomalie, ne peut que passer inaperçue, car les yeux ne voient que ce qu'ils sont habitués à voir[78]; quand les yeux lisent ce qu'ils s'attendent à lire, la licorne apparaît là où elle ne se trouve point. Car l'animal décrit en 1826 par Brian Hodgson, et qui porte encore aujourd'hui le nom savant d'antilope Hodgsonii, est très classiquement bicorne, comme le montre, parmi d'autres, l'article qui lui avait été consacré dès 1827 dans la *Revue britannique:* «Suivant des relations unanimes venues du Tibet et du Boutan, cet animal était une véritable licorne, avec une corne unique au milieu de son front; à l'appui de ces récits de témoins oculaires, on produisait cette corne caractéristique dont la Société Asiatique est aujourd'hui très bien pourvue… Voila cependant qu'un homme judicieux, M. Hodgson, intendant général de l'Inde, restitue au chiru ses deux cornes et ne reconnaît, dans ce quadrupède si vanté, qu'une nouvelle espèce de gazelle dont la taille, la forme et les mœurs n'offrent rien qui puisse la faire sortir de la nombreuse famille des antilopes. M Hodgson a fait l'acquisition de la peau et des cornes d'un individu de cette espèce[79]…» La

---

77 "Description du Tibet", in *Nouveau journal asiatique,* Septembre 1830, p.229.
78 Jorge Luis Borges, *La Pudeur de l'histoire*, in *Autres inquisitions*.
79 *Revue britannique,* 1827, p.371.

description qui suit est absolument semblable à celle de M. Klaproth, excepté cependant sur le nombre de cornes de l'animal. Nous savons aujourd'hui qu'il existe des chirus unicornes; ils sont très peu nombreux, coulés dans le bronze, et ornent les toits des plus belles lamaseries.

Faire de la licorne une antilope permettait de sauver l'essentiel de l'image de l'animal telle qu'elle s'était constituée depuis la Renaissance. Certes, avec un pelage roux et une corne noire, elle perdait sa très pure blancheur. Mais l'animal restait fin, racé, «vite», comme l'on disait en un temps où ce mot était aussi un adjectif. Cette biche unicorne s'apparentait encore à la cavale à robe claire des tapisseries.

Dans la livraison de 1844 du *Journal asiatique* parut une longue lettre de Fulgence Fresnel, que nous avons déjà longuement citée au sujet du rhinocéros. Si le lettré exilé voyait dans la licorne un pachyderme cousin du rhinocéros, il n'en excluait pas pour autant l'existence d'une variété d'oryx unicornes, joliment baptisée Ariel, en Afrique de l'Est. Il citait un indigène: «Je l'ai vu dans la montagne d'Elba, où des chasseurs venaient de le prendre. Je l'ai vu, il n'a qu'une corne au milieu de la tête, et ressemble à une forte gazelle», mais précisait plus loin que l'animal avait été vu de loin, et que ce témoignage, confirmé par certains, avait été démenti par d'autres. Le consul de France avait donc pris des dispositions en conséquence puisque «un marchand d'esclaves en qui j'ai toute confiance… ne doit rien négliger pour me rapporter un couple ou, tout au moins, un individu de l'espèce ariel, dans le cas où l'animal ne serait réellement armé que d'une corne[80]».

Le point de vue des savants

Nous avons vu, en 1817, le géographe Conrad Malte-Brun tout prêt à se laisser convaincre de la présence d'antilopes unicornes en Afrique australe. En 1825, Jean-François Laterrade, professeur d'histoire naturelle à Bordeaux, mais spécialiste de botanique, publia une surprenante *Notice en réfutation de la non-existence de la licorne.* Bien que ce texte ait été édité par la société linnéenne et se

[80] *Journal asiatique,* 1844, pp. 155-159.

termine sur une citation de Buffon[81], certains de ses arguments semblent tout droit sortis d'un traité du XVIIème siècle: les auteurs classiques, et les livres saints - «une preuve qui seule suffirait peut-être à notre sujet» - parlent de la licorne; les descriptions de cet animal n'ont rien d'invraisemblable; à chaque animal marin correspond un animal terrestre…[82] Rien de bien nouveau donc, et notre botaniste professionnel, mais zoologue amateur, a sans doute emprunté la plupart de ses arguments à quelque texte déjà ancien. Il n'empêche que la publication de cette brève notice, qui serait rééditée plusieurs fois, et traduite en 1832 dans une revue américaine[83], marquait un nouvel intérêt pour un débat un peu oublié.

Les spécialistes d'histoire naturelle étaient généralement plus prudents, surtout après que le baron Cuvier, en 1827, se fût prononcé clairement contre l'hypothèse de la licorne. L'inventeur de la paléontologie fut en effet chargé d'enrichir de notes zoologiques une édition de l'*Histoire naturelle* de Pline, parue en 1827. Ces notes furent traduites du latin en français, et légèrement développées, pour une seconde édition en 1831. La plupart d'entre elles sont fort brèves, Cuvier se contentant d'indiquer à quel animal, selon lui, correspondent les nombreuses descriptions quelque peu exotiques ou fantastiques rencontrées tout au long du texte de Pline. Preuve malgré tout de l'intérêt qu'il portait encore à cette question, le savant baron profita pourtant de la description du Monoceros, au livre VIII, pour consacrer plusieurs pages - six dans le texte de 1831 - à «rappeler et peut-être terminer les longues et ennuyeuses discussions auxquelles ont donné lieu les différents passages des anciens où il est question d'animaux unicornes[84]». Faisant peu de cas des témoignages, Cuvier se fonde sur un argument zoologique pour nier l'existence d'animaux unicornes autres que le rhinocéros: une corne unique devrait être parfaitement symétrique, ce qui interdit qu'elle soit spiralée, et aucune corne de ce type n'a jamais été découverte. Il ramène ensuite l'ensemble des

---

[81] «Ce n'est point en resserrant la sphère de la nature et en la refermant dans un cercle étroit qu'on pourra la connaître; ce n'est point en la faisant agir par des vues particulières qu'on saura la juger ni qu'on pourra la deviner, et ce n'est point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les desseins de son auteur; au lieu de resserrer les limites de sa puissance, il faut les reculer, les étendre jusque dans l'immensité: il ne faut rien voir d'impossible, s'attendre à tout, et supposer que tout ce qui peut être est.»
Buffon, *Histoire naturelle,* t.V.

[82] Jean-François Laterrade, *Notice en réfutation de la non existence de la licorne*, in *Œuvres choisies,* Bordeaux, 1866 (1826), pp.275-280.

[83] *Silliman's American Journal,* vol.XXI, 1832, pp.123 sq.

[84] *La Zoologie de Pline*, éd. Pankoucke, 1831, pp.430-435.

descriptions d'animaux unicornes par Pline, mais aussi Ctésias, Élien ou Aristote, au rhinocéros ou aux antilopes, notamment à l'oryx. Pour autant, il ne rejette pas totalement les témoignages de son temps, mais les disqualifie en écrivant, à propos des antilopes, qu'«il est possible qu'on ait vu quelquefois de ces quadrupèdes réellement unicornes, soit par une mutilation accidentelle, soit par une défectuosité de naissance». Malgré cette nuance, c'est bien un démenti formel qui était apporté ici, par la plus haute autorité de l'époque en la matière, à tous ceux qui voulaient encore croire à une possible découverte de la licorne

Il ne suffit pas à convaincre, comme le montre ce commentaire du père Charles Cahier, responsable en 1851 de la première édition moderne et complète de plusieurs bestiaires médiévaux: «Malgré mon indignité, et malgré l'exclusive formelle donnée par le savant G. Cuvier à toute licorne passée ou future, j'avoue que je ne désespère pas du tout de l'avenir pour cet animal si décrié après tant de panégyriques. La corne sera mobile ou non, persistante ou caduque, ce n'est pas ce qui m'importe; mais elle sera unique, j'ose m'y attendre; et l'unicorne figurera dans nos collections à côté de l'ornithorynque, qui était bien aussi improbable qu'elle avant qu'on nous l'eût envoyé, ou bien dans le voisinage des ptérodactyles, qui avaient été à peu près aussi absurdes aussi jusqu'au moment où ils ont reparu quasi de toutes pièces[85].» Si c'est encore à une licorne bien réelle, qu'elle fût vivante ou éteinte, que pensait le père Cahier, on devine pourtant dans son ton léger les préoccupations esthétiques qui feraient que l'espèce des chasseurs de licorne ne s'éteindrait pas avec celle de la licorne.

La croyance en l'existence de la licorne ne devint pas pour autant l'apanage des néophytes et des artistes. Les dictionnaires publiés dans les années 1830 et 1840 laissent généralement la question ouverte. Leurs articles, entièrement écrits au conditionnel, suggèrent cependant la présence de l'animal en Afrique. Le plus déroutant est sans doute le plus répandu des dictionnaires allemands, le Brockhaus, qui dans son édition de 1833, à l'entrée «Einhorn» indique simplement et assez brutalement «s. Giraffe» (voir Girafe). La lecture de l'article «Giraffe» nous apprend en effet que, selon certains, cet animal porterait, entre ses deux petites cornes, une troisième plus petite encore, ce qui rendrait plausible l'existence de quadrupèdes unicornes de la famille des antilopes.

---

[85] Charles Cahier, "Le Physiologus ou bestiaire", in *Mélanges d'archéologie*, t.II, 1851, p.225.

En 1863 cependant, le *Dictionnaire de Zoologie ou Histoire naturelle* de L.F. Jéhan de Saint-Clavien, publié par l'abbé Migne à l'intention du clergé français, ignore totalement la licorne, ce qui étant donné l'exhaustivité de l'ouvrage revient à nier clairement son existence. Il est vrai que ce dictionnaire s'inspire très largement, au point de les recopier fidèlement sur plusieurs pages, de traités datant du siècle précédent, et notamment de Buffon, qui négligeait déjà la bête unicorne.

Les ouvrages scientifiques plus modernes et originaux sont extrêmement prudents sur ce sujet. Le *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de Charles d'Orbigny, sans cesse réédité de 1846 à 1872, est un modèle d'ambiguïté. Il consacre un article à la licorne, mais celui-ci s'ouvre ainsi: «les zoologistes modernes placent aujourd'hui, en général, la licorne ou le monoceros au rang de ces êtres fabuleux que l'imagination des poètes s'est plue à créer, et ne lui croient pas une existence plus réelle que celle du griffon, de l'hippogriffe, de la sirène. En effet, la licorne n'a été vue par aucun naturaliste, par aucun voyageur dont l'instruction et la bonne foi puissent mettre le témoignage hors de doute…». Plus loin pourtant, le rédacteur de l'article constate que «l'existence d'un animal pourvu d'une seule corne sur la ligne médiane de la tête n'est pas impossible» et cite une demi-douzaine de témoignages de la présence d'antilopes unicornes en Afrique et au Tibet, pour en déduire que «d'après toutes les observations que nous venons de présenter, on ne peut pas nier entièrement l'existence de la licorne… on doit croire qu'il existe un animal à peu près constitué comme celui que nous indiquent les anciens et quelques voyageurs modernes.» La conclusion n'aide pas le lecteur à y voir plus clair: «En résumé, disons que la licorne telle que les anciens l'imaginaient n'existe pas dans la nature, et qu'il est possible que cet animal ne soit qu'une espèce d'antilope[86]». Rédigé pour la première édition, en 1846, cet article resta inchangé jusqu'à la dernière, en 1872, alors même que d'autres connaissaient des modifications sensibles pour les mettre au goût du jour.

Nous lisons de même, dans une *Histoire de la zoologie* parue en 1873, que la licorne vit au Tibet et qu'il s'agit en fait d'«une espèce d'antilope (antilope monoceros) dans laquelle l'une des cornes avorte de manière à la faire paraître unicorne[87]». L'inventeur de cette étonnante formule, qui permettait de croire à la licorne, sans y croire et tout en y croyant, avait peut-être en tête le narval, dont

---

[86] *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle,* dirigé par Ch. d'Orbigny, Paris, 1872, pp.91-93.

[87] Ferdinand Hoefer, *Histoire de la zoologie*, Paris, 1873, p.105.

l'incisive droite avorte ainsi, seule la gauche se développant au point de transpercer la lèvre et sortir de la mâchoire à la manière d'une corne. Le narval du XVIIème siècle était une licorne de mer, voici la licorne du XIXème devenue un narval des terres.

L'hésitation du temps se retrouve dans la collection des *Voyageurs anciens et modernes* publiée en 1856 par Edouard-Thomas Charton. Le premier tome de cette collection est consacré aux voyageurs de l'antiquité. Sous un passage où Hérodote décrit les ânes cornus de Lybie, nous lisons la note suivante: «Aristote parle d'ânes qui n'ont qu'une corne. Jusqu'à ce jour, on croit à une erreur d'observation. Lorsque l'on a voulu étudier de près et avec quelque insistance cette tradition d'un animal unicorne, on est presque toujours arrivé en présence du rhinocéros. On conçoit, en effet, comment des exagérations peuvent naître de rapports faits par des observateurs peu exercés[88].» Mais un peu plus loin, lorsque Ctésias de Cnide décrit ces mêmes ânes unicornes des Indes, une autre note vient contredire la première: «La licorne, l'unicorne. Aristote dit aussi que l'âne d'Inde a une seule corne. On ne désespère pas encore de parvenir à la découverte de cet animal: les indigènes, en Asie comme en Afrique, attestent la réalité de son existence avec une singulière énergie[89].»

La rumeur tardait pourtant à prendre corps et corne, puisque aucun spécimen de l'espèce tant recherchée ne fut capturé ou tué, ni en Afrique ni en Asie. Peu à peu, les articles publiés sur ce sujet par les revues savantes se firent donc plus rares, dénotant un scepticisme grandissant. Ainsi d'un texte de William Haughton paru en 1862 dans les *Annals and Magazine of Natural History*: «J'ai appris récemment que le Dr Baikie, l'explorateur africain en charge de l'expédition du Niger, est à la recherche de l'animal, qu'il espère trouver dans les profondeurs inexplorées de l'Afrique centrale… Quelles sont les chances de voir un spécimen de licorne ramené dans notre pays, ou il attirerait la curiosité du monde? Pourquoi n'existerait-il pas un animal unicorne similaire à celui qui figure sur les armes royales[90]?… Aucun voyageur, cependant, n'est à ce jour parvenu à en obtenir un spécimen, et je prendrai le risque d'affirmer avec une presque certitude que le même résultat attend les recherches du Dr Baikie.» W. Haughton identifie ensuite

---

88 Edouard-Thomas Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, 1856, t.I, p.66.
89 ibid., p.163.
90 Une licorne, symbolisant l'Écosse, figure parmi les supports des armes de la couronne britannique. Voir supra, t.I, p. 127.

le Reem biblique au *bos primigenius*, bœuf sauvage dont l'extinction date des temps historiques, et les divers monocéros et ânes unicornes des auteurs grecs et latins au rhinocéros. Il conclut que «tous les témoignages sur la licorne ont un tel caractère fabuleux qu'il est surprenant que tant de personnes aient pu penser qu'un tel animal pouvait encore exister dans des contrées inexplorées[91]».

En 1883 fut publiée une nouvelle traduction de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, longuement annotée par J. Barthélémy-Saint-Hilaire. Lorsque le philosophe assure que «l'oryx n'a qu'une corne et le sabot fendu[92]», le commentateur intervient. Il renvoie tout d'abord à la note écrite un siècle plus tôt, pour une précédente édition d'Aristote, par Jules Camus, lequel considérait comme probable l'existence de «quelque animal terrestre autre que le rhinocéros, qui porte une corne sur la partie antérieure de la tête, mais que nous ne connaissons plus exactement[93]», mais n'en conclut pas moins que tout cela n'était qu'«invention puérile[94]».

Nous avons vu qu'en 1817, la *Géographie universelle* de Conrad Malte-Brun penchait plutôt en faveur de l'existence de la licorne. A la fin du siècle, celle d'Élisée Reclus ignore totalement l'animal, tant en Afrique australe[95], qu'au Tibet, qui pourtant «possède une faune spéciale des plus riches, hémiones et yaks, brebis diverses, antilopes de plusieurs espèces, gazelles, chevreuils[96]».

Prudence des dictionnaires

En 1854, le *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts* de M.-N. Bouillet consacrait à la licorne une notice, écrite au conditionnel, qui, pour décrire l'animal, revenait aux textes classiques, Ctésias en l'occurrence, et négligeait donc

---

91 W. Haughton, "On the Unicorn of the Ancients", in *The Annals and Magazine of Natural History,* Londres, 1862, pp.363-370.
92 Aristote, *Histoire des animaux,* liv.II, ch.II, 13.
93 Aristote, *Histoire des animaux,* liv.II, ch.II, 13, éd. Camus, 1783.
94 Aristote, *Histoire des animaux,* liv.II, ch.II, 13, éd. Barthélémy Saint-Hilaire, 1883.
95 Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle,* tome XIII, *L'Afrique méridionale,* 1888, pp.465-467.
96 ibid., tome VII, *L'Asie orientale,* 1882, p.67.

les témoignages modernes, considérés comme de peu de poids: «Licorne, monoceros: animal qui, selon les écrivains anciens, se rapproche de l'âne et du cheval, et dont la tête, de couleur pourpre, est surmontée d'une seule corne, longue et aiguë, rouge à sa partie supérieure, blanche inférieurement et noire au milieu. D'après les traditions, la licorne aurait le corps blanc, les yeux bleus; elle est remarquable par sa force, son agilité, sa fierté; on ne peut, prétendait-on, la prendre vivante qu'en plaçant auprès de son gîte une jeune fille vierge. Cet animal, dit-on, habite l'Afrique, l'Arabie et l'Inde. Quelques voyageurs ont affirmé avoir vu des licornes; cependant l'existence de ce quadrupède est niée par les savants et l'on pense que les anciens ont vu les licornes tantôt dans l'urus (bœuf sauvage), tantôt dans le rhinocéros, tantôt dans l'antilope oryx, espèce qui habite les pays où l'on place la licorne, et dans laquelle quelques individus paraissent n'avoir aussi qu'une corne[97].» Pour l'édition de 1872, la notice sur la licorne fut enrichie de quelques considérations sur l'héraldique, mais le texte déjà rédigé ne fut pas modifié.

Dix ans plus tard, en 1864, le *Dictionnaire français illustré* de B. Dupiney de Vorepierre était plus prudent encore. Il ne prenait guère plus au sérieux les récits des voyageurs modernes qui parlent «sur la foi des récits de nègres et de hottentots qui ont fort bien pu prendre pour une licorne quelque antilope vue dans le lointain et aperçue seulement de profil», mais n'en concluait pas moins très prudemment que «En résumé, il n'est pas impossible qu'il existe réellement une antilope unicorne, mais la chose est fort peu vraisemblable»[98].

---

[97] Marie-Nicolas Bouillet, *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts,* Paris, 1854, s.v. licorne.

[98] Voici le texte complet de la notice *Licorne* du *Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle* de B. Dupiney de Vorepierre:

«Suivant Pline, la licorne est un animal qui a la tête du cerf, les pieds de l'éléphant, la queue du sanglier, la forme du cheval, et qui porte au milieu du front une corne noire, longue de deux coudées. Cet animal, selon le même auteur et les autres écrivains de l'antiquité, habitait l'Afrique centrale. Depuis Pline, qui, nous n'avons pas besoin de le dire, n'avait pas vu de licorne, on n'a cessé de discuter sur l'existence ou la non-existence de cet animal. Aujourd'hui même, bien qu'une grande partie de l'Afrique centrale ait été visitée par d'intrépides explorateurs, aucun n'a vu de licorne. Ceux qui admettent son existence l'admettent sur la foi des récits de nègres et de hottentots, qui ont fort bien pu prendre pour une licorne quelque antilope vue dans le lointain et aperçue seulement de profil. D'ailleurs on remarque, sur les monuments égyptiens, des figures d'oryx dessinées de profil, de telle sorte qu'une seule corne est apparente. N'est-il pas possible encore que ce soit la vue d'une semblable figure qui ait donné l'idée de la licorne? Ce qui confirmerait cette conjecture, c'est que les proportions et le pelage qu'on lui attribue sont à peu près ceux de l'oryx, et que sa prétendue corne unique est parfaitement semblable à celles de cette espèce d'antilope qui, en outre, se trouve

Comme ceux-ci, les dictionnaires de la fin du XIXème siècle sont tous pour le moins dubitatifs. Pour le Littré, en 1863, la licorne «n'a pas d'existence réelle». Mais pour le grand Larousse du XIXème siècle, dans l'édition de 1873, la licorne n'est plus qu'un «animal probablement fabuleux»; la nuance est d'importance. Le dictionnaire de l'Académie française, dans son édition de 1879, prend un peu plus de risques en précisant que «selon l'opinion la plus généralement admise aujourd'hui, la licorne est un animal fabuleux». Le coup de grâce est porté par le dictionnaire de Bescherelle, en 1887, qui revient à la formule déjà utilisée un siècle et demi plus tôt dans l'Encyclopédie: «animal fabuleux».

On trouve encore pendant quelques années, sous la plume de symbolistes ou d'historiens, mais plus sous celle des zoologues, quelques textes qui montrent que la rumeur de la présence de licornes en Afrique ou au Tibet connaissait encore un certain écho. La dernière référence écrite que nous ayons trouvée se trouve dans un petit opuscule paru en 1898, *Le Symbolisme de la licorne*, par ailleurs plus intéressant pour sa bibliographie que pour son contenu. La licorne vivrait au Tibet, et l'auteur cite à l'appui de cette thèse le père Huc et… l'intendant général des Indes Brian Hodgson. Cette dernière référence est erronée, nous l'avons écrit plus haut, et le plus amusant est sans doute que la source indiquée en note n'est pas le *Nouveau Journal asiatique* de 1831, qui commettait pourtant la même erreur, mais bien la *Revue britannique* de 1827, qui indiquait clairement que l'antilope Hodgsonii est bicorne.

Cette rumeur, vieille d'un siècle, n'était peut-être pas véritablement éteinte, puisque l'on m'a assuré, mais il n'en reste aucune preuve écrite, que, dans les années trente, on racontait encore ici et là que des licornes vivaient dans les forêts d'Afrique du Sud.

Un autre pays

Entre 1835 et 1840, George Sand eut à plusieurs reprises l'occasion d'admirer, au château de Boussac, dans les appartements et le bureau du sous-

---

précisément dans les régions qu'on dit habitées par la licorne. En résumé, il n'est pas impossible qu'il existe réellement une antilope unicorne, mais la chose est fort peu vraisemblable.»

préfet, la série des tapisseries de *La Dame à la licorne*. Elle en parla dans plusieurs de ses ouvrages[99], et dans un long article publié en 1847 par l'*Illustration*, accompagné de dessins de son fils Maurice.

La Dame à la licorne. Le Goût.
A droite: dessin de Maurice Sand paru dans l'*Illustration* du 3 juillet 1847 (n°227). On y voit que la dame tenait à l'origine un petit faucon prêt à l'envol. Lorsque les tapisseries, abîmées, furent restaurées, le rapace laissa la place à une perruche plus féminine, mais moins héraldique.

Nul ne croyait plus alors, et depuis bien longtemps, à la légende de la capture de la licorne par une jeune vierge. Pour autant, la licorne des romantiques était bien la blanche haquenée du Moyen-Âge, et non la rousse antilope des géographes. Une nouvelle légende, qu'une érudition sans cœur eut bien du mal à combattre, devait alors naître sur les restes du récit médiéval. Dès 1844, George Sand avait su reconnaître dans ces tentures, par l'étude des costumes, un travail de la fin du XVème siècle. Les étonnantes coiffures de la dame et de sa servante, les croissants toujours répétés sur les armoiries, l'exotisme du lion et de la licorne,

---

[99] *Jeanne* (1844), *Autour de la Table* (1862), *Journal d'un voyageur pendant la guerre* (1871).

donnèrent à l'écrivain l'occasion d'imaginer à ces tapisseries une histoire romantique autant que romanesque, dans un Orient merveilleux. Elles auraient été commandées par le prince Zizime, ou Djem, fils de Mahomet II et frère de Bajazet, alors prisonnier à Bourganeuf, dans la Creuse[100], qui les aurait fait exécuter pour la dame de son cœur. «Selon les uns, le portrait de cette belle serait celui d'une esclave adorée dont Zizime aurait été forcé de se séparer en fuyant à Rhodes; …[selon d'autres], ce serait le portrait d'une dame de Blanchefort, nièce de Pierre d'Aubusson, qui aurait inspiré à Zizime une passion assez vive, mais qui aurait échoué dans la tentative de convertir le héros musulman au christianisme[101].» La légende des tapisseries de la Dame à la licorne prenait ainsi, dans l'imaginaire occidental, le relais de la légende de la vierge et de la licorne. Dès 1884, Edmond du Sommerard, dans un supplément à son catalogue du musée de Cluny, détruisait cette trop belle histoire, et reconnaissait, sur les bannières et les écus des tapisseries, les armoiries d'une riche famille lyonnaise, les Le Viste[102]. La belle légende inventée par George Sand sut pourtant résister à la cruelle histoire, avec autant d'opiniâtreté que la licorne médiévale avait résisté à la zoologie moderne. Jusqu'à ces dernières années, des ouvrages plus ou moins sérieux ont en effet continué à voir, ou vouloir voir, dans les tapisseries du musée de Cluny le cadeau

---

[100] Le prince Djem, ou Zizime, était le fils cadet du sultan Mahomet II, conquérant de Constantinople en 1453. A la mort de son père, qui aurait souhaité voir Djem lui succéder, c'est son frère aîné, Bajazet, ou Beyazid, qui monta sur le trône de l'empire ottoman. Le prince Djem, désireux de s'emparer du trône, remit son sort entre les mains des chevaliers de Rhodes, ignorant que ces derniers venaient de pactiser avec les Turcs. Pierre d'Aubusson, grand maître de Rhodes, retint donc Djem prisonnier en France sept ans durant, de 1482 à 1489, dans différents châteaux du Limousin et du Berry. Devenu un pion impuissant du jeu diplomatique entre l'Orient et l'Occident, Djem fut finalement assassiné à Naples en 1495. Sur l'histoire de ce personnage, on pourra consulter la minutieuse biographie de Louis Thuasne, *Djem sultan, Étude sur la question d'Orient à la fin du XVème siècle,* Paris, 1892. Djem apparaît, sous le nom de Zim-Zizimi, dans *La Légende des siècles* de Victor Hugo.

[101] George Sand, "Un coin du Berry et de la Marche", in *L'illustration,* 3 juillet 1847, n°227, pp.275-276.

[102] «D'après une tradition, que rien ne justifie, les tapisseries de Boussac auraient été apportées d'Orient par Zizim, fils puîné de Mahomet II. C'est là une légende populaire motivée sans doute par les croissants des armoiries.»

Edmond du Sommerard, *Catalogue du musée des thermes de l'hôtel de Cluny,* Paris, 1884, p.678.

d'un prince des Mille et une Nuits à quelque dame de France au teint d'albâtre[103]. C'était sans doute le dernier avatar de la légende de la vierge à la licorne[104].

Prosper Mérimée, alors inspecteur des monuments historiques, proposa dès 1842 à la Commission des Monuments historiques l'achat de la suite de tapisseries, alors propriété de la municipalité de Boussac. Il fallut cependant attendre qu'un membre de la famille Rothschild, domicilié en Autriche, s'en porta acquéreur pour que l'État, en 1882, décidât enfin d'acheter les tentures qui furent aussitôt installées au musée des thermes de Cluny, où elles se trouvent encore[105].

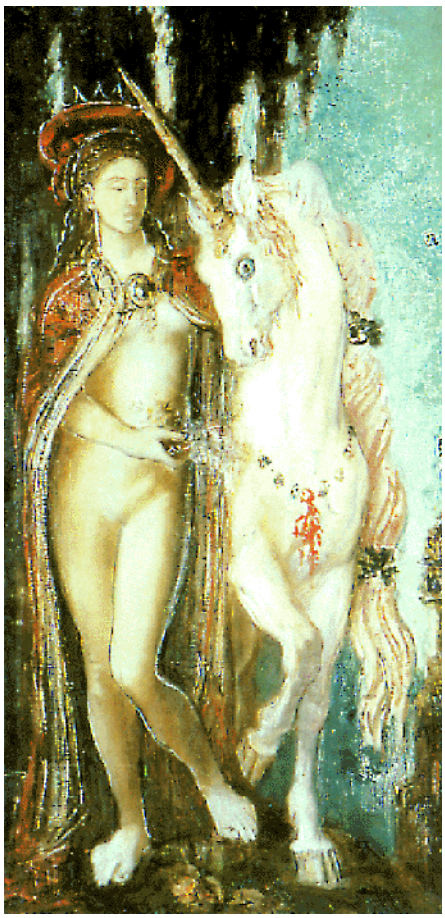
C'est là que Gustave Moreau put les admirer. Des licornes apparurent peu après dans au moins quatre de ses tableaux, peints dans les années 1885-1890. Comme le veut la tradition, leur poil est blanc, leurs sabots sont fendus, elles portent toutes - sauf une - barbiche. Elles apprécient toujours autant les présences féminines, mais les postures et les costumes de leurs compagnes nous font hésiter à voir dans ces blanches bêtes des symboles de la chasteté.

---

[103] Par exemple: Francesca Yvonne Caroutch, *Le livre de la licorne,* Paris, Pardès, 1989, pp.55-70.

[104] Sur ce sujet, voir Alain Erlande Brandebourg, *La Dame à la licorne,* Paris, Musées nationaux, 1989.

[105] George Sand, qui n'était «pas partisan de l'accaparement un peu arbitraire, dans la capitale, des richesses d'art éparses sur le sol des provinces» avait souhaité, quant à elle, que les tapisseries restent à Boussac, où «l'effigie des belles châtelaines est dans son cadre naturel».



Les Licornes et *La Licorne*, deux toiles de Gustave Moreau, peintes vers 1885. Les autres œuvres majeures de Gustave Moreau sur lesquelles apparaît la licorne sont *Le Poète persan*, qui se trouve également au musée Gustave Moreau, et *La jeune Fille à la licorne,* dans une collection privée.

Ces licornes qui émigrent ainsi du «pays de satin» à l'univers pictural symboliste sont les héritières de la tradition allégorique et iconographique de la fin du Moyen-Âge et de la Renaissance. Leur silhouette clairement équine montre bien qu'elles n'ont rien de commun avec l'antilope unicorne dont certains lettrés discutaient encore la réalité.

La licorne existe

Depuis le début du siècle, il ne s'est plus trouvé ni voyageur, ni zoologue, pour défendre sérieusement la réalité de la licorne. Certains ont pu produire, dans les années dix-neuf cent soixante, des licornes artificielles à l'aide d'une cruelle

manipulation, aujourd'hui interdite, sur les cornes de jeunes boucs angora; ils ont fait le succès de ménageries ambulantes et les délices de milliers d'enfants. D'autres ont cru voir l'origine du mythe de la licorne dans la pratique de quelques tribus d'Asie centrale, consistant à entrelacer à la naissance les cornes encore souples de certains boucs. C'est cependant jouer avec les mots que voir dans le résultat de ces pratiques d'authentiques licornes, ou un apport nouveau au débat sur l'existence de l'animal.

Ce n'est plus dans la science, mais dans la littérature que la licorne retrouve aujourd'hui une certaine réalité. Lorsqu'un auteur affirme croire à son existence, l'intention est poétique, comme dans le trop élégant essai de Bertrand d'Astorg, *Le Mythe de la dame à la licorne,* ou simplement ludique, comme dans le charmant opuscule de Paul et Karine Johnsgard, *Dragons and Unicorns, a Natural History*, qui se donne l'apparence d'un traité de zoologie.

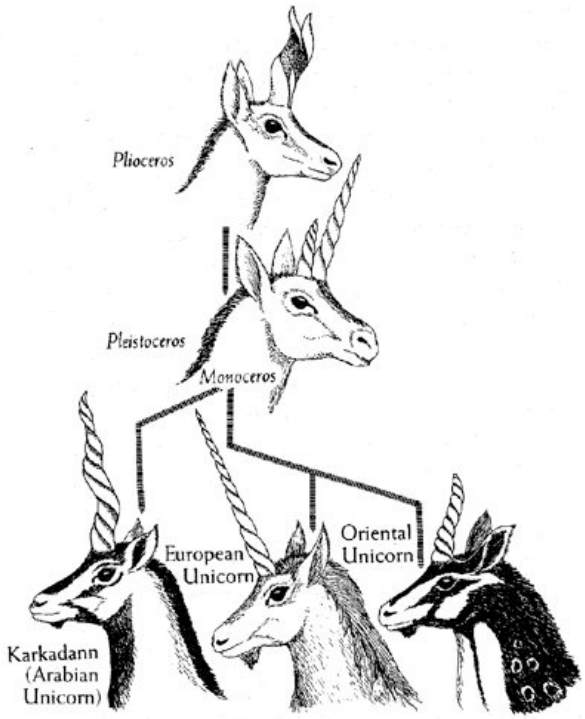


Planche extraite de *Dragons and Unicorns, a Natural History.*

Oh, c'est elle, la bête qui n'existe pas.
Eux, ils n'en savaient rien, et de toutes façons
-son allure et son port, son col et même la lumière
calme de son regard - ils l'ont aimée.

Elle, c'est vrai, n'existait point. Mais parce qu'ils l'aimaient
bête pure, elle fut. Toujours ils lui laissaient l'espace.
Et dans ce clair espace épargné, doucement,
elle leva la tête, ayant à peine besoin d'être.

Ce ne fut pas de grain qu'ils la nourrirent, mais
rien que, toujours, de la possibilité d'être.
Et cela lui donna, à elle, tant de force,

qu'elle s'en fit une corne à son front. La corne.
Et puis s'en vint de là, blanche, vers une vierge,
et fut dans le miroir d'argent et puis en elle[106]*.*

Rainer Maria Rilke, Sonnets à Orphée.

---

[106] Or chacun sait que les fantômes,comme tous les êtres qui ne sont pas vraiment de ce monde réel, ne se reflètent pas dans le miroir. On notera aussi que ce poème suit, dans les *Sonnets à Orphée,* un autre consacré à Narcisse qui se contemple, lui aussi, dans une sorte de miroir.

LA LICORNE, SONGE ET MENSONGE

Il y avait des chevaux - des chevaux blancs et impétueux, montés par des cavaliers blancs, étincelants. Il y avait un cheval sans cavalier, et quelqu'un me prit, me posa sur lui, et nous partîmes loin, avec le vent, comme le vent…

Nous allions toujours de l'avant. Par un portail, nous pénétrâmes dans un beau jardin à l'odeur printanière, avec des champs de blé, et des vignes comme celles que j'ai vues en France, et les raisins étaient mûrs. Je pensais que nous étions au ciel. Alors je vis que les chevaux que nous montions s'étaient changés en licornes, qui entreprirent de piétiner les vignes, de briser les ceps. Je tentais en vain de les arrêter.

William Butler Yeats, *The Unicorn from the Stars.*

Or la Cavale blanche de forme très parfaite qu'il avait recueillie et sauvée, et qui d'ores en avant le suivait partout, priant pour ses caresses; il la vit avec effroi changer de figure; car sa plaie douloureuse au milieu du front se muait en une diabolique et très méchante corne (unicorne). En même temps ses yeux changeaient, devenant plus doux que regard aimé de dame et maîtresse… et renonçant à porter l'Évangile plus avant dans ces lieux, il la suivait partout. Son chemin décrivait une orbe insensée, sans coudure et sans fin. Pourtant un jour elle joignit son mâle démoniaque, le Dragon.

Alors l'Apôtre pleura, et il s'en revint en arrière.

Victor Segalen, *La Queste à la licorne de Messire Beroald de Loudun (texte inachevé).*

Les questions que l'historien pose aujourd'hui à la licorne ne peuvent plus être celles qui reviennent régulièrement dans la riche et ancienne littérature sur le sujet. Le lettré médiéval se préoccupait avant tout, dans les bestiaires et autres *Livres des propriétés des choses,* de faire la somme des connaissances de son époque, et de lire en cette créature, comme en toutes les autres, la grandeur du Créateur. L'érudit de la Renaissance s'interrogeait dans de longs traités savants sur l'existence réelle d'une bête de légende, exploitant quelquefois aussi, dans les livres d'emblèmes et traités hermétiques, un symbolisme devenu plus utilitaire que transcendant. L'époque moderne ne laisse guère d'espace à la licorne en marge de la zoologie; elle lui ouvre des champs larges et fertiles dans la littérature et l'imaginaire, mais on ne peut s'y aventurer en paix sans comprendre comment l'animal est parvenu jusqu'à nous. Ce sont ses traces que nous avons voulu suivre, son parcours que nous avons cherché à éclairer.

L'unicorne du bestiaire était un animal virtuel, de la matière - une nature, des légendes, des symboles, une vierge surtout - mais guère de forme. C'est entre le XIIIème et le XVème siècle que cet animal est, peu à peu, devenue la licorne dont l'image aboutie nous est révélée par les tapisseries du musée de Cluny. Cette cavale à la robe de lune, à la longue corne tournée en vis, est donc une création de l'imagination, une image de synthèse, le résultat d'une relecture par l'esthétique de la Renaissance des légendes et des allégories du bestiaire médiéval. Dans les cinq siècles qui ont suivi, cette image qui n'a guère changé a pourtant été reçue de manières bien différentes: On s'est sérieusement et très académiquement, jusqu'à la fin du XVIIème siècle, interrogé sur sa réalité. Le siècle des Lumières l'a méprisée, puis une nouvelle curiosité l'a fait réapparaître dans les ouvrages de zoologie, avant que le romantisme ne lui crée une autre place dans la littérature et la peinture. La leçon semble simple, et guère surprenante: les gens et les temps pour lesquels le monde est méconnu, mystérieux, voire occulte, croient à une licorne lointaine, ou se passionnent pour une licorne imaginaire; les autres ignorent ce qu'ils ne peuvent voir.

Nous avons vu bien des raisons pour lesquelles cette jolie créature a longtemps passé pour réelle, tandis que d'autres, comme l'éale ou la lamia, sombraient dans l'oubli ou, comme le dragon et le griffon, étaient relégués dans

des récits folkloriques. Sa corne était réelle, et faisait l'objet de trafics plus réels encore. Des témoignages, contaminés sans doute par quelques gazelles et rhinocéros, venaient assez régulièrement confirmer son existence. Surtout, à l'inverse du dragon ou du griffon, la licorne a su évoluer, et n'a donc jamais constitué un obstacle épistémologique, au sens de Bachelard, sur le chemin de la science. La croyance en la réalité de la licorne était une erreur, certes, mais une erreur satisfaisante, qui à peine dévoilée pouvait être commise de nouveau, à la lumière du nouveau paradigme de la connaissance. L'unicorne des bestiaires était merveilleuse mais, pour peu que l'on renonçât, et l'on y renonça assez vite, à la triste légende qui contait sa capture par une vierge pure, elle était moins extraordinaire que le dragon volant cracheur de feu. La belle cavale blanche qui apparaissait sur les lices et les toiles de la Renaissance pouvait sembler trop belle, elle changea pour n'être plus, au siècle dernier, qu'une variété d'antilope. Des naturalistes déclaraient invraisemblable une corne unique sur le front fendu des fissipèdes, ou une corne spiralée quand elle devrait être symétrique parce qu'unique; bientôt les descriptions évoluaient, la corne perdait ses spirales ou se fixait directement à la peau.

Pour autant, nous sommes peut-être passés à côté de l'essentiel, car tandis que l'unicorne des savants changeait de robe et de corne, la licorne des rêveurs restait invariablement la blanche cavale des tapisseries, «simple mais noble, armée mais amicale, sauvage, inquiète, mais accordée à l'amour, à la forêt, au silence[1]». Ce qui différenciait la licorne du griffon, du dragon ou du basilic, ce qui créait cet attachement fort et calme à son image, cette véritable volonté de croire qui fit voir l'animal en Inde ou en Éthiopie, ce qui en faisait une créature nécessaire et non un monstre éphémère parce qu'accidentel, c'était simplement sa beauté, son charme. La robe blanche, la longue corne en spirale, la symbolique de pureté et de chasteté, tous ces éléments qui constituent, encore aujourd'hui, la beauté de la licorne, se sont en effet mis en place à la fin du Moyen-Âge. Une beauté différente, aussi pure peut-être, a fait survivre jusqu'à nos jours le vampire au raffinement cruel, et le loup-garou à l'animalité primitive[2]. La véritable force de la licorne, des garous, du dragon peut-être ne réside pas dans la corne, la morsure, le feu, mais dans une capacité à toujours provoquer la rêverie.

---

1 Bertrand d'Astorg, *Le Mythe de la Dame à la licorne,* Seuil, 1963, p.52.

2 On remarquera que le garou est toujours un loup, animal hostile mais respecté et admiré par la tradition occidentale, et non un chien ou un sanglier.

Les fées et les garous, les dragons et les licornes: les créatures inventées par l'homme sont à l'image de leur créateur, faisant le bien pour le bien, ou le mal pour le mal, quand la nature ne fait ni l'un ni l'autre. Représentée solitaire ou en compagnie d'une belle demoiselle, errant dans la forêt ou se désaltérant à l'eau d'un lac, la licorne nous en apprend donc plus sur l'homme que sur la nature, et cette part de nous même qu'elle nous révèle est tout à notre honneur, puisqu'elle a «tué des dragons, guéri un roi dont la blessure infectée refusait de se refermer, et fait tomber des châtaignes mûres pour le plaisir de petits oursons[3].»

Les licornes (détail), tableau d'Arthur B. Davies (1862-1928).

Si l'homme a créé la licorne, c'est un peu aussi l'homme qui a finalement rejeté le bel animal. Lorsque Ambroise Paré niait l'existence de la licorne, lorsque Ole Worm et Nicolas Tulp démontraient que sa corne spiralée n'était que la dent du narval, l'histoire avançait dans son sens habituel, la science progressait. Mais ce qui compte aujourd'hui n'est plus tant de savoir si, ou dans quelle mesure, la licorne est un fait objectif que de comprendre ce qu'elle révèle à l'homme, à son esprit et à son imagination, ce qu'elle lui révèle de l'homme, de son esprit et de

3 Peter S. Beagle, *The Last Unicorn.*

son imagination. «On ne voit bien qu'avec le cœur», disait le renard au Petit Prince; quelques cœurs ont vu des licornes.

Comme les dieux, l'albe bête n'est pas morte, elle a disparu. Victor Segalen avait bien compris cela, et dans son œuvre la licorne passe définitivement du monde réel à son envers mystérieux. La cavale blanche y fait en effet deux apparitions, bien différentes. A la faveur des bouleversements politiques, l'écrivain voyageur avait obtenu en 1914 d'autorités locales jusque là réticentes, l'autorisation de faire déterrer une grande statue Tang, un cheval ailé dont seule la tête, la crinière et l'encolure étaient visibles. «Par analogie française, écrit Victor Segalen dans *La grande Statuaire de Chine,* je lui ai donné le nom héraldique de licorne, c'est la licorne du tombeau de Tang Kao Tsong[4]». Or cette statue qui arbore «les plus belles ailes ouvragées dans la pierre que toute la dynastie des Tang ait taillées» n'a rien, et surtout pas une corne, d'une licorne. Le sommet de sa tête est certes abîmé, mais Segalen, expert en sculpture chinoise, connaissait fort bien les chevaux ailés des tombeaux impériaux et savait que de ce noble front brisé ne s'était jamais élevé la moindre corne. On ne voit bien qu'avec le cœur.

La «licorne» du tombeau de Tang Kao-Tsong.
Photo de Victor Segalen.

[4] Victor Segalen, *La grande Statuaire de Chine,* in *Œuvres complètes*, collection Bouquins, Robert Laffont, 1995, t.II, p.841.

Les derniers écrits de Victor Segalen sont des ébauches d'une œuvre ambitieuse, pour laquelle il hésitait entre deux conceptions symétriques. Dans le premier projet, *La Queste à la licorne de messire Beroald de Loudun*, le poète feignait d'avoir redécouvert un manuscrit de la fin du Moyen-Âge. Un personnage imaginé y relatait, à la manière de Marco Polo ou d'Oderic de Pordenone, son voyage vers le lointain pays des Sères, vers la Chine. Le second projet, *Le mystérieux voyage de Mou-Wang, troisième empereur de la dynastie des Tcheou,* aurait conté les aventures d'un empereur chinois parti autrefois à la découverte de l'«Occident embrasé, l'Occident plein de mirages, de monts, de peuples étranges[5]». Qu'ils allassent vers le Levant ou le Couchant, nos voyageurs cherchaient tous deux la licorne, chacun étant convaincu qu'elle vivait de l'autre côté, dans l'arrière-monde, le par-delà. L'œuvre est restée inachevée, et l'on ignore si cette quête était destinée à aboutir; sans doute Segalen eût-il maintenu jusqu'au bout le doute ou l'ambiguïté. Peu importe, car la licorne reste dans son œuvre le symbole de l'aboutissement de l'exotisme dans l'imaginaire, le mystérieux, l'autre face du monde réel.

C'est aussi *De l'autre côté du miroir* qu'Alice avait vu une licorne, et conversé avec elle. C'est encore dans le par-delà que Swann, écoutant la petite phrase de la sonate de Vinteuil devenue le symbole de son amour pour Odette: «Et le plaisir que lui donnait la musique et qui allait bientôt créer chez lui un véritable besoin, ressemblait en effet à ces moments-là, au plaisir qu'il aurait eu à expérimenter des parfums, à entrer en contact avec un monde pour lequel nous ne sommes pas faits, qui nous semble sans forme parce que nos yeux ne le perçoivent pas, sans signification parce qu'il échappe à notre intelligence, que nous n'atteignons que par un seul sens. Grand repos, mystérieuse rénovation pour Swann - pour lui dont les yeux quoique délicats amateurs de peinture, dont l'esprit quoique fin observateur de mœurs, portaient à jamais la trace indélébile de la sécheresse de sa vie - de se sentir transformé en une créature étrangère à l'humanité, aveugle, dépourvue de facultés logiques, presqu'une fantastique licorne, une créature chimérique ne percevant le monde que par l'ouïe[6].»

---

[5] Victor Segalen, *La Queste à la licorne,* in *Œuvres complètes,* collection Bouquins, Robert Laffont, 1995, t.II, p.1006.

[6] Marcel Proust, *Du côté de chez Swann.*

Quelques années plus tôt, Bertrand Russell, dans son *Introduction à la philosophie mathématique*, affirmait que «Pas plus que la zoologie, la logique ne doit admettre de licornes. Car la logique est concernée par le monde réel, quoique dans ses traits les plus abstraits et les plus généraux, tout autant que la zoologie. Et dire que les licornes ont une existence dans l'art héraldique, ou dans la littérature, ou dans l'imaginaire, c'est là une bien piètre évasion, une bien pauvre réponse. Ce qu'on trouve dans l'art héraldique, ce n'est pas un animal de chair et de sang, capable de se mouvoir de lui-même. Ce n'est qu'une image peinte, ou une description avec des mots[7].» Le philosophe a sans doute raison, mais on nous permettra de critiquer la restriction finale; une toile de Gustave Moreau, ou un poème de Rainer Maria Rilke, c'est déjà beaucoup, et cette licorne dont «la description indéfinie ne décrit rien[8]» est, encore aujourd'hui, mieux connue que l'ornithorynque ou le dodo, et pourrait être décrite par la plupart d'entre nous avec infiniment plus de précision.

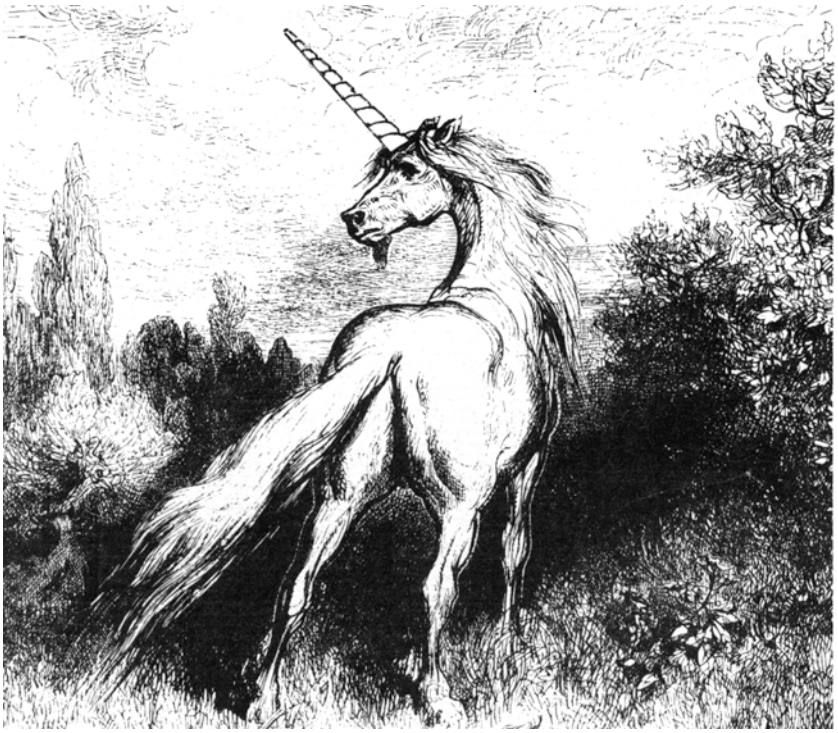
La valeur d'une idée ne repose pas tant dans son adéquation aux faits, aux réalités scientifiques, que dans son intimité avec le cœur de l'homme. Un monde qui refuse obstinément de juger autrement que sur des faits n'est pas fait pour les licornes, et n'est pas tendre avec elles[9]. Les dernières se sont longtemps laissé dépérir, réfugiées dans ces rares poches de résistance que furent longtemps l'art et la poésie. On pouvait craindre de les voir mourir de vieillesse. Bien des choses inquiètent dans l'actuel retour de l'irrationnel, mais si le monde que nous construisent religieux, adeptes du new-age et écologistes totalitaires n'est peut-être plus fait pour l'homme, les licornes s'y sentiront sans doute à leur aise.

Rachète le temps. Rachète
La vision indéchiffrée du plus haut rêve,
Des licornes tiarées traînant la herse d'or.

T.S. Eliot, poèmes, *trad. P. Leyris, Paris, Seuil, 1969, p.123*

---

7 Bertrand Russell, *Introduction à la philosophie mathématique,* Paris, petite bibliothèque Payot, 1991 (1911), p.315.
8 ibid., p.134.
9 Nous avons remarqué plus haut qu'aucune étude de quelque importance sur la licorne n'avait été publiée durant le siècle des Lumières. Aucune non plus ne parut entre 1945 et 1968.



Gravure romantique du XIXème siècle. Cette licorne, fière mais l'air fatigué du gibier pourchassé, semble jeter un dernier regard de mépris sur un monde qui ne veut plus d'elle avant de disparaître dans l'épaisseur des forêts.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Lorsque l'illustration n'est pas de première main, et a été reprise d'un autre ouvrage, celui-ci est indiqué entre parenthèses à la suite de la source originelle.

p.13: André Thevet, *Cosmographie universelle,* Paris, 1575. Bibliothèque nationale, Paris.

p.16: André Thevet, *Cosmographie universelle,* Paris, 1575. Bibliothèque nationale, Paris.

p.26: Antonio Tempesta, *La Curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi,* 1636. Estampes Jb26 fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.27: Bartolomeo Ambrosino *Paralipomena Accuratissima Historiæ omnium Animalium quæ in Voluminibus Aldrovandi Desiderantur,* Bologne, 1642. Bibliothèque nationale, Paris.

p.70: Ole Worm, *Museum Wormianum seu Historia Rerum Rariorum,* Leyde, 1655. Bibliothèque nationale, Paris.

p.76: Laurent Catelan, *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschafften und Gebrauch des Einhorns,* Stuttgart, 1625. Bibliothèque municipale de Bâle.

p.77: Laurent Catelan, *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschafften und Gebrauch des Einhorns,* Stuttgart, 1625. Bibliothèque municipale de Bâle.

p.81: Laurent Catelan, *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la lycorne,* Montpellier, 1624. Bibliothèque nationale, Paris.

p.82: Laurent Catelan, *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschafften und Gebrauch des Einhorns,* Stuttgart, 1625. Bibliothèque municipale de Bâle.

p.84: Laurent Catelan, *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschafften und Gebrauch des Einhorns,* Stuttgart, 1625. Bibliothèque municipale de Bâle.

p.88, gauche: Laurent Catelan, *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschafften und Gebrauch des Einhorns,* Stuttgart, 1625. Bibliothèque municipale de Bâle.

p.88, droite: Bernard de Montfaucon, *Supplément à l'Antiquité expliquée, vol.III,* Paris, 1724. Bibliothèque nationale, Paris.

p.90: Laurent Catelan, *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschafften und Gebrauch des Einhorns,* Stuttgart, 1625. Bibliothèque municipale de Bâle.

p.137: Tapisseries de la Chasse à la licorne, vers 1500. Musée des Cloisters, New York (M. Freeman, *La Chasse à la licorne,* p.17).

p.138: Sébastien Brant, *Esopi Apologi sive Mythologi cum Quibusdam Carminum et Fabularum Additionibus,* Bâle, 1501. Bibliothèque nationale, Paris.

p.139: *Chants royaux de la conception couronnée de Rouen,* vers 1520. Ms fr.1537, fol.87, Bibliothèque nationale, Paris.

p.144: Bible de Borso d'Este, Italie, fin du XVème siècle. Ms cl.11N132, fol.233, Biblioteca Estense, Modène (N. Hathaway, *The Unicorn,* p.114).

p.154: Tapisserie du XIème ou XIIème siècle. Cathédrale de Gérone (N. Hathaway, *The Unicorn,* p.31).

p.155, gauche: Eau forte de Nicolas Charpon (1612-1656). Estampes Rb 17, t.1, Bibliothèque nationale, Paris (Catalogue de l'exposition *Adam et Eve, de Dürer à Chagall,* n°63).

p.155, gauche: Raphaël (1483-1520), *La Création des animaux,* Vatican (N. Hathaway, *The Unicorn,* p.33).

p.157: Giovanni Battista Andreini, *L'Adamo, Sacra representatione,* Milan, 1617. Bibliothèque nationale, Paris.

p.159, en haut à gauche: Saint Augustin, *La Cité de Dieu,* fin du XVème siècle. Ms fr.28, fol.66v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.159, en haut à droite: Athanase Kircher, *Arca Noe,* Amsterdam, 1675. Bibliothèque nationale, Paris.

p.159, en bas: Vitrail, XVIIème siècle. Église Saint-Étienne du Mont, Paris.

p.162: Michel Herr, *Gründtlicher underricht, warrhafte une eigentliche Beschreibung wunderbarlicher seltyamer Art, Natur, Krafft une Eygenschafft aller vierfüssigen Thier,* Strasbourg, 1546. Bibliothèque universitaire de Strasbourg.

p.161: Johann-Joachim Scheuchzer, *Physique Sacrée ou histoire naturelle de la Bible,* Amsterdam, 1732. Bibliothèque nationale, Paris.

p.163: Antonio Tempesta, *La Curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi,* 1636. Estampes Ed Jb26 fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.167: Thomas Bartholin, *De Unicornu Observationes Novæ,* Amsterdam, 1678.

p.185: Peinture du XIIème siècle, Église paroissiale de Zillis, Suisse (M. Durliat, *L'Art roman,* fig.120, p.267).

p.187, gauche: Conrad Gesner, *Icones Animalium Aquatilium in Mari et Dulcibus Aquis Degentium,* 1560. Bibliothèque nationale, Paris.

p.187, droite: Olaus Magnus, *Historia Septentrionalium Gentium,* Anvers, 1555. Bibliothèque nationale, Paris.

p.189: Carte de James Hall, 1605. Royal ms 17 A, British Museum, Londres (W.P. Cumming, R.A. Skelton, D.B. Quinn, *La Découverte de l'Amérique du nord).*

p.190: Bestiaire de Rodolphe II, vers 1610. Ms min 129-130, Bibliothèque nationale d'Autriche, Vienne (Manfred Staudinger, *Le Bestiaire de Rodolphe II,* p.120).

p.191: Ole Worm, *Museum Wormianum seu Historia Rerum Rariorum,* Leyde, 1655. Bibliothèque nationale, Paris.

p.192: Nicolas Tulp, *Observationes Medicæ,* Amsterdam, 1652. Bibliothèque nationale, Paris.

p.195: Rupert Besler, *Gazophilacium rerum naturalium e regno vegetabili, animali et minerali,* Leipzig, 1716. Bibliothèque nationale, Paris.

p.198: Wenceslas Hollar, *A New and Perfect Book of Beasts, Flowers, Fruits, Butterflies and other Vermines,* Londres, 1663. Estampes Jb 26, Bibliothèque nationale, Paris.

p.199, en haut à gauche: *Les Métamorphoses d'Ovide moralisées,* France, XVème siècle. Ms fr.871, fol.196v°, Bibliothèque nationale, Paris.

p.199, en haut à droite: Gravure d'Étienne Delaune (1520-1595). Estampes Ed 4 pet fol, Bibliothèque nationale, Paris.

p.199, bas: Gravure anglaise, 1658. Estampes Jb 17 fol, Bibliothèque nationale, Paris.

p.201, à gauche: Jeu de tarot parisien, vers 1500. Estampes Kh 34 rés, Bibliothèque nationale, Paris.

p.201, au centre: Jeu de cartes de François Deletre, vers 1690. Estampes Kh 34 b pet. fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.201, à droite: Jeu de tarot allemand, XVIIIème siècle. Estampes Kh 167, Bibliothèque nationale, Paris.

p.211: Bestiaire en latin, Angleterre, XIIIème siècle. Ms fr. 3630, fol.76v° et 79, Bibliothèque nationale, Paris.

p.211: Bestiaire en latin, Angleterre, vers 1250. Ms Bodl. 764, fol.10v° et 22, Bodleian Library, Oxford.

p.213: Brunetto Latini, *Livre du trésor,* XIIIème siècle. Ms fr.566, fol.80, Bibliothèque nationale, Paris.

p.214: Johannes de Cuba, *Hortus Sanitatis*, vers 1500. Bibliothèque municipale de Troyes.

p.216: Bestiaire en latin, Angleterre, début du XIIème siècle. Ms Laud. misc.247, fol.149v°, Bodleian Library, Oxford.

p.216: Francis de Retz, *Defensorium Inviolatæ Virginitatis Mariæ,* Saragosse, fin du XVème siècle (éd. fac simile par W.L. Schreiber, 1910). Bibliothèque nationale, Paris.

p.218: Évangéliaire d'Averbode, XIIème siècle. Ms lat.363, Bibliothèque universitaire de Liège.

p.221: Martin Waldseemüller, *Carta Marina,* 1516 (W. George, *Animals and Maps,* p.148).

p.223: Tapisserie du début du XVème siècle. Banco Nacional Ultramarino, Lisbonne.

p.225, en haut: Albrecht Dürer,*Le Rhinocéros,* 1515 (catalogue de l'exposition *Albrecht Dürer, Œuvre gravé,* au musée du Petit Palais, n°197).

p.225, en bas à gauche: Hans Burgkmair,*Le Rhinocéros,*1515. Vienne, Albertina Bibliothek (D.F. Lach, *Asia in the Making of Europe,* pl.120).

p.225, en bas à droite: Conrad Gesner, *Historia animalium, de quadrupedibus viviparis,* Francfort, 1603 (1551). Bibliothèque nationale, Paris.

p.227: André Thevet, *Cosmographie universelle,* Paris, 1575. Bibliothèque nationale, Paris.

p.228: Tapisserie flamande, vers 1530. Musée du Louvre.

p.232: Paolo Giovio, *Dialogue des devises d'armes et d'amours,* Lyon, 1561. Bibliothèque nationale, Paris.

p.235: Antonio Tempesta, *La Curiosa raccolta de diversi animali quadrupedi,* 1636. Estampes Ed Jb26 fol., Bibliothèque nationale, Paris.

p.243: Bestiaire de Rodolphe II, vers 1610. Ms min 129-130, Bibliothèque nationale d'Autriche, Vienne (Manfred Staudinger, *Le Bestiaire de Rodolphe II,* p.116).

p.245: William Camden, Armoiries de la société des apothicaires de Londres, 1617 (F.J. Cole, *The History of Albrecht Dürer's Rhinoceros in Zoological Litterature,* p.347).

p.262: *Orphée charmant les animaux,* tableau de l'entourage de François Boucher (1703-1770). Musée des Beaux Arts de Clermont-Ferrand (Catalogue de l'exposition *L'Animal miroir de l'homme,* Musée Cognacq-Jay, n°41).

p.265: Johann-Friedrich Beyschlag, *De Ebore Fossili,* 1734 (Claudine Cohen, *Le Destin du Mammouth,* p.68).

p.269, gauche: G.W. Leibniz, *Protogæa sive de Prima Facie Telluris et Antiquissimæ Historiæ Vestigiis in ipsis Naturæ Dissertatio*, Göttingen, 1749. Bibliothèque nationale, Paris.

p.269, droite: Puzzle d'Urs Oberli pour le musée de Saint Gallen, Suisse.

p.271: *Kurze doch ausführlische Beschreibung des Unicornu Fossilis,* Gotha, 1696. Bibliothèque universitaire de Leipzig.

p.272: Dessin, 1722 (Claudine Cohen, *Le Destin du mammouth*, p.28).

p.292, gauche: Tapisseries de la Dame à la licorne, peu avant 1500. Musée de Cluny.

p.292, droite: Gravure de Maurice Sand,*L'Illustration,* n°227, 3 juillet 1847.

p.295: *Les licornes* et *La Licorne,* toiles de Gustave Moreau, vers 1885. Musée Gustave Moreau, Paris.

p.296: Paul & Karine Johnsgard, *Dragons and Unicorns, a Natural History,* New-York, 1992.

p.301: Arthur B. Davies (1862-1928),*Unicorns.* Metropolitan Museum of Art, New York (N. Hathaway, *The Unicorn,* p.161).

p.302: Photo de Victor Segalen (Victor Segalen, *Œuvres complètes,* coll. Bouquins, t.II, p.16).

p.306: Cette gravure était reproduite sur une carte postale dont l'éditeur a disparu. Je n'ai jamais pu en retrouver l'origine.

INDEX DES NOMS ET DE QUELQUES CHOSES

Æneas Sylvius Piccolominus (pape Pie II),45,130,182

Alain de Lille (Alanus de Insulis),219
Albert le Grand,35,47,87,140,141,147,149,175,176,188,189,216,217,221,222,231,269
Alchimie,74,100,104,107,210,223
Aldrovandi
(Ulysse),20,25,27,98,99,126,128,131,148,151,152,159,160,167,174,176,185,223,226,232,238,262
Alexandre le Grand,88,182
Alviano (Bartolomeo d'),235
Ambrosino (Bartolomeo),27,28,31
Andreini (Giovanni Battista),159
Anguisciola (Antonio),131,222
Anne de Bretagne,137,138
Arche de Noé,153,160,161
Aristote,5,8,20,33,45,52,78,79,80,86,113,118,134,136,141,149,162,163,168,180,183,184,186,187,190,232,233,236,265,278,280,290,292,293,294
Astorg (Bertrand d'),137,138,301
Aubert de la Chesnaye des Bois (François-Alexandre),134,262,263

Bacci
(Andrea),49,50,61,65,79,82,86,88,97,107,125,127,130,142,146,151,152,154,180,186
Badger (George Percy),136
Baffin (William),191
Baikie (William Balfour),282,293
Barrow (John),135,286,287
Barthélémy l'Anglais,222
Barthema
(Luigi),11,18,34,45,47,78,83,88,136,142,151,152,173,176,187,198,205,206,233,236,265,285,286
Bartholin (Caspar),28,65,67,132,167,185,193,196
Bartholin
(Thomas),38,67,79,88,92,116,117,125,132,143,166,169,184,193,196,200,233,268
Basilisc (ou basilic),33,104,147,149,150,203,259,305
Bausch (Johann),117
Beagle (Peter S.),306
Bède le Vénérable,147
Belleforest (François de),5,8,16,35,124,130,237
Belley (Augustin),89
Belon (Pierre),37,130,142,143,152,154,190
Benoit (René),157
Bermudez (Jodo),206
Besler (Rupert),132,198
Bézoard,14,62,64,68,69,70,71,72,73,74,95,99,104,110,171

Boccone (Paolo),270
Bochart (Samuel),132,153,162,163
Bodin (Jean),38,131,233
Boethius (Hector),37
Boethius de Boodt (Anselme),82,114,116,131,200
Borel (Pierre),69,95
Boreman (Thomas),134
Borges (Jorge Luis),252,288
Boucher (François),266
Bouchet (Guillaume),35,36,38,131
Bouillet (Marie-Nicolas),294,295
Brand (John),136,285
Brant (Sébastien),139
Brissac (Charles de Cossé, comte de -),100
Browne (Thomas),132,172
Brunetto Latini,140,215,216
Buffon (Georges Louis Leclerc, Comte de),129,207,263,264,271,289,291
Burgkmair (Hans),224,228,229

Cabinets de curiosités,62,67,68,69,70,71,88,95,233
Cadamosto (Alvise),20,45,83,87
Cahier (Charles),290,291
Calepino (Ambrosio),239
Calvin (Jacques),157
Calzolari (Francesco),69,233
Camden (William),249
Camper (Peter),265,286
Camphur,7,15,22,23,24,25,27,28,29,30,31,32,33,34,40,61,79,82,128,165,193,233
Camus (Jules),134,279,294
Cardan (Jérôme),35,37,38,48,77,98,99,130,143,152,154,173,236,237,241
Carmina Burana,218
Caroll (Lewis),124
Caroutch (Francesca-Yvonne),298
Cartes à jouer,204
Castro (Rodrigo de),99
Catelan
(Laurent),25,28,62,65,66,67,68,69,70,71,72,73,74,76,78,79,80,81,82,83,84,85,86,87,88,90,91,92,93,94,95,96,97,98,99,101,103,104,105,106,107,110,113,117,120,121,127,132,144,174,180,182,184,233,268,270
Caussin (Nicolas),131,146,147
Cavalcanti (Guido),86
Céard (Jean),261
Ceruto (Benedetto),132
César (Jules),141,176,259,261
Chapron (Nicolas),156
Charas (Moïse),133,178
Charbonneau-Lassay (Louis),32
Charlemagne,179
Charles IX, roi de France,52,72,178,186
Charleton (Gauthier),258
Charton (Édouard-Thomas),135,292,293

Christ (La licorne, symbole du -),146,147,216
Christine de Pisan,203
Clément VII, pape,14
Cohen (Claudine),268,274
Colomb (Christophe),129
Contant (Paul),68
Conti (Nicolo de),7,224
Coremans (Victor),135
Coronelli (Marci Vincenzo),258
Coryat (Benjamin),131,242
Ctésias de Cnide,5,9,45,78,79,80,86,118,141,168,176,184,211,212,224,232,244,245,259,286,290,293,294
Cuvier (Georges),135,186,273,280,290

Dagobert,16
Dante Alighieri,86
Dapper (Olfert, ou Albertus Montanus),133,197
Davies (Arthur B.),306
Delaune (Étienne),202
Descartes (René),257
Deusing (Anton),132,166
Diable, démon,45,61,72,87,93,98,103,137,181,263,265,267,271,285,303,307
Dioscoride,39,52,103,104,109,178,226,243
Djem (ou Zizime),297
Dragon,93,104,110,114,118,139,145,148,149,150,165,166,168,200,203,240,259,305,306
Dubois (Jacques, dit Sylvius),45,247,248
Dumolinet (Claude),242
Dunsany (Lord),124
Dupiney de Vorepierre (B.),136,295
Dürer (Albrecht),76,208,224,226,228,229,230,232,235,249
Duret (Jean),52

Éale,212,305
Eco (Umberto),63,209
Edge (Thomas),191
Élien de Préneste (Élien le sophiste),45,68,77,78,79,80,81,82,94,95,113,141,168,175,176,177,178,181,184,196,211,233,245,259,278,290
Eloffe (Arthur),136
Emiliano (Giovanni),131
Encyclopédie,134,207,262,276,277,296
Erlande-Brandenburg (Alain),298
Este (Borso d'),145

Fallopio (Gabriele),128,130
Feijoo (Benoit-Jérôme),134,260,261
Fernel (Jean),105,106
Ficin (Marsile),74,87,103,109,110,185
Flacourt (Étienne de),132

Fossiles,62,64,65,97,115,116,117,152,166,167,168,175,183,193,255,267,268,269,270,271,273,275,276
Foucault (Michel),63,108
Francesco di Giorgio (Francesco Martini, dit -),203
Francis de Retz,219
François Ier, roi de France,14,224
Frantze (Wolfgang),131,133,153,241
Freeman (Margaret),139
Frenzel (Simon Friedrich),133,166,277
Fresnel (Fulgence),135,252,285,288
Frobisher (Martin),190,191
Furetière (Antoine),4,7,128,133,207,261,262

Galien,52,98,103,105,109,110,178
Galton (Francis),135,282
Gay (Victor),136
George (Wilma),7,215,225
Gericke (Otto von),116,270,271,272,273
Gesner (Conrad),20,25,38,77,78,81,82,85,91,92,93,99,100,105,107,115,126,128,130,141,142,143,144,145,146,148,149,150,151,152,153,154,164,167,175,176,184,190,227,228,232,233,238,243,261,262,268,269
Gheeraerts (Marcus),139
Giovanni da San Geminiano,216
Giovio (Paolo, ou Paul Jouve),14,81,82,105,107,130,143,226,235
Girafe,38,147,156,209
Goclenius (Rudolph),104
Gonzalez de Mendoza (Juan Augustin),231,232
Gorp (Jan van -, dit Goropius Beccanus),130,153,154,175,190
Gosse (Philip Henry),135
Gould (Charles),136
Green (Michael),137
Grévin (Jacques),103,104
Griffon,15,139,148,149,150,153,203,209,257,292,305
Guénon (René),32
Guéroult (Pierre-Claude-Bernard),135,251,280
Guettard (Jean-Étienne),134,279
Guyon (Claude-Marie),134,259

Hall (James),191,192
Haughton (William),136,293
Héraldique,127,264,281,295,297,307,309
Hereford (Cathédrale d'),222
Hodgson (Brian Houghton),287,288,296
Hoefer (Ferdinand),136,292
Holier (Jean),102,103
Hollar (Wenceslas),132
Homilius (Johann),133,166
Hörisch (Jochen),136,285
Hubrigk (Johann Friedrich),155,157,160,166
Huc (Évariste),135,283,296

Hyde (Thomas),126

Isaïe,34,84,85,242
Isidore de Séville,35,86,91,140,144,149,213,214,215,216,217,222

Jacques de Vitry,45,215
Jean-Paul,281
Jéhan de Saint Clavien (Louis-Ferdinand),135,291
Job,34,84,85,155,182,221,240,282
Joelus (Franciscus),270
Johnsgard (Paul & Karine),301
Jonston (Jan),27,31,132,165,238,279
Joubert (Laurent),69,105,106,113,115,183
Jung (Carl Gustav),210,223

Kant (Emmanuel),263
Katte (A. von),135
Katte (Albrecht von),282
Kircher (Athanase),133,160,161,166,268
Kirchmaier (Georg Kaspar),132,155,160,166
Klaproth (Henri-Jules),135,287,288

La Chasse à la licorne (tapisseries),138
La Croix (André-Phérotée de),133
La Dame à la licorne (tapisseries),296,297,298
La Marche (Olivier de),298
La Peyrère (Isaac de),37,193,194,200
laborde (Léon de),135
Lacépède (Étienne de la Ville, comte de),135,264
Lachmund (Friedrich),271
Lamia,149,150,305
Landré (Christofle),52
Laterrade (Jean-François),135,289
Latter (Major B.),283
Le Large (François),134,258
Le Viste (famille),298
Lecouteux (Claude),213
Legrand (Joachim),134,260
Leguat (François),134,244,259,285
Leibniz (Gottfried Wilhelm),133,270,271,272,273,275,276,277
Lémery (Nicolas),134
Lestringant (Frank),6,24
Linné (Carl von),129,134,199,207,263,264,265
Linocier (Geoffroy),100,131
Linschoeten (Jan Huyghen van),131,244
Livingstone (David),136,283
Lobo (Jérôme),132,166,187,206,252,260,262,263,272,279
Ludolf (Job),282
Lusitanus (Jodo Roderiguez, dit Amatus),98,100,101,102,103,104,130,226,243
Luther (Martin),109,146,157,159

Maillet (Benoit de),271
Malte-Brun (Conrad),135,285,286,287,289,294
Mandragore,62,71,72,73,74,96,99,171
Marco Polo,5,45,78,80,84,85,88,94,111,142,173,187,223,224,232,243,279,308
Marini (Andrea),43,61,64,97,130,151,152,154,176,190,235
Marmol Caravajal (Luis del),133,209,257,258
Mattioli (Pier Andrea, ou Matthiole),39,104
Maximilien Ier, empereur germanique,173
Médicis (Alexandre de),234,235
Médicis (Catherine de),6,43,55
Megged (Matti),153,160
Mercator (Gérard),199
Mérimée (Prosper),298
Merolla da Sorrento (Jérôme),133,162,245
Misson (François-Maximilien),133,259
Montfaucon (Bernard de),89,134,260
Moreau (Gustave),299,300,309
Moscardo (Lodovico),132,236
Müller (J.W. von),135
Munster (Sébastien),11,15,16,33,45,82,124,130,152,237

Nicot (Jean),19
Niebuhr (Carstens),211
Nieremberg (Jean-Eusèbe),38,132
Niza (Marcos de),20

Ogilby (John),133,197
Oppien,141,176
Orbigny (Charles d'),282,291,292
Orphée,123,202,203,266,302
Orta (Garcia da, ou Garcias ab Horto),21,23,24,25,45,76,130,142,173,187,234,244,286
Ovide,202,203

Pagel (Walter),109
Palissy (Bernard),6
Pallas (Peter Simon),134,265
Paracelse (Théophraste Bombast von Hohenheim, dit),62,64,66,73,87,109,186
Paradis (Louis),45,154
Paré
(Ambroise),6,7,13,24,25,26,28,29,30,31,32,37,39,41,42,43,44,45,46,47,48,49,50,51,52,53,54,55,56,57,58,59,60,61,64,65,72,74,75,77,85,87,90,97,99,102,106,107,117,118,121,131,142,152,154,174,176,177,178,186,196,205,235,247,306
Parry (William Edward),199
Paulhan (Jean),4,7
Péguy (Charles),256
Peiresc (Nicolas Fabri de),68
Perrot d'Ablancourt (Nicolas),133,209,257,258
Phénix,15,149,179,257,259,261
Philès (Manuel),181
Philostrate,141,173,177,178,278
Pierre d'Abban (ou Petrus de Abbano),104

Pirassouppi,7,12,13,20,22,29,30,31,32,34,48,79
Platter (Félix & Thomas),66,69
Pline
l'Ancien,5,11,17,21,23,33,34,45,47,68,77,78,80,81,82,84,85,87,94,95,106,134,135,140,141,143,146,149,152,153,162,167,168,173,176,184,187,195,196,212,213,214,215,221,222,229,232,238,240,247,249,251,252,259,263,278,279,280,281,286,290,295
Pomet (Pierre),29,32,103,134
Pomis (David),98,99,238,239
Pompée,212,221
Potier (Pierre),117
Prêtre Jean,46,47,90,95,205
Primerose (Jacob),101,102,133,172
Prjevalski (Nicolas),136,284
Purchas (Samuel),131,191,223

Rabelais (François),23,24,47,147,174
Ranchin (François),66,71
Rangifer,78,79,233
Rauchwolf (Léonard),131,258
Ray (John),133,258
Reade (W. Winston),136,283
Reclus (Élysée),294
Reem,118,151,157,162,163,168,200,223,293
Renaudot (Eusèbe),134,200,251
Renaudot (Théophraste),109,134,169,170,185,200,251
Renou (Jean de),39,113,132
Reusser (G.),135
Richard de Fournival,93
Richelet (César-Pierre),133,261
Rilke (Rainer Maria),302,309
Rodolphe II, empereur germanique,114,116,150,192,193,199,230,246
Rondelet (Guillaume),50,52,58
Rose-Croix,171
Rostagny (Jean de),101
Rüppel (Edward),282
Russeger (Joseph),282
Russell (Bertrand),309

Sachs (Paul),133
Saint Augustin,159,161
Saint-Denis (Abbaye de),7,10,18,37,48,58,95,175
Saintonge (Alfonse de),224
Sand (George),296,297,298,299
Scaliger (Jules-César),130,236,237
Scheffer (Claude),83,285
Schenck (Johann),28,32,79,131
Scherer (Marc),173
Scheuchzer (Johann Jakob),134,163
Schwenckfeld (Caspar),131
Segalen (Victor),303,307,308
Septante (Bible des),151,157,194,223,241

Shakespeare (William),131,153
Shepard (Odell),7,136,151,152
Silvatico (Giovanni Battista),64,65,131
Sirène,34,139,149,292
Smith (Andrew),283
Solin,11,15,17,33,35,141,196,213,222,249,250
Sommerand (Edmond du),298
Sorel (Charles),171
Sparrman (Anders),134,265,282,286
Stalpart van der Wiel (Cornelius),133,160
Stolbergk (J.C.),166
Strabon,11,33,279
Surius (Laurent),14

Tellez (Balthazar),272
Tempesta (Antonio),26,28,165,238
Tertullien,223
Thévenot (Melchisédech),262
Thevet
(André),3,4,5,6,7,8,9,16,19,20,21,22,23,24,25,26,27,29,30,31,32,33,34,35,36,38,39,40,43,45,48,77,78,82,92,128,130,142,154,165,175,181,207,230,237
Topsell (Edward),128,131,154,155,196
Tulp (Nicolas),132,194,195,196,307
Turner (Samuel),283
Tzetzès (Johannes),90,92,93,141,144

Ulysse le rhinocéros,148,208,227,229,234,236,246
Urreta (Luis de),206
Ursins (Christofle des),44,55

Valentin (Basile),99,100,101
Valentini (Michele Bernardo),101,134,145,273
Valeriano (Gianpietro, dit Pierius),130,239,241
Valle (Pietro della),132
Vinci (Léonard de),168
Voegt (Gijsbert),132,242
Voltaire,277
Vulgate,32,83,85,157,167,182,221,223,241,242,280

Waldseemüller (Martin),224
Worm (Ole),70,132,153,168,187,193,194,200,279,307

Yates (Frances A.),239
Yeats (William Butler),303

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

1. SOURCES

1.1 SOURCES ICONOGRAPHIQUES

1.1.1 MANUSCRITES

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Ms fr.19: Saint Augustin, *La Cité de Dieu,* début du XVème siècle.

Ms fr.28: Saint Augustin, *La Cité de Dieu,* fin du Xvème siècle.

Ms fr.145: *Tableau et chants royaux de la confrérie du Puy Notre Dame d'Amiens,* début du XVIème siècle.

Ms fr.412: Richard de Fournival, *Bestiaire d'Amour,* fin du XIIIème siècle.

Ms fr.566: Brunetto Latini, *Livre du trésor,* XIIIème siècle.

Ms fr.871: *Les Métamorphoses d'Ovide moralisées,* Xvème siècle.

Ms fr.1347: *Armorial de la Table ronde,* fin du XVème siècle.

Ms fr.1377: *Livre des merveilles du monde,* vers 1425.

Ms fr.1444: Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour,* fin du XIIIème siècle.

Ms fr.1537: *Chants royaux de la conception couronnée de Rouen,* vers 1520.

Ms fr.1553: *Le Dit de l'unicorne et du serpent,* XIIIème siècle.

Ms fr.1951: Bestiaire d'amour rimé, fin du XIIIème siècle.

Ms fr.2810: *Le Livre des merveilles,* vers 1410.

Ms fr.2813: *Grandes chroniques de France,* vers 1380.

Ms fr.3630: Bestiaire anglais en latin, XIIIème siècle.

Ms fr. 9140: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses,* vers 1400.

Ms fr. 9141: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses,* vers 1405.

Ms fr.9342: *Roman d'Alexandre,* XVème siècle

Ms fr.12247: *Traité de la grandeur et excellence de la vertu,* 1515.

Ms fr.12469: Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour,* XIIIème siècle.

Ms fr.12513: Richard de Fournival, *Bestiaire d'amour,* XIIIème siècle.

Ms fr.12562: *Le Roman de la dame à la licorne et du beau chevalier au lion,* début du XIVème siècle.

Ms fr.13222: Matthäus Platearius, *Le Livre des simples médecines,* début du XIVème siècle.

Ms fr.14970: Guillaume le Clerc de Normandie, *Bestiaire divin,* vers 1285.

Ms fr.22531: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses,* vers 1400.

Ms fr.22532: Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses,* vers 1405.

Ms fr.22971: *Le Secret de l'histoire naturelle,* fin du XVème siècle.

Ms fr.24428: Guillaume le Clerc de Normandie, *Bestiaire,* vers 1265.

Ms hebr.418: Asher ben Yehiel, *Recueil de textes talmudiques,* XVème siècle.

Ms ital.450: Bestiaire italien, XIVème siècle.

Ms ital.548: Pétrarque, *Les Triomphes,* vers 1500.

Ms lat.10448: Bestiaire anglais, XIIIème siècle.

Ms lat.1171: Heures dites «de Henri IV», vers 1500.

Ms lat.14429: Bestiaire, XIIIème siècle.

Ms lat.8878: *Commentaire de l'Apocalypse,* XIème siècle.

BODLEIAN LIBRARY

Ms Ashmole 1504: *Herbarium et Bestiarium,* vers 1600.

Ms Ashmole 1511: Bestiaire anglais en latin, XIIIème siècle.

Ms Bodleian 264: *Roman d'Alexandre,* XIVème siècle.

Ms Bodleian 764: Bestiaire anglais en latin, vers 1250.

Ms Can.ital.38: Cecco d'Ascoli, *L'Acerba,* début du XIVème siècle.

Ms Douce 132: Guillaume le Clerc de Normandie, *Bestiaire,* XIVème siècle.

Ms Douce 151: Bestiaire anglais en latin, XIVème siècle.

Ms Douce 336: *Roman d'Alexandre,* vers 1460.

Ms Douce 366: Psautier d'Ormesby, XIVème siècle.

Ms Douce 88: *Prophéties papales* attribuées à Joachim de Flore.

Ms Laud. misc.247: Bestiaire anglais en latin, début du XIIème siècle.

AUTRES MANUSCRITS

Cambrai, Bibliothèque municipale, Ms 102-103: Bréviaire, XIVème siècle.

La Haye, Konninklijke Bibl., Ms 78 D 40: Bréviaire, début du XIVème siècle.

Liège, Bibliothèque universitaire, Ms lat.363: Évangéliaire d'Averbode, XIIème siècle.

Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms 3516: Pierre de Beauvais, *Bestiaire,* vers 1285.

Paris, Bibliothèque Sainte Geneviève, Ms 3401: Manuel Philès, *Livre des propriétés des animaux,* XVIème siècle.

1.1.2 ESTAMPES ET CARTES

CABINET DES ESTAMPES DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE:

Séries JB (Animaux), notamment Jb 17, Jb 18, Jb 26, Jb 82.

Séries Kh (Cartes à jouer), et notamment Kh 25, Kh34, Kh 167.

Séries Ea (Gravures des XVème et XVIème siècle), et notamment Ea 5, Ea 48c.

Série Ed 1 b (Œuvres de Jean Duvet).

Série Ed 4 (Œuvres d'Étienne Delaune).

Série Ad 105 (Cartons de la tapisserie *Le triomphe d'Artémise*).

CABINET DES CARTES ET PLANS

Ge AA 582: Mappemonde de Sébastien Cabot, vers 1530.

Ge A 1027: Mappemonde de Ferdinand Verbiest, 1674.

Ge CC 2342, 5093 et 5101: Francesco Oliva, Cartes de la Méditerranée, début du XVIIème siècle.

Ge C 8457: Mappemonde de Donato Bertelli, 1565.

Service historique de l'armée de terre, Vincennes. Atlas de Guillaume Le Testu, vers 1555.

1.2 TEXTES

1.2.1 TEXTES ET AUTEURS AVANT 1500

Le Bestiaire, trad. M.-F. Dupuis & S. Louis, éd. X. Muratova & D. Poirion, Paris, P. Lebaud, 1988.

The Bestiary, being a Translation from a latin Bestiary of the twelfth Century, éd. T.H. White, Londres, 1954.

The Bestiary, being an enflish Version of the Bodleian Library Ms Bodley 764, éd. R. Barber, Woodbridge, 1993.

Le Bestiaire d'amour rimé, éd. Arvid Thordstein, Lund, 1941.

Le romans de la dame à la lycorne et du beau chevalier au lyon, éd. Gennrich, Dresde, 1909.

Sensuyt le bestiaire d'amours, moralite sur les bestes et oyseaulx, le tout par figure et histoire, Paris, fin du XVème siècle, BN, Rés Ye 227.

C'est le Secret de l'histoire naturelle contenant les merveilles et choses mémorables du monde, fin du XVème siècle, BN, Rés S 741.

Carmina Burana, , éd. B.K. Vollmann, Munich, Deutscher Klassiker Verlag, 1993?

Les Cyranides, éd. Louis Delatte, in *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, Paris, Droz, 1942.

Le Dit de l'Unicorne, éd. Achille Jubinal, in *Nouveau Recueil de contes, dits, fabliaux et autres pièces inédites des XIIIème, XIVème et Xvème siècles,* Paris, 1842, t.II.

The Florentino Fior di Virtu, Washington, Library of Congress, 1953 (1491).

Les Grandes Chroniques de France, éd. Jean Viard, Paris, Société de l'Histoire de France, 1920.

Le Livre des secrez de nature sur la vertu des oyseauls et des poissons pierres herbes et bestes, éd. Louis Delatte, in *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, Paris, Droz, 1942.

Le Roman d'Alexandre, éd. Jacques Lacarrière, Paris, Félin, 1993.

Ein toscovenezianischer Bestiarius, éd. Max Goldstaub & Richard Wendriner, Halle, 1892.

ABANO (PIERRE D'), *Traité des venins,* Lyon, 1593 (1472).

ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINUS, *Asiæ Europæque Elegantissima Description,* Marburg, 1534 (1503).

ALAIN DE LILLE, *Liber in Distinctionibus Dictionum Theologicalium,* éd. Migne, *Patrologie latine*, vol.CCX, 1854.

ALBERT LE GRAND, *De Animalibus,* éd. Fernandez de Cordova, Rome, 1478.

ALBERT LE GRAND, *De Animalibus,* éd. Bernard Geyer, Cologne, 1955.

ARISTOTE, *Histoire des animaux,* éd. Jules César Scaliger, Toulouse, 1619.

ARISTOTE, *Histoire des animaux,* éd. M.Camus, Paris, 1783.

ARISTOTE, *Histoire des animaux,* éd.Barthélémy-Saint Hilaire, Paris, 1883.

ARISTOTE, *Histoire des animaux,* éd. P. Louis, Paris, 1885.

ARISTOTE, *Histoire des animaux,* éd. Janine Berthier, Paris, Gallimard, 1994.

ARISTOTE, *Les Parties des animaux,* éd. P. Louis, coll.Budé, Paris, 1964.

BARTHELEMY L'ANGLAIS, *Le Livre des propriétés des choses,* adaptation française de Jean Corbechon, éd. Gabriel Bianciotto, in *Bestiaires du Moyen Âge,* Paris, Stock, 1980.

BARTHELEMY L'ANGLAIS, *Le Livre des propriétés des choses,* adaptation française de Jean Corbechon, éd. Jules Berger de Xivrey, in *Traditions tératologiques,* Paris, 1836.

BARTHELEMY L'ANGLAIS, *On the Properties of Things, John Trevisa's Translation of Bartholomæus Anglicus,* éd. M.C. Seymour, Oxford, 1975.

BERNARD DE CLAIRVAUX, *Tractatus de Interiori Domo, seu de Conscientia Ædificanda,* in Migne, *Patrologie latine*, vol.CLXXXIV, Paris, 1854.

BERTRANDON DE LA BROQUIERE, *Le Voyage outremer,* éd. Ch. Scheffer, in *Recueils de voyages et documents pour servir à l'histoire de la géographie,* Paris, 1892.

BRANT (SEBASTIAN), *Apologi sive Mythologi Esopi, Clarissimi Fabulatoris, una cum Aviani et Remicii quibusdam Fabulis...additisque...ex variis Autoribus centum circiter et quadraginta Elegantissimis Fabulis,* Bâle, 1501.

BREYDENBACH (BERNARD VON), *Le Saint Voyage et pélerinage de la Cité Sainte de Jérusalem,* Paris, 1489.

BRUNETTO LATINI, *Le Livre du trésor,* éd. Gabriel Bianciotto, in *Bestiaires du Moyen Âge,* Paris, Stock, 1980.

CAVALCANTI (GUIDO), *Rimes,* Paris, Imprimerie nationale, 1993.

CESAR (JULES), *La Guerre des Gaules,* collection Budé.

CHASTELAIN (GEORGES), *Œuvres,* éd. Kervin de Lettenhove, 8 volumes, 1866-1868, Genève, Slatkine, 1971 (Reprint de l'édition de Bruxelles, 1866-1868).

COLONNA (FRANCESCO), *Le Songe de Poliphile,* trad. Jean Martin, Paris, Imprimerie Nationale, 1994 (1546, 1499 en italien).

COSMAS INDOCOPLEUSTES, *Topographie Chrétienne,* éd. Wanda Wolska-Conus, Paris, Cerf, 1968.

CTESIAS DE CNIDE, *Histoires de l'Orient,* éd. Janick Auberger, Paris, Les belles Lettres, 1991.

CTESIAS DE CNIDE, *Voyage en Inde,* éd. Édouard-Thomas Charton, in *Voyageurs anciens et modernes,* Paris, 1856.

DANTE ALIGHIERI, *La Divine Comédie, Le Purgatoire.*

ÉLIEN DE PRENESTE, *De Natura Animalium,* éd. A.F. Scholfield, Londres, W. Heinemann, 1971.

FRANCIS DE RETZ, *Defensorium Inviolatæ Virginitatis Mariæ*, fin du Xvème siècle, BN, Rés 4° R 2015.

GERVAISE, *Bestiaire,* éd. Paul Meyer, in *Romania,* vol.1, pp.420sq., Paris, 1872.

GUILLAUME LE CLERC DE NORMANDIE, *Bestiaire Divin,* éd. Célestin Hippeau, Genève, Slatkine, 1970 (Reprint de l'édition de Caen, 1852).

GUILLAUME LE CLERC DE NORMANDIE, *Bestiaire Divin,* éd. Gabriel Bianciotto, in *Bestiaires du Moyen Âge,* Paris, Stock, 1980.

HESSE (JOHANN VAN), *Itinerarium Joannis de Hesse Presbyteri ad Hierusalem,* Cologne, 1499.

HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des subtilités des créatures divines,* t.II, éd. Pierre Monat, Grenoble, Jérome Millon, 1988.

HONORIUS D'AUTUN, *Speculum Ecclesiæ,* i n Migne, *Patrologie latine*, vol.CLXXII, Paris,1854.

HUGUES DE SAINT VICTOR, *De Bestiis et aliis Rebus,* in Migne, *Patrologie latine*, vol.CLXXVII, Paris,1854.

ISIDORE DE SEVILLE, *Étymologies,* éd. Jacques André, Paris, Les belles Lettres, 1986.

JACQUES DE VITRY, *Histoire des Croisades,* éd. François Guizot, in *Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France,* vol.XXII, Paris, 1825.

JACQUES DE VORAGINE, *La Légende dorée,* éd.J.-B. M. Roze & H. Savon, Paris, GF Flammarion, 1967.

JEAN DE MANDEVILLE, *Voyage autour de la terre,* éd. Christiane Deluz, Paris, Les belles Lettres, 1993.

JOHANNES DE BADO AUREO, *De Armis*, Londres, 1654 (texte de 1395).

MARCO POLO, *Voyages,* éd. Samuel Purchas, in *Purchas, his Pilgrimes,* vol.XI, Glasgow, 1906 (1626).

MARCO POLO*, Le Devisement du Monde,* éd. Louis Hambis, Paris, 1956.

MATHIEU D'ESCOUCHY, *Chronique,* éd. G. du Fresne de Beaucourt, Paris, 1864.

MEGENBERG (CONRAD VON), *Das Buch der Natur,* éd. Hugo Schulz, Greifswald, 1897.

NICOLE DE BOZON, *Contes moralisés,* éd. Lucy Toumlin-Smith & Paul Meyer, Paris, 1899.

OLIVIER DE LA MARCHE, *Mémoires*, éd. H. Beaune et J. d'Arbaumont, Paris, 1888.

OPPIEN, *De Venatione,* Paris, 1555.

PETRUS DE ABBANO, *Tractatus Aureus et Naturæ Humanæ Perutilis de Remediis Omnium Venenorum,* Paris, 1533.

PHILES (MANUEL), *De Animalium Proprietatibus,* éd.G. Bersmann, Utrecht, 1730.

PHILIPPE DE THAON, *Bestiaire,* éd. E. Walberg, Paris, 1900.

PHILOSTRATE, *The Life of Apollonius of Tyana,* éd. F.C. Conybeare, Harvard University Press, 1969.

PIERRE DE BEAUVAIS, *Bestiaire,* éd. G.R. Mermier, Paris, Nizet,1977.

PIERRE DE BEAUVAIS, *Bestiaire,* éd. Gabriel Bianciotto, in *Bestiaires du Moyen Âge,* Paris, Stock, 1980.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle,* collection Budé, Paris, Les belles Lettres, 1953.

PLINE L'ANCIEN, *Translation de langue latine en françoise des septiesme et huitiesme livres de Caïus Plinius Secundus,* Paris, 1543.

PLINE L'ANCIEN, *L'Histoire du monde de Pline second mis en français par Antoine du Pinet,* Paris, 1562.

PLINE L'ANCIEN, *L'Histoire naturelle accompagnée de notes et d'observations sur les connaissances des anciens comparées avec les découvertes des modernes,* éd. Poinsinet de Sivry, Paris, 1771.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle des animaux,* éd. P.C.B. Gueroult, Paris, 1802.

PLINE L'ANCIEN, *Historia Naturalis*, éd. Ajasson de Grandsagne, Paris,1827.

PLINE L'ANCIEN, *Zoologie de Pline avec des recherches sur la détermination des espèces dont Pline a parlé*, *par le baron G. Cuvier*, éd. Ajasson de Grandsagne, Paris,1831.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle,*éd. Littré, Paris,1848.

PSEUDO-CALLISTHENE, *Le Roman d'Alexandre,* éd. G. Bounoure et B. Serret, Paris, Les Belles lettres, 1992.

RICHARD DE FOURNIVAL, *Bestiaire d'amour,* éd. Gabriel Bianciotto, in *Bestiaires du Moyen Âge,* Paris, Stock, 1980.

RICHARD DE FOURNIVAL, *Li Bestiaires d'amours e li response du bestiaire,* éd. C. Segre, Milan, 1957.

RICHARD DE FOURNIVAL, *Le Bestiaire d'amour, suivi de la Réponse de la dame,* éd. Célestin Hippeau, Genève, Slatkine, 1969 (Reprint de l'édition de Paris, 1860).

SCHILTBERGER (HANS), *Reisebuch,* éd. Valentin Langmantel, Tübingen, 1885.

SCHILTBERGER (HANS), *The Bondage and Travels in Europe, Asia and Africa, 1396-1427,* Londres, Hakluyt Society, 1879.

SOLIN, *The Excellente and Pleasante Worke of Julius Solinus Polyhistor,* éd. Arthur Golding, Londres, 1587.

SOLIN, *Polyhistoria*, éd. M.A. Agnant, Paris, 1847.

SOLIN, *Polyhistoria*, éd. M.A. Sullivan, University of Georgia, 1969.

STRABON, *Géographie*, éd. G. Aujac et F. Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1969-1981.

THIBAUT DE CHAMPAGNE, ROI DE NAVARRE, *Poésies,* Paris, 1880.

TZETZES (JOHANNES), *Chiliades*, in *Variarum Historiarum Liber,* Bâle, 1546.

UPTON (NICHOLAS), *De Studio Militari,* Londres, 1654 (1445).

VINCENT DE BEAUVAIS, *Miroir Historial,* Paris, vers 1495.

1.2.2 TEXTES ET AUTEURS DE 1500 A 1760

An Account of the English Expedition to the Greenland, under the command of Captain James Hall, in 1612, in *Danish Arctic Expeditions, 1605 to 1620,* Londres, Hakluyt Society, 1897.

Chronique du *Gazophilacium rerum naturalium e regno vegetabili, animali et minerali* de Michael Rupert Besler, in *Journal des Savans,* 1717.

Dictionnaire de François Richelet, 1680.

Dictionnaire d'Antoine Furetière, 1690.

Kurze doc ausführliche Beschreibung des Unicorniu Fossilis oder gegrabenen Einhorns, welches in des Herschaft Tonna gefunden worden, Gotha, 1696.

Le Mercure galant, pp.139-145, 1682.

Musæum Hermeticum omnes Sopho-spagyricæ Artis Discipulos Fidelissime Erudiens, Francfort, 1625.

Réponse au discours d'Ambroise Paré touchant l'usage de la licorne, Paris, 1583.

AB HORTO (GARCIAS) (GARCIA DA ORTA, GARCIE DU JARDIN), *Aromatum et Simplicium apud Indos Nascentium Historia,* Anvers, 1657 (1563).

AB HORTO (GARCIAS)*, Histoire des drogues, espiceries et de certains médicamens simples qui naissent aux Indes, tant orientales que occidentales,* Lyon, 1602.

ALDROVANDI (ULYSSE), *De Quadrupedibus Solipedibus,* Bologne, 1616.

AMBROSINO (BARTOLOMEO), *Paralipomena Accuratissima Historiæ omnium Animalium quæ in Voluminibus Aldrovandi Desiderantur,* Bologne, 1642.

ANDREÆ (JOHANN VALENTIN), *Die Chymische Hochzeit Christiani Rosencreutz* (1616), éd. Bernard Gorceix, in *La Bible des Rose-Croix, Traduction des trois premiers écrits rosicruciens,* Paris, P.U.F., 1970.

ANDREINI (GIOVANNI BATTISTA), *L'Adamo, Sacra rapresentatione,* Milan, 1617 (1613).

ANEAU (BARTHELEMY), *Décades de la description, forme et vertu naturelle des animaulx, tant raisonnables que brutz,* Lyon, 1549.

ANGUISCIOLA (ANTONIO), *Compendium Simplicium et Compositorum Medicamentorum,* Piacenza, 1587.

AQUÆUS (STEPHANUS), *In omnes C. Plinii Secundi Naturalis Historiæ Argutissimi,* Paris, 1530.

ARIOSTE (LUDOVICO ARIOSTO, DIT L'-), *Le Roland Furieux de Messire Loys Arioste traduit d'italien en françois,* Lyon, 1582.

ARIOSTE (LUDOVICO ARIOSTO, DIT L'-), *Roland Furieux*, éd.V. Philipon de la Madelaine, Paris, éd. d'Aujourd'hui, 1980.

ARNGRIMR (JONSSON), *Specxime Islandiæ Historicum et Magna ex Parte Chorographicum,* Amsterdam, 1643.

AUBERT DE LA CHESNAYE DES BOIS (B.), *Dictionnaire raisonné des animaux,* Paris, 1759.

AUBIGNE (AGRIPPA D'), *Histoire universelle,* Paris, 1626 (1617).

AUBIGNE (AGRIPPA D'), *Les Tragiques,* éd. E. Réaume et de Caussade, Genève, Slatkine, 1967 (Reprint de l'édition de 1873).

BACCI (ANDREA), *Discorso nel quale si tratta della natura dell'alicorno e delle sue virtu eccelentissimme,* Venise, 1566.

BACCI (ANDREA), *De Monocerote seu Unicornu, ejusque Admirandis Viribus et usu Tractatus,* Stuttgart, 1598.

BACON (FRANCIS), *Historia vitæ et mortis,* trad. française Baudoin, 1647.

BAFFIN (WILLIAM), *The Voyages, 1612-1622,* Londres-Glasgow, Hakluyt Society, 1881.

BARTHEMA (LUDOVICO), *Ritterlich und lobwirdig Rayß,* Augsburg, 1515.

BARTHEMA (LUDOVICO), *Voyages en la plus grande partie d'Orient,* éd. Ch. Scheffer, in *Recueils de voyages et documents pour servir à l'histoire de la géographie,* Paris, 1888.

BARTHEMA (LUDOVICO), *The Travels in Egypt, Syria, Arabaia Deserta, Arabia Felix, Persia, India et Ethiopia,* éd. George Percy Badger, Londres, Hakluyt Society,1863.

BARTHEMA (LUDOVICO), *The Travels into Egypt, Syria, Arabaia Deserta, Arabia Felix, Persia, India et Ethiopia,* éd. S. Purchas, in *Purchas, His Pilgrimes,* vol.IX, Glasgow,1905 (1626).

BARTHOLIN (CASPAR), "De Unicornu ejusque Affinibus et Succedaneis", in *Opuscula Quatuor Singularia,* La Haye, 1628.

BARTHOLIN (THOMAS), *De Unicornu Observationes Novæ,* Amsterdam, 1678.

BARTHOLIN (THOMAS), *De Unicornu Observationes Novæ,* Padoue, 1645.

BAUER (GEORG, OU AGRICOLA), *De Natura Fossilium ad Normam et Formam Academiæ,* Bâle,1546

BAUSCH (JOHANN), *De Unicornu Fossili ad Normam et Formam Academiæ Naturæ Curiosorum Schediasma,* Iena, 1666.

BELL OF ANTERMONY (JOHN), *Travels from Saint Petersburg in Russia to various Parts of Asia in 1716, 1719, 1722…,* in John Pinkerton, *A General Collection of the Best and most Interesting Voyages and Travels in all Parts of the World,* vol.VII, Londres, 1811.

BELLEY (ABBE), "Observations sur un camée antique du cabinet de M. le duc d'Orléans", in *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres, vol.XXVI, Paris, 1755.*

BELON (PIERRE), *Les Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges,* Paris, 1553.

BENOIST (RENE), *La Saincte Bible avec annotations et expositions des lieux les plus difficiles et principalement de ceux qui ont esté dépravés et corrompus par les hérétiques de nostre temps,* Paris, 1566.

BERMUDES (JOAO), *A Briefe Relation of the Embassage which the Patriarch Don John Bermudez brought from the Emperor of Ethiopia to the King of Portugal,* éd. Samuel Purchas, in *Purchas, his Pilgrimes,* vol.VII, Glasgow,1905 (1626).

BERNARD (J.-F.), *Recueil de voyages au Nord contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la vigation,* 10 vol., Amsterdam, 1724-1738.

BERQVEN (ROBERT DE), *Les Merveilles des Indes orientales et occidentales, ou nouveau traité des pierres précieuses et perles,* Paris, 1661.

BESLER (RUPERT), *Gazophilacium rerum naturalium e regno vegetabili, animali et minerali,* Leipzig, 1716.

BLEFKENS (DITHMAR), *His Voyages, and Historie of Island and Groenland,* éd. Samuel Purchas, in *Purchas, his Pilgrimes,* vol.XIII, Glasgow, 1906 (1626).

BOAISTUAU (PIERRE), *Histoires prodigieuses,* Paris, 1561.

BOCCONE (PAOLO), *Recherches et observations touchant le corail, la pierre étoilée, les pierres de figure de coquilles, etc…,* Amsterdam, 1674.

BOCHART (SAMUEL), *Hierozoycon, sive de Animalibus Scripturæ,* Londres, 1663.

BODIN (JEAN), *Le Théâtre de la nature universelle,* Lyon, 1597.

BOECE DE BOODT (ANSELME), *Le Parfait joaillier ou Histoire des pierreries,* Lyon, 1694.

BOEMUS, *Recueil de diverses histoires touchant les situations de toutes régions et pays contenuz es trois parties du monde,* Anvers, 1540.

BOETHIUS (HECTOR), *Scottorum Historiae,* Paris, 1526.

BOILLOT-LENGROIS (JOSPEH), *Nouveaux Portraits et figures de termes pour user en l'architecture, composez et enrichiz de diversité d'animaux représentez au vray, selon l'antipathie et contrariété naturelle de chacun,* Langres, 1592.

BOREL (PIERRE), *Catalogue des choses rares de Maistre Pierre Borel,* in *Les Antiquités de Castres,* Paris, 1878 (1649).

BOSCH (JACOB), *Symbolographia, sive de Arte Symbolica,* Augsburg, 1702.

BOUCHET (GUILLAUME), *Les Sérées,* Paris, 1783 (1584).

BOYVIN DU VILLARS (FRANÇOIS DE), *Mémoires sur les guerres desmeslées tant en Piémont qu'au duché de Milan,* Lyon, 1610.

BRANTOME (PIERRE DE BOURDEILLE, SEIGNEUR DE), *Les Dames galantes,* in *Œuvres Complètes,* t.IX, Paris, 1876.

BRANTOME (PIERRE DE BOURDEILLE, SEIGNEUR DE), *Vies des grands capitaines,* in *Œuvres Complètes,* t.IV, Paris, 1868.

BROWNE (EDWARD), *Journal of a Visit to Paris in the Year 1664,* Londres, 1923.

BROWNE (EDWARD), *A brief Account of Travels in divers parts of Europe,* 1685.

BROWNE (THOMAS), *Pseudodoxia Epidemica, or Enquiries into Vulgar and Common Errors,* Londres, 1646.

BROWNE (THOMAS), *Essas sur les erreurs populaires,* Paris, 1723.

CA DA MOSTO (ALOYSIUS), *Relation des voyages à la côte occidentale d'Afrique,* éd. Charles Scheffer, Paris, 1895.

CA DA MOSTO (ALOYSIUS), *Voyages en Afrique noire,* éd. Frédérique Verrier, Paris, Chandeigne, 1994.

CALEPINO (AMBROSIO), *Dictionarium Undecim Linguarum,* BALE, 1605 (1502).

CAMERARIUS (JOACHIM), *Symbolorum et Emblematum ex Animalibus Quadrupedibus,* Nuremberg, 1595.

CARDAN (JEROME), *De Rerum Varietate,* Bâle, 1557.

CARDAN (JEROME), *De Subtilitate,* Nuremberg, 1550.

CARDAN (JEROME), *Les livres de la subtilité et subtiles inventions,* Paris, 1556.

CARDAN (JEROME), *Ma Vie,* éd. Jean Dayre, Paris, Belin, 1992.

CASTRO (ESTEBAN RODRIGO A), *De Meteoris Microcosmi,* Florence, 1621.

CATELAN (LAURENT), *Traité de l'origine, vertu, proprietez et usages de la pierre Bezoar,* Montpellier, 1623.

CATELAN (LAURENT), *Histoire de la nature, chasse, vertus, proprietez et usage de la lycorne,* Montpellier, 1624.

CATELAN (LAURENT), *Ein schöner neuer Diskurs von der Natur, Tugenden, Eigenschafften und Gebrauch des Einhorns,* Francfort, 1625.

CATELAN (LAURENT), *Rare et curieux discours sur les vertus et propriétés de la Thériaque,* Montpellier, 1629.

CATELAN (LAURENT), *Rare et curieux discours de la plante appelée Mandragore,* Paris, 1638.

CAUSSIN (NICOLAS), *De Symbolica Ægyptiorum Sapientia. Polyhistor Symbolicus,* Paris, 1618.

CELLINI (BENVENUTO), *Mémoires,* Paris, Julliard, 1960.

CERUTTO (BENEDETTO), *Museum Calceolarianum,* Vérone, 1622.

CHARAS (MOÏSE), *Pharmacopée royale galénique et chimique,* Paris, 1682 (1676).

CHARLETON (GAUTHIER), *Onomasticon Zoicon Pleorumque Animalium Differentias et Nomina Propria Pluribus Linguis Exponens; De Variis Fossilium Generibus,* Londres, 1678.

COMINES (PHILIPPE DE), *Mémoires,* éd. Dupont, Paris, 1850.

CONTANT (PAUL), *Le Jardin et cabinet poétique,* Poitiers, 1609.

CORYAT (BENJAMIN), *Crudities, or Traveller for the English Wits,* Londres, 1616.

CORYAT (THOMAS), *Voyage à paris,* Paris, 1608.

CROLLIUS, *Traité des signatures, ou vraye et vive anatomie du grand et du petit monde,* Paris, 1533.

DAPPER (OLFERT), *Die unbekannte neue Welt,* Amsterdam, 1673.

DAPPER (OLFERT), *Description de l'Afrique,* Amsterdam, 1686 (1668).

DESCARTES (RENE), *La Recherche de la vérité par la lumière naturelle,* in *Œuvres,* t.X, Paris, Vrin, 1966.

DEUSING (ANTON), *De Unicornu, Lapide Bezaar,* in *Fasciculo Dissertationum Selectarum,* Groningen, 1664.

DOUBLET (JACQUES), *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France,* Paris, 1625.

DUMOLINET (CLAUDE), *Le Cabinet de la bibliothèque Sainte Geneviève,* Paris, 1692.

DURET (JEAN), *Le Général et souverain remède contre la maladie pestilentielle,* Paris, 1623 (1619).

EDGE (THOMAS), *Discoveries and Voyages,* in *Purchas, his Pilgrimes,* vol.XIII, Glasgow, 1906 (1626).

EMILIANO (GIOVANNI), *Naturalis de Ruminantibus Historia,* Venise, 1578.

EVELYN (JOHN), *The Diary of John Evelyn, Esq. F.R.S. from 1641 to 1706,* Londres, 1890.

FABER (FELIX), *Evagatorum in Terræ Sanctæ, Arabie et Egypti,* éd. C. D. Hassler, Stuttgart, 1843-1849.

FAJARDO (DIEGO DE SAAVEDRA), *Idea de un principo politico christiano,* Amsterdam, 1659.

FALLOPE (GABRIEL), *De Confectione Cordiali,* in *Opera Omnia in Unum Congesta,* Francfort, 1600 (1570).

FEIJOO (BENOIT-JEROME), *Théâtre critique, ou Discours différents sur toutes sortes de matières,* Paris, 1742.

FERNEL (JEAN), *Les Sept Livres de la thérapeutique universelle,* Paris, 1548.

FICIN (MARSILE), *Antidote des maladies pestilentielles,* trad. I. Constans, Cahors, 1595.

FICIN (MARSILE), *Les Trois Livres de la vie, traduits en français par Guy Le Fèvre de la Boderie,* Paris, 1586 (1489).

FLACOURT (ÉTIENNE DE), *Histoire de la grande isle Madagascar,* Paris, 1661.

FRANTZE (WOLFGANG), *Historia Animalium Sacra,* Wittenberg, 1613.

FRANTZE (WOLFGANG), *Historia Animalium Sacra,* Wittenberg, 1665.

FROBISHER (MARTIN), *The Three Voyages of Martin Frobisher in Search of a Passage to Cathaia and India by the North-West,* Londres, Hakluyt Society, 1867.

FROBISHER (MARTIN), *Les Trois Navigations pour chercher un passage à la Chine et au Japon par la mer glaciale,* éd. J.F. Bernard in *Recueil de Voyages au Nord,* Amsterdam, 1674.

GESNER (CONRAD), *De Rerum Fossilium, Lapidum et Gemmarum Figuris et Similitudinibus Liber*, Turin, 1565.

GESNER (CONRAD), *Historia Animalium, de Quadrupedibus Viviparis,* Francfort, 1603 (1551).

GESNER (CONRAD), *Icones Animalium Aquatilium in Mari et Dulcibus Aquis Degentium*, 1560.

GHEERAERTS (MARCUS), *Animalium Quadrupedum Omnis Generis Veræ et Artificiosissimæ Delineationes,* Amsterdam, 1583.

GHEERAERTS (MARCUS), *Die warachtige Fabulen der Dieren,* 1567.

GILBERT (HUMPHREY), *To prove a Passage by the North-West to Cathay and the East Indies,* in *Voyages in Search of the North-West Passage,* éd. Richard Hakluyt, Londres, 1886.

GILLES (PIERRE), *Ex Aeliani Historia, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiani libri XVI de Vi et Natura Animalium,* Lyon, 1535.

GIOVIO (PAOLO), *Dialogue des devises d'armes et d'amours*, Lyon, 1561.

GIOVIO (PAOLO) (PAUL JOUVE), *Histoires sur les choses faites et advenues de son temps en toutes les parties du monde,* t.I, Lyon, 1552 et t.II, Paris, 1581.

GOCLENIUS (RUDOLPH), *Mirabilium Naturæ Liber Concordias et Repugnantias Rerum,* Francfort, 1625.

GONZALEZ DE MENDOZA (JUAN AUGUSTIN), *The History of Great and Mighty Kingdom of China,* éd. G. staunton, Londres, Hakluyt Society, 1854.

GOROPIUS (JOHANNES), *Origines Antwerpianæ,* Anvers, 1569.

GRACIAN (BALTASAR), *L'Homme détrompé ou le Criticon,* Paris, 1708 (1653).

GREVIN (JACQUES), *Deux Livres des venins,* Anvers, 1568.

GRUEBER (CARL), *Voyage en Chine,* éd. Melchisédech Thévenot, *Relations de divers voyages curieux,* t.IV, Paris, 1672.

GUILLIM (JOHN), *A Display of Heraldry,* Londres, 1610.

GUYON (CLAUDE-MARIE), *Histoire des Indes orientales anciennes et modernes,* Paris, 1744.

HAKLUYT (RICHARD), *The Principal Voyages, Traffiques and Discoveries of the English Nation,* Glasgow-Londres, Hakluyt Society,1903-1905 (1589).

HARTKNOCH (CHRISTOPHORE), *Alt und neues Preussen oder preussischen Historien,* Francfort, 1684.

HEBENSTREIT (JOHANN HERBERT), *Museum Richterianum,* Leipzig, 1743.

HELVETIUS (M.), *Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes spécifiques pour les guérir,* Paris, 1703.

HOLLAR (WENCESLAS), *A New and Perfect Book of Beasts, Flowers, Fruits, Butterflies and other Vermines,* Londres, 1663.

JOELE (FRANCIS), *Opera Medica,* Amsterdam, 1663.

JONSSON (ARNGRIM), *Specimen Islandiæ Historiicum et magna ex parte Chorographicum,* Amsterdam, 1643.

JONSTON (JAN), *Historia Naturalis de Quadrupedibus,* Amsterdam, 1657 (1652).

JONSTON (JAN), *Thaumatographia Naturalis,* Amsterdam, 1632.

JOUBERT (LAURENT), *Traité de la peste,* Toulouse, 1581.

KERCKRING (THEODORE), *Commentarius in Currum Triumphalem Antimonii Basilii Valentini,* Amsterdam, 1671.

KIRCHER (ATHANASE), *Arca Noe,* Amsterdam, 1675.

KIRCHER (ATHANASE), *China Monumentis Illustrata,* Anvers, 1667.

KIRCHER (ATHANASE), *Mundus Subterraneus,* Amsterdam, 1665.

KIRCHMAIER (GEORG CASPAR), *De Basilisco, Unicornu, Phœnice, Behemoth, Leviathan, Dracone, Araneo, Tarantula et Ave Paradisi Dissertationes,* Wittenberg, 1669.

KIRCHMAIER (GEORG CASPAR), *De Draconibus Volantibus,* Wittenberg, 1675.

KNIVET (ANTHONY), *His Comming to the Rio of Janeiro, and Usage amongst the Portugals and Indians…,* éd. Samuel Purchas, in *Purchas, his Pilgrimes,* vol.XVI, pp.195-196, Glasgow, 1906.

LACHMUND (FRIEDRICH), *Orychtographia Hildesheimensis sive Admirandorum Fossilium quæ in Tractu Hildesheimensi Reperiuntur,* Hildesheim, 1669.

LA CROIX (ANDRE-PHEROTEE DE), *Relation universelle de l'Afrique ancienne et moderne,* Lyon, 1688.

LA MARTINIERE (PIERRE MARTIN DE), *Voyage des pays septentrionaux,* Paris, 1682 (1655).

LA PEYRERE (ISAAC DE), *Relation du Groenland,* Paris, 1647.

LAMBSPRINGK (LAMBERT SPRING, DIT), *Herzlicher teuscher Traktat vom philosophischen Steine,* Francfort, 1625 (1598).

LAMBSPRINGK (LAMBERT SPRING, DIT), *Traité de la pierre philosophale,* Paris, Denoël, 1972.

LANDRE (CHRISTOFLE), *Œccoïatrie*, Paris, 1573.

LE BLANC (VINCENT), *Les Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc,* Paris, 1648

LE LARGE (FRANÇOIS), *Explications des figures qui sont sur le globe terrestre de Marly,* 1703, Bibliothèque Nationale, ms fr 13366.

LEGRAND (JOACHIM), "Dissertation sur la côte orientale d'Afrique, depuis Mélinde jusqu'au détroit de Bab el Mandel", annexée à Jérôme Lobo, *Relation historique d'Abyssinie,* éd. Joachim Legrand, Paris, 1728.

LEGUAT (FRANÇOIS), *Voyage et avantures de F. Leguat et de ses compagnons en deux isles désertes des Indes orientales,* Paris, éd. de Paris, 1995 (1708).

LEIBNIZ (GOTTFRIED WILHELM), *Protogæa sive de Prima Facie Telluris et Antiquissimæ Historiæ Vestigiis in ipsis Naturæ Dissertatio*, Göttingen, 1749.

LEIBNIZ (GOTTFRIED WILHELM), *Protogée ou de la formation et des révolutions du globe,* Paris, 1859 (1749).

LEIBNIZ (GOTTFRIED WILHELM), *Protogæa, ou de l'aspect primitif de la terre,* Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993 (1749).

LEMERY (NICOLAS), *Dictionnaire ou traité universel des drogues simples,* Paris, 1698.

LEMERY (NICOLAS) & MORELOT (SIMON), *Dictionnaire ou traité universel des drogues simples,* Paris, 1807.

LEMNIUS (LEVINUS), *les Occultes secrets de nature,* Paris, 1567.

LEON L'AFRICAIN (JEAN), *Description de l'Afrique,* éd. A.Epaulard et Th. Monod, Paris, 1957 (1526).

LEONARD DE VINCI, *Carnets,* éd. Edward MacCurdy, Paris, Gallimard, 1986.

LERY (JEAN DE), *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil,* éd. Frank Lestringant, Paris, Livre de poche, 1994 (1578).

LINNE (CARL VON), *Système de la nature,* Paris, 1793 (1734 en latin).

LINOCIER (GEOFFROY), *Histoire des plantes avec leurs pourtraicts, à laquelle sont adjoutées celles des simples, aromatiques, animaux à quatre pieds, oiseaux, serpens et autres bêtes venimeuses,* Paris, 1584.

LINSCHOETEN (JAN HUYGHEN VAN), *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot Hoillandois aux Indes orientales,* Amsterdam, 1610 (1591).

LOBO (JEROME), *Relation de l'Empire des Abyssins,* éd. Melchisédech Thévenot, in *Relations de divers voyages curieux,* t.IV, Paris, 1672.

LOBO (JEROME), *Relation de la rivière du Nil,* éd. Henri Justel, in *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en l'Amérique* , Paris, 1674.

LOBO (JEROME), *Relation historique d'Abyssinie,* éd. Joachim Legrand, Paris, 1728.

LONICER (ADAM), *Naturalis Historiæ Opus Novum,* Francfort, 1551.

LUDOLF (JOB), *A New History of Ethiopia,* Londres, 1682.

LUSITANUS (AMATUS), *In Dioscoridis de Materia Medica Libros quinque Enarrationes,* Strasbourg, 1532.

LUTHER (MARTIN), *Predigt vom verlorenen Schaf,* in *Schriften,* éd. de Weimar, t.XXXVI, 1909.

MANARDO (GIOVANGIACOPO), *Epistolarum Medicinalium Libri XX,* Lyon, 1549 (1521).

MARINI (ANDREA), *Discorso contro la falsa opinione dell'alicorno,* Venise, 1566.

MARMOL CARAVAJAL (LUYS DEL), *L'Afrique de Marmol dans la traduction de Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt,* Paris, 1667.

MARTENS (FRIEDRICH), *Description des animaux de Spitzbergen,* in *Recueil de voyages au Nord contenant divers mémoires très utiles au commerce et à la navigation,* t.II, Amsterdam, 1715.

MATTIOLI (PIETRO ANDREA), *Commentaires sur les six livres de Dioscoride de la matière médicinale,* Lyon, 1572 (1554).

MEDICIS (CATHERINE DE), *Lettres,* éd. Baguenault de Puchesse, Paris, 1909.

MERCATOR (GERARD), *Atlas Minor,* Amsterdam, 1607.

MERCATOR (GERARD), *Atlas Minor,* trad. M. de la Popelinière, Amsterdam, 1630.

MEROLLA DA SORRENTO (JEROME), *A Voyage to Congo and several other Countries, chiefly in South Africa,* in John Pinkerton, *A General Collection of the Best and most Interesting Voyages and Travels in all Parts of the World,* vol.XVI, 1814.

MILLET (SIMON-GERMAIN), *Thrésor sacré ou inventaire des sainctes reliques du thrésor de l'abbaye royale de Saint-Denis,* Paris, 1645.

MISSON (MAXIMILIEN), *Nouveau Voyage d'Italie, fait en l'année 1688,* La Haye, 1691.

MIZAULD (ANTOINE), *Le Livre d'Arcandam, qui traite des prédictions d'astrologie,* Paris, 1587.

MOCQUET (JEAN), *Voyages,* Paris, 1617.

MONTFAUCON (BERNARD DE), *Supplément à l'antiquité expliquée,* vol.III, Paris, 1724.

MONTFAUCON (BERNARD DE), *Les Monumens de la monarchie françoise,* Paris, 1733.

MOSCARDO (LODOVICO), *Note overo memorie del Museo,* Padoue, 1656.

MUNSTER (SEBASTIEN), *Cosmographia universalis,* Bâle, 1550.

MUNSTER (SEBASTIEN) & BELLEFOREST (FRANÇOIS DE), *La Cosmographie universelle de tout le Monde,* Paris, 1575.

MUNSTER (SEBASTIEN), *La Cosmographie universelle contenant la situation de toutes les parties du Monde,* Paris, 1586.

NIEREMBERG (JEAN EUSEBE DE), *Historia Naturæ, Maxime Peregrinæ,* Anvers, 1635.

NIZA (MARCOS DE), *Relation de Cibola,* éd. Terneaux Compans, in *Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles de l'Amérique,* Paris, 1840.

OGILBY (JOHN), *Africa, being an accurate Description of the Regions of Aegypt, Barbary, Lybia and Billebulgerid, the Land of Negroes, Guinee, Aethiopia and the Abyssines,* Londres, 1670.

OLAUS MAGNUS, *Histoire des pays septentrionaus,* Anvers, 1561 (1555).

ORTELIUS (ABRAHAM), *Théâtre de l'Univers, contenant les cartes de tout le monde*, Amsterdam,1598 (1581).

PARACELSE (THEOPHRASTE BOMBAST VON HOHENHEIM, dit), *Auslegung der Figuren, so zu Nürenberg gefund sein worden* (1533), in *Sämtliche Werke,* t.XII, éd. Karl Studhoff, Munich-Berlin, 1933.

PARE (AMBROISE), *Le Livre des venins,* Paris, 1579

PARE (AMBROISE), *Discours de la mumie, de la licorne, des venins et de la peste,* Paris, 1582

PARE (AMBROISE), *Discours de la licorne,* in *Œuvres complètes,* Genève, Slatkine, 1970 (Reprint de l'édition Malgaigne, 1840-1841).

PARE (AMBROISE), *Réplique d'Ambroise Paré à la réponse faite contre son discours de la licorne,* Paris, 1584.

PEIRESC (NICOLAS FABRI DE), *Lettres,* éd. Ph. Tamizey de Larroque, t.V, Paris, 1888.

PLATTER (FELIX & THOMAS), *Félix et Thomas Platter à Montpellier, Notes de voyage de deux étudiants bâlois,* Marseille, Lafitte Reprints, 1979.

PLATTER (THOMAS), *Description de Paris,* Paris, 1896.

POMET (PIERRE), *Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux et des minéraux,* Paris, 1696.

POMIS (DAVID), *Dittionario novo hebraïco, molto copioso, dechirato in tre lingue,* Venise, 1587.

POSSOT (DENIS), *Le Voyage de la Terre Sainte composée par maître Denis Possot et achevé par Messire Charles Philippe,* Genève, Slatkine, 1971 (Reprint de l'édition de Ch. Scheffer, Paris, 1890) (1532).

POTIER (PIERRE), *Pharmacopea Spagyrica* in *Opera omnia Medica et Chymica,* Lyon, 1645.

PRIMEROSE (JACOB), *De Vulgi Erroribus in Medicina,* Amsterdam, 1639.

PRIMEROSE (JACOB), *Traité sur les erreurs vulgaires de la médecine,* Lyon, 1689.

PURCHAS (SAMUEL), *Hakluytus Posthumus, or Purchas his Piligrimes, containing a History of the World in Sea Voyages and Land Travels* Glasgow-Londres, Hakluyt Society, 20 vol.,1905-1907.

PURCHAS (SAMUEL), *Samuel Purchas & his Pilgrimes,* 4 vol., Londres, 1626 (1613).

RABELAIS (FRANÇOIS), *Le Quart livre des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel,* in *Œuvres complètes,* Classiques Garnier, 1962.

RABELAIS (FRANÇOIS), *Le Cinquiesme livre des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel,* in *Œuvres complètes,* Classiques Garnier, 1962.

RAMIREZ DE CARRION (MANUEL), *Maravilas de Naturaleza,* Madrid, 1629.

RANCHIN (FRANÇOIS), *Œuvres pharmaceutiques,* Lyon, 1624.

RAUCHWOLF (LEONHARDT), *Itinerary into the Eastern Countries,* éd. John Ray, in *A Collection of Curious Travels and Voyages,* Londres, 1693.

RAMUSIO (GIOVANNI BATTISTA), *Delle Navigationi e Viaggi,* 3 vol., Venise, 1606.

RAY (JOHN), *A Collection of Curious Travels and Voyages,* Londres, 1693.

REIES (GASPARD A), *Elysius Jucundarum Questionum Campus,* Bruxelles, 1661.

REISEL (SALOMON), "De Unicornu Marino Duplici", in *Miscellanea Curiosa sive Ephemeridum Medico-Physicarum Germanicarum,* Stuttgart, 1699-1700.

RENAUDOT (EUSEBE), *Anciennes relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle,* Paris, 1718.

RENAUDOT (THEOPHRASTE) & alii, *Quatriesme centurie des questions traitées aux conférences du Bureau d'adresse,* Paris, 1641.

RENOU (JEAN DE), *Œuvres pharmaceutiques,* Lyon, 1636.

REUSNER (NICOLAS), *Emblemata, partim Ethica et Physica, partim Vero Historica et Hieroglyphica,* Francfort, 1581.

ROCHEFORT (CESAR DE), *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique,* Rotterdam, 1668.

RONDELET (GUILLAUME), *Histoire des poissons,* Lyon, 1558.

RUYSCH (HENRI), *Theatrum Omnium Animalium,* Amsterdam,1718.

SACCHS (PAUL), *Monocerologia, seu de Genuinis Unicornibus Dissertatio,* 1676.

SAINTONGE (JEAN FONTENEAU, dit ALFONSE DE), *La Cosmographie avec l'espère et régime du soleil et du nord,* in *Recueil de documents pour servir à l'histoire de la géographie,* Paris, 1904 (1544).

SAMBUCUS (JOHANNES), *Emblemata et Aliquot Nummi Antiqui Operis,* Anvers, 1566.

SAN GEMINIANO (GIOVANNI DA), *Summa de Exemplis et Rerum Similitudinibus Locupletissima,* Anvers, 1597.

SANSOVINO (FRANCESCO), *Venetia citta nobilissima,* Venise, 1581.

SCALIGER (JULES-CESAR), *Exoticarum Exercitationum de Subtilitate ad Hieronymum Cardanum,* Paris, 1557.

SCALIGER (PAUL), *Explanatio Nimirum, Vaticiniorum et Imaginum Ioachimi Abbatis Florensis Calabriae et Anselmi Episcopi Marsichani,* Cologne, 1570.

SCEVE (MAURICE), *Délie, objet de plus haute vertu,* Lyon, 1544.

SCEVE (MAURICE), *Délie, objet de plus haute vertu,* Lyon, 1564.

SCHENCK (JOHANN), *Observationum Medicarum, Rararum, Novarum, Admirabilium et Monstrosarum,* Francfort, 1600.

SCHEUCHZER (JOHANN JAKOB), *Physique Sacrée ou histoire naturelle de la Bible,* Amsterdam, 1732.

SCHULTENS (ALBERT), *Commentarius in Jobum,* Leyde, 1773.

SCHWENCKFELD (CASPAR), *Theorio-Tropheum Silesiæ,* 1603.

SENNERT (DANIEL), *De Lapidibus et Gemmis,* in *Epitome Naturalis Scientiæ,* Wittenberg, 1633.

SETTLE (DIONESE), *The Second Voyage of Martin Frobisher,* in John Pinkerton, *A General Collection of the Best and most Interesting Voyages and Travels in all Parts of the World,* vol.XII, 1812.

SENFRID (JOHAN HEINRICH), *Medulla Mirabilium Naturæ,* Nuremberg, 1679.

SHAKESPEARE (WILLIAM), *Jules César,* 1600.

SHAKESPEARE (WILLIAM), *La Tempête,* 1611.

SILVATICUS (JOHANNES BAPTISTA), *De Unicornu, Lapide Bezaar, Smaragdo & Margaritis, eorumque in Febribus Usu Tractatio,* Bergame, 1605.

SOREL (CHARLES), *Discours sur l'Académie française,* Paris, 1654.

SPIRITO (LORENZO), *Le Passetemps de la fortune des dez,* Paris, 1637.

STALPART VAN DER WIEL (CORNELIUS), *Observations de médecine, d'anatomie et de chirurgie,* Paris, 1758 (1680).

SURIUS (LAURENT), *Histoire ou commentaires de toutes choses mémorables avenues depuis LXX ans,* Paris, 1571.

SYLVIUS (JACQUES), *De Medicamentorum Simplicium Delectu, Preparationibus, Mictionis Modo,* Paris, 1542.

SYLVIUS (JACQUES), *La Pharmacopée,* Paris, 1625.

TAVERNIER (JEAN-BAPTISTE), *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes,* Paris, 1679.

TELLEZ (BALTHAZAR), *Relation de la Haute Éthiopie, écrite sur les lieux*, éd. Melchisédech Thévenot, in *Relations de divers voyages curieux,* Paris, 1672.

TEMPESTA (ANTONIO), *La curiosa raccolta di diversi animali quadrupedi,* Rome, 1636.

TENTZEL (WILHELM ERNST), "Epistola ad Magliabecchium de Sceleto Elephantino Tonnæ nuper effosso", in *Philosophical transactions of the Royal Society*, t.XIX, pp.757-776, Londres, 1697.

THEVENOT (MELCHISEDECH), *Relations de divers voyages curieux,* Paris, 1672, 1696.

THEVET (ANDRE), *Cosmographie de Levant,* Paris, 1554.

THEVET (ANDRE), *Cosmographie Universelle,* Paris, 1575.

THEVET (ANDRE), *Les Singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs terres et îles découvertes de notre temps,* éd. P. Gaffarel, Paris, 1878.

THEVET (ANDRE), *Les Singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique, et de plusieurs terres et îles découvertes de notre temps,* Paris, 1557.

THOU (JACQUES-AUGUSTE DE), *Historia sui Temporis,* Paris, 1630.

THOU (JACQUES-AUGUSTE DE), *Histoire de monsieur de Thou des choses arrivées de son temps,* Paris, 1649.

TOPSELL (EDWARD), *The History of Four-Footed Beasts,* New York, Da Capo Press, 1967 (Reprint de l'édition de Londres, 1658) (1607).

TULP (NICOLAS), *Observationes Medicæ,* Amsterdam, 1652.

URFE (HONORE D'), *La Fontaine enchantée de la vérité d'amour,* in *L'Astrée,* Paris, 1619.

URRETA (LUIS DE), *Historia Ecclesiastica, politica, natural y moral de los grandos y remotos reynos de la Etiopia, monarchia del emperador llamado preste Juan de las Indias,* Valence, 1611.

VALDECEBRO (ANDRES DE), *Gobierno moral y politico hallado en las fieras y animales sylvestres,* Madrid, 1658.

VALENTIN (BASILE), *Currus Triumphalis Antimonii,* éd. P.J. Faber, Toulouse, 1646.

VALENTIN (BASILE), *Le Chart triomphal de l'antimoine,* éd. S. Matton, Paris, Retz, 1977.

VALENTIN (MICHAEL-BERNARD), *Museum Museorum,* Francfort, 1704.

VALERIANUS (PIERIUS; JEAN-PIERRE VALERIAN, DIT), *Hieroglyphica, sive de Sacris Ægyptiorum aliarumque Gentium Litteris Commentariorum,* Lyon, 1610.

VALERIANUS (PIERIUS; JEAN-PIERRE VALERIAN, DIT), *Hieroglyphiques,* Lyon, 1615.

VALLE (PIETRO DELLA), *Quatriesme et dernière partie des fameux voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, surnommé l'illustre voyageur,* Paris, 1664.

VŒGT (GISBERT), *Selectarum Disputationum Theologicarum,* Amsterdam, 1648.

VULSON DE LA COLOMBIERE (MARC), *La Science héroïque,* Paris, La Place Royale, 1991 (1644).

WEBBE (EDWARD), *His Travailes,* Londres, 1590.

WECKER (JEAN-JACQUES), *Antidotarium Geminum Generale et Speciale,* Bâle, 1595.

WECKER (JEAN-JACQUES), *Le Grand Dispensaire ou trésor particulier des préservatifs,* Genève, 1609.

WECKER (JEAN-JACQUES), *Les Secrets et merveilles de nature,* Lyon, 1586.

WORM (OLE), *Museum Wormianum seu Historia Rerum Rariorum,* Leyde, 1655.

WOTTON (EDWARD), *De Differentiis Animalium,* Paris, 1552.

WYCHE (PETER), *A Short Relation of the River Nile,* Londres, 1669.

1.2.3 TEXTES ET AUTEURS DE 1760 A 1900

Archæologia, vol.XXVI, 1836, p.275 & vol.XXXXIV, 1870, pp.373-382.

"Chiru, ou licorne de l'Himalaïa", in *Revue Britannique,* t.XIII, pp.371-373, Paris, 1827.

Dictionnaire des Sciences, des lettres et des arts de M.N. Bouillet, 1854.

Dictionnaire d'E. Littré, 1863.

Dictionnaire de B. Dupiney de Vorrepierre, 1864.

Dictionnaire Larousse du XIXème siècle, 1873.

*Dictionnaire de l'Académie,*1879.

Dictionnaire de Bescherelle, 1887.

"Erreurs et préjugés des anciens auteurs sur quelques animaux", in *Le Magasin pittoresque,* p.212, Paris,1842.

"Nouveaux doutes sur l'existence de la licorne", in *Bulletin des sciences naturelles de géologie,* t.IV, pp.417-419, Paris,1825.

"The Romance of Natural History", in *The Athenæum,* n°1730, p.874,1860.

AMOREUX (P.-J.), *Revue de l'histoire de la licorne,* Paris, 1818.

BAIKIE (WILLIAM BALFOUR), "In Search of a Unicorn", in *The Athenæum,* n°1816, p.212,1862.

BARROW (JOHN), *Travels in Southern Africa,* Londres, 1806.

BERTRAND (ÉLIE), *Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles universels,* La Haye, 1763.

BRAND (JOHN), *Observations on the Popular Antiquities of Great Britain,* vol.III, Londres, 1870.

CAHIER (CHARLES), "Le Physiologus ou bestiaire", in *Mélanges d'archéologie,* t.II, Paris, 1851.

CHARTON (ÉDOUARD-THOMAS), *Voyageurs anciens et modernes, ou choix des relations de voyages les plus intéressantes depuis le cinquième siècle avant Jésus Christ* , 4 volumes, Paris, 1855-57.

CRANTZ (DAVID), *The History of Greenland,* Londres, 1820 (1768).

CUVIER (GEORGES), *De l'Histoire naturelle des cétacés,* Paris, 1836.

DARLINGTON (WILLIAM), *Memorials of John Bartram and Humphry Marshall,* Philadelphie, 1849.

DIDEROT (DENIS), *L'Encyclopédie,* articles "Licorne" et "Licorne fossile", 1765.

DOUET D'ARCQ (L.), "Mémoires de la Société littéraire de Lyon", in *Revue des sociétés savantes des départements,* Paris, t.X, pp.253-263,1869.

ELOFFE (A.), *Histoire naturelle des cornes,* Paris, 1866.

FRESNEL (FULGENCE), "Extraits d'une lettre sur certains quadrupèdes réputés fabuleux", in *Journal asiatique,* 1844.

GALTON (FRANCIS), *The Narrative of an Explorer in Tropical South Africa,* Londres, 1853.

GAY (VICTOR), *Glossaire archéologique du Moyen-Âge et de la Renaissance,* Paris, 1928 (1883).

GOULD (CHARLES), *Mythical Monsters,* Londres, 1886.

HARRIS (WILLIAM CORNWALLIS), *Portraits of the Game and wild Animals of Southern Africa,* Londres, 1840.

HAUGHTON (W.), "On the Unicorn of the Ancients", in *Annals and Magazine of Natural History,* Londres, 1862.

HIRST (JOSEPH), "On the Religious Symbolism of the Unicorn", in *Archaeological Journal,* vol.XLI, pp.231-241.

HOEFER (FERDINAND), *Histoire de la zoologie,* Paris, 1873.

HUC (ÉVARISTE), *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine,* Paris, 1850.

HULME (F. EDWARD), *Natural History Lore and Legend,* Londres, 1895.

JEAN PAUL, *Siebenkäs,* Paris, Aubier, 1960 (1795).

JEHAN DE SAINT-CLAVIEN (LOUS-FERDINAND), *Dictionnaire de zoologie ou histoire naturelle,* Paris, 1852.

JONG (CORNELIUS DE), *Reisen nach dem Vorgebirge der guten Hoffnung,* Hambourg, 1803.

KANT (EMMANUEL), *L' unique Fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu* (1763).

KATTE (A. VON), *Reisen in Abyssinien im Jahre 1836,* Stuttgart, 1838.

KLAPROTH (HENRI-JULES DE), "Description du Tibet", in *Nouveau Journal asiatique,* 1830.

LABORDE (LEON E.S.J. DE), *Notice des émaux, bijoux et objets divers du Musée du Louvre,* Paris, 1853.

LACEPEDE (ÉTIENNE DE LA VILLE, COMTE DE), *Histoire naturelle des cétacés,* Paris, 1804.

LATERRADE (JEAN-FRANÇOIS), *Notice en réfutation de la non-existence de la licorne,* Bordeaux, 1836.

LEWYSOHN (L.), *Die Zoologie des Talmuds,* Francfort, 1858.

LICHTENSTEIN (MARTIN), *Darstellung neuer oder wenig bekannter Saügethiere,* Berlin, 1829.

LINK (H.F.), *Le monde primitif et l'antiquité expliqués par l'étude de la nature,* Paris, 1837.

MALTE-BRUN (CONRAD), *Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du Monde,* Paris, 1817.

NIEBUHR (CARSTENS), *Voyage en Arabie et dans d'autres pays circonvoisins,* Amsterdam, 1779.

ORBIGNY (CHARLES D'), *Dictionnaire universel d'Histoire naturelle,* Paris, 1872 (1846).

PALLAS (PETER SIMON), *Spicilegia Zoologica,* Berlin, 1774.

PALLAS (PETER SIMON), *Natürgeschichte merkwürdiger Thiere,* Berlin, 1778.

PELADAN (ADRIEN), "Recherches sur la zoologie mystique des églises de Lyon", in *Mémoires de la société littéraire de Lyon,* pp.189-194, 1867.

PRZEWALSKI (NICOLAS M.), *Voyage en Mongolie et Pays des Tangoutes,* Paris, 1880.

RAY (PLAYCARD-AUGUSTIN-FIDELE), *Zoologie universelle et portative, ou Histoire naturelle de tous les animaux connus,* Paris, 1788.

READE (W. WINSTON), *Savage Africa, being the Narrative of a Tour in Equatorial, south-western and north-western Africa,* Londres, 1863.

RECLUS (ÉLYSEE), *Nouvelle Géographie universelle,* Paris, 1882-1888.

REUSSER (G.), "Sur l'existence de la licorne", in *Magasin encyclopédique ou Journal des sciences, des lettres et des arts,* t.V, pp.311-316, Paris, 1797.

RÜPPEL (EDWARD), *Reisen in Nubien und Kordofan,* Francfort, 1829.

RUSSEGER (JOSEPH), *Reisen in Europa, Asien und Afrika,* STUTTGART, 1843.

SAND (GEORGE), *Un coin du Berry et de la Marche,* in *L'Illustration,* 1847.

SOMMERAND (EDMOND DU), *Catalogue du musée des thermes de l'hôtel de Cluny,* Paris, 1884.

SPARRMAN (ANDERS), *Voyage au cap de Bonne Espérance et autour du Monde avec le capitaine Cook,* Paris, 1787.

THUNBERG (CARL PETER), *Voyages au Japon par le cap de Bonne Espérance, les isles de la Sonde, etc…,* Paris, An IV.

TURNER (SAMUEL), *Ambassade au Tibet et au Boutan,* Paris, 1800.

WAROQUIER DE COMBLES (COMTE DE), *tableau généalogique, historique, chronologique, héraldique et géographique de la noblesse,* Paris, 1787.

1.2.4 SOURCES LITTERAIRES

ASTORG (BERTRAND D'), *Le Mythe de la dame à la licorne,* Paris, Seuil, 1963.

BARRES (MAURICE), *Le Jardin de Bérénice* (1891).

BEAGLE (PETER S.), *The Last Unicorn,* Viking Press, 1980.

BEARDSLEY (AUBREY), *L'Histoire de Vénus et Tannhaüser,* Montpellier, Fata Morgana, 1989 (1907).

BORGES (JORGE LUIS), *La Pudeur de l'histoire* (1952).

BORGES (JORGE LUIS) & GUERRERO (MARGARITA), *Le Livre des êtres imaginaires* (1967).

BRINK (ANDRE), *Tout au contraire,* Paris, Stock, 1994.

CAROLL (LEWIS), *De l'autre Côté du miroir* (1821).

CENDRARS (BLAISE), *Le Lotissement du ciel* (1949).

DUNSANY (LORD), *La Fille du roi des Elfes,* Paris, Denoël, 1976 (1924).

ECO (UMBERTO), *L'Ile du jour d'avant*, Paris, Fayard,1996.

ECO (UMBERTO), *Le Nom de la Rose,* Paris, Fayard, 1982.

ELIOT (THOMAS STEARNS), *Poèmes,* Paris, Seuil, 1969.

ENDE (MICHAEL), *L'Histoire sans fin,* Paris, Stock, 1984.

FLAUBERT (GUSTAVE), *La Tentation de Saint Antoine* (1849).

FLETCHER (GEORGE U.), *The Well of the Unicorn,* New York, 1948.

GENET (JEAN), *Journal du voleur* (1949).

GREEN (MICHAEL), *De Historia et Veritate Unicornis,* Philadelphie, Running Press, 1983.

GRIMM (JACOB & WILHELM), *Le Vaillant petit tailleur*, 1812-1815.

JOHNSGARD (PAUL & KARINE), *Dragons and Unicorns, a Natural History,* New York, St Martin's Press, 1992.

JOYCE (JAMES), *Ulysses* (1922).

MURAKAMI (HARUKI), *La Fin des temps*, Paris, Seuil, 1992.

MURDOCH (IRIS), *The Unicorn* (1963).

NERUDA (PABLO), *J'avoue que j'ai vécu, Mémoires* (1974).

NORFOLK (LAWRENCE), *The Pope's Rhinoceros* (1996).

PROUST (MARCEL), *Du côté de chez Swann* (1913).

READE (CHARLES), *The Cloister and the Hearth,* New-York, 1861.

RILKE (RAINER MARIA), *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* (1910).

RILKE (RAINER MARIA), *Nouveaux Poèmes* (1908).

RILKE (RAINER MARIA), *Sonnets à Orphée* (1923).

SAND (GEORGE), *Jeanne* (1844).

SAND (GEORGE), *Journal d'un voyageur pendant la guerre* (1871).

SEGALEN (VICTOR), *La Grande Statuaire de Chine,* in *Œuvres complètes,* t.II, collection Bouquins, Robert Laffont, 1995 (1919).

SEGALEN (VICTOR), *La Queste à la licorne de Messire Beroald de Loudun,* in *Œuvres complètes,* t.II, collection Bouquins, Robert Laffont, 1995 (1919).

TOMEO (JAVIER), *Histoires naturelles,* Paris, José Corti, 1993.

TOURNIER (MICHEL), *Gaspar, Melchior et Balthazar* (1970).

VANCE (JACK), *Le Jardin de Suldrun,* Paris, Presses Pocket, 1984.

VANCE (JACK), *La Perle verte,* Paris, Presses Pocket, 1986.

VANCE (JACK), *Madouc,* Paris, Presses Pocket, 1990.

VOLTAIRE, *La Princesse de Babylone* (1768).

WHITE (TERENCE H.), *The Once and Future King,* Londres, Collins, 1958 (1939).

WILLIAMS (TENNESSE), *La Ménagerie de verre (1945).*

WOODRUFF (UNA), *Inventorum Natura, The Wonderful Voyage of Pliny,* Limpsfield, Paper Tiger, 1979.

YEATS (WILLIAM BUTLER), *The Unicorn from the Stars* (1934).

ZELAZNY (ROGER), *Le Signe de la licorne,* Paris, Denoël, 1978.

2. ÉTUDES ET ARTICLES

2.1 DOCUMENTATION SPECIFIQUE

Rebis, Sexualité et tradition, n°11, 1987.

ACKERMAN (PHYLLIS), "The Lady and the Unicorn", in *The Burlington Magazine,* vol.LXVI, 1935.

ARRABAL (LUCE), "La licorne en Espagne de 1500 à 1660, quelques exemples pris dans l'iconographie et les lettres", in *Iberica III,* Paris, 1981

BAUGEY (CHRISTIAN), "La Chasse à cor et à cri de la licorne au Moyen-Âge", in *Ailleurs,* n°2, 1964.

BEER (RUDOLF RÜDIGER), *Einhorn, Fabelwelt und Wirklichkeit,* Munich, Callwey,1972.

BEER (RUDOLF RÜDIGER), *Unicorn, Myth and Reality,* Londres, J.J. Kery, 1977.

BERSIER (JEAN-EUGENE), *Jean Duvet, Le Maître à la licorne,* Paris, Berger Levrault, 1977.

BOUCLET (ADRIEN), *La Licorne dans la légende et dans l'œuvre d'Ambroise Paré,* thèse de médecine, Toulouse, 1950.

BOULLET (JEAN), "La Merveilleuse Histoire de la licorne", in *Æsculape,* déc.1959.

BRUEMMER (FRED), *The Narwhal, Unicorn of the Sea,* Toronto, Key Porter Books, 1992.

BUNT (CYRIL G.E.), "The Lion and the Unicorn", in *Antiquity,* vol.IV, pp.425-437, Gloucester, 1930.

CAILLOIS (ROGER), "Le Mythe de la licorne", in *Diogène,* n°119, pp.3-26.

CAILLOIS (ROGER), *Le Mythe de la licorne,* Montpellier, Fata Morgana, 1992 (1976).

CANIVET (MARIA TERESA ET PIERRE), "La Licorne dans les mosaïques de Huarte d'Apamène (Syrie, IVème-Vème siècles)", in *Byzantion,* t.XLVIII, pp.57-87, 1979.

CAROUTCH (FRANCESCA-YVONNE), *La Licorne alchimique,* Paris, éd. philosophiques, 1981.

CAROUTCH (FRANCESCA-YVONNE), *Le Livre de la licorne,* Puiseaux, Pardès, 1989.

CASANOWICZ (I.M.), article "Unicorn" in *The Jewish Encyclopedia,* vol.XII, New York, 1916.

COHN (CARL), *Zur literarischen Geschichte des Einhorns,* Berlin, 1896.

COREMANS (VICTOR), *La Licorne et le juif errant,* Bruxelles, 1845.

COSTELLO (PETER), *The Magic Zoo, The natural History of fabulous Animals,* Londres, Sphere books, 1979.

CUISSARD (CHARLES), *Le Symbolisme de la licorne,* Orléans, 1896.

EINHORN (JÜRGEN WERINHARD), *Spiritalis Unicornis, Das Einhorn als Bedeutungsträger in Litteratur und Kunst des Mittelalters,* Münich, W. Fink, 1976.

EINHORN (JÜRGEN WERINHARD), Article "Einhorn", in *Enzyklopädie des Märchens*, t.III, pp.1246-1256, Berlin, 1981.

ERLANDE-BRANDENBURG (ALAIN), *La Dame à la licorne,* Paris, Musées nationaux, 1978.

ETTINGHAUSEN (RICHARD), "Studies in Muslim Icinography, The Unicorn", in *Freer Gallery of Arts Occasional Papers,* vol.I, n°3, Washington, 1950.

FINN (EDOUARD), "La Dame à la licorne", in *Questions de*, n°40, pp.73-94,1981.

FREEMAN (MARGARET), *La Chasse à la licorne,* Lausanne, Edita, 1983.

GAFFRON (NORMA), *Unicorn, Opposing Viewpoints,* New York, Greenhaven Press, 1989.

GERMAIN (LEON), *La Chase à la licorne et l'Immaculée Conception,* Paris, 1897.

GODBEY (ALLEN H.), "The Unicorn in the Old Testament", in *The American Journal of Semitic languages and Litteratures,* vol.LVI, pp.256-296,1939.

HANNEDOUCHE (SIMONE), "La Dame à la licorne", in *Cahiers d'études cathares,* n°22, pp.20-27, 1964.

HATHAWAY (NANCY), *The Unicorn,* New York, Viking Press, 1980.

HÖRISCH (JOCHEN), *Das Tier, das es nicht gibt,* Nördlingen, 1986.

HUMPHREYS (HUMPHREY), "The Horn of the Unicorn", in *Antiquity,* n°105, pp.5-20, Newbury, 1953.

JOSSUA (JEAN-PIERRE), *La Licorne, Histoire d'un couple,* Paris, Cerf, 1985.

JUNG (CARL-GUSTAV), *Psychologie et Alchimie,* Prais, Buchet-Chastel, 1970 (1944).

LE NORMAND (ALBERT), "Sur la Symbolique de la tapisserie de la Dame à la licorne", in *Cahiers de psychologie de l'art et de la culture,* n°6, Paris, 1980.

MEGGED (MATTI), *The Animal that never was,* New York, Lumen Books, 1992.

MONIN (YVES), *Le Message des tapisseries de la dame à la licorne,* Paris, le Point d'O, 1981.

OLIVIER (B.), "La Licorne, invention religieuse et production littéraire", in *Archives des sciences sociales des religions,* vol.XXXI, pp.169-173, 1986.

PLANCHE (ALICE), "La Double Licorne ou Le Chasseur chassé", in *Marche romane,* vol.XXX, pp.237-246, Liège, 1980.

PUPPI (LIONELLO), "Il Purissimo lioncorno", in *Verse Gerusalemme, imagini e temi di urbanistica e di architettura simboliche,* pp.107-115, Rome, Casa del libro, 1982

RESTELLI (MARCO), *Il Ciclo dell'unicorno*, Venise, Saggi Marsilio, 1992.

SAVARE (JEAN), "La Licorne, de la légende à la réalité", in *Revue d'histoire de la Pharmacie,* n°214, pp.177-195, Paris, 1972.

SCHÖNBERGER (GUIDO), "Narwal-Einhorn, Stüdien über einen seltenen Werkstoff", in *Städel Jahrbuch,* Francfort, 1936.

SEMPE (JEAN-CLAUDE), "Charmes et ravissements, chasses et captations, l'unicorne", in *Revue française de Psychanalyse,* vol.XXXVIII, n°1, pp.95-100, 1974.

SHEPARD (ODELL), *The Lore of the Unicorn,* Boston, 1930.

SIERZENSKA (K.-M.), "Wyobrazenia zwiastowania z jednoroczem w polskiej plastyce gotyckiej", in *Sprawodzania poznanskiego Towarzystwa przyjaciol Nauk,* vol.XCVIII, pp.73-77, Poznan, 1981.

SMITH (PAUL J.), "Rabelais et la licorne", in *Études rabelaisiennes,* t.XIX, Genève, Droz, 1987.

SOUTH (MALCOLM), "The Unicorn", in *Mythical and Fabulous Creatures, A Source Book and Research Guide,* pp.5-24, New-York, 1985.

VERLET (PIERRE) & SALER (FRANCIS), *La Dame à la licorne,* Paris, Braun, 1960.

WALTER (HERMANN), "Un designo di Pierre d'Alost e il dibattito seicentesco sull'alicorno", communication au colloque *L'Uomo e la natura del Rinascimento,* Chianciano-Montepulciano, 1992.

WILLIAMSON (JOHN), *The Oak King, The Holy King and the Unicorn. The Myths and Symbolism of the Unicorn,* New York, 1986.

WISCHNITZER (RACHEL), "The Unicorn in Christian and Jewish Art", in *Historia Judaica,* vol.XII, pp.141-156, New York, 1951.

2.2 DOCUMENTATION GENERALE ET ANNEXE

To the Donor in Homage, a Catalogue of Restored Paintings from Karolina Lanckoronska Donation, Cracovie, Musée du Wavel, 1998.

Adam et Eve, de Dürer à Chagall, Paris, Musées nationaux, 1992.

Gli Affreschi di Paolo III a Castel Sant'Angelo, Rome, De Luca, 1982.

Indes Merveilleuses, L'Ouverture du monde au XVIème siècle, Catalogue d'exposition, Paris, Bibliothèque Nationale, 1993.

Histoires tissées, Brocards célestes, Catalogue d'exposition, Avignon, Palais des papes, 1997.

ABDALLAH (THOURAYA), *La Découverte de l'Asie orientale par la France au XVIème siècle,* Thèse, Grenoble II, 1994.

ABEL (ARMAND), *Le Roman d'Alexandre, légendaire médiéval,* Bruxelles, 1955.

ABEL (OTHENIO), *Vorzeitliche Tierreste im deutschen Mythus, Brauchtum und Volksglauben,* Iena, G. Fischer, 1939.

ADAMS (GEORGE PERCY), *Travel Litterature and the Evolution of the Novel,* University Press of Kentucky, 1983.

ATKINSON (GEOFFROY), *Les Nouveaux horizons de la Renaissance française,* Paris, Droz, 1935.

ATKINSON (GEOFFROY), *Les Relations de voyage au XVIIème siècle et l'évolution des idées,* Genève, Slatkine reprints, 1972 (1935).

AVRIL (FRANÇOIS) & REYNAUD (NICOLE), *Les Manuscrits à peintures en France, 1440-1520,* Paris, Bibliothèque Nationale, 1993.

BACHELARD (GASTON), *Fragments d'une poétique du feu,* Paris, PUF, 1988.

BACHELARD (GASTON), *La Formation de l'esptit scientifique,* Paris, Vrin, 1993 (1938).

BALTRUSAITIS (JURGIS), *Le Moyen-Âge fantastique, Antiquités et exotismes dans l'art gothique,* Paris, Flammarion, 1981 (1955)

BALTRUSAITIS (JURGIS), *Réveils et prodiges, Les Métamorphoses du gothique,* Paris, Flammarion, 1988 (1960)

BARATAY (ÉRIC), "Zoologie et église catholique dans la France du XVIIIème siècle (1670-1840): une science au service de Dieu", in *Revue d'histoire des sciences,* t.XLVIII-3, pp.241-165, Paris, P.U.F., 1995.

BARATAY (ÉRIC), *L'Église et l'animal du XVIIème siècle à nos jours,* Paris, Cerf, 1996.

BECKWITH (JOHN), *Ivory Carvings in Early Mediaeval England,* Londres, 1972.

BEKE (CHARLES), *Mémoire justificatif en réhabilitation des Pères Pierre Paez et Jérôme Lobo,* Paris, 1848.

BELLOSI (LUCIANO) & alii, *Francesco di Giorgio e il Rinascimento a Sienna,* Milan, Electa, 1993.

BERG (BENGT), *Meine Jagd nach dem Einhorn,* Francfort, 1933.

BERGER DE XIVREY (JULES), *Traditions tératologiques,* Paris, 1836.

BERNARDI (LUCIANO), "Toxines, herbes, épices et licorne à Ripaille en 1391", in *Revue des musées de Genève,* n°222, pp.2-10, 1982.

BERNHEIMER (RICHARD), *Wild Men in the Middle Ages,* Harvard, 1952.

BERRIDGE (W.S.), *Marvels of the Animal World,* Londres, 1921.

BIALOSTOCKI (JAN), *L'Art du Xvème siècle, des Parler à Dürer,* Paris, Pochothèque, 1993.

BIANCIOTTO (GABRIEL), "Sur le Bestiaire d'amour de Richard de Fournival", in *Épopée animale, fable, fabliau, Colloque de la société internationale renardienne,* pp.107-119, Paris, PUF, 1981.

BODENHEIMER (GREDERICK SIMON), "Towards the History of Zoology and Botany in the XVIth Century", in *La Science au XVIème siècle, Colloque de Royaumont,* pp.286-296, Paris, Herman, 1962.

BOILLOT-GAULUPEAU (CHRISTINE), *Les Hommes monstrueux dans la littérature et l'iconographie médiévale,* Thèse, Paris V, 1984.

BOUSQUET-LABOURIE (CHRISTINE), *Les Voyageurs et l'Orient, Étude des rapports entre les textes et les images dans quelques récits manuscrits sur l'Asie aux XIVème et Xvème siècles,* Thèse, Tours, 1994.

BREDEKAMP (HORST), *La Nostalgie de l'antique, Statues, machines et cabinets de curiosité,* Paris, Diderot, 1996.

BRIQUET (CHARLES.-MOÏSE.), *Les Filigranes, Dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition jusque vers 1600,* vol.II et IV, Amsterdam, 1968 (Reprint de l'édition de Paris, 1907).

BROC (NUMA), *La Géographie de la Renaissance,* Paris, C.T.H.S., 1986.

BRUN (PHILIPPE), *Saint Antoine, ermite, Essai de mythologie chrétienne,* Thèse, Grenoble III, 1992.

CAIRE-JABINET (MARIE-PAULE), *La lettre du Prêtre Jean, Étude critique de la confection, de la diffusion et de l'utilisation d'un faux dans l'Europe médiévale,* Thèse, Paris I, 1984.

CARAMAN (P.), *The Lost Empire, the Story of the Jesuits in Ethiopia,* Londres, 1985.

CEARD (JEAN), *La Nature et les prodiges, L'Insolite au XVIème siècle en France,* Genève, Droz, 1977.

CEARD (JEAN), "La Querelle des géants et la vieillesse du monde", in *The Journal of mediaeval and Renaissance Studies,* vol.VIII, 1978

CHARBONNEAU-LASSAY (LOUIS), *Le Bestiaire du Christ,* Paris, Desclée de Brouwer, 1940.

CHASTEL (ANDRE), *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent de Médicis,* Paris, 1959.

CHERRY (JOHN) & ALII, *Mythical Beasts,* Londres, British Museum, 1995.

CLARK (WILLENE B.) & MCMUNN (MEREDITH T.), *Beasts and Birds of the Middle Ages, The Bestiary and its Legacy,* Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1989.

CLEBERT (JEAN-PAUL), *Bestiaire fabuleux,* Paris, Albin Michel, 1971.

COHEN (CLAUDINE), *Le Destin du mammouth,* Paris, Seuil, 1994.

COHEN (JEAN-BERNARD), "La Découverte du nouveau monde et la transformation de l'idée de la nature", in *La Science au XVIème siècle, Colloque de Royaumont*, pp.190-210, Paris, Herman, 1962.

COLE (F.J.), "The History of Albrecht's Dürer's Rhinoceros in Zoological Litterature, in Science, Medicine and History" in *Essays on the Evolution of Scientific Thought and Medical Practice, Written in Honour of Charles Singer,* Londres, 1953.

CONRAD (L.), NEVE (M.), NUTTON (V.), PORTER (R.), WEAR (A.), *The Western Medical Tradition,* Cambridge University Press, 1995.

COSTE (C.), "Anciennes figurations du rhinocéros", in *Acta Tropica,* vol.III, 1946.

CRONE (G.R.), *The Voyages of Cadamosto and other Documents on Western Africa in the second half of the Fifteenth Century,* Londres, 1837.

CUMMING (W.P.), SKELTON (R.A.) & QUINN (D.B.), *La découverte de l'Amérique du Nord,* Paris, Albin Michel, 1982.

CUST (ROBERT H. HOBART), "On some overlooked Masterpieces", in *The Burlington Magazine*, Londres, 1904.

DÄHNHARDT (OSKAR), *Natursagen, eine Sammlung naturdeutender sagen, Märchen, Fabeln und Legenden,* Leipzig, 1907.

DAHLBÆCK (BENGT), "Survivance de la tradition médiévale dans les fêtes françaises de la Renaissance", in Jean Jacquot & alii, *Les Fêtes de la Renaissance (I),* pp.397-404, Paris, C.N.R.S., 1956.

DEBUS (ALLEN G.), *Man and nature in the Renaissance,* Cambridge, 1978.

DELAUNAY (PAUL), *La Zoologie au XVIème siècle,* Paris, Hermann, 1962.

DELORT (ROBERT), *Les Animaux ont une histoire,* Paris, Seuil, 1984.

DELUMEAU (JEAN), *La Civilisation de la Renaissance,* Paris, Arthaud, 1984 (1967).

DELUMEAU (JEAN), *Une Histoire du paradis, Le Jardin des délices,* Paris, Fayard, 1992.

DENIS (JEAN-FERDINAND), *Le Monde enchanté, Cosmographie et histoire naturelle fantastique au Moyen-Âge,* Paris, 1843.

DRUCE (GEORGE C.), "The Mediaeval Bestiaries and their Influence on Ecclesiastical Decorative Art", in *Journal of the British Archaeological Association,* vol.XXVI, pp.35-45, 1930.

DUMAITRE (PAULE), *Ambroise Paré, chirurgien de quatre rois de France,* Paris, Perrin, 1986.

DURAND (GILBERT), *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire,* Paris, Dunod, 1992 (1969).

DURLIAT (MARCEL), *L'Art roman,* Paris, Mazenod, 1982.

DUTEIL (JEAN-PIERRE), *Le Rôle des jésuites en Chine et au Dai-Viet de la mort de François Xavier à la dissolution de la compagnie de Jésus (1552-1773),* Thèse, Paris I, 1993.

DUVERNAY-BOLENS (JACQUELINE), *Les Géants patagons, Voyage aux origines de l'homme,* paris, Michalon, 1995.

DUVIOLS (JEAN-PAUL), *L'amérique espagnole vue et rêvée, Les Livres de voyage de Christophe Colomb à Bougainville,* Paris, Promodis, 1985.

FEBVRE (LUCIEN), *Le Problème de l'incroyance au XVIème siècle. La Religion de Rabelais,* Paris, Albin Michel, 1968.

FESSAGUET (ISABELLE), *Les Métamorphoses d'Orphée, le mythe d'Orphée dans les arts en Italie de 1470 à 1607,* thèse, Paris, E.H.E.S.S., 1987.

FONTURA DA COSTA (A.), *Les déambulations du rhinocéros de Modofar, roi de Cambaye, de 1414 à 1516,* Lisbonne, 1937.

FOUCAULT (MICHEL), *Les Mots et les choses,* Paris, Gallimard, 1966.

GALLO (ROBERTO), *Il Tesoro di San marco e la sua Storia,* Venise, 1967.

GARIN (EUGENIO), *Moyen-Âge et Renaissance,* Paris, Gallimard, 1990 (1954).

GAY (FRANÇOIS), *Une Lignée d'apothicaires,* Montpellier, 1896.

GEORGE (WILMA), *Animals and Maps,* Berkeley, University of California, 1968.

GEORGE (WILMA) & YAPP (BRUNSDON), *The Naming of the Beasts, Natural History in the Medieval Bestiaries,* Londres, Duckwort, 1991.

GIUDICELLI-FALGUIERE (PATRICIA), *Invention et mémoire. Aux origines de l'institution muséographique, les collections encyclopédiques et les cabinets de merveilles dans l'Italie du XVIème siècle,* thèse, Paris I, 1988.

GODWIN (JOSCELYN), *Athanasius Kircher, un Homme de la Renaissance en quête du savoir perdu,* Paris, Pauvert, 1980

GMELIG-NIJBŒR (CAROLINE ALEID), *Conrad Gesner's Historia Animalium, an Inventory of Renaissance Zoology,* Utrecht, 1977.

GUITTARD (E. H.), "Les deux articles les plus précieux de la vieille pharmacopée, Le Bezoard et la corne de licorne", in *Revue d'histoire de la pharmacie,* pp.241-245, 1951.

HAGGARD (HOWARD WILCOX), *Démons, drogues et docteurs,* Paris, Plon, 1961.

HAMBIS (LOUIS), "La Légende du prêtre Jean", in *La Tour Saint Jacques,* vol.VIII, pp.31-46, 1957.

HENKEL (A.) & SCHÖNE (A.), *Emblemata, Handbuch zu Sinnbildkunst des XVI und XVII Jahrhunderts,* Stuttgart, 1978.

HENNEL-BERNASIKOWA MARIA, *The Tapestries of Sigismund Augustus,* Cracovie, Musée du Wavel,1998.

HIRSCH (BERTRAND), *Connaissance et figures de l'Éthiopie dans la cartographie occidentale du XIVème au XVIème siècle,* Thèse, Paris I, 1991.

HOCKE (GUSTAV RENE), *Labyrinthe de l'art fantastique, Le Maniérisme dans l'art européen,* Paris, 1967.

HOFFMANN (DETLEF), *Altdeutsche Spielkarten,* 1500-1650, Nuremberg, Germanisches Nationalmuseum, 1993.

HOWEY (M. OLDFIELD), *The Horse in Magic and Myth,* Londres, 1923.

HUIZINGA (JOHAN), *Le Déclin du Moyen-Âge,* Paris, Payot, 1932.

HUBERT (M.), "Notes de lexicographie thomiste, La Taille de la licorne", in *Archivum Latinitatis Medii Aevi,* t.XXVII, pp.167-187, Bruxelles, 1957.

HUSBAND (T.) & GILMORE-HOUSE (G.), *The Wild Man, Medieval Myth and Symbolism,* New York, 1980.

IMPEY (OLIVER), MC GREGOR (ARTHUR) & ALII, *The Origins of Museums, The Cabinet of Curiosities in XVIth and XVIIth Century Europe,* Oxford, Clarendon Press, 1985.

IRISSOU (LOUIS), "Quelques Montpellierains collectionneurs de curiosités", in *Revue d'histoire de la pharmacie,* 1947.

JACOB (CHRISTIAN), *L'Empire des cartes, Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire,* Paris, Albin Michel, 1992.

JACQUOT (JEAN) & ALII, *Les Fêtes de la Renaissance,* Paris, C.N.R.S., 1955.

JACQUOT (JEAN) & ALII, *Les Fêtes de la Renaissance (II), Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint,* Paris, C.N.R.S., 1975.

JACQUIOT (JOSEPHE), "Le Symbolisme des animaux aux revers de médailles à la Renaissance, XVème-XVIème siècles", in *Le Monde animal au temps de la Renaissance,* pp.51-62, Paris, Touzot, 1990.

JOMARD (M.), *Les Monuments de la géographie,* Paris, 1854.

JOUBERT (F.), LEFEBURE (A.), BERTRAND (P.-F.), *Histoire de la tapisserie en Europe, du Moyen-Âge à nos jours,* Paris, Flammarion, 1995.

KAPPLER (CLAUDE), *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen-Âge,* Paris, Payot, 1980.

KELLER (OTTO), *Die Antike Tierwelt,* Leipzig, 1909.

KNIGHT (DAVID), Zoological Illustration, an Essay towards the History of Printed Zoological Pictures, Folkestone, Dawson, 1977.

LA RONCIERE (CHARLES DE), *La Découverte de l'Afrique au Moyen-Âge,* Le Caire, 1924-27.

LACH (DONALD F.), *Asia in the Making of Europe,* University of Chicago, 1965-70.

LALOUX (VINCENT) & CRUYSMANS (PHILIPPE), *L'Œil du hibou, Le Bestiaire des orfèvres,* Lausanne-Paris, Acatos, 1994.

LAURENT DU TERTRE (MARIE-PIERRE), *Les Navigations atlantiques du Vénitien Alvise Da Mosto et la navigation du Portugais Pedro de Sintra,* Thèse, Paris I, 1987.

LECOCQ (ANNE-MARIE), *François Ier imaginaire,* paris, Macula, 1987.

LECOUTEUX (CLAUDE), *Les Monstres dans la pensée médiévale européenne,* Paris, Sorbonne, 1993.

LELEWEL (J.), *Géographie du Moyen-Âge,* 2 vol., Bruxelles, 1852-57.

LESTRINGANT (FRANK), *André Thevet, Cosmographe des derniers Valois,* Genève, Droz, 1991.

LESTRINGANT (FRANK), *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance ,* Paris, Albin Michel, 1992.

LEVY-VALENSI (J.), *La médecine et les médecins français au XVIIème siècle,* Paris, 1933.

LEWINSOHN (RICHARD), *Histoire des animaux,* Paris, Plon, 1953.

LEY (WILLY), *The Lungfish, the Dodo and the Unicorn, An Excursion into Romantic Zoology,* New York, 1941.

LEY (WILLY), *Animaux fabuleux, créatures imaginaires,* Paris, Julliard, 1955.

LEY (WILLY), *Ces bêtes qui firent nos légendes (The dawn of Zoology),* Paris, France Empire, 1971.

LIGHTBOWN (RONALD W.), *Mediaeval European Jewelry,* Londres, Victoria and Albert Museum, 1992.

LOSKOUTOFF (YVAN), "Astrée à la licorne: l'éloge d'Élisabeth I concluant le 3ème livre des tragiques d'Agrippa d'Aubigné", in *Bibliothèque d'humanisme et de Renaissance,* vol.54, II, 1992.

MACLEAN (IAN), "The Interpretation of Natural Signs, Cardano's de Subtilitate versus Scaliger's Exercitationes", in Brian Vickers & alii, *Occult and Scientific Mentalities in the Renaissance,* Cambridge, 1984.

MALE (ÉMILE), *L'Art religieux du XIIIème siècle en France,* Paris, Armand Colin, 1990 (1898).

MARAN (RENE), *Jacques Cartier, Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542,* Paris, Anthropos, 1968.

MARSDEN (C.A.), "Entrées et fêtes espagnoles au XVIème siècle", in Jean Jacquot & alii, *Les Fêtes de la Renaissance (II), Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint,* pp.389-406, Paris, C.N.R.S., 1975.

MARTIN-MAZAURIC (SIMONE), *Savoirs et philosophie à Paris dans la première moitié du XVIIème siècle; Les Conférences du bureau d'Adresses de Théophraste Renaudot,* thèse, Paris I, 1994.

MCCULLOCH (FLORENCE), *Mediaeval Latin and French Bestiaries,* University of North Carolina, 1962.

MEDEIROS (FRANÇOIS DE), *L'Occident et l'Afrique, XIIIème-XVème siècle,* Paris, Khartala, 1985.

MOLLAT (MICHEL), *Les explorateurs du XIIIème au XVIème siècle, Premiers regards sur des mondes nouveaux,* Paris, CTHS, 1992.

MONTESQUIOU-FERENZAC (BLAISE) et GABORIT-CHOPIN (DANIELLE), *Le Trésor de Saint Denis,* Paris, 1977.

MOULINIER (LAURENCE), *L'Œuvre scientifique d'Hildegarde de Bingen,* thèse, Paris VII, 1994.

MURATOVA (XENA), "Adam donne leurs noms aux animaux. L'Iconographie de la scène dans l'art du moyen-Âge", in *Studi Medievali,* vol.XVIII(2), pp.367-394, 1977.

MURATOVA (XENA), "Problèmes de l'origine et des sources des cycles d'illustrations des manuscrits des bestiaires", in *Épopée animale, fable, fabliau, Colloque de la société internationale renardienne,* pp.383-409, Paris, PUF, 1981.

NICOLAI (ALEXANDRE), *Le Symbolisme chrétien dans les filigranes du papier,* Grenoble, 1936.

PACKARD (F.P.), *The Life and Times of Ambroise Paré,* New York, 1926.

PAGEL (WALTER), *The Smiling Spleen, Paracelsianism in Storm and Stress,* Bâle, Karger,1984.

PAGEL (WALTER), *Religion and Neo-Platonism in Renaissance Medicine,* Londres, Variorum reprints,1985.

PANOFSKY (ERWIN), *Albrecht Dürer,* Princeton University Press, 1955.

PANOFSKY (ERWIN), *La Camera di San Paolo du Corrège à Parme*, Hazan, 1996 (1961).

PASANI (ANTONIO), *Il Tesoro di San Marco,* Venise, 1886.

PASTOUREAU (MICHEL), *Figures et couleurs, Études sur la symbolique et la sensibilité médiévale,* Paris, Léopard d'or, 1987.

PASTOUREAU (MICHEL), *Armorial des chevaliers de la Table Ronde,* Paris, Léopard d'or, 1983.

PASTOUREAU (MICHEL), *Traité d'héraldique,* Paris, Picard, 1979.

PASTOUREAU (MIREILLE), *A la Découverte de la terre, Dix Siècles de cartographie, Trésors du département des cartes et plans,* Paris, Bibliothèque Nationale, 1979.

PAVIOT (JACQUES), "L'Imaginaire géographique des découvertes au XVème siècle", in *Actes du colloque: la Découverte, le Portugal et l'Europe,* Paris, fondation Gulbenkian, 1990, pp.141-158.

PEDRON (FRANÇOIS), *Histoire d'Ambroise, chirurgien du roi,* Paris, Olivier Orban, 1980.

PENROSE (BORIS), *Travels and Discoveries in the Renaissance, 1420-1620,* Harvard University Press, 1952.

PICCARD (GERHARD), *Wasserzeichen, t.X, Fabeltiere: Grief, Drachen, Einhorn,* Stuttgart, W. Kohlhammer, 1980.

PINON (LAURENT), *Livres de zoologie de la Renaissance, une anthologie (145-1700),* Paris, Klincksieck, 1995.

PIRENNE (JACQUELINE), *La Légende du Prêtre Jean,* Presses universitaires de Strasbourg, 1992.

POGATSCHER (HEINRICH), *Von Schlangenhörnern und Schlangenzeugen, vornehmlich im 14. Jahrhunderte,* Rome, 1898.

POIRION (DANIEL), Article "Bestiaire", in *Encyclopædia Universalis.*

POMIAN (KRZYSZTOF), *Collectionneurs, amateurs et curieux,* Paris, Gallimard, 1987.

POPHAM (A.E.), *Les Dessins de Leonard de Vinci,* Bruxelles, 1947.

PREST (JOHN), *The Garden of Eden, The Botanic Garden and the Re-Creation of Paradise,* Yale University Press, 1981.

REAU (LOUIS), *Iconographie de l'art chrétien,* Paris, PUF, 1955.

REBOLD BENTON (JANETA), *Bestiaire médiéval,* Paris, Abbeville, 1992.

REILLY (P. CONNOR), *Athanasius Kircher, S.J., Master of a Hundred Arts,* Rome, 1974.

RICHARD (JEAN), "L'extrême Orient légendaire au Moyen-Âge, Roi David et Prêtre Jean", in *Annales d'Éthiopie,* 1957.

RICHARD (JEAN), "Voyages réels et voyages imaginaires, instruments de la connaissance géographique au Moyen-Âge", in *Culture et travail intellectuel dans l'Occident médiéval,* pp.211-220, Paris, CNRS, 1981.

RIEDL-DORN (CHRISTA), *Wissenschaft und Fabelwesen, ein kritischer Versuch über Conrad Gesner und Ulysse Aldrovandi,* Vienne, Böhlar, 1989.

ROBERTSON (JEAN), "Rapports du poète et de l'artiste dans les cortèges du Lord Maire, Londres, 1553-1640", in Jean Jacquot & alii, *Les Fêtes de la Renaissance (I),* pp.265-276, Paris, C.N.R.S., 1956.

ROBINSON (MARGARET), *Fictitious Beasts, a Bibliography,* Londres, Library Association, 1961.

ROETTGEN STEFFI, *Les Fresques italiennes de la Renaissance, 1400-1470,* Paris, Mazenod, 1996.

ROOKMAKER (L.C.), *Bibliography of the Rhinoceros,* Rotterdam, 1983.

RÜCKLIN (FRANÇOISE), *La Condition humaine d'après Dürer, Essai d'interprétation symbolique des Meistertiche,* Zurich, Thesis, 1995.

RUSSELL (BERTRAND), *Introduction à la philosophie mathématique,* Paris, Payot, 1991 (1911).

SAINEAN (L.), *L'Histoire naturelle et les branches connexes dans l'œuvre de Rabelais,* Paris, 1921.

SANCHEZ (JEAN-PIERRE), *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique,* Presses universitaires de Rennes, 1996.

SANTAREM (M.F. DE BARROS ET SOUSA DE), *Atlas comparé de mappemondes et cartes, depuis le Xième jusqu'au XVIIème siècle,* Paris, 1842.

SANTAREM (M.F. DE BARROS ET SOUSA DE), *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie,* Paris, 1852.

SARTON (GEORGE), *The Appreciation of ancient and mediaeval Science during the Renaissance (1450-1600),* University of Philadelphia Press, 1953.

SCHELLER (R.W.), *A Survey of Medieval Model Books,* Haarlem, 1963.

SCHNAPPER (ANTOINE), *Le Géant, la licorne, la tulipe, Collection et collectionneurs dans la France du XVIIème siècle,* Paris, Flammarion, 1988.

SCHRADER (DOROTHY LYNNE), *Le Dit de l'unicorne,* Thèse, Florida State University, 1976.

SCHREIBER (WILHEM LUDWIG), *Die ältesten Spiekarten und die auf das Kartenspiel Bezug habenden Urkunden des 14. und 15. Jahrhunderts,* Strasbourg, 1937.

SERRES (MICHEL), *Les Cinq Sens, Philosophie des corps mêlés,* Paris, Grasset, 1985.

SOLOMON (HOWARD), *Public Welfare, Science and Propaganda in Seventeenth Century France,* Princeton, 1974.

SONET (JEAN), *Le Roman de Barlaam et Josaphat,* Paris, 1952.

STAUDINGER (MANFRED), *Le Bestiaire de Rodolphe II,* Paris, Mazenod, 1987.

STEIER, Article "Nashorn" in A.F. von Pauly & G. Wissowa, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft,* vol.XXXII, Stuttgart, 1935.

STERLING (CHARLES), *La Peinture médiévale à Paris,* Paris, Bibliothèque des arts, 1990.

STEWART (STANLEY), *The Enclosed Garden,* University of Wisconsin Press, 1966.

STRONG (ROY), *Les Fêtes de la Renaissance,* Arles, Solin, 1991.

TATON (RENE), *La Science moderne, de 1450 à 1800,* Paris, PUF, 1958

TERVARENT (GUY DE), *Attributs et symboles dans l'art profane, 1450-1600,* Genève, Droz, 1958.

THORNDIKE (L.), *A History of Magic and Experimental Science,* 8 vol., Londres, 1923.

THUASNE (LOUIS), *Djem sultan, étude sur la question d'Orient à la fin du XVème siècle,* Paris, 1892.

TOLEDANO (RALPH), *Francesco di Giorgio Martini, Pittore e Scultore,* Milan, Electa, 1987.

VICKERS (BRIAN) & ALII, *Occult and Scientific Mentalities in the Renaissance,* Cambridge, 1984.

VOISENET (JACQUES), *L'Imagerie animale des auteurs du Haut Moyen-Âge,* Toulouse, 1994.

WALRARENS (HARTMUT), "Father Verbiest's Chinese World Map", in *Imago Mundi,* n°43, pp.31-48, 1991.

WELLISCH (HANS H.), *Conrad Gesner, A Bio-Bibliography,* Zug, 1984.

WENDT (HERBERT), *Ils n'étaient pas dans l'Arche,* Paris, Denoël, 1959.

WESCHLER (LAWRENCE), *Le Cabinet des Merveilles de Monsieur Wilson*, Paris, Le Promeneur, 1997

WICKERSHEIMER (ERNEST), "Le Livre des quadrupèdes de Michel Herr, médecin strasbourgeois", in *La Science au XVIème siècle, Colloque de Royaumont*, pp.266-283, Paris, Hermann, 1962.

WITTKOVER (RUDOLF), *L'Orient fabuleux,* Paris, Thames & Hudson, 1991.

YATES (FRANCES A.), *Astraea, The Imperial Theme in the Sixteenth Century,* Londres, Routledge & Kegan, 1969.

YATES (FRANCES A.), *La Philosophie occulte à l'époque élisabéthaine,* Paris, Dervy, 1987.

2.3 DOCUMENTATION EN LIGNE

Base documentaire 3614 Joconde

Newsgroups Usenet:

alt.mythology

alt.mythology.mythic-animals

alt.quotations

sci.classics

soc.history.science

TABLE DES MATIERES DU SECOND TOME

2. QUELQUES POINTS DE VUE AU TOURNANT DES XVIEME ET XVIIEME SIECLES2

2.1 - ANDRE THEVET, COSMOGRAPHE, LES LICORNES ET LES UNICORNES.....3

ANDRE THEVET, COSMOGRAPHE DU ROI 6
LES TEXTES 7
LE POINT DE VUE DES ADVERSAIRES 16
SINGULARITES AFRICAINES.....19
LE CAMPHRUCH, LICORNE AMPHIBIE 22
LA LICORNE A DEUX CORNES 29
UN GENTIL TRAITE DE LA LICORNE.....32
CORNE ET CORNES 36
MODERNITE DU COSMOGRAPHE.....39

2.2 - AMBROISE PARE, POURFENDEUR DE LICORNES 41

AFIN QUE LE MONDE N'EN FUT PLUS TROMPE 44
IL FAUT DONC CROIRE QU'IL EST DES LICORNES 45
PREUVE PAR EXPERIENCE.....49
PREUVE PAR AUTORITE 51
PREUVE PAR RAISON.....53
LA CONTROVERSE.....55
LE PRIX DE LA LICORNE.....59
LA LICORNE ET LES LICORNES.....60

2.3 - LAURENT CATELAN, APOTHICAIRE, ET LA LICORNE 62

LAURENT CATELAN, APOTHICAIRE DE MONTPELLIER 65
LE CABINET DE CURIOSITES 67
UNE CURIEUSE BIBLIOGRAPHIE.....70
LE TRAITE DE LA LICORNE 73
LES UNICORNES ET LA LICORNE.....75
«DE FORME ET FIGURE FORT DIVERSE» 80
LE PROPHETE DAVID EN SES PSAUMES.....82
DE LA LICORNE A LA LYCORNE.....84
ET PLUS OU MOINS LA FEMME EST TOUJOURS DALILA 88
LA CORNE DE MONSIEUR CATELAN 93
LA VRAIE ET LEGITIME CORNE DE LICORNE 95
IL Y A ALCHIMISTE ET ALCHIMISTE.....99
LE BON USAGE DE LA CORNE DE LICORNE 100
DES VERTUS INCOMPARABLES 103
LA LICORNE ET SES SEMBLABLES 105
A DEFAUT DE LICORNE….....109
LA LICORNE FOSSILE 111
OBJECTIONS ET REPONSES 115
LA CORNE EMPOISONNEE 118

3. LA LICORNE FACE A LA SCIENCE 120

3.1 - LA LICORNE EXISTE-T-ELLE ? **121**

UTRUM SIT UNICORNU 123
CEUX QUI CROYAIENT A LA LICORNE, CEUX QUI N'Y CROYAIENT PAS 125
LA LICORNE EXISTE-T-ELLE? 128
ANCIENNES ET NOUVELLES REFERENCES 136
VERS LE PAYS DES FEES 142
LA NOUVELLE LICORNE 146
LA LICORNE EN LIBERTE 150
ET DIEU CREA LA LICORNE 153
LA PREUVE PAR L'IMAGE 161
LA LICORNE CAPTIVE 163
248EME CONFERENCE: DE LA LICORNE 168
PREMIERS NARVALS 185
LA LICORNE DE MER 193
LA LICORNE PARMI LES ANIMAUX 197
NOUVEAUX TEMOIGNAGES 202

3.2 - LA LICORNE ET LE RHINOCEROS **205**

PREMIERES CONFUSIONS 208
LE RHINOCEROS ARRIVE 222
UNICORNE ET NARICORNE 228
CARDAN ET SCALIGER 233
LE POINT DE VUE DES THEOLOGIENS 235
L'OPINION DES VOYAGEURS 239
ENTRE NARVAL ET RHINOCEROS 242
TRADUCTEUR TRAITRE 243
PLINE, SON SINGE ET LE RHINOCEROS 245
LE RHINOCEROS BLANC 248

3.3 - LA BETE PRODIGUE **251**

DERNIERS ECHOS D'UN VIEUX DEBAT 253
L'HISTOIRE NATURELLE ET LA LICORNE 257
DE LA LICORNE VIVANTE A LA LICORNE FOSSILE 262
LEIBNIZ, LA POMPE A VIDE ET LA LICORNE 266
NOTES ET COMMENTAIRES 273
LE RETOUR DE LA LICORNE 276
PANTHOLOPS HODGSONII 277
LE POINT DE VUE DES SAVANTS 284
PRUDENCE DES DICTIONNAIRES 289
UN AUTRE PAYS 291
LA LICORNE EXISTE 295

LA LICORNE, SONGE ET MENSONGE **298**

TABLE DES ILLUSTRATIONS **307**

INDEX DES NOMS ET DE QUELQUES CHOSES **312**

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE **319**